JULIA QUINN

LA CHRONIQUE DES

# BRIDGERTON

DES ANNÉES PLUS TARD

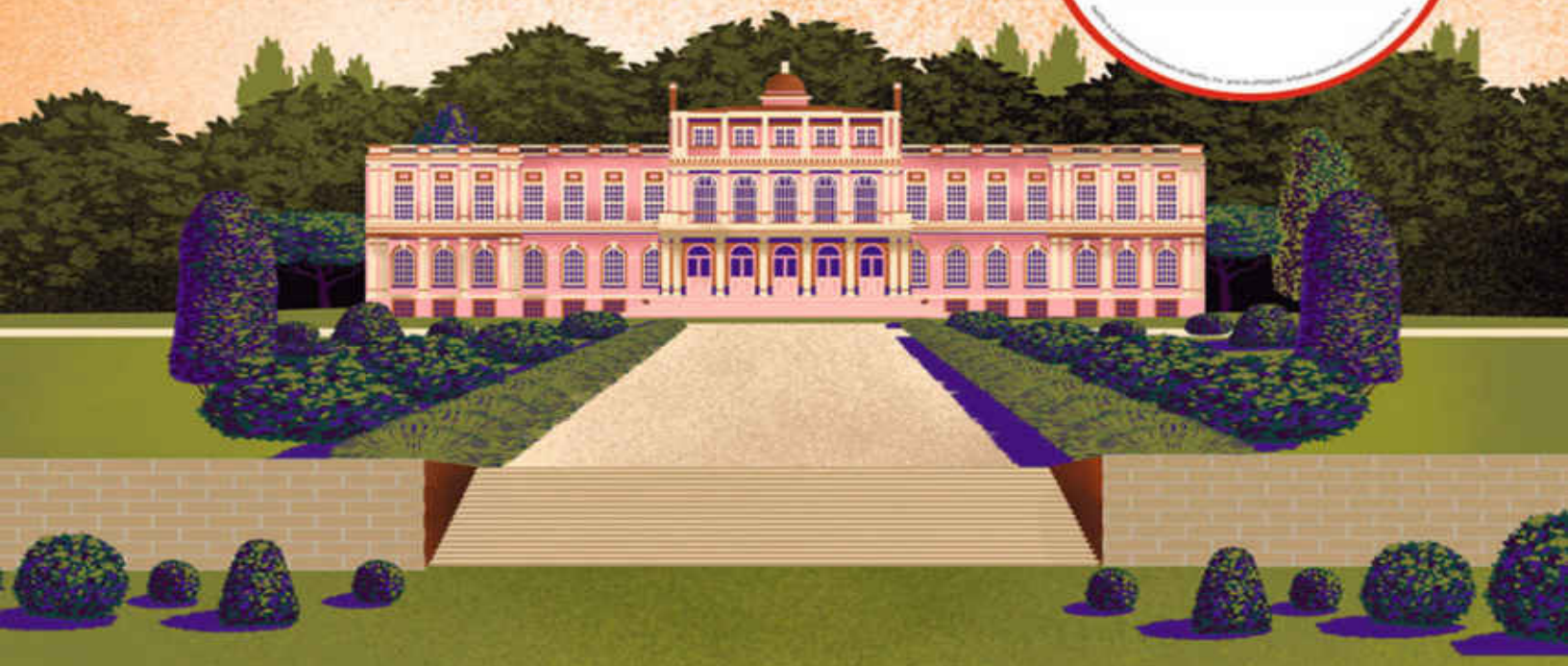
&

LES CHRONIQUES DE LADY WHISTLEDOWN

NETFLIX

SOURCE D'INSPIRATION DE LA SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

LA CHRONIQUE DES BRIDGERTON



J'AI LU

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

JULIA QUINN

# DES ANNÉES PLUS TARD

*Traduit de l'anglais (États-Unis)*
*par Léonie Speer*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Julia Quinn

# La chronique des Bridgerton

## Des années plus tard suivi de Les Chroniques de Lady Whistledown

Maison d'édition : J'ai lu

Titre original
THE BRIDGERTONS : HAPPILY EVER AFTER

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2013

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2016

Pour la présente édition
© Éditions J'ai lu, 2021

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2003

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2021

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2004

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pour la traduction française
© Éditions J’ai lu, 2021

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

**Présentation de l'éditeur :**
Du mariage d'Edmund Bridgerton et de Violet Ledger sont nés huit enfants, héros de la Chronique des Bridgerton. Mais que sont devenus Daphné, Anthony, Benedict, Colin, Éloïse, Francesca, Gregory et Hyacinthe ? Des années plus tard, les mariages et les naissances ont apporté leurs lots de doutes et de bonheurs. La famille s'est agrandie et, sous le regard serein et bienveillant de lady Violet, la dynastie Bridgerton se retrouve pour une dernière fois.
Vous souvenez-vous de lady Whistledown, dont les chroniques alimentaient les ragots du Tout-Londres ? Pour notre plus grand plaisir, elle a repris sa plume acerbe et drôle, et nous narre la saison de deux délicieuses débutantes.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Léonie Speer et Cécile Desthuilliers
Création Studio J'ai lu d'après © Alaver / Shutterstock

Déjà paru sous le titre :
*La chronique des Bridgerton – Des années plus tard*

*Titre original*
THE BRIDGERTONS : HAPPILY EVER AFTER

*Éditeur original*
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2013

*Pour la traduction française*
© Éditions J'ai lu, 2016

*Pour la présente édition*
© Éditions J'ai lu, 2022

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialiste de la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le Rita Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite dans le monde entier et adaptée par Netflix.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

*Aux Éditions J'ai lu*

**LA CHRONIQUE DES BRIDGERTON**

1 – Daphné et le duc
*N° 8890*
2 – Anthony
*N° 8960*
3 – Benedict
*N° 9081*
4 – Colin
*N° 9258*
5 – Éloïse
*N° 9284*
6 – Francesca
*N° 9365*
7 – Hyacinthe
*N° 9393*
8 – Gregory
*N° 9415*
9 – Des années plus tard
*N° 11580*

La chronique des Bridgerton 1 & 2
La chronique des Bridgerton 3 & 4

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La chronique des Bridgerton 5 & 6
La chronique des Bridgerton 7 & 8

Splendide
*N° 9303*
L'insolente de Stannage Park
*N° 9724*
Comment séduire un marquis ?
*N° 9742*
Trois mariages et cinq prétendants
*N° 10918*
Quatre filles et un château
*N° 11587*

## LES BEVELSTOKE

Les carnets secrets de Miranda
*N° 9835*
Mademoiselle la curieuse
*N° 9894*
Ce que j'aime chez vous
*N° 12658*

## LES DEUX DUCS DE WYNDHAM

1 – Le brigand
*N° 11745*
2 – M. Cavendish
*N° 11774*

## LE QUARTET DES SMYTHE-SMITH

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

1 – Un goût de paradis

*N° 11779*

2 – Sortilège d’une nuit d’été

*N° 11882*

3 – Pluie de baisers

*N° 11903*

4 – Les secrets de sir Richard Kenworthy

*N° 11915*

## LES ROKESBY

1 – À cause de Mlle Bridgerton

*N° 11987*

2 – Un petit mensonge

*N ° 12119*

3 – L’autre Mlle Bridgerton

*N ° 12747*

4 – Tout commença par un esclandre

*N° 13099*

Mariages à l’écossaise

*N° 13316*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# SOMMAIRE

Identité

Copyright

Biographie de l'auteur

Julia Quinn

Aux Éditions J'ai lu

La famille Bridgeton

DES ANNÉES PLUS TARD

- Daphné
- Anthony
- Benedict
- Colin
- Éloïse
- Francesca
- Hyacinthe
- Gregory
- Violet

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

LES CHRONIQUES DE LADY WHISTLEDOWN

À la Saint-Valentin

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Épilogue

Il a suffi d'un baiser

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

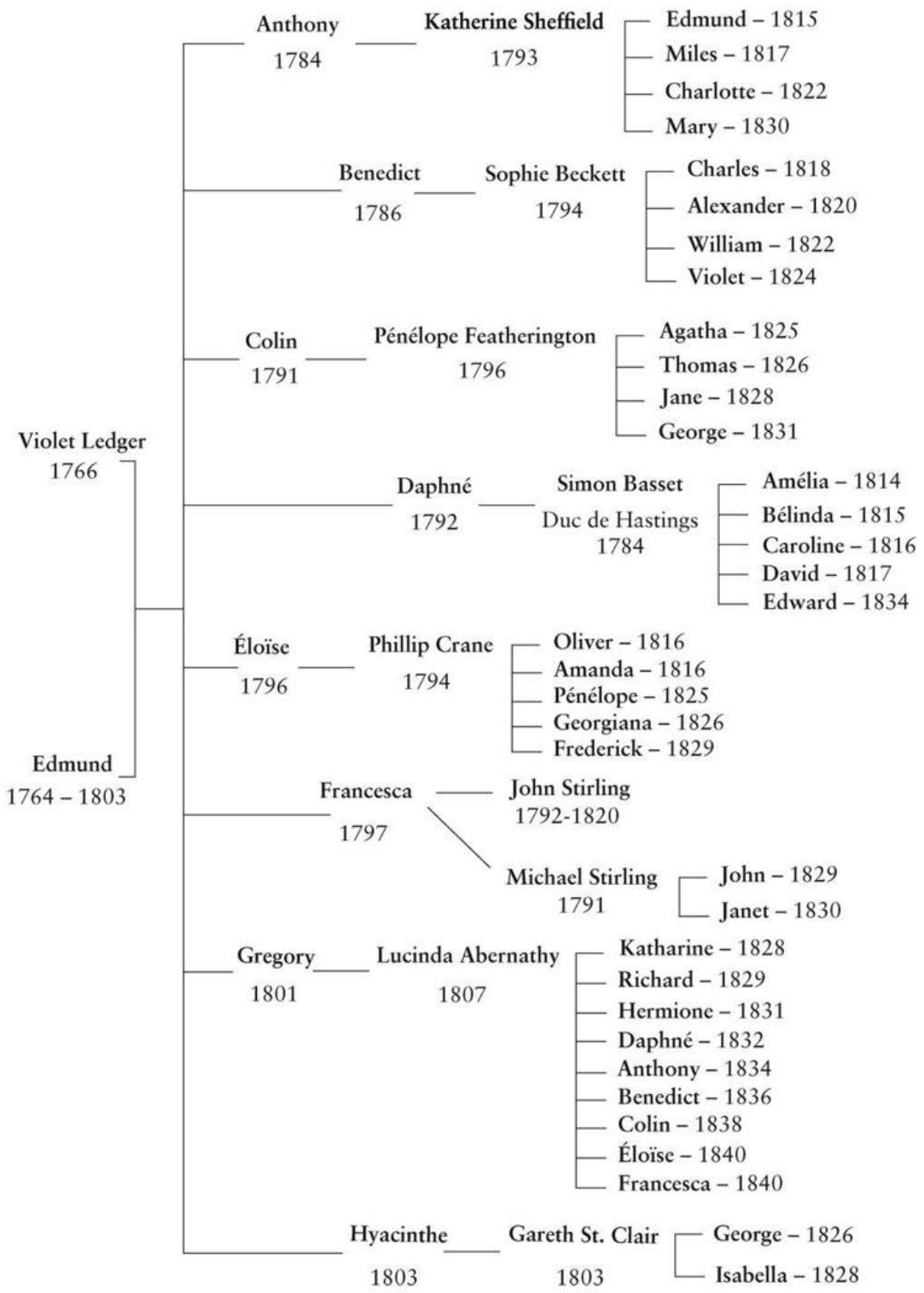
Chapitre 6

Chapitre 7

Épilogue

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# La famille Bridgerton




https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

*À mes lectrices, qui ne cessent jamais de demander :*
*« Et ensuite, que s'est-il passé ? »*

*Et aussi à Paul, qui ne cesse de dire :*
*« Quelle idée géniale ! »*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Chères lectrices…

Ne vous êtes-vous jamais demandé ce qui arrivait à vos personnages préférés une fois le livre refermé ? N'avez-vous jamais souhaité que votre roman favori aille un peu plus loin ? Moi, si ; et, à en croire mes conversations avec nombre d'entre vous, je ne suis pas la seule. Après d'innombrables sollicitations, j'ai donc repris chacun des volumes des Bridgerton, et je leur ai donné un « second épilogue » – l'histoire qui vient *après* l'histoire.

Je mets en garde ceux d'entre vous qui n'ont pas lu la chronique des Bridgerton : faute de connaître le roman correspondant, certains de ces seconds épilogues risquent de leur paraître peu clairs. Quant à ceux qui les ont lus, j'espère qu'ils trouveront autant de plaisir à lire ces courts récits que j'en ai pris à les écrire.

Avec toute mon amitié,

Julia QUINN

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# Daphné

À la moitié de *Daphné*, Simon refuse d'accepter un paquet de lettres écrites par son père, avec qui il était brouillé. Prévoyant qu'il pourrait un jour changer d'avis, Daphné prend les lettres et les cache. Mais quand, à la fin du roman, elle les remet à Simon, il décide de ne pas les ouvrir.

À l'origine, je n'avais pas prévu qu'il agirait ainsi, car je m'étais toujours figuré qu'il y aurait quelque chose d'important dans ces lettres. Cependant, au moment où Daphné les lui offre, il m'est apparu évident que Simon n'avait pas besoin de les lire. Peu importait, finalement, ce que feu le duc avait pensé de lui.

Si les lectrices voulaient savoir ce que contenaient ces lettres, pas moi, je l'avoue. Ce qui m'intéressait davantage, c'était ce qui pouvait donner à Simon *envie* de les lire…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Les mathématiques n’avaient certes jamais été le point fort de Daphné Basset, mais elle était tout de même capable de compter jusqu’à trente. Et comme trente était le nombre maximum de jours que duraient ses cycles menstruels, le total de quarante-trois que lui révélait l’agenda sur son secrétaire lui causait quelque inquiétude.

— C’est impossible, dit-elle à l’agenda, espérant vaguement qu’il lui fournirait une réponse.

Elle s’assit lentement et fouilla dans sa mémoire pour reconstituer les six semaines écoulées. Peut-être s’était-elle trompée dans ses calculs. Elle avait eu ses règles alors qu’elle était chez sa mère, c’est-à-dire les 25 et 26 mars. Ce qui signifiait que… Elle compta de nouveau, cette fois en pointant chaque case de l’agenda de l’index.

Quarante-trois jours.

Elle était enceinte.

— Bonté divine !

Une fois de plus, l’agenda s’abstint de tout commentaire.

Non, non, c’était impossible. Elle avait quarante et un ans ! Bien sûr, dans l’histoire de l’humanité, des femmes donnaient naissance à des enfants à quarante-deux ans. Mais sa dernière grossesse remontait à dix-sept ans. Dix-sept ans de relations merveilleuses avec son mari, durant lesquels ils n’avaient rien fait, absolument rien, pour éviter de concevoir.

Daphné en avait simplement conclu que sa période de fertilité était révolue. Elle avait eu quatre enfants à la suite l’un de l’autre – un par an

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

durant les quatre premières années de leur mariage. Puis… plus rien.

Lorsque son benjamin avait fêté son premier anniversaire, elle avait constaté non sans surprise qu'elle n'était pas de nouveau enceinte. Le petit dernier avait eu deux ans, puis trois, et sa taille ne s'était pas épaissie. Mais lorsqu'elle regardait sa progéniture – Amelia, Belinda, Caroline et David –, elle s'estimait favorisée au-delà de toute mesure. Quatre beaux enfants en bonne santé, dont un petit garçon solide qui deviendrait un jour duc de Hastings à la place de son père.

Cela dit, Daphné n'aimait pas particulièrement être enceinte. Son visage devenait bouffi, ses chevilles enflaient, et son système digestif lui jouait des tours qu'elle n'avait aucune envie de connaître de nouveau. Quand elle pensait à Lucy, sa belle-sœur, qui était resplendissante lorsqu'elle était enceinte. Tant mieux pour elle, du reste, car elle attendait son cinquième enfant. Et elle était si énorme qu'elle aurait pu être enceinte de quatorze mois. Il n'empêche qu'elle demeurait resplendissante, et qu'elle conservait des chevilles d'une finesse stupéfiante.

— Je ne peux pas être enceinte, murmura Daphné, la main posée sur son ventre plat.

Peut-être était-ce le retour d'âge. Quarante et un ans, cela paraissait un peu jeune, mais il est vrai que personne ne parlait jamais de ces choses-là. Des tas de femmes cessaient peut-être d'avoir leurs règles à quarante et un ans.

Elle aurait dû être heureuse et s'en féliciter. Les indispositions mensuelles étaient tellement pénibles…

Des pas retentirent dans le vestibule et elle fit glisser rapidement un livre sur l'agenda. Et que croyait-elle dissimuler ? Il ne s'agissait que d'un agenda, et aucune case n'était marquée d'une croix rouge accompagnée de la mention « règles ».

Ce fut son mari qui entra dans la pièce.

— Ah, tu es là ! Amelia te cherche.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Moi ?

— S’il y a un Dieu compatissant, ce n’est pas *moi* qu’elle cherche, répliqua Simon.

— Oh, là, là ! murmura Daphné.

Elle eut conscience du manque de vivacité de sa réponse, mais son esprit était encore attaché à l’alternative « grossesse » ou « ménopause ».

— Il s’agit d’un problème de robe.

— La rose ou la verte ?

Simon arrondit les yeux.

— Pardon ?

— Tu n’en sais rien, bien sûr, riposta Daphné, distraite.

Simon se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche, les mains pressées sur les tempes.

— Quand donc sera-t-elle mariée ?

— Pas avant d’être fiancée.

— Et quand sera-t-elle fiancée ?

Daphné ne put s’empêcher de sourire.

— Elle a eu cinq demandes en mariage l’année dernière, lui rappela-t-elle. C’est toi qui as insisté pour qu’elle attende le grand amour.

— Je ne me souviens pas de t’avoir entendue protester.

— Je n’ai pas protesté.

— Comment nous sommes-nous débrouillés pour avoir trois filles qui font leurs débuts dans le monde en même temps ? se lamenta-t-il, après avoir poussé un profond soupir.

— Zèle procréateur du début de notre mariage, répliqua Daphné avec une pointe d’effronterie, avant de se rappeler l’agenda marqué d’une croix rouge visible à ses seuls yeux.

— Zèle procréateur, dis-tu ? Un choix de mots intéressant…

Comme il jetait un coup d’œil éloquent vers la porte ouverte, Daphné se sentit rougir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Simon, on est au milieu de la journée !

— Je ne me souviens pas que cela nous arrêtait lorsque notre zèle était à son sommet, répliqua-t-il en esquissant un sourire.

— Si les filles montent…

Il se leva d'un bond.

— Je vais fermer la porte.

— Mais elles devineront !

Après avoir tourné la clé dans la serrure, il lui fit face, les sourcils arqués.

— La faute à qui ?

— Il est hors de question que mes filles se marient aussi désespérément ignorantes que je l'étais.

— Adorablement ignorante, rectifia-t-il.

Il traversa la pièce et lui prit la main. Elle ne résista pas lorsqu'il l'incita à se lever.

— Tu ne m'as pas trouvée si adorable que cela quand j'ai supposé que tu étais impuissant.

Simon tressaillit.

— Il y a beaucoup de choses dans la vie qui paraissent adorables rétrospectivement.

— Simon…

— Daphné… murmura-t-il tout contre son oreille.

Il en mordilla le lobe, puis sa bouche descendit le long de son cou, et Daphné se sentit fondre. Vingt et un ans de mariage, et elle était toujours…

— Au moins tire les rideaux, chuchota-t-elle.

Non pas qu'avec le soleil éclatant quiconque pût les voir, mais elle se sentirait plus à l'aise. Après tout, ils habitaient au cœur de Mayfair.

Simon se précipita vers la fenêtre, mais ne tira que le voilage.

— J'aime te voir, déclara-t-il avec un sourire impudent.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Puis, avec une adresse et une rapidité remarquables, il la mit en situation d'être vue, et tout entière.

— Oh, Simon ! soupira-t-elle lorsque, l'ayant allongée sur le lit, il déposa un baiser à l'intérieur de son genou.

Elle savait exactement ce qu'il allait faire ensuite : remonter le long de sa cuisse en la goûtant des lèvres et de la langue. Un exercice dans lequel il excellait.

— À quoi penses-tu ? murmura-t-il.

— À cet instant ?

Elle battit des paupières pour essayer de recouvrer ses esprits. Il avait sa langue au creux de sa cuisse, et il la croyait capable de penser ?

— Sais-tu à quoi, moi, je pense ? reprit-il.

— Si ce n'est pas à moi, je vais être très déçue.

Avec un petit rire, il remonta pour déposer un baiser sur son nombril, puis remonta encore, jusqu'à ses lèvres qu'il effleura des siennes.

— Je pense que c'est merveilleux de connaître une autre personne aussi complètement.

Daphné l'enveloppa de ses bras. Le visage enfoui dans la chaleur de son cou, elle inhala son odeur familière avant de chuchoter :

— Je t'aime.

— Je t'adore.

Oh, il cherchait la compétition ? Elle s'écarta, juste un peu.

— Je raffole de toi.

— Tu *raffoles* de moi ? répéta-t-il en haussant un sourcil.

— J'avais trop peu de temps pour trouver mieux. En outre, ajouta-t-elle avec un infime haussement d'épaules, c'est la vérité.

— Très bien. Je te vénère.

Les yeux de Simon s'étaient assombris. Elle entrouvrit les lèvres, mais son cœur battait si fort qu'elle fut incapable de trouver une repartie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je crois que tu as gagné, admit-elle d'une voix si rauque que ce fut à peine si elle la reconnut.

Le baiser dont il la gratifia se prolongea, à la fois brûlant et d'une douceur presque douloureuse.

— Comme si je ne le savais pas.

Elle rejeta la tête en arrière tandis qu'il posait de nouveau la bouche sur son ventre.

— Tu dois me vénérer, ne l'oublie pas…

Il descendit encore plus bas.

— Pour cela, Votre Grâce, je suis à jamais votre serviteur.

Ce fut leur dernier échange avant un certain temps.

Trois jours plus tard, Daphné fixait de nouveau son agenda. Quarante-six jours depuis ses dernières règles et elle n'avait toujours rien dit à Simon. Elle aurait dû lui en parler, mais elle craignait que ce ne soit prématuré. Il pouvait y avoir une autre explication que la grossesse – il lui suffisait de se rappeler son dernier séjour chez sa mère. Violet Bridgerton n'avait cessé de s'éventer en se plaignant de l'atmosphère étouffante alors que Daphné la trouvait à peine agréable.

Lorsqu'elle avait suggéré qu'on allume un feu dans la cheminée, Violet avait protesté avec une telle férocité qu'elle semblait prête à défendre l'accès de l'âtre avec le tisonnier.

— Ne t'avise même pas de craquer une allumette, avait-elle grondé.

À quoi Daphné avait répliqué avec sagesse :

— Je crois que je vais aller chercher un châle. Hum… vous devriez peut-être en faire autant, avait-elle ajouté à l'intention de la femme de chambre de sa mère, qui frissonnait.

Cela dit, à cet instant précis, elle n'avait pas particulièrement chaud. En fait, elle se sentait même parfaitement normale. Ce qui était néanmoins

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

suspect vu qu’elle ne s’était jamais sentie le moins du monde normale lorsqu’elle était enceinte.

Alors que, son agenda refermé, elle levait les yeux de son secrétaire, elle découvrit sa fille cadette, Belinda, sur le seuil de la pièce.

— Entre, lui dit-elle, heureuse de cette diversion.

Après s’être assise dans un fauteuil confortable, Belinda regarda sa mère droit dans les yeux, comme à son habitude.

— Vous devez faire quelque chose au sujet de Caroline.

— Je dois faire quelque chose ? répliqua Daphné en appuyant délibérément sur le « je ».

Belinda ne releva pas le sarcasme.

— Si elle ne cesse pas de parler de Frederick Snowe-Mann-Formsby, je vais devenir folle.

— Tu ne peux pas simplement l’ignorer ?

— Mais, maman, il s’appelle Frederick Snowe… Mann… Formsby !

Comme Daphné demeurait perplexe, elle s’exclama :

— Snowe Mann, maman ! Snowman… comme le bonhomme de neige !

— Ce n’est pas très heureux, reconnut Daphné. Cela dit, lady Belinda Basset, n’oubliez pas qu’on pourrait vous associer, vous, à un certain chien court sur pattes.

Le regard bleu de Belinda perdit de son éclat, et Daphné comprit aussitôt que quelqu’un l’avait déjà associée à un basset.

— Oh, je suis vraiment désolée ! ajouta-t-elle, surprise que sa fille ne lui en ait jamais parlé.

— C’était il y a longtemps, répliqua Belinda, avant d’ajouter avec un reniflement : Et je peux vous assurer que cela ne s’est pas reproduit.

Daphné réprima un sourire. Il était inconvenant d’encourager les bagarres, toutefois, ayant elle-même grandi avec sept frères et sœurs, elle ne put s’empêcher de murmurer :

— Bien joué.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous parlerez à Caroline ? reprit Belinda.

— Que souhaites-tu que je lui dise ?

— Je ne sais pas. Ce que vous dites d'habitude. Cela semble toujours efficace.

Il y avait certainement là un compliment sous-entendu. Mais Daphné n'eut pas le temps de s'appesantir car son estomac se contracta brusquement. Un goût âcre lui monta à la bouche et…

— Excuse-moi ! s'écria-t-elle avant de se précipiter vers le cabinet de toilette.

Elle eut tout juste le temps d'atteindre le pot de chambre. Seigneur… Ce n'était pas le retour d'âge. Elle était bel et bien enceinte.

— Maman ?

D'un geste de la main, Daphné essaya de renvoyer sa fille.

— Maman ? Ça va ? Je vais chercher papa, décréta Belinda quand Daphné eut un nouveau haut-le-cœur.

— Non !

— C'est le poisson ? Personnellement, je lui ai trouvé un drôle de goût.

Daphné hocha la tête dans l'espoir de clore la discussion.

— Non, attendez une minute ! Vous n'avez pas mangé de poisson, je m'en souviens très bien.

Au diable, Belinda, si attentive aux détails !

Ce n'était pas le plus maternel des sentiments, cependant la nausée ne rendait pas particulièrement charitable.

— Vous avez pris du pigeon, continua sa fille. Moi, du poisson, David aussi, mais Caroline et vous n'avez mangé que du pigeon. Je crois que papa et Amelia ont goûté les deux, et on a tous pris de la soupe, encore que…

— Arrête ! l'implora Daphné.

Elle ne voulait pas entendre parler de nourriture. La simple allusion à…

— Je crois qu'il vaudrait mieux que j'aille chercher papa, répéta Belinda.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non, ça va, balbutia Daphné, qui s’efforça de nouveau de la chasser d’un geste.

Elle ne voulait pas que Simon la voie dans cet état. Il saurait aussitôt ce que cela signifiait. Ou, plus exactement, ce que cela signifierait dans sept mois et demi, à une semaine ou deux près.

— Très bien. Mais au moins, laissez-moi appeler votre femme de chambre. Vous devriez vous mettre au lit. Enfin… murmura Belinda comme sa mère vomissait de nouveau, quand vous en aurez fini avec… euh… avec cela.

— Oui… Maria… finit par acquiescer Daphné.

Sa femme de chambre devinerait la vérité sur-le-champ, elle aussi. Elle n’en soufflerait cependant mot ni à la famille ni aux autres domestiques. Et surtout, elle saurait exactement quel remède lui proposer. Celui-ci aurait un goût atroce, et son odeur serait pire encore, mais il atténuerait la révolte de ses entrailles.

Belinda se précipita hors de la chambre et Daphné, après s’être assurée que son estomac était vide, tituba jusqu’à son lit. Une fois allongée, elle demeura immobile car le moindre mouvement lui donnait l’impression d’être en pleine mer.

— Je suis trop vieille pour cela, gémit-elle.

Et c’était certainement la vérité. Selon son expérience – et pourquoi cette grossesse serait-elle différente des quatre précédentes ? –, les nausées dureraient encore au moins deux mois. Le manque de nourriture lui permettrait de rester mince, certes, mais seulement jusqu’au milieu de l’été. Et alors, elle doublerait quasiment de taille en l’espace d’une nuit. Ses doigts gonfleraient au point qu’elle ne pourrait plus porter ses bagues, ses pieds enflés n’entreraient plus dans aucune paire de chaussures, et trois marches à monter la laisseraient hors d’haleine.

Un éléphant, voilà ce qu’elle deviendrait. Un éléphant doté de deux jambes et de cheveux châtains.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Votre Grâce !

Incapable de relever la tête, Daphné se contenta d'un signe de la main pour accueillir Maria qui, debout à côté du lit, la contemplait avec une expression horrifiée. Laquelle expression ne tarda pas à devenir soupçonneuse.

— Votre Grâce ? répéta-t-elle d'un ton méfiant, avant d'esquisser un sourire.

— Je sais, dit Daphné. Je sais.

— Le duc est au courant ?

— Pas encore.

— Eh bien, vous n'allez pas pouvoir le lui cacher longtemps.

— Il part cet après-midi passer quelques jours à Clyvedon. Je le lui dirai à son retour.

— Vous devriez le faire maintenant, répliqua Maria qui, après vingt ans au service de Daphné, pouvait se permettre de parler librement.

Daphné se redressa avec précaution, s'arrêta à mi-chemin le temps de réprimer une vague de nausée.

— Il pourrait ne pas tenir. À mon âge, cela arrive souvent.

— Oh, je crois qu'il tient ! rétorqua Maria. Vous êtes-vous regardée dans le miroir ?

Daphné commença à secouer la tête, puis s'interrompit.

— Vous êtes verte.

— Il n'empêche qu'il pourrait ne pas…

— Vous n'allez pas le vomir, ce bébé.

— Maria !

La femme de chambre croisa les bras et plongea son regard dans le sien.

— Vous connaissez la vérité, Votre Grâce. Vous refusez de l'admettre, c'est tout.

Daphné ouvrit la bouche mais, consciente que Maria avait raison, elle ne trouva rien à dire.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Si le bébé n’était pas bien accroché, continua cette dernière avec plus de douceur, vous ne seriez pas aussi malade. Ma mère a eu huit bébés après moi et a fait quatre fausses couches. Jamais elle n’a été malade, même pas une seule fois, avec ceux qu’elle a perdus.

Daphné soupira, puis elle inclina la tête, conciliante.

— Je vais néanmoins attendre, décida-t-elle. Juste un peu.

Elle ne s’en expliquait pas vraiment la raison, mais elle voulait garder la chose pour elle encore quelques jours. Et après tout, puisque c’était son corps qui se révoltait, la décision lui appartenait, non ?

— Oh, j’ai failli oublier ! reprit Maria. Nous avons reçu des nouvelles de votre frère. Il vient en ville la semaine prochaine.

— Colin ?

— Oui, avec sa famille.

— Il faut qu’ils descendent chez nous, décréta Daphné.

Colin et Pénélope ne possédaient pas de maison à Londres. Par économie, ils s’installaient d’ordinaire soit chez Daphné, soit chez leur frère aîné, Anthony, héritier du titre et de tout ce qui y était attaché.

— S’il te plaît, Maria, reprit Daphné, demande à Belinda de leur écrire de ma part. Qu’elle insiste pour qu’ils s’installent à Hastings House.

Maria acquiesça, puis quitta la chambre. Après un dernier gémissement, Daphné s’endormit.

Lorsque Colin et Pénélope arrivèrent avec leurs quatre adorables enfants, Simon ignorait toujours l’état de Daphné. Il avait été retenu à la campagne par un problème de champ inondé, et ne rentrerait pas avant la fin de la semaine. Elle vomissait plusieurs fois par jour, toutefois elle refusa qu’un estomac capricieux l’empêche d’accueillir son frère préféré.

— Colin ! s’exclama-t-elle, heureuse au-delà de toute expression de le retrouver. Cela fait si longtemps.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il l’étreignit brièvement tandis que Pénélope s’efforçait de pousser les enfants dans la maison.

— Non, tu n’iras pas courir après ce pigeon ! Je suis vraiment désolée, Daphné, mais…

Pénélope dégringola les marches du perron pour saisir Thomas, son fils de sept ans, par le col.

— Ma sœur, réjouis-toi que les tiens soient grands, déclara Colin en riant. Nous n’arrivons pas à… Bonté divine, Daphné, qu’est-ce qui ne va pas ? dit-il abruptement avant de reculer d’un pas pour l’examiner.

Question tact, on pouvait toujours compter sur un frère.

— Tu as une mine épouvantable, continua-t-il, comme si son exclamation n’était pas suffisamment éloquente.

— Je suis juste un peu barbouillée, marmonna-t-elle. Je crois que c’est à cause du poisson.

— Oncle Colin !

Dieu merci, l’attention de Colin fut détournée par l’arrivée de Belinda et de Caroline, qui dévalaient le grand escalier avec un manque total de grâce féminine.

— Bonjour, toi, dit-il avec un sourire jusqu’aux oreilles en embrassant la première. Et bonjour, toi, dit-il ensuite, avant de lever la tête. Où sont les autres ?

— Amelia est sortie faire des achats, répondit Belinda, qui se tourna ensuite vers ses jeunes cousins.

Agatha venait d’avoir neuf ans, Thomas en avait sept, et Jane six. Le petit Georgie aurait trois ans le mois prochain.

— Comme tu as grandi, Jane ! fit Belinda avec un sourire affectueux.

— J’ai grandi de deux pouces depuis le mois dernier, précisa Jane en se rengorgeant.

— Depuis l’année dernière, corrigea gentiment sa mère. Daphné, je sais que tes filles étaient déjà adultes la dernière fois que je les ai vues, il

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

n’empêche, je suis surprise chaque fois.

— Moi aussi, reconnut Daphné.

Certains jours, il lui arrivait de se réveiller en s’attendant à voir arriver ses filles en robes courtes. Qu’elles soient désormais des jeunes femmes était… déconcertant.

— Eh bien, tu sais ce qu’on dit de la maternité, reprit Pénélope.

— Quoi ?

Pénélope afficha un sourire ironique avant de déclarer :

— Les années passent à toute vitesse, mais les jours sont interminables.

— C’est impossible, protesta Thomas.

— Il ne comprend jamais rien, intervint Agatha avec un soupir contrarié.

D’une main légère, Daphné ébouriffa les cheveux châtain clair de la petite fille.

— Tu n’as vraiment que neuf ans ? s’enquit-elle.

Elle adorait Agatha depuis toujours. Il y avait chez cette enfant sérieuse et volontaire quelque chose qui l’émouvait.

Agatha étant Agatha, elle reconnut la question comme rhétorique et, se dressant sur la pointe des pieds, embrassa sa tante.

Après lui avoir rendu son baiser, Daphné se tourna vers la nourrice, qui portait le benjamin, Georgie.

— Et toi, mon cœur, comment vas-tu ? dit-elle en tendant les bras pour le prendre.

Il était blond et dodu, avec des joues roses et une délicieuse odeur de bébé, bien qu’il n’en fût plus vraiment un.

— On en mangerait, ajouta-t-elle en faisant mine de lui mordiller le cou.

Puis, calant Georgie dans ses bras, elle le berça d’un geste instinctif.

— Tu n’as plus besoin d’être bercé, n’est-ce pas ? murmura-t-elle en l’embrassant de nouveau.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La douceur de sa peau la ramena au temps où elle était une jeune maman. Elle avait employé des nourrices et des gouvernantes, bien sûr. Mais elle ne comptait pas les fois où elle s'était glissée dans la chambre de ses enfants pour les embrasser subrepticement et les regarder dormir.

Sentimentale elle était, sentimentale elle resterait.

— Quel âge as-tu maintenant, Georgie ?

Peut-être était-elle capable de recommencer. Elle n'avait pas le choix, évidemment. Il n'empêche que le simple fait de tenir ce petit garçon dans ses bras la rassurait.

Agatha la tira par la manche et chuchota :

— Il ne parle pas.

— Je te demande pardon ?

Agatha jeta un coup d'œil à ses parents, comme si elle hésitait à poursuivre. Mais ils étaient occupés à bavarder avec Belinda et Caroline et ne faisaient pas attention à elles.

— Il ne parle pas, répéta Agatha. Il ne dit pas un mot.

Daphné écarta légèrement la tête afin de regarder Georgie. Ce dernier lui sourit en plissant les yeux, exactement comme Colin.

Elle reporta son attention sur Agatha.

— Il ne comprend pas ce qu'on dit ?

— Si, il comprend tout. Ça, j'en suis sûre.

Elle ajouta à mi-voix :

— Je crois que papa et maman se font du souci.

Un enfant de près de trois ans qui ne prononçait pas un mot ? Bien sûr que ses parents se faisaient du souci. Soudain, la raison du voyage inattendu de Colin et de Pénélope lui apparut évidente. Ils étaient à la recherche de conseils.

Enfant, Simon avait eu le même problème. Il n'avait pas parlé jusqu'à quatre ans, puis avait été affecté d'un bégaiement handicapant pendant des années. Même maintenant, lorsqu'il était bouleversé, il lui arrivait de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

bégayer de nouveau. Il en éprouvait encore de l'embarras. Beaucoup moins que lorsqu'ils s'étaient rencontrés, bien sûr. Daphné le devinait néanmoins à son regard, traversé d'un éclat de douleur ou, peut-être, de colère dirigée contre lui-même. Il y avait des choses que les gens ne surmontaient jamais, supposait-elle, ou pas complètement.

Après avoir, à regret, rendu Georgie à sa nourrice, elle indiqua l'escalier à Agatha.

— Va, ma chérie. La nursery est prête. Nous avons sorti tous les anciens jouets des filles.

Non sans fierté, elle vit Belinda prendre Agatha par la main.

— Tu pourras jouer avec ma poupée préférée, déclara la première avec gravité à la seconde.

Agatha regarda sa grande cousine avec un respect manifeste, puis la suivit dans l'escalier.

Daphné attendit que les enfants aient disparu pour se tourner vers son frère et sa belle-sœur.

— Voulez-vous du thé ? Ou préférez-vous faire un brin de toilette après ce voyage ?

— Du thé, répondit Pénélope avec le soupir d'une mère épuisée. S'il te plaît.

Colin acquiesça d'un signe de tête et tous trois gagnèrent le salon. Lorsqu'ils furent assis, Daphné ne jugea pas utile de tourner autour du pot. Il s'agissait de son frère, après tout, et il savait qu'il pouvait tout lui dire.

— Vous vous faites du souci pour Georgie.

Il s'agissait d'une affirmation, pas d'une question.

— Il ne dit pas un mot, avoua Pénélope.

Elle avait parlé d'une voix égale, mais elle déglutit ensuite avec peine.

— Il nous comprend, précisa Colin. Aucun doute. Il n'y a pas longtemps, je lui ai demandé de ramasser ses jouets, et il l'a fait. Immédiatement.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Simon avait le même problème, leur rappela Daphné. Je suppose que c’est la raison de votre venue ? Vous souhaitez en parler avec Simon ?

— Nous espérons qu’il pourra nous éclairer, reconnut Pénélope.

— Je suis sûre qu’il s’y emploiera. Il a malheureusement été retenu à la campagne, mais il devrait être de retour avant la fin de la semaine.

— Ce n’est pas urgent, assura Colin.

Du coin de l’œil, Daphné vit les épaules de Pénélope s’affaisser. Le mouvement était ténu, toutefois n’importe quelle mère l’aurait reconnu. Pénélope savait qu’il n’y avait rien d’urgent. Ils avaient attendu presque trois ans que Georgie parle, quelques jours de plus n’y changeraient rien. Et pourtant, elle aspirait désespérément à faire quelque chose, n’importe quoi, pour aider son fils.

Être venue de si loin pour découvrir que Simon n’était pas là, il y avait de quoi être découragée.

— À mon avis, c’est un très bon signe qu’il vous comprenne, reprit Daphné. Je serais beaucoup plus inquiète si ce n’était pas le cas.

— Tout le reste est absolument normal, déclara Pénélope d’une voix frémissante. Il court, il saute, il mange. Je pense même qu’il sait lire.

Colin lui jeta un regard surpris.

— Ah bon ?

— J’en suis même persuadée. La semaine dernière, je l’ai vu avec l’abécédaire de William.

— Il se contentait sans doute de regarder les illustrations, dit Colin avec douceur.

— C’est ce que j’ai pensé, moi aussi. Sauf que ses yeux allaient de gauche à droite, comme lorsqu’on lit.

Tous les deux se tournèrent vers Daphné, l’air interrogateur.

— Il se peut qu’il soit capable de lire…

Que n’aurait-elle donné pour les rassurer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il est un peu jeune, continua-t-elle, mais il n’y a pas de raison qu’il ne puisse pas lire.

— Il est très intelligent, dit Pénélope.

— Ma chérie… murmura Colin avec une tendre indulgence.

— Mais c’est vrai ! Et William a su lire à quatre ans. De même qu’Agatha.

— En fait, Agatha a commencé à lire à trois ans, admit Colin, l’air songeur. Rien de très compliqué ; elle était cependant capable de lire les mots courts. Je m’en souviens bien.

— Georgie sait lire, répéta Pénélope. J’en suis certaine.

— Alors, cela signifie que nous avons encore moins de souci à nous faire, déclara Daphné avec entrain. Un enfant qui sait lire avant son troisième anniversaire n’aura aucun problème pour parler quand il sera prêt à se lancer.

À vrai dire, elle n’en savait rien. Elle voulait toutefois croire que ce serait le cas. Et si jamais Georgie se révélait bègue, comme l’avait été Simon, sa famille ne l’en aimerait pas moins. Et elle lui apporterait l’amour et le soutien dont il aurait besoin pour devenir la personne formidable qu’il serait certainement.

Il aurait tout ce dont Simon avait été privé enfant.

— Tout ira bien, assura Daphné en se penchant pour s’emparer de la main de Pénélope.

Pénélope pinça les lèvres et, de nouveau, déglutit avec peine. Pour laisser à sa belle-sœur le temps de se ressaisir, Daphné se tourna vers Colin qui, tout en mangeant un troisième biscuit, tendait la main vers sa tasse de thé.

— Et tout va bien avec les autres ? s’enquit-elle.

— Très bien. Et chez toi ?

— David a fait quelques bêtises à l’école, mais il semble se calmer.

Son frère avala une gorgée de thé, puis prit un autre biscuit.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Et les filles, elles te font beaucoup de misères ?

Daphné haussa les sourcils, étonnée.

— Non, bien sûr que non. Pourquoi cette question ?

— Tu as une mine épouvantable.

— Colin ! intervint Pénélope.

— C’est vrai, insista-t-il avec un haussement d’épaules. Je le lui ai même dit à notre arrivée.

— Il n’empêche que tu ne devrais pas…

— Si, moi, je ne peux rien lui dire, qui le pourra ? Ou plutôt, qui *osera* ?

— Ce n’est pas le genre de choses dont on parle, chuchota Pénélope.

Colin la considéra avec des yeux ronds. Puis il regarda Daphné. Avant de revenir à son épouse.

— Je ne vois vraiment pas de quoi tu parles.

Pénélope rougit et coula un regard à Daphné, qui se contenta de soupirer. Son état était-il donc aussi évident ?

— Elle est… commença Pénélope, avant de se tourner de nouveau vers sa belle-sœur. C’est cela, n’est-ce pas ?

Quand Daphné eut confirmé d’un bref hochement de tête, Pénélope expliqua à son mari avec une satisfaction manifeste :

— Elle est enceinte.

Colin se pétrifia une fraction de seconde, puis rétorqua, avec son calme coutumier :

— Mais non.

— Mais si, insista sa femme.

Daphné, elle, choisit de se taire. D’autant que la nausée la guettait.

— Son dernier a dix-sept ans, souligna Colin. C’est bien cela, Daphné ?

— Seize, rectifia-t-elle.

— Seize, répéta Colin. Cela ne change pas grand-chose.

Daphné étouffa un bâillement, rattrapée par la fatigue qui l’accablait ces derniers temps.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Colin, reprit Pénélope de ce ton patient quoique vaguement condescendant qu'elle réservait à son époux, je ne vois pas le rapport entre l'âge de David et…

— Figure-toi que je m'en rends compte. Mais tu ne crois pas que si elle avait dû être…

Au lieu de terminer sa phrase, il fit un geste en direction de Daphné, comme si associer le mot « enceinte » avec sa sœur était au-dessus de ses forces.

— Eh bien, reprit-il après s'être raclé la gorge, il n'y aurait pas eu un intervalle de seize ans.

Fermant un instant les yeux, Daphné appuya la tête contre le dossier du sofa. Elle aussi aurait dû se sentir embarrassée. Il s'agissait quand même de son frère, et même s'il usait de termes vagues, il évoquait les aspects les plus intimes de la vie conjugale.

Un bruit étouffé lui échappa, entre soupir et grognement. Elle avait trop sommeil pour se sentir embarrassée. Peut-être était-elle trop âgée, aussi. Après quarante ans, les femmes devraient être dispensées d'affecter une pudeur virginale.

Mais cette chamaillerie entre Colin et Pénélope était néanmoins une bonne chose, car elle leur permettait de ne plus penser à Georgie.

En outre, Daphné ne boudait pas son plaisir à voir Colin se faire moucher par son épouse. Après tout, à quarante et un ans, on n'était pas trop âgée pour jouir de la gêne d'un de ses frères.

Si seulement, songea-t-elle avec un bâillement irrépressible, elle avait été plus en forme pour en profiter vraiment.

— Elle dort ? chuchota Colin, incrédule.

— Je crois, oui, répondit Pénélope.

Colin s'inclina vers sa sœur pour l'étudier de plus près.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il y a tant de choses que je pourrais lui faire, là, tout de suite… Des grenouilles, des sauterelles…

— Colin !

— C’est tellement tentant.

— C’en est aussi la preuve, répliqua Pénélope avec une pointe de suffisance.

— La preuve ?

— Qu’elle est enceinte. C’est bien ce que je disais.

Comme il n’acquiesçait pas suffisamment vite à son goût, elle ajouta :

— Tu l’as déjà vue s’endormir au beau milieu d’une conversation ?

— Pas depuis…

— Exactement, coupa Pénélope, triomphante.

— Je déteste que tu aies raison, grommela-t-il.

— Je sais. Dommage pour toi, c’est souvent le cas… Je vais sonner pour appeler sa femme de chambre, décida Penelope en se levant.

— Tu crois que Simon est au courant ?

— Aucune idée.

Colin secoua la tête avec commisération.

— Le pauvre va avoir la surprise de sa vie.

Quand Simon revint enfin à Londres, une semaine après la date prévue, il était épuisé. Bien qu’approchant les cinquante ans, il prenait plus au sérieux son rôle de propriétaire terrien que la plupart de ses pairs. Aussi, quand plusieurs champs avaient été inondés, dont celui qui produisait l’unique revenu de l’un de ses métayers, il avait relevé ses manches et s’était mis au travail avec les autres.

« Relevé ses manches » au sens figuré, bien sûr, car il faisait sacrément froid dans le Sussex. Et c’était pire encore lorsqu’on travaillait mouillé, ce qui avait été leur sort à tous.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Simon était donc fatigué, il avait encore froid – à croire que ses doigts ne retrouveraient jamais une température normale –, et sa famille lui avait manqué. Il leur aurait bien demandé de le rejoindre à la campagne, mais les filles se préparaient pour la saison mondaine, et Daphné semblait un peu patraque lorsqu'il était parti.

Il espérait qu'elle n'avait pas attrapé un rhume, car quand elle était malade, la maison tout entière s'en ressentait.

Elle se croyait stoïque. Simon avait essayé de lui démontrer, un jour, qu'une stoïque véritable n'errerait pas dans la maison en répétant : « Non, non, ça va », avant de s'effondrer dans un fauteuil.

Il avait même entrepris à deux reprises de le lui faire remarquer. La première fois, Daphné n'avait pas répondu. Sur le moment, il avait pensé qu'elle ne l'avait pas entendu. Rétrospectivement, il lui semblait plus probable qu'elle eût choisi de ne pas l'entendre ; car la seconde fois qu'il avait évoqué la véritable nature du stoïcisme, sa réponse avait été tellement…

Bref, il avait retenu la leçon – ce qui était l'apanage de n'importe quel homme après deux décennies de vie conjugale. Lorsque sa femme était prise d'un rhume banal, aucune parole ne franchissait ses lèvres autre que : « Ma pauvre, pauvre chérie » ou « Veux-tu que je t'apporte un peu de thé ? ».

Quand il pénétra dans le vestibule, le majordome attendait, arborant son expression habituelle – en l'occurrence, une absence totale d'expression.

— Merci, Jeffries, murmura Simon en lui remettant son chapeau.

— Votre beau-frère est là, Votre Grâce.

— Lequel ? s'enquit Simon, qui en avait sept.

— M. Colin Bridgerton. Avec sa famille.

Simon tendit l'oreille, surpris de n'entendre aucun bruit dans la maison.

— Vraiment ?

— Ils sont sortis, Votre Grâce.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Et la duchesse ?

— Elle se repose.

Simon ne put réprimer un grognement.

— Elle n’est pas malade, au moins ?

Étonnamment, Jeffries rougit.

— Je ne saurais dire, Votre Grâce.

— Elle est malade ou pas ? insista Simon, qui observa son majordome avec curiosité.

Jeffries déglutit, s’éclaircit la voix, puis déclara :

— Je crois qu’elle est fatiguée, Votre Grâce.

— Fatiguée, répéta Simon.

Mais il renonça à interroger plus avant le majordome, qui paraissait tout près d’expirer d’embarras. Après avoir secoué la tête, il se dirigea vers l’escalier.

— Évidemment qu’elle est fatiguée, conclut-il. Colin a quatre enfants de moins de dix ans, et elle se croit probablement obligée de materner tout ce petit monde.

Il n’excluait pas de s’allonger à côté d’elle. Lui aussi se sentait épuisé, et il dormait mieux lorsqu’elle était avec lui.

Quand il atteignit la porte de leur chambre, il s’aperçut qu’elle était fermée. Il faillit frapper – c’était une habitude qu’il avait devant une porte fermée, quand bien même il s’agissait de celle de sa propre chambre –, s’en abstint au dernier moment, tourna la poignée et poussa doucement le battant. Daphné dormait peut-être. Si elle était vraiment fatiguée, il devrait la laisser se reposer.

Il entra dans la chambre sur la pointe des pieds. Les rideaux à demi tirés lui permirent de distinguer sa femme étendue sur le lit, aussi immobile qu’une souche. Il s’approcha. Elle était pâle, en effet, même si la pénombre pouvait être trompeuse.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Réprimant un bâillement, Simon s’assit de l’autre côté du lit et se pencha pour retirer ses bottes. Puis il dénoua sa cravate. Cela fait, il s’allongea avec précaution près de Daphné. Il ne voulait pas la réveiller, juste se blottir contre elle pour profiter un peu de sa chaleur.

Dieu qu’elle lui avait manqué !

Avec un soupir de bonheur, il rabattit un bras possessif sur elle, juste sous ses seins, et…

— Arghhh !

Daphné se redressa vivement et bondit quasiment hors du lit.

— Daphné ?

Simon s’assit à son tour, à temps pour la voir courir vers le pot de chambre.

*Le pot de chambre ?*

— Seigneur, dit-il d’un ton compatissant comme elle était secouée d’un violent haut-le-cœur, tu as mangé du poisson ?

— Ne… prononce pas… ce mot, articula-t-elle.

Pas de doute, elle avait dû manger du poisson. Il fallait vraiment qu’ils changent de poissonnier.

Il se leva pour aller chercher une serviette.

— Est-ce que je peux t’apporter quelque chose ?

Elle ne répondit pas, mais Simon s’y attendait plus ou moins. Il lui apporta néanmoins la serviette, et s’efforça de ne pas tressaillir lorsqu’elle vomit de nouveau.

— Ma pauvre, pauvre chérie, murmura-t-il. Je suis vraiment désolé. Cela ne t’était pas arrivé depuis…

Depuis… Oh, bon sang !

— Daphné ? interrogea-t-il d’une voix tremblante, avant de s’apercevoir que son corps tout entier tremblait.

Elle hocha la tête.

— Mais… comment… ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— De la même manière que d’habitude, j’imagine, répondit-elle, avant de s’emparer de la serviette avec reconnaissance.

— Mais ça fait… ça fait…

Hélas, son cerveau semblait lui refuser tout service !

— Je crois que c’est fini, murmura Daphné d’une voix lasse. Tu peux m’apporter un peu d’eau ?

— Tu es sûre ?

Si sa mémoire ne le trompait pas, l’eau remonterait aussitôt pour finir dans le pot de chambre.

— Il y en a là-bas, dit Daphné avec un vague geste vers la carafe posée sur la table. Je n’ai pas l’intention de l’avaler.

Après lui avoir apporté un verre d’eau, Simon attendit qu’elle se soit rincé la bouche. Puis il toussota à plusieurs reprises.

— Eh bien, je…

Il s’éclaircit de nouveau la voix. Même menacé de mort, il aurait été incapable de proférer un mot. Et cette fois, ce n’était pas son bégaiement qui était en cause.

— Tout le monde est au courant, l’avertit Daphné, qui s’appuya sur son bras pour regagner le lit.

— Tout le monde ?

— J’avais l’intention de ne rien dire jusqu’à ton retour, mais ils ont deviné.

Simon secoua lentement la tête, encore abasourdi. Un bébé. À son âge. À *son* âge à elle !

C’était… c’était… stupéfiant.

Et soudain, avec une fulgurance inattendue, la stupéfaction reflua et tout ce qu’il ressentit, ce fut une joie sans mélange.

— C’est une nouvelle merveilleuse ! s’exclama-t-il.

Il tendit les bras pour enlacer sa femme mais son teint terreux l’incita à y renonçer. Se contentant de lui tapoter maladroitement l’épaule, il avoua :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu ne cesseras jamais de me ravir.

Daphné tressaillit et ferma les yeux.

— Ne fais pas bouger le lit, gémit-elle. Tu me donnes le mal de mer.

— Tu n’es pas sujette au mal de mer, lui rappela-t-il.

— Si, quand j’attends un enfant.

— Tu sais que tu es une drôle de cane, Daphné Basset, murmura-t-il.

Puis il s’écarta. Pour cesser de faire tanguer le lit, mais aussi pour prendre ses distances au cas où Daphné s’offusquerait de la comparaison.

(Il s’agissait d’une vieille histoire. Alors qu’elle était lourdement enceinte d’Amelia, elle lui avait demandé si elle était rayonnante, ou si elle ne ressemblait pas plutôt à une cane qui se dandinait. Il lui avait répondu qu’elle ressemblait à une cane rayonnante. Ce n’était pas la bonne réponse.)

Il se racla de nouveau la gorge.

— Ma pauvre, pauvre chérie, répéta-t-il.

Et il prit la poudre d’escampette.

Quelques heures plus tard, assis derrière son imposant bureau de chêne, les coudes sur le bois poli, Simon hésitait à se verser un troisième cognac.

Quelle journée mémorable !

Une heure environ après qu’il eut laissé Daphné se reposer, Colin et Pénélope étaient revenus avec leur progéniture, et ils avaient tous pris le thé dans la salle du petit déjeuner. Simon s’était d’abord dirigé vers le salon, mais Pénélope avait demandé s’il existait une alternative – un endroit sans « tapis coûteux ni fauteuils capitonnés ».

À ces mots, le petit Georgie – dont le visage était barbouillé d’une substance que Simon espérait être du chocolat – lui avait adressé un grand sourire.

En voyant les miettes qui s’accumulaient sur le sol, et l’état de la serviette qui avait servi à éponger le thé renversé d’Agatha, il s’était rappelé

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

que Daphné et lui prenaient toujours leur thé dans cette pièce lorsque les enfants étaient petits.

C'était drôle comme on oubliait ce genre de détail…

Une fois le goûter terminé, Colin avait demandé à s'entretenir avec lui. Ils avaient alors battu en retraite dans le bureau de Simon. C'était là que Colin lui avait confié son inquiétude au sujet de Georgie.

Georgie ne parlait pas. Il avait le regard vif, ses parents n'excluaient pas qu'il sache déjà lire, mais il ne parlait pas.

Malheureusement, quand Colin lui avait demandé des conseils, Simon s'était rendu compte combien il était démuni. Il avait certes beaucoup réfléchi au problème. Et il s'était rongé les sangs chaque fois que Daphné avait été enceinte, et jusqu'au moment où chacun de leurs enfants avait commencé à former des phrases.

Sans doute cela allait-il le hanter de nouveau. Un autre bébé, un autre être à chérir désespérément… et au sujet duquel s'inquiéter.

Tout ce qu'il avait pu dire à Colin, c'était d'aimer son enfant. De lui parler, de le féliciter, de lui apprendre à monter à cheval, de l'emmener pêcher et de faire avec lui tout ce qu'un père fait avec son fils.

Tout ce que son père n'avait jamais fait avec lui.

Il n'y pensait plus beaucoup, à ce père, grâce à Daphné. Avant leur rencontre, Simon était taraudé par le désir de se venger. Il n'aspirait qu'à blesser son père, à lui infliger les souffrances que lui-même avait endurées, enfant, lorsqu'il avait été rejeté et considéré comme un moins-que-rien.

Que son père fût mort ne changeait nullement sa soif de vengeance, et il avait fallu l'amour de Daphné, puis de leurs enfants, pour bannir ce fantôme. Simon avait pris conscience de s'en être libéré lorsque sa femme lui avait remis un paquet de lettres de feu le duc. Il ne les avait pas brûlées, ni déchirées.

Il n'avait pas non plus souhaité les lire.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Les yeux rivés sur la pile d’enveloppes attachées avec un ruban rouge et or, il avait constaté qu’il ne ressentait rien. Ni colère, ni chagrin, ni même regret. Jamais il n’aurait imaginé plus grande victoire.

Il ne savait pas combien de temps les lettres étaient restées dans le secrétaire de Daphné. De temps en temps, il ouvrait le tiroir du bas et y jetait un coup d’œil, histoire de voir si elles s’y trouvaient toujours.

Ce besoin lui-même avait fini par s’estomper. Simon n’avait pas oublié les lettres – il arrivait que quelque chose les lui rappelle brusquement –, toutefois, il n’y pensait plus en permanence. Et puis, un jour, en ouvrant un tiroir de son propre bureau, il s’était aperçu que Daphné les y avait déposées.

C’était il y a vingt ans. Il ne les avait pas brûlées ni déchirées. Mais il n’avait toujours pas eu envie de les lire.

Jusqu’à présent…

Il reporta les yeux sur la liasse d’enveloppes. Voulait-il vraiment les ouvrir ? Se pouvait-il qu’il y ait, dans les lettres de son père, des éléments susceptibles d’aider Colin et Pénélope à soutenir Georgie dans ce qui s’annonçait une enfance difficile ?

Non, impossible. Son père était un homme dur, insensible et implacable. Il était si obsédé par son titre et son héritage qu’il avait tourné le dos à son enfant unique. Rien, absolument rien de ce qu’il aurait pu écrire ne serait utile à Georgie.

Simon s’empara du paquet de lettres. Le papier sec exhalait une odeur de renfermé.

Puis il fixa les yeux sur le feu qui pétillait dans la cheminée et s’absorba de longues minutes dans la contemplation des flammes, les doigts crispés sur les enveloppes qui contenaient les mots ultimes que lui avait adressés son père. Ils ne se parlaient plus depuis cinq ans lorsque ce dernier était mort. Si le vieux duc avait voulu lui dire quelque chose, ce serait là.

— Simon ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Encore plongé dans ses pensées, il leva lentement la tête. Daphné se tenait sur le seuil, vêtue de sa robe de chambre favorite, d'un bleu très pâle. Elle la portait depuis des années, mais chaque fois que Simon avait proposé de la remplacer, elle avait refusé sous prétexte qu'elle en aimait la douceur et le confort.

— Tu viens te coucher ? s'enquit-elle.

— Bientôt, répondit-il en se levant. Simplement, je…

Il s'interrompit parce que, à vrai dire, il ne savait pas exactement ce qu'il était en train de faire. Ni même à quoi il pensait.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il.

— Mieux. Cela va toujours mieux dans la soirée, ajouta-t-elle en le rejoignant. J'ai mangé un petit toast grillé, et même un peu de confiture, et…

Elle se tut, l'air interdite. Elle regardait les lettres qu'il avait toujours dans la main.

— Tu vas les lire ? souffla-t-elle.

— Je pensais que… peut-être… Je ne sais pas.

— Pourquoi maintenant ?

— Colin m'a parlé de Georgie. Je me suis dit qu'il y aurait peut-être quelque chose là-dedans, expliqua-t-il en indiquant la liasse. Quelque chose qui pourrait l'aider.

Daphné entrouvrit les lèvres. Plusieurs secondes s'écoulèrent toutefois avant qu'elle articule :

— Je crois que tu es l'un des hommes les plus gentils, les plus généreux que j'aie jamais connus.

Simon la dévisagea, déconcerté.

— Je sais que tu n'as pas envie de les lire, ajouta-t-elle.

— Franchement, je n'y accorde aucune…

— Ce n'est pas vrai, coupa-t-elle doucement. Elles signifient encore quelque chose pour toi.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je n’y pense quasiment jamais, assura-t-il, et c’était la vérité.

Elle lui prit la main, lui caressa les doigts de son pouce.

— Je sais. Mais que tu aies vaincu le souvenir de ton père ne signifie pas qu’il n’a jamais eu d’importance à tes yeux.

Simon garda le silence, ne sachant que dire.

— Je ne suis pas surprise que, si tu décides finalement de les lire, ce soit pour aider quelqu’un.

Il déglutit, puis s’accrocha à sa main comme à une bouée de sauvetage.

— Veux-tu que je les ouvre ? lui proposa-t-elle.

Avec un hochement de tête, il lui tendit la liasse d’enveloppes.

Après être allée s’asseoir dans un fauteuil, Daphné dénoua le ruban.

— Elles sont dans l’ordre ?

— Je l’ignore, avoua-t-il.

Il s’était rassis à son bureau, suffisamment loin pour ne pas distinguer les feuilles.

Daphné brisa avec précaution le sceau de la première lettre. Ses yeux suivirent les lignes – du moins Simon le crut-il. La lumière était trop tamisée pour qu’il distingue clairement son visage, mais il l’avait vue lire suffisamment de courriers pour savoir quelle devait être son expression.

— Il avait une écriture abominable, murmura-t-elle.

— Vraiment ?

Maintenant qu’il y songeait, Simon n’était pas certain d’avoir jamais vu l’écriture de son père. Sans doute que si, pourtant il ne se le rappelait pas.

Il attendit et s’efforça de ne pas retenir son souffle lorsque Daphné tourna la feuille.

— Il n’a pas écrit au verso, s’étonna-t-elle.

— Bien sûr que non. Ç’aurait eu un parfum d’économie rédhibitoire.

Comme elle haussait les sourcils, il ajouta, ironique :

— Un duc de Hastings n’a pas besoin d’économiser.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tiens donc, fit-elle en baissant les yeux sur la seconde feuille. Il faudra que je m’en souvienne la prochaine fois que je me rendrai chez la couturière.

Simon sourit. Comme il aimait qu’elle soit capable de le faire sourire dans un moment pareil.

Au bout de quelques instants, elle replia les feuillets et leva les yeux. Elle ne parla pas immédiatement, peut-être pour laisser à Simon l’occasion de dire quelque chose. Puis, comme il gardait le silence :

— En fait, c’est plutôt ennuyeux.

— Ennuyeux ? répéta-t-il, déconcerté.

Daphné haussa les épaules.

— C’est au sujet des moissons, des travaux dans l’aile est de la maison et de quelques métayers qu’il soupçonne de l’escroquer. Ce n’était pas le cas, évidemment, ajouta-t-elle d’un ton désapprobateur. Il s’agit de M. Miller et de M. Bethum. Jamais ils n’escroqueraient qui que ce soit.

Simon cilla. Il avait envisagé que son père exprime des regrets et lui présente ses excuses, ou, au contraire, qu’il l’accable plus que jamais de son mépris. Mais il ne lui était jamais venu à l’esprit qu’il pouvait se contenter de lui envoyer des comptes rendus concernant la gestion du domaine.

— C’était un homme très soupçonneux, marmonna Daphné.

— Oh que oui !

— Je lis la suivante ?

— S’il te plaît.

Daphné s’exécuta. Le contenu de la missive était sensiblement le même, à part qu’il s’agissait cette fois d’un pont qui nécessitait d’être réparé, et d’une fenêtre qui n’avait pas été faite suivant les instructions du duc.

La suite se révéla de la même nature : loyers, comptes, plaintes, réparations… De temps à autre, il y avait néanmoins une proposition faite à Simon, quoique rien de plus personnel que : « J’envisage d’organiser une

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

partie de chasse le mois prochain, fais-moi savoir si cela t'intéresse d'y participer. »

C'était stupéfiant. Non seulement son père avait nié son existence lorsqu'il le considérait comme un idiot bafouillant, mais il s'était débrouillé pour nier ce rejet, une fois Simon capable de s'exprimer clairement et de prouver ses capacités. Le duc agissait comme si de rien n'était, comme s'il n'avait jamais souhaité que son fils fût mort.

— Bonté divine ! murmura Simon, parce qu'il lui fallait dire quelque chose.

— Hmm ? fit Daphné.

— Rien, grommela-t-il.

— Nous arrivons à la dernière. Tu veux que je la lise ?

— Bien sûr, répondit-il, sarcastique. Il se pourrait qu'elle parle de loyers. Ou de comptes.

— Ou de mauvaises récoltes, ajouta Daphné, qui s'efforçait manifestement de ne pas sourire.

— Possible.

— Loyers, annonça-t-elle une fois sa lecture achevée. Et comptes.

— La moisson ?

— Satisfaisante, cette année-là, répondit Daphné avec une ombre de sourire.

Simon ferma un instant les yeux, sentant la curieuse tension qui l'habitait commencer à refluer.

— C'est bizarre, reprit Daphné. Je me demande pourquoi il ne te les a jamais envoyées.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, il ne les a pas postées. Tu ne te souviens pas ? Il les a toutes gardées, puis il les a remises à lord Middlethorpe avant de mourir.

— Parce que j'étais à l'étranger, je suppose. Il n'aurait pas su où les envoyer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ah oui, bien sûr ! Cependant, continua Daphné, les sourcils froncés, je trouve intéressant qu'il ait pris le temps de t'écrire des lettres sans espoir de te les faire parvenir. Si, moi, je décidais d'écrire des lettres à quelqu'un en sachant que je ne pourrais pas les lui envoyer, ce serait parce que j'ai quelque chose à lui dire, quelque chose d'important que je voudrais qu'il sache même après ma mort.

— Une preuve de plus que tu es différente de mon père.

— Sans doute, acquiesça-t-elle avec une moue attristée.

Elle se leva et posa les lettres sur une petite table.

— Nous allons nous coucher ?

Simon opina et s'approcha d'elle. Mais avant de lui prendre le bras, il ramassa le paquet d'enveloppes et le jeta dans le feu. Daphné se retourna et étouffa un cri à la vue du papier qui noircissait déjà et se tordait au milieu des flammes.

— Il n'y a rien d'intéressant à sauver, déclara Simon.

Il s'inclina vers elle pour l'embrasser, sur le nez, puis sur la bouche.

— Allons nous coucher.

— Que vas-tu dire à Colin et à Pénélope ? demanda-t-elle alors qu'ils se dirigeaient, bras dessus, bras dessous, vers l'escalier.

De nouveau, il l'embrassa. Sur le sourcil, cette fois.

— Au sujet de Georgie ? La même chose que cet après-midi. Qu'ils l'aiment, c'est tout. S'il doit parler, il parlera. S'il ne doit pas parler, il ne parlera pas. Dans un cas comme dans l'autre, tout ira bien dès lors qu'ils l'aiment.

— Tu sais, Simon Arthur Fitzranulph Basset, que tu es un très bon père ?

Il s'efforça de ne pas se rengorger de fierté.

— Tu oublies Henry.

— Pardon ?

— Simon Arthur *Henry* Fitzranulph Basset.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pfff ! Tu as bien trop de prénoms.

— Mais pas trop d’enfants.

Il s’arrêta et la fit pivoter face à lui. Puis il posa la main sur son ventre.

— Tu crois que nous serons capables de tout recommencer ?

Daphné opina.

— Dès lors que tu es avec moi.

— Non, corrigea-t-il d’une voix douce, dès lors que toi, tu es avec moi.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# Anthony

L’une des scènes préférées des lectrices dans ce roman (et, peut-être, dans tous mes livres) est sans aucun doute celle où les Bridgerton jouent au Pall Mall, l’ancêtre du croquet. La compétition est sanglante et ils bafouent toutes les règles car, pour chacun d’entre eux, il ne s’agit pas tant de remporter la victoire que de provoquer la défaite de ses frères et sœurs.

Lorsque le moment de retrouver les héros de ce roman est arrivé, l’évidence s’est imposée : ils devaient disputer une nouvelle partie de Pall Mall.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

## Deux jours plus tôt…

Kate traversait la pelouse à grands pas, non sans jeter des regards par-dessus son épaule pour s'assurer que son mari ne la suivait pas. En quinze années de mariage, elle avait appris une chose ou deux, et elle savait qu'il serait à l'affût de chacun de ses gestes.

Mais elle était rusée. Et déterminée. Et elle n'ignorait pas que, pour un pot-de-vin d'une livre, le valet de pied d'Anthony serait capable de feindre le plus improbable des désastres vestimentaires. Du genre confiture sur le fer à repasser ou infestation de la garde-robe par, au choix, des mites ou des souris. Kate ne demandait pas mieux que de laisser les détails au valet tant qu'Anthony serait retenu assez longtemps pour lui permettre de s'échapper.

— Il est à moi, tout à moi, psalmodia-t-elle, plus ou moins sur le ton dont elle avait usé dans le *Macbeth* donné par la famille Bridgerton, le mois précédent.

C'était leur fils aîné qui distribuait les rôles : elle avait hérité de celui de Première Sorcière. Elle s'était abstenue de tout commentaire lorsque Anthony avait récompensé leur fils avec un nouveau cheval.

Mais il allait le payer, à présent. Ses chemises n'attendaient plus que la gelée de framboise qui les teindrait en rose, et elle…

Elle souriait tellement qu'elle finit par rire.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— À moi, à moi, à mooooiiiii ! s'écria-t-elle en ouvrant d'un coup sec la porte de la remise.

Il était à elle. Elle pouvait quasiment le sentir dans sa main, sous ses doigts… le maillet de la mort.

— À moi, à moi, à moi, à mooooiiiii ! clama-t-elle une dernière fois, avant de tirer sur une couverture d'une main impatiente.

Le jeu de Pall Mall devait se trouver là, dans ce coin, comme toujours, et dans un instant…

— C'est cela que tu cherches ?

Kate fit volte-face. Anthony se tenait sur le seuil, le visage fendu d'un sourire diabolique tandis qu'il balançait, à bout de bras, le maillet noir du jeu de Pall Mall.

Sa chemise était d'une blancheur aveuglante.

— Tu… tu…

— Tu as toujours du mal à t'exprimer lorsque tu es fâchée, tu as remarqué ?

— Comment… comment…

Il se pencha vers elle, les yeux plissés.

— Je lui ai donné *cinq* livres.

— Tu as donné cinq livres à Milton ?

Seigneur, c'était quasiment son salaire annuel !

— C'était bien moins coûteux que de remplacer toutes mes chemises, riposta Anthony. De la gelée de framboise. Franchement. Tu n'as donc aucun sens de l'économie ?

Comme Kate lorgnait le maillet d'un air de regret, Anthony reprit :

— Le jeu a lieu dans trois jours, et j'ai déjà gagné.

Il conclut sa phrase par un soupir satisfait. Kate ne le contredit pas. Pour les autres Bridgerton, le match annuel de Pall Mall commençait et finissait peut-être le même jour, mais il n'en allait pas de même pour Anthony et elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle était parvenue à s’adjuger le maillet trois ans d’affilée. Il était hors de question qu’elle laisse Anthony remporter la manche cette fois.

— Il te faut renoncer, ma chère épouse, persifla-t-il. Admets ta défaite, et nous serons tous plus heureux.

Kate émit un léger soupir, presque comme si elle acquiesçait. Anthony étrécit les yeux. Puis les écarquilla lorsque, du bout des doigts, elle suivit la ligne de son décolleté.

— Il fait chaud ici, tu ne trouves pas ? dit-elle d’une voix un peu haletante.

— Espèce de petite friponne, murmura-t-il.

Elle fit glisser l’étoffe de ses épaules. Elle ne portait rien dessous.

— Pas de boutons ? chuchota-t-il.

Kate secoua la tête. Elle n’était pas stupide, et elle savait que même les plans les mieux ourdis pouvaient échouer. Il fallait toujours prévoir une tenue adaptée.

Il n’empêche que le fond de l’air restait frais, et elle sentit la pointe de ses seins durcir.

Un frisson la parcourut, qu’elle tenta de dissimuler sous un soupir tremblant, comme si elle était terriblement excitée.

Ce qu’elle aurait pu être si elle n’avait consacré toute son énergie à faire semblant d’ignorer le maillet que son mari tenait à la main.

— Adorable, murmura Anthony qui, tendant sa main libre, lui effleura le flanc.

Kate laissa échapper un gémissement. Il était incapable de résister, elle le savait.

Avec un lent sourire, il remonta jusqu’à son sein.

Elle étouffa un petit cri et croisa son regard. Sans être vraiment calculatrice, l’expression d’Anthony n’en était pas moins parfaitement contrôlée. Une pensée la frappa alors : il savait pertinemment à quoi *elle* était incapable de résister.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ah, ma femme ! chuchota-t-il en prenant son sein en coupe.

Il sourit de plus belle quand Kate cessa de respirer. Puis il s’inclina et aspira la petite pointe dressée dans sa bouche.

— Oh !

Elle ne faisait plus du tout semblant, à présent.

Il répéta cette délicieuse torture avec l’autre sein, avant d’esquisser un pas en arrière.

Puis un autre.

Kate resta immobile, le souffle court.

— Ah, si je pouvais te peindre ainsi ! déclara-t-il. J’accrocherais le tableau dans mon bureau.

Kate en resta bouche bée.

Il brandit alors le maillet d’un air triomphant.

— Au revoir, ma chère épouse !

Il sortit de la remise puis, passant la tête dans l’entrebâillement :

— Fais attention de ne pas prendre froid. Tu détesterais manquer le match retour, pas vrai ?

Il avait de la chance, songea Kate un peu plus tard, qu’elle n’ait pas pensé à s’emparer d’une des boules de Pall Mall lorsqu’elle avait soulevé la couverture. Même si, réflexion faite, il devait avoir la tête trop dure pour qu’elle réussisse à la lui cabosser.

## Un jour plus tôt…

Aux yeux d’Anthony, il existait peu d’instants aussi délicieux que lorsque l’on parvenait à battre sa femme à plate couture. Cela dépendait de la femme, bien sûr, mais comme il avait choisi d’épouser une femme suprêmement intelligente et pleine d’esprit, ces instants dont il jouissait étaient sans doute plus délicieux que chez la plupart des hommes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il savourait encore sa victoire en buvant une tasse de thé dans son bureau, et s'autorisa un soupir satisfait en caressant des yeux le maillet qui, tel un trophée de prix, trônait sur la grande table. Le bois noir étincelait dans la lumière matinale, du moins aux endroits où il n'était pas éraflé et bosselé par des décennies de jeu acharné.

Peu importait. Anthony adorait jusqu'à la moindre de ses cicatrices. C'était peut-être puéril, infantile même, mais il adorait ce maillet.

Pour être honnête, ce qu'il adorait surtout, c'était de l'avoir en sa possession. Il lui était très attaché. Lorsqu'il parvenait à oublier qu'il l'avait brillamment enlevé au nez et à la barbe de Kate, il se souvenait de ce que cet objet évoquait…

Le jour où il était tombé amoureux.

Non pas qu'il en ait eu conscience à ce moment-là, pas plus que Kate, sans doute. Pourtant, il en était convaincu, c'était ce jour-là que le destin les avait réunis – le jour du fameux match de Pall Mall.

Kate lui avait laissé le maillet rose, et elle avait expédié sa boule dans le lac.

Bon sang, quelle femme !

Ils avaient passé ensemble quinze années merveilleuses.

Il eut un sourire de contentement, puis son regard tomba de nouveau sur le maillet noir. Chaque année, ils rejouaient la partie. Tous les joueurs qui étaient là à l'origine – Kate, Anthony, son frère Colin, sa sœur Daphné et le mari de celle-ci, Simon, ainsi qu'Edwina, la sœur de Kate – se faisaient un devoir de se rendre à Aubrey Hall au printemps et de prendre leur place sur le parcours toujours changeant. Certains y mettaient beaucoup de zèle, d'autres éprouvaient un simple amusement, mais ils étaient tous là, tous les ans.

Et cette année…

Anthony ne put réprimer un gloussement de joie. Il avait le maillet, et pas Kate.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La vie était belle. Très, très belle.

— Kaaaaaaaaaaate !

Kate leva les yeux de son livre.

— Kaaaaaaaaaaate !

Elle tenta d'évaluer à quelle distance il se trouvait. Après quinze années à entendre son prénom beuglé de cette façon, elle était devenue assez douée pour calculer le temps qui s'écoulerait entre le premier rugissement et l'apparition de son mari.

Ce n'était pas un calcul aussi simple qu'il y paraissait. Il fallait prendre en considération l'endroit où elle-même était – à l'étage ou au rez-de-chaussée, visible de la porte ou pas, etc. Ensuite, il fallait tenir compte des enfants. Étaient-ils dans la maison ? En travers du chemin d'Anthony, peut-être ? Le cas échéant, ils pouvaient ralentir sa progression, peut-être même la retarder d'une minute entière, et…

— *Toi !*

Elle cligna des yeux, surprise. Anthony se tenait sur le seuil, pantelant, et il la foudroyait d'un regard à la noirceur inhabituelle.

— Où est-il ? articula-t-il.

Bon, d'accord, elle n'était peut-être pas aussi surprise que cela.

De nouveau, elle battit des paupières. Avec une impassibilité voulue, cette fois.

— Veux-tu t'asseoir ? lui suggéra-t-elle. Tu as l'air harassé.

— Kate…

— Tu n'es plus aussi jeune qu'avant, tu sais, dit-elle avec un petit soupir.

— Kate… répéta-t-il d'une voix dont le volume enflait.

— Je peux sonner pour qu'on apporte du thé, proposa-t-elle, suave.

— Il était fermé, gronda-t-il. Mon bureau était fermé à clé.

— Vraiment ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Et je possède la seule clé.

— Ah oui ?

— Qu’as-tu fait ?

Kate tourna une page de son livre, même si elle ne regardait pas le texte.

— Quand ?

— Que veux-tu dire, quand ?

— Je veux dire…

Elle s’interrompit, car ce n’était pas un moment à laisser passer sans l’avoir dûment savouré.

— Quand ? Ce matin ? Ou le mois dernier ?

Anthony en resta coi. Pas plus d’une seconde ou deux, mais ce fut suffisant pour que Kate voie son expression glisser de la perplexité au soupçon, puis du soupçon à l’outrage.

Ce fut glorieux, enchanteur, délicieux, elle s’abstint toutefois de glousser malgré l’envie qui la tenaillait.

— Tu as fait faire un double de la clé de mon bureau ?

— Je suis ta femme, répliqua-t-elle en s’absorbant dans la contemplation de ses ongles. Il ne devrait pas y avoir de secrets entre nous, tu ne crois pas ?

— Tu as fait faire une clé ?

— Tu n’aimerais pas que moi, j’aie des secrets, n’est-ce pas ?

Il agrippa si fort le montant de la porte que ses phalanges blanchirent.

— Cesse d’avoir l’air aussi ravie, lui intima-t-il.

— Ah, mais ce serait un mensonge ! Et c’est un péché que de mentir à son mari.

De la gorge d’Anthony s’échappèrent des sons étranglés. Kate sourit.

— N’ai-je pas fait vœu d’honnêteté le jour de notre mariage ?

— Vœu *d’obéissance*, oui !

— D’obéissance ? Sûrement pas.

— Où est-il ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle haussa les épaules.

— Je ne le dirai pas.

— Kate !

— Je ne leeeee dirai paaaaas, chantonna-t-elle.

— Femme…

Kate déglutit quand il s'avança vers elle. Il y avait une chance, infime certes, mais bel et bien réelle, qu'elle soit allée un peu trop loin.

— Je vais t'attacher au lit, la prévint-il.

— Ouiiii, répondit-elle tout en évaluant la distance qui la séparait de la porte. Il se pourrait toutefois que cela ne me déplaise pas.

Un éclair traversa le regard d'Anthony. Non pas de désir – il était encore trop obsédé par le maillet de Pall Mall pour cela –, mais Kate crut y déceler une étincelle… d'intérêt.

— T'attacher, répéta-t-il en continuant d'avancer. Et cela te plairait, dis-tu ?

Quand elle comprit, Kate laissa échapper un cri étouffé.

— Tu ne ferais pas cela !

— Oh, que si !

Il avait l'intention de renouveler son forfait. C'est-à-dire de l'attacher et de *l'abandonner* là pendant qu'il partirait à la recherche du maillet.

Mais elle ne se laisserait pas faire.

D'un mouvement maladroit, elle passa par-dessus le bras de son fauteuil pour aller se réfugier derrière celui-ci. Dans ce genre de situation, il était toujours bon de prévoir un barrage physique.

— Franchement, Kaaaate, railla-t-il sans cesser d'avancer.

— Il est à moi, déclara-t-elle. C'est moi qui l'avais il y a quinze ans, et il est toujours à moi.

— Il était à moi avant d'être à toi.

— Mais tu m'as épousée !

— Et cela suffit pour qu'il t'appartienne ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sans répondre, elle soutint son regard, le souffle un peu haché.

Soudain, vif comme l'éclair, il bondit et tendit le bras par-dessus le dossier du fauteuil pour lui attraper l'épaule. Elle se dégagea d'un mouvement souple avant de se ruer derrière le sofa.

— Tu ne le trouveras jamais, lança-t-elle d'une voix suraiguë.

— Ne crois pas que tu puisses m'échapper, à présent, rétorqua-t-il en exécutant une manœuvre oblique qui le plaça entre la porte et elle. La chute serait mortelle, ajouta-t-il quand elle lorgna du côté de la fenêtre.

— Oh, pour l'amour du Ciel ! fit une voix depuis le seuil.

Tous deux tournèrent la tête. Colin, le frère d'Anthony, les regardait d'un air écœuré.

— Bonjour, Colin, le salua Anthony d'une voix crispée. Heureux de te voir.

Son frère se contenta de hausser un sourcil.

— Je suppose que c'est *cela* que tu cherches ?

Kate ravala une exclamation. Il brandissait le maillet noir.

— Comment as-tu…

Colin caressa l'extrémité émoussée du cylindre d'un geste presque tendre.

— Je ne peux parler que pour moi-même, bien sûr, dit-il avec un soupir d'aise, mais je crois que j'ai déjà gagné.

## Le jour du match…

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi c'est à toi qu'il revient d'établir le parcours, fit remarquer Daphné, la sœur d'Anthony.

— Parce que cette foutue pelouse m'appartient, riposta-t-il.

La main en visière pour protéger ses yeux du soleil, il inspecta son œuvre. Un sacré bon travail. Le parcours était diabolique. Du pur génie…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— À tout hasard, serais-tu capable de t’abstenir de jurer en présence de dames ? intervint Simon, duc de Hastings, et mari de Daphné.

— Ce n’est pas une dame, grommela Anthony. C’est ma sœur.

— Et c’est ma femme.

— C’était ma sœur d’abord, répliqua Anthony avec un sourire suffisant.

Simon se tourna vers Kate, occupée à taper son maillet – vert, ce dont elle se déclarait satisfaite, mais Anthony savait qu’elle mentait – sur l’herbe.

— Comment réussissez-vous à le supporter ? lui demanda-t-il.

Elle haussa les épaules.

— C’est un talent que peu de gens possèdent.

Colin s’avança, portant le maillet noir comme s’il s’agissait du Saint-Graal.

— Nous commençons ? s’enquit-il d’un ton pompeux.

La surprise de Simon fut manifeste.

— C’est toi qui as le maillet de la mort ?

— Je suis très habile, assura Colin en manière d’acquiescement.

— Il a soudoyé la femme de chambre, marmonna Kate.

— Tu as bien soudoyé mon valet, souligna Anthony.

— Toi aussi !

— Moi, je n’ai soudoyé personne, déclara Simon à la cantonade.

Daphné lui tapota le bras d’un air condescendant.

— Tu n’es pas né dans cette famille.

Il fit un geste en direction de Kate.

— Elle non plus.

Daphné parut prise de court.

— Kate est une aberration, finit-elle par conclure.

— Moi, une aberration ?

— C’est le plus grand des compliments, assura Daphné. Dans ce contexte, précisa-t-elle après réflexion.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Puis elle se tourna vers Colin.

— Combien ?

— Combien quoi ?

— Combien as-tu donné à la femme de chambre ?

— Dix livres, répondit-il avec un haussement d'épaules.

— Dix livres ! s'exclama Daphné.

— Tu es fou ? renchérit Anthony.

— Tu en as bien donné cinq au valet, lui rappela Kate.

— J'espère que ce n'était pas l'une des bonnes femmes de chambre, grommela Anthony. Parce qu'après avoir empoché une somme pareille, elle va sûrement rendre son tablier ce soir.

— Toutes nos femmes de chambre sont bonnes, fit remarquer Kate avec une pointe d'irritation.

— Dix livres, répéta Daphné en secouant la tête. Je vais le dire à ta femme.

— Je t'en prie, répondit Colin avec indifférence, avant d'indiquer du menton la colline qui descendait vers le parcours de Pall Mall. Justement, elle arrive.

Daphné releva les yeux.

— Pénélope est là ?

— Pénélope est là ? lui fit écho Anthony. Pourquoi ?

— C'est ma femme, répondit Colin.

— Elle n'est jamais venue.

— Elle voulait me voir gagner, expliqua Colin avec un sourire doucereux à l'adresse de son frère.

Anthony réprima une envie de l'étrangler. À grand-peine.

— Et comment sais-tu que tu vas gagner ?

Colin agita le maillet noir devant lui.

— C'est déjà fait.

— Bonjour, tout le monde, lança Pénélope en les rejoignant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pas d’encouragements, l’avertit Anthony.

Pénélope battit des paupières, déconcertée.

— Je vous demande pardon ?

— Et en aucun cas, poursuivit Anthony – parce que, vraiment, quelqu’un devait s’assurer que le jeu conserve une certaine intégrité –, vous ne devez vous trouver à moins de dix pas de votre mari.

Pénélope regarda Colin, hocha neuf fois la tête tandis qu’elle évaluait la distance qui les séparait, puis recula d’un pas.

— Il n’y aura pas de triche, insista Anthony.

— Du moins, pas de *nouveau* genre de triche, précisa Simon. Les techniques de triche précédemment employées sont autorisées.

— Puis-je parler avec mon mari pendant le match ? hasarda Pénélope.

— Non ! s’exclamèrent trois voix tonitruantes.

— Vous remarquerez que je n’ai pas fait d’objection, intervint Simon.

— Comme je l’ai dit, déclara Daphné, qui le bouscula légèrement pour aller inspecter un arceau, tu n’es pas né dans cette famille.

— Où est Edwina ? demanda Colin avec impatience, les yeux fixés sur la maison.

— Elle arrive, assura Kate. Elle finissait son petit déjeuner.

— Elle retarde le match, observa Daphné.

— Ma sœur ne partage pas notre dévotion pour ce jeu, riposta Kate.

— Elle nous prend pour des fous ?

— Plus ou moins.

— En tout cas, elle est gentille de venir chaque année, assura Daphné.

— C’est la tradition ! aboya Anthony.

Il avait réussi à s’attribuer le maillet orange et le balançait devant une boule imaginaire, les yeux plissés pour mieux viser sa cible.

— Il ne s’est quand même pas entraîné sur le parcours ? demanda Colin, soupçonneux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Comment l’aurait-il pu ? répondit Simon. Il ne l’a installé que ce matin. Nous l’avons tous surveillé.

Sans lui prêter attention, Colin se tourna vers Kate.

— N’avez-vous pas noté d’étranges disparitions nocturnes, ces derniers temps ?

Kate en resta un instant bouche bée.

— Vous croyez qu’il s’est glissé dehors pour jouer au clair de lune ?

— Je l’en crois capable, grommela Colin.

— Moi aussi, admit Kate. Je peux néanmoins vous assurer qu’il a dormi dans son lit.

— Ce n’est pas un problème de *lit*, rétorqua Colin. C’est un problème de compétition.

— Cette conversation est inconvenante devant une dame, observa Simon, qui semblait cependant s’amuser énormément.

Anthony coula un regard irrité à Colin, puis à Simon pour faire bonne mesure. La conversation devenait absurde, et l’heure de début du match était depuis longtemps dépassée.

— Que fait donc Edwina ? demanda-t-il.

— Elle descend la colline, annonça Kate.

Anthony tourna la tête. Effectivement, Edwina Bagwell, la plus jeune sœur de Kate, arrivait à pas précautionneux. Elle n’était pas adepte des activités de plein air, et il l’imaginait sans mal en train de soupirer et de lever les yeux au ciel.

— Pour moi, ce sera rose, cette année, déclara Daphné après avoir ramassé l’un des maillets restants. Je me sens féminine et délicate. Mais ne vous y fiez pas, ce n’est qu’une apparence, ajouta-t-elle, malicieuse, à l’adresse de ses frères.

Simon tendit le bras derrière elle et attrapa le maillet jaune.

— Le bleu pour Edwina, bien sûr.

— Edwina a toujours le bleu, expliqua Kate à Pénélope.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pourquoi ?

— Je l’ignore, avoua Daphné après réflexion.

— Et le violet ? s’enquit Pénélope.

— Oh, celui-là, nous ne l’utilisons jamais !

— Pourquoi ?

De nouveau, Daphné resta songeuse.

— Je ne sais pas.

— C’est la tradition, répéta Anthony.

— Dans ce cas, insista Pénélope, pourquoi changez-vous tous de couleur chaque année, à part Edwina ?

Anthony se tourna vers son frère.

— Elle pose toujours autant de questions ?

— Toujours.

— Parce que tel est notre bon plaisir, déclara-t-il en revenant à Pénélope.

— Je suis là ! lança joyeusement Edwina en les rejoignant. Oh, encore le bleu ! C’est vraiment gentil.

Après avoir ramassé son équipement, elle s’adressa à Anthony.

— Nous jouons ?

Anthony se tourna vers Simon.

— À vous de commencer, Hastings.

— Comme toujours, murmura ce dernier en déposant sa boule devant le piquet de départ. Reculez, recommanda-t-il, même si personne ne se trouvait dans son champ de manœuvre.

Il leva son maillet, puis il l’abattit en un coup magistral. La boule décrivit une trajectoire propre et sans bavure sur la pelouse, avant d’atterrir à quelques pas seulement de l’arceau.

— Bien joué ! s’écria Pénélope en battant des mains.

— J’ai dit : pas d’encouragements, grommela Anthony.

Personne n’était donc plus capable de respecter les instructions ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Même pour Simon ? s’étonna Pénélope. Je croyais que cela ne concernait que Colin.

Anthony posa sa boule sur le sol avec soin.

— Cela empêche de se concentrer.

— Comme si nous n’y suffisions pas, commenta Colin. Encourage, ma chérie, encourage.

Pénélope garda toutefois le silence pendant qu’Anthony visait. Son coup fut encore plus puissant que celui du duc, et sa boule roula encore plus loin.

— Hum… pas de chance, murmura Kate.

— Que veux-tu dire ? demanda Anthony, le regard soupçonneux. C’était un coup brillant.

— Eh bien, oui, mais…

— Hors de mon chemin, ordonna Colin en s’avançant d’un pas martial vers le départ.

Anthony scruta son épouse.

— Que veux-tu dire, *exactement* ?

— Oh rien ! répondit-elle d’un ton dégagé. Juste qu’il y a un peu de boue, par là-bas.

— De la boue ?

Anthony reporta son attention sur sa boule, puis revint à sa femme, puis regarda de nouveau en direction de la boule.

— Cela fait des jours qu’il n’a pas plu.

— Mmm, c’est vrai.

Une fois de plus, il observa sa femme. Sa femme exaspérante, diabolique, et qui allait sous peu se retrouver enfermée dans un donjon.

— Comment peut-il y avoir de la boue ?

— Disons, peut-être pas vraiment de la *boue*…

— Pas de la boue, répéta-t-il avec plus de patience qu’elle n’en méritait.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Un peu de terre humide serait peut-être plus approprié… J’irai jusqu’à parler d’une flaque.

Dès qu’il esquissa un pas dans sa direction, Kate fila se cacher derrière Daphné.

— Que se passe-t-il ? demanda cette dernière en se tortillant.

Kate tendit le cou et afficha un sourire triomphant.

— Je crois qu’il va me tuer.

— Devant autant de témoins ? fit Simon.

— Comment une flaque a-t-elle pu se former au cours du printemps le plus sec depuis des années ? articula Anthony.

Kate lui décocha un autre de ses sourires exaspérants.

— J’ai renversé mon thé.

— Une flaque entière de thé ?

Elle haussa les épaules.

— J’avais froid.

— Froid.

— Et j’étais assoiffée.

— Et maladroite aussi, apparemment, murmura Simon, ce qui lui valut un regard noir d’Anthony. Bon, si vous avez l’intention de la tuer, poursuivit-il, cela ne vous ennuie pas d’attendre que ma femme ne soit plus entre vous ? Au passage, Kate, comment saviez-vous où placer une flaque ?

— Il est très prévisible, répliqua-t-elle.

Les yeux fixés sur son cou, Anthony fit jouer ses doigts. Ce qui n’empêcha pas Kate de le gratifier d’un sourire angélique.

— Tous les ans, tu mets le premier arceau au même endroit, et tu frappes ta boule exactement de la même manière.

Ce fut le moment que choisit Colin pour revenir.

— C’est votre tour, Kate.

Elle s’élança hors de sa cachette pour aller se placer devant le piquet de départ.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tous les coups sont permis, mon cher mari, lança-t-elle gaiement.

Puis elle se pencha, visa, et frappa la boule verte.

Qui atterrit droit dans la flaque.

Anthony eut un soupir d'aise. Il y avait une justice en ce bas monde, finalement.

Trente minutes plus tard, Kate attendait à côté de sa boule, non loin du troisième arceau.

— Désolé pour la boue, lâcha Colin qui passait.

Elle le foudroya du regard.

Quelques instants plus tard, ce fut Daphné.

— Vous en avez là… dit-elle en indiquant ses cheveux. Oui, là, approuva-t-elle quand Kate se frotta la tempe avec énergie. Cela dit, vous en avez aussi… euh… un peu partout.

Kate lui jetait un regard courroucé lorsque Simon les rejoignit. Bonté divine, avaient-ils tous besoin de passer devant le troisième arceau pour atteindre le sixième ?

— Vous avez un peu de boue, fit-il charitablement remarquer.

Kate resserra les doigts sur son maillet. La tête de Simon était si proche…

— Mais au moins, elle est diluée avec du thé, ajouta-t-il.

— Quel rapport ? s'enquit Daphné.

Tous deux s'éloignaient déjà en direction de l'arceau numéro cinq. Néanmoins, Kate entendit Simon répondre :

— Je ne sais pas vraiment. C'est juste que j'avais comme l'impression qu'il fallait dire quelque chose.

Kate compta mentalement jusqu'à dix et, comme prévu, Edwina surgit, suivie par Pénélope. Toutes les deux formaient équipe, à présent, Pénélope étant en charge de la stratégie et Edwina de l'exécution.

— Oh, Kate ! soupira Edwina d'un air désolé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pas de commentaire, gronda Kate.

— C’est quand même toi qui as créé la flaque, souligna Edwina.

— De qui es-tu la sœur, exactement ?

Edwina lui adressa un sourire ironique.

— L’affection fraternelle n’étouffe pas mon sens du fair-play.

— Il s’agit de Pall Mall. Le fair-play n’existe pas.

— Apparemment, commenta Pénélope.

— Dix pas, lui rappela Kate.

— De Colin, pas de vous, répliqua Pénélope. Encore que je trouve plus prudent de rester à une longueur de maillet, au moins, de chacun d’entre vous.

— Nous poursuivons ? suggéra Edwina, qui se tourna ensuite vers Kate. Nous venons juste de franchir le quatrième arceau.

— Et vous aviez besoin de faire le grand tour ? marmonna Kate.

— Cela nous semblait plus gentil de te rendre une petite visite, susurra Edwina.

Pénélope et elle pivotèrent, mais à peine avaient-elles commencé à s’éloigner que Kate n’y tint plus.

— Où est Anthony ? leur cria-t-elle.

Les deux femmes se retournèrent.

— Tu veux vraiment le savoir ? s’enquit Pénélope.

Kate se contraignit à hocher la tête.

— Au dernier arceau, je le crains, répondit Pénélope.

— Avant ou après ?

— Je vous demande pardon ?

— Il est avant ou après l’arceau ? répéta Kate, agacée.

Puis, comme Pénélope ne réagissait pas assez vite à son gré, elle ajouta :

— Est-ce qu’il est déjà passé sous ce fichu arceau ?

Pénélope arqua les sourcils.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Euh, non… Il doit lui rester deux coups, à mon avis. Peut-être trois.

Kate les regarda s'éloigner, les yeux étrécis. Elle n'avait plus aucune chance de gagner, à présent. Mais, sapristi, Anthony ne gagnerait pas non plus ! Il ne méritait pas d'être auréolé de gloire aujourd'hui, alors qu'il l'avait fait trébucher et tomber dans la flaque de boue.

Oh, bien sûr, il avait prétendu qu'il s'agissait d'un accident ! N'était-il toutefois pas hautement suspect que sa boule ait émergé de la flaque à l'instant précis où elle s'avançait pour atteindre sa propre boule ? Elle avait dû effectuer un petit saut sur le côté pour l'éviter, et se félicitait de son habile rétablissement lorsque Anthony s'était brusquement retourné pour demander avec une fausseté consommée :

— Ma pauvre, tout va bien ?

Son maillet avait pivoté avec lui et, par un hasard commode, s'était retrouvé juste au niveau de la cheville de Kate. Cette fois, elle n'avait pu éviter l'obstacle et s'était étalée de tout son long dans la boue.

Anthony avait ensuite eu le culot de lui tendre un mouchoir.

Elle allait le tuer. Oui, le tuer !

Mais, d'abord, elle devait s'assurer qu'il ne gagne pas.

C'est en souriant jusqu'aux oreilles, et même en sifflotant, qu'Anthony attendait son tour. Les autres mettaient un temps ridicule à le rattraper, entre Kate qui était si loin derrière que quelqu'un devait courir la prévenir quand son tour de jouer était venu, et Edwina, qui ne semblait pas avoir saisi l'intérêt d'un jeu rapide. Depuis quatorze ans, elle cheminait entre les arceaux comme si elle disposait de la journée entière, et comme si cela ne suffisait pas, elle s'était adjoint Pénélope, qui ne l'autorisait à frapper sa boule qu'après lui avoir fait part de son analyse et prodigué ses conseils.

Pour une fois, cependant, Anthony s'en moquait. Il était en tête, et si loin devant que plus personne ne pourrait le rattraper. Et pour rendre sa

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

victoire encore plus plaisante, Kate était bonne dernière. Si loin derrière qu'elle ne pourrait plus rattraper quiconque.

Voilà qui compensait presque le fait que Colin avait subtilisé le maillet de la mort.

Anthony reporta les yeux vers le dernier arceau. Encore un coup pour placer correctement sa boule, puis un dernier pour la faire passer dessous. Après quoi, il lui suffirait de l'amener au dernier piquet, et de mettre un terme à la partie d'un ultime coup.

Un jeu d'enfant.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Daphné se tenait près du vieux chêne, au sommet de la butte. Contrairement à lui, elle voyait ce qui se passait de l'autre côté.

— C'est le tour de qui ? lui cria-t-il.

Elle se tordit le cou pour apercevoir les joueurs éparpillés en contrebas.

— De Colin, je crois. Ce qui veut dire qu'ensuite ce sera celui de Kate.

Anthony ne put s'empêcher de sourire. Il avait organisé le parcours un peu différemment cette année. Le trajet suivi par les joueurs dessinait des circonvolutions, ce qui signifiait qu'à vol d'oiseau il se trouvait plus près de Kate que des autres. En fait, il lui suffisait d'effectuer une quinzaine de pas vers le sud pour la voir se diriger vers le quatrième arceau.

Peut-être même n'en était-elle qu'au troisième.

Quoi qu'il en soit, il ne voulait manquer cela pour rien au monde.

Aussi, le visage fendu d'un grand sourire, se dirigea-t-il au petit trot vers son poste d'observation. Allait-il interpeller Kate, histoire de l'énerver davantage ?

Ce serait cruel. D'un autre côté…

*CRACK !*

Brusquement tiré de ses réflexions, Anthony releva la tête au moment précis où la boule verte fendait l'air dans sa direction.

Que diable… ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Avec un glapissement de triomphe, Kate empoigna ses jupes et commença à courir.

— Mais que fais-tu, au nom du Ciel ? s'écria-t-il. Le quatrième arceau est par là !

Il indiqua du doigt la direction appropriée, tout en sachant pertinemment qu'elle ne l'ignorait pas.

— Je n'en suis qu'au troisième, répondit-elle, malicieuse. Et de toute manière, j'ai renoncé à gagner. Là où j'en suis, c'est sans espoir, tu ne crois pas ?

Après l'avoir dévisagée, Anthony reporta les yeux sur sa propre boule, qui attendait tranquillement près du dernier arceau.

Puis il regarda de nouveau Kate.

— Oh, non, c'est hors de question ! gronda-t-il.

Elle esquissa un sourire fourbe – un sourire de sorcière.

— Regarde bien, rétorqua-t-elle.

À cet instant, Colin surgit au sommet de la butte.

— C'est ton tour, Anthony !

— Comment est-ce possible ? Kate vient juste de jouer, et il reste Daphné, Edwina et Simon avant moi.

— Nous avons fait très vite, expliqua Simon en les rejoignant. Nous ne voulions pas manquer cela.

— Bonté divine, marmonna Anthony comme le reste de la troupe arrivait en courant.

Il retourna vers sa boule à grandes enjambées et, les yeux plissés, se prépara à viser.

— Fais attention à la racine de l'arbre ! l'avertit Pénélope.

Anthony serra les dents.

— Ce n'était pas un encouragement, se défendit-elle. Un avertissement, cela ne compte sûrement pas comme…

— Taisez-vous, la coupa Anthony.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Nous avons tous notre place dans ce jeu, rétorqua-t-elle, narquoise.

Anthony se retourna.

— Colin ! Si tu ne veux pas te retrouver veuf, s'il te plaît, muselle ta femme.

Colin s'approcha de Pénélope.

— Je t'aime, lui dit-il avant de l'embrasser sur la joue.

— Moi aussi, je…

— Arrêtez ! explosa Anthony.

Puis, comme tous les regards se braquaient sur lui, il marmonna :

— J'essaie de me concentrer.

Kate s'approcha d'un pas dansant.

— Garde tes distances, femme.

— Je veux juste *voir*, se défendit-elle. C'est à peine si j'ai pu voir quelque chose du jeu tellement j'étais loin derrière durant toute la partie.

— Il *se pourrait* que je sois responsable de la boue, déclara Anthony, les yeux étrécis. Note bien, s'il te plaît, que j'insiste sur le « il se pourrait », et que cela n'implique donc aucune espèce de confirmation de ma part.

Il s'interrompit un instant pour bien marquer son indifférence envers les témoins, qui le fixaient bouche bée.

— Cependant, reprit-il, je ne vois pas en quoi ta place de dernière relève de ma responsabilité.

— À cause de la boue, j'avais les mains glissantes, rétorqua-t-elle. Je ne pouvais pas tenir correctement le maillet.

Colin fit la grimace.

— Pas convaincant, Kate, je le crains. Il me faut donner raison à Anthony, même s'il m'en coûte.

— Bien, dit-elle après l'avoir foudroyé du regard. Ce n'est la faute de personne. Uniquement la mienne. Toutefois…

Elle se tut.

— Toutefois, quoi ? finit par s'enquérir Edwina.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Bien que couverte de boue, Kate aurait pu être une reine munie de son sceptre lorsqu'elle répondit d'un ton majestueux :

— Toutefois, je ne suis pas obligée d'aimer cela. Et vu qu'il s'agit de Pall Mall, et vu que nous sommes des Bridgerton, je ne suis pas obligée d'être bonne joueuse.

Anthony secoua la tête et s'inclina de nouveau pour viser.

— Cette fois, c'est elle qui n'a pas tort, déclara Colin, en imbécile exaspérant qu'il était. L'esprit sportif n'a jamais été très prisé dans ce jeu.

— Tais-toi donc, gronda Anthony.

— En vérité, enchaîna Colin, on pourrait même débattre de l'hypothèse selon laquelle…

— Je t'ai dit de te taire.

— … le contraire est vrai, et qu'un mauvais esprit sportif…

— Ferme-la, Colin !

— … serait à encourager, et…

Anthony décida de renoncer et de frapper sa boule. À ce train-là, ils en avaient pour jusqu'à la Saint-Michel. Jamais Colin ne cesserait de parler s'il entrevoyait une chance de l'énerver.

Anthony s'efforça de n'entendre rien d'autre que le vent. Du moins, il essaya.

Il leva son maillet, puis il l'abattit. Pas trop fort, pas trop fort…

Malheureusement, la boule ne roula pas assez loin. Il ne pourrait pas la faire passer sous le dernier arceau au coup suivant – sauf intervention divine qui aiderait sa boule à contourner une pierre grosse comme le poing.

— Colin, à toi, dit Daphné.

Mais celui-ci s'était déjà rué vers sa boule, dans laquelle il tapa au hasard avant de crier :

— Kate !

Elle s'avança tout en clignant des yeux pour étudier la configuration du terrain. Sa boule se trouvait à un pied de celle d'Anthony. La pierre,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

toutefois, était de l’autre côté, ce qui signifiait que si elle tentait un coup en traître, elle ne risquait pas d’envoyer la boule d’Anthony très loin – la pierre l’arrêterait sûrement.

— Un dilemme intéressant, murmura Anthony.

Kate fit le tour des boules.

— Ce serait un geste romantique de t’autoriser à gagner, murmura-t-elle, songeuse.

— Oh, la question n’est pas de *m’autoriser* ! railla-t-il.

— Mauvaise réponse, répliqua-t-elle, avant de prendre ses marques.

Anthony fronça les sourcils. Que diable faisait-elle ?

Kate frappa la boule avec une certaine force, sans viser la boule d’Anthony directement, mais sur la gauche. Du coup, quand les deux boules se heurtèrent, celle d’Anthony fut projetée sur la droite. À cause de l’angle donné, Kate ne l’envoya pas aussi loin qu’elle l’aurait pu avec un coup direct ; elle parvint néanmoins à lui faire gravir la pente de la butte… passer le sommet… et redescendre de l’autre côté.

Le hurlement de joie qu’elle poussa n’aurait pas été déplacé sur un champ de bataille.

— Tu me le paieras, siffla Anthony.

Mais elle était trop occupée à sauter sur place pour lui accorder la moindre attention.

— À votre avis, qui va gagner, à présent ? risqua Pénélope.

— Voyez-vous, répondit Anthony d’un ton égal, je m’en moque.

Sur ce, il s’approcha de la boule verte et leva son maillet.

— Attendez, ce n’est pas votre tour ! s’écria Edwina.

— Et ce n’est pas votre boule, renchérit Pénélope.

— Vraiment ? murmura-t-il, avant d’abattre son maillet et d’envoyer la boule voler au-dessus de la pelouse… jusque dans le lac.

Kate laissa échapper une exclamation scandalisée.

— Ce n’est franchement pas fair-play de ta part !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tous les coups sont permis, etc., ma chère femme, riposta-t-il avec un sourire goguenard.

— Tu iras la repêcher.

— C’est toi qui as besoin d’un bain.

Avec un gloussement, Daphné pivota en déclarant :

— Je crois que c’est mon tour. On continue ?

Elle s’éloigna, Simon, Edwina et Pénélope sur les talons.

— Colin ! appela Daphné.

— J’arrive, grommela-t-il.

Kate se tourna vers son mari, les lèvres frémissantes comme si elle se retenait de sourire.

— Eh bien, dit-elle, tout en grattant la boue collée sur le lobe de l’une de ses oreilles, je suppose que c’est la fin du match pour nous.

— En effet.

— Beau travail, cette année.

— De ton côté aussi, admit-il avec un sourire. La flaque, c’était une sacrée idée.

— C’est ce que j’ai pensé, reconnut-elle sans fausse modestie. Quant à la boue…

— Ce n’était pas *vraiment* exprès.

— J’aurais pu faire la même chose, murmura-t-elle.

— Oui, je sais.

Elle baissa les yeux sur sa robe.

— Je suis dégoûtante.

— Le lac est juste à côté, lui rappela-t-il.

— Il est trop froid !

— Un bain, dans ce cas ?

— Tu le prendrais avec moi ? hasarda-t-elle, un sourire aguicheur aux lèvres.

— Et comment !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il lui offrit son bras, et ils se dirigèrent à pas lents vers la maison.

— N’aurions-nous pas dû leur dire que nous abandonnions ? demanda Kate.

— Non.

— Colin va essayer de voler le maillet noir, tu sais.

— Tu crois qu’il tentera de le soustraire à Aubrey Hall ?

— Tu n’en ferais pas autant ?

— Si, évidemment. Il va falloir unir nos forces.

— Certes, acquiesça Kate.

Après une pause, elle ajouta toutefois :

— Mais une fois que nous l’aurons récupéré…

Anthony lui jeta un regard horrifié.

— Alors, ce sera chacun pour soi ! Tu ne croyais pas que…

— Non, se hâta-t-elle de dire. Absolument pas.

— Dans ce cas, nous sommes d’accord, déclara Anthony, soulagé.

Franchement, où serait le plaisir s’il ne pouvait battre Kate à plate couture ?

— Je gagnerai, l’an prochain, déclara-t-elle alors, après quelques instants de silence.

— Je sais que tu le penses.

— Non, non, je gagnerai. J’ai des idées. Des stratégies.

Anthony éclata de rire, puis se pencha pour l’embrasser sans se soucier de la boue.

— Moi aussi, j’ai des idées, souffla-t-il. Et beaucoup, beaucoup de stratégies…

Elle se passa la langue sur les lèvres.

— Nous ne parlons plus du Pall Mall, n’est-ce pas ?

Anthony secoua la tête.

Nouant les bras autour de son cou, elle attira son visage vers le sien. Et juste avant qu’il ne s’empare de ses lèvres, il l’entendit soupirer :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Bien.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# Benedict

*Benedict* est mon hommage à Cendrillon, mais il m'est vite apparu que deux vilaines demi-sœurs, c'en était une de trop. Alors que Rosamund était fourbe et méchante, Posy possédait un cœur d'or et, au point culminant de l'histoire, c'était elle qui prenait tous les risques pour sauver la mise.

Il m'a semblé juste qu'elle rencontre le bonheur à son tour…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

À vingt-cinq ans, Mlle Posy Reiling était quasiment considérée comme une vieille fille. Pour certains, elle était même passée sans espoir de l'autre côté de la barrière – vingt-trois ans étant souvent évoqué comme l'ultime limite de la fleur de l'âge. Cependant, comme le faisait remarquer lady Bridgerton (sa tutrice non officielle), Posy était un cas unique.

Lors de son entrée dans le monde, avait-elle expliqué, Posy n'avait que vingt ans, vingt et un tout au plus.

Éloïse Bridgerton, la plus âgée des filles célibataires de la maison, avait exprimé la chose plus directement : les premières années de Posy dans le monde avaient été lamentables et ne devaient pas être retenues contre elle.

Quant à la plus jeune sœur d'Éloïse, Hyacinthe, qui n'était pas du genre à mâcher ses mots, elle se contenta d'affirmer que la vie de Posy entre dix-sept et vingt-deux ans avait été « complètement pourrie ».

C'est alors que lady Bridgerton avait soupiré, puis qu'elle s'était servi un alcool fort avant de se laisser tomber dans un fauteuil. Éloïse, dont la langue était aussi acérée que celle de Hyacinthe – mais, Dieu merci, tempérée par une relative discrétion –, avait alors fait remarquer qu'il vaudrait mieux que Hyacinthe se marie vite, sous peine de voir leur mère devenir alcoolique. Lady Bridgerton n'avait pas apprécié ce commentaire même si elle n'en contestait pas la pertinence.

Hyacinthe était ainsi.

Toutefois, cette histoire concerne Posy. Et comme Hyacinthe a tendance à accaparer l'attention dès qu'elle paraît… oubliez-la, s'il vous plaît,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

jusqu’à la fin du conte.

La vérité, c’était que les premières années de Posy dans la foire au mariage avaient bel et bien été « pourries ».

Elle avait pourtant fait son entrée dans le monde à l’âge convenable de dix-sept ans. Et elle était la belle-fille de feu le comte de Penwood, qui avait eu la prudence de lui constituer une dot avant de mourir prématurément quelques années plus tôt.

Posy était tout à fait agréable à regarder, quoique peut-être un peu ronde, elle avait toutes ses dents, et de nombreuses personnes louaient son regard, d’une bonté peu commune.

En lisant une telle description, nul ne comprendrait que, durant toutes ces années, elle n’ait pas reçu une seule demande en mariage. Mais c’est parce qu’on ne connaissait pas la mère de Posy, Araminta Gunningworth, comtesse douairière de Penwood.

Araminta était d’une beauté époustouflante, plus belle encore que la sœur aînée de Posy, Rosamund, qui avait la chance d’être dotée de cheveux blonds, d’une bouche en bouton de rose et d’yeux d’un bleu céruléen.

Araminta était également ambitieuse, et scandaleusement fière de s’être élevée dans l’aristocratie. De Mlle Wincheslea, elle était devenue Mme Reiling puis lady Penwood, encore qu’à l’entendre elle fût née avec une cuillère d’argent, et même plusieurs, dans la bouche.

Il était cependant un point sur lequel Araminta avait failli : elle avait été incapable de donner un héritier au comte. Ce qui signifiait que, malgré le « lady » accolé à son nom, ses pouvoirs étaient limités, et qu’elle n’avait pas accès au genre de fortune qu’elle estimait mériter.

Elle avait donc reporté tous ses espoirs sur Rosamund qui, elle en était certaine, ferait un mariage splendide. Rosamund était fort belle, elle chantait et jouait du pianoforte, et, si elle ne maniait pas l’aiguille avec talent, elle savait très bien s’en servir contre Posy qui, elle, était très douée. Posy n’appréciant pas d’être piquée plus que nécessaire, c’était donc la

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

broderie de Rosamund qu’on jugeait toujours exquise. Celle de Posy, évidemment, demeurait le plus souvent inachevée.

Et comme leurs moyens n’étaient pas aussi importants qu’Araminta aurait voulu le faire croire à ses pareilles, elle dépensait tout ce qu’elle possédait pour la garde-robe de Rosamund, pour les leçons de Rosamund, et pour Rosamund tout court.

Elle n’aurait pas permis que la mise de Posy soit d’une médiocrité embarrassante. Mais franchement, quel intérêt de dépenser pour elle plus que le strict nécessaire ? On ne pouvait pas plus transformer une oreille de truie en bourse de soie qu’une Posy en Rosamund.

Toutefois (et ce « toutefois » pèse un certain poids), les choses ne tournèrent pas si bien pour Araminta. Il s’agit d’une histoire terriblement longue, qui mériterait sans doute un livre à elle seule. Disons simplement qu’Araminta spolia une jeune fille de son héritage – une certaine Sophie Beckett, qui se révéla être la fille illégitime du comte. Elle se serait approprié sa fortune sans vergogne si Sophie n’avait eu la témérité de tomber amoureuse de Benedict Bridgerton, deuxième fils de la puissante famille Bridgerton.

Ce fait n’aurait pas suffi à sceller le sort d’Araminta, si Benedict n’avait décidé d’aimer Sophie en retour. De l’aimer à la folie. Et bien qu’il aurait été prêt à fermer les yeux sur le détournement de fonds, il était hors de question qu’il laisse jeter Sophie en prison sur la base de fausses accusations.

Toutefois, l’affaire se présentait mal pour la pauvre Sophie, malgré l’intervention de Benedict et de sa mère, la redoutable lady Bridgerton.

Qui s’était alors présentée pour tout arranger ? Posy, bien sûr.

Posy, qui avait été négligée durant la plus grande partie de sa vie, et qui se reprochait de n’avoir jamais eu le courage de s’opposer à sa mère.

Posy, qui restait un peu ronde et ne serait jamais aussi belle que sa sœur, mais dont la bonté se lirait toujours dans le regard.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sa mère l’avait reniée sur-le-champ. Cependant, avant que Posy n’ait eu le temps de se demander s’il s’agissait d’un bien ou d’un mal, lady Bridgerton l’avait invitée à vivre chez elle et à y demeurer aussi longtemps qu’elle le souhaiterait.

Posy avait peut-être passé vingt-deux ans à se laisser piquer et malmener par sa sœur, mais elle n’était pas sotte. Elle accepta volontiers et ne se soucia pas même de retourner chez elle pour récupérer ses affaires.

Quant à Araminta, elle eut tôt fait de comprendre que mieux valait, dans son intérêt, s’abstenir de tout commentaire au sujet de la future Sophie Bridgerton, sinon pour chanter ses louanges.

Ce qu’elle ne fit pas. Elle ne la traita cependant pas non plus *urbi et orbi* de bâtarde, comme chacun s’y attendait.

Tout cela afin d’expliquer (de manière détournée, je l’admets) pourquoi lady Bridgerton était la tutrice non officielle de Posy, et pourquoi elle la considérait comme un cas unique. À ses yeux, Posy n’avait pas vraiment fait son entrée dans le monde avant de venir vivre avec elle. Dot de Penwood ou pas, qui diable aurait accordé un seul regard à une fille mal habillée, toujours réfugiée dans un coin afin d’échapper au regard de sa propre mère ?

Si elle était encore célibataire à vingt-cinq ans, eh bien, pour n’importe quelle autre fille, cela équivalait à tout juste vingt ans.

Lady Bridgerton l’avait décrété. Et personne ne souhaitait vraiment la contredire.

Quant à Posy, elle disait souvent que sa vie n’avait vraiment commencé que lorsqu’elle était allée en prison. Comme nombre de déclarations de Posy, celle-ci nécessitait quelques éclaircissements.

Mais peu lui importait, car il se trouvait que les Bridgerton aimaient ses explications. Qu’ils l’aimaient, *elle*.

Et, mieux encore, qu’elle-même s’aimait bien – un fait dont elle n’avait pas soupçonné l’importance.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie Bridgerton tenait son existence pour presque parfaite. Elle adorait son mari, elle aimait sa maison confortable, et elle était à peu près certaine qu'il n'existait pas au monde de créatures plus belles, plus intelligentes, plus… tout que ses deux petits garçons.

Ils étaient certes obligés de vivre à la campagne parce que, en dépit de l'influence considérable de la famille Bridgerton, les circonstances de la naissance de Sophie la rendaient susceptible de ne pas être reçue par certaines maîtresses de maison exigeantes.

Sophie les qualifiait d'exigeantes, Benedict, de tout autre chose.

Mais cela n'avait pas vraiment d'importance. Benedict et elle préféraient vivre à la campagne, ce n'était donc pas un gros sacrifice. Même si l'on continuait de chuchoter que la naissance de Sophie n'était pas celle qu'il fallait, l'histoire officielle voulait qu'elle fût une lointaine parente – et tout à fait légitime – de feu le comte de Penwood. Personne n'avait vraiment cru Araminta lorsqu'elle avait confirmé cette histoire – il n'empêche qu'elle l'avait bel et bien confirmée.

Sophie savait que lorsque ses fils seraient grands les rumeurs seraient suffisamment anciennes pour qu'aucune porte ne leur reste fermée si jamais ils souhaitaient prendre leur place dans la haute société londonienne.

Pour que son bonheur soit complet, il ne lui manquait plus que de trouver un mari à Posy. Pas n'importe quel mari, bien sûr. Posy méritait le meilleur.

— Elle ne convient pas à n'importe qui, avait admis Sophie, la veille, devant son époux. Cela ne signifie pas pour autant qu'elle n'est pas un excellent parti.

— Bien sûr que non, avait-il murmuré.

Il essayait de lire le journal. Celui-ci avait beau être vieux de trois jours, il n'en demeurait pas moins qu'à ses yeux il s'agissait de nouvelles.

Sa femme lui jetant un regard aigu, il se hâta d'ajouter :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je veux dire, bien sûr. C’est-à-dire que dans un cas comme dans l’autre, elle fera une excellente épouse.

Sophie poussa un soupir.

— Le problème, c’est que la plupart des gens ne semble pas se rendre compte qu’elle est charmante.

Benedict opina, conscient du rôle qu’il jouait dans cette scène particulière. Il ne s’agissait pas vraiment d’une conversation. Sophie réfléchissait tout haut, et il n’était là que pour acquiescer ou pour l’encourager.

— Ou, en tout cas, c’est ce que ta mère raconte.

— Mmm…

— Elle n’est pas invitée à danser aussi souvent qu’elle le devrait.

— Les hommes sont des brutes, déclara Benedict, qui passa à la page suivante.

— C’est vrai ! Toi excepté, bien sûr.

— Bien sûr.

— Du moins, la plupart du temps, précisa Sophie d’un ton plus acide. Tu m’écoutes ?

— Avec intérêt, assura-t-il.

Benedict abaissa son journal. Il ne l’avait pas *vue* plisser les yeux, mais il la connaissait suffisamment pour avoir entendu cet étrécissement dans sa voix.

— Nous devons trouver un mari à Posy.

— Peut-être qu’elle n’en veut pas, suggéra-t-il après un instant de réflexion.

— Bien sûr que si !

— On prétend que toutes les femmes veulent un mari, or l’expérience m’a appris que ce n’était pas toujours vrai.

Sophie se contenta de le regarder en ouvrant de grands yeux. Il n’en fut pas surpris car, de la part d’un homme muni d’un journal, cette déclaration

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

était d’une longueur inaccoutumée.

— Pense à Éloïse, continua-t-il. Combien de prétendants a-t-elle refusés jusqu’à présent ?

— Au moins trois, mais là n’est pas le problème.

— Et quel est le problème ?

— Posy !

— Exact.

Sophie s’inclina avec, dans le regard, un curieux mélange de perplexité et de détermination.

— Je ne comprends pas pourquoi les hommes ne voient pas combien elle est merveilleuse.

— C’est comme pour le whisky : il faut apprendre à l’apprécier, déclara Benedict, oubliant un instant qu’il n’était pas censé livrer une véritable opinion.

— Quoi ? s’exclama Sophie.

— C’est toi qui as dit qu’elle ne convenait pas à n’importe qui, se défendit-il.

— Mais tu n’es pas censé… Peu importe, conclut-elle d’un ton las.

— Qu’allais-tu dire ?

— Rien.

— *Sophie.*

— Simplement, que tu n’étais pas censé abonder dans mon sens, marmonna-t-elle. Mais même moi, je me rends compte que c’est ridicule.

Qu’il était appréciable d’avoir une femme raisonnable, songea Benedict. Et ce n’était pas la première fois que cette pensée lui venait.

Sophie demeura silencieuse un certain temps. Benedict aurait continué de parcourir son journal s’il n’avait été aussi intéressé par les expressions qui se succédaient sur son visage. Après s’être mordillé la lèvre, elle soupira, puis se redressa un peu, avant de froncer les sourcils.

Il l’aurait volontiers regardée tout l’après-midi.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Toi, tu aurais quelqu’un à suggérer ? demanda-t-elle soudain.

— Pour Posy ?

De qui d’autre veux-tu que je parle ? lut-il dans le regard que lui jeta sa femme.

Il resta coi. Il aurait dû prévoir cette question mais, en vérité, sa pensée s’était égarée vers le tableau auquel il travaillait dans son atelier. C’était un portrait de Sophie, le quatrième qu’il peignait d’elle depuis leur mariage, trois ans plus tôt. Il doutait à présent d’avoir bien rendu sa bouche, pas tant au niveau des lèvres que des commissures. Un bon portraitiste se devait de connaître le jeu des muscles du corps humain, y compris ceux du visage, et…

— Benedict !

— M. Folsom ? suggéra-t-il en hâte.

— L’avoué ?

Comme il hocha la tête, Sophie répliqua :

— Il a l’air sournois.

Tout bien réfléchi, elle n’avait pas tort.

— Sir Reginald ?

Au regard qu’elle lui adressa, il comprit que sa sélection la décevait.

— Il est gros, objecta-t-elle.

— Ce qui est aussi le cas de…

— Pas du tout. Elle est agréablement ronde.

— J’allais dire : ce qui est aussi le cas de M. Folsom. Mais tu as choisi de mettre en avant le côté sournois du personnage.

— Ah…

Benedict s’autorisa un sourire – très discret.

— Un homme sournois, c’est bien pire qu’un homme un peu enveloppé, marmonna-t-elle.

— Je ne dirais pas mieux. Et M. Woodson ?

— Qui ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Le nouveau pasteur. Celui dont tu dis qu'il a…

— … un sourire éclatant ! termina Sophie. Benedict, c'est parfait. Oh, je t'aime, je t'aime, je t'aime !

Sur ce, elle sauta quasiment par-dessus la table basse pour se jeter dans ses bras.

— Je t'aime aussi, déclara-t-il – non sans se féliciter d'avoir eu la bonne idée de fermer la porte du salon un peu plus tôt.

Il envoya promener le journal par-dessus son épaule, et tout fut pour le mieux dans le meilleur des mondes.

À la clôture de la saison, quelques semaines plus tard, Posy décida d'accepter l'invitation de Sophie. Londres, l'été, était suffocante et plutôt malodorante, et un séjour à la campagne serait plus que bienvenu. En outre, cela faisait plusieurs mois qu'elle n'avait vu ses filleuls, et c'est avec une surprise horrifiée qu'elle avait appris qu'Alexander commençait déjà à perdre ses rondeurs de bébé.

C'était une petite créature si délicieusement potelée. Il lui fallait impérativement le voir avant qu'il ne devienne mince.

Et elle serait aussi heureuse de revoir Sophie, bien sûr. Apparemment, celle-ci se sentait un peu fatiguée, et Posy était toujours disposée à apporter de l'aide à qui la lui demandait.

Quelques jours plus tard, alors que Sophie et elle prenaient le thé, la conversation se porta, comme cela arrivait parfois, sur Araminta et sur Rosamund, qu'il arrivait à Posy de croiser à Londres. Après une année de silence, sa mère avait renoué avec elle, ce qui n'empêchait pas leurs entrevues d'être brèves et contraintes. Posy jugeait que c'était pour le mieux. Si sa mère n'avait rien à lui dire, elle-même n'avait rien à dire à sa mère non plus.

Une constatation qui avait quelque chose de libérateur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je l’ai vue devant la boutique de la modiste, dit-elle, après avoir accommodé son thé à son goût – beaucoup de lait et pas de sucre. Elle descendait l’escalier, et je ne pouvais pas l’éviter. Et puis, j’ai pris conscience que je ne le voulais pas. Non pas que je souhaitais lui parler. C’est plutôt que je n’avais pas envie de dépenser de l’énergie pour me cacher.

Comme Sophie opinait d’un air approbateur, Posy continua :

— Nous nous sommes donc parlé ; sans rien nous dire, en fait. Elle s’est néanmoins débrouillée pour lancer l’une de ces piques brillantes dont elle a le secret.

— Je déteste cela.

— Je le sais. Et elle y excelle.

— C’est un talent, fit remarquer Sophie. Déplorable, mais un talent tout de même.

— Je dois dire que je me suis montrée pondérée durant toute la rencontre. Je l’ai laissée dire ce qu’elle voulait, et puis je l’ai saluée. C’est alors que j’ai eu une révélation étonnante.

— À savoir ?

— Je m’aime bien, répondit Posy avec un sourire.

— Évidemment, répliqua Sophie, perplexe.

— Non, tu ne comprends pas.

Ce qui était curieux, puisque Sophie était la seule personne au monde à savoir ce que signifiait être un enfant rejeté par Araminta. Il y avait cependant toujours eu quelque chose de tellement radieux chez Sophie. Même quand Araminta la considérait quasiment comme une esclave, Sophie n’avait jamais semblé maltraitée. Il y avait toujours eu en elle une force singulière, une flamme. Il ne s’agissait pas de défi, car elle n’avait rien de frondeur – pas plus que Posy. Non, il s’agissait davantage d’une capacité à résister, envers et contre tout.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sophie ne voyant manifestement pas ce qu’elle voulait dire, Posy reprit :

— Je ne me suis pas toujours aimée. Quoi d’étonnant ? Ma propre mère ne m’aimait pas.

— Oh, Posy ! murmura Sophie, dont les yeux s’emplirent de larmes. Tu ne dois pas…

— Non, non, ne t’inquiète pas. Cela ne m’affecte pas. Enfin, plus maintenant, corrigea-t-elle quand Sophie se contenta de la regarder en silence.

Du coin de l’œil, Posy lorgna l’assiette de biscuits posée sur la table. Vraiment, il ne fallait plus qu’elle en prenne. Elle en avait déjà mangé trois, et elle en mangerait bien trois autres. Mais peut-être que si elle en prenait un seul, ce serait comme si elle s’abstenait pour les deux autres…

Elle plaqua sa main sur sa cuisse. Mieux valait qu’elle n’en mange plus. Elle devait les laisser à Sophie, qui venait d’avoir un enfant et avait besoin de reprendre des forces. Encore que Sophie parût parfaitement remise, et que le petit Alexander eût déjà quatre mois…

— Posy ?

Dès que celle-ci eut levé les yeux, Sophie ajouta :

— Quelque chose ne va pas ?

Posy haussa légèrement les épaules.

— Je n’arrive pas à décider si je veux manger un biscuit.

— Un biscuit ? Vraiment ?

— Il y a au moins deux raisons pour que je m’abstienne. Et sans doute davantage.

— Tu as l’air bien sérieuse, fit remarquer Sophie. Presque comme si tu étais en train de conjuguer du latin.

— Oh, je paraîtrais bien plus sereine si je conjuguais du latin ! Ce serait plus simple vu que je n’y connais rien. Les biscuits, en revanche, je peux y

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

réfléchir indéfiniment. À ma grande consternation, conclut-elle avec un soupir en jetant un coup d'œil à sa taille.

— Ne dis pas de bêtises. Tu es la femme la plus charmante que je connaisse.

Posy sourit et prit un biscuit. Ce qu'il y avait de merveilleux avec Sophie, c'était qu'elle ne mentait pas. Elle la considérait vraiment comme la femme la plus charmante qu'elle connaisse. Mais Sophie était ainsi. Elle voyait de la gentillesse là où les autres ne voyaient… eh bien, pour être franche, les autres ne prenaient même pas la peine de regarder.

Après avoir croqué dans son biscuit, Posy se félicita. Du beurre, du sucre et de la farine… Qu'existait-il de meilleur ?

— J'ai reçu une lettre de lady Bridgerton, lâcha Sophie.

Posy leva la tête avec intérêt. À strictement parler, « lady Bridgerton » pouvait désigner la belle-sœur de Sophie, épouse du vicomte actuel. Mais toutes deux savaient qu'il s'agissait de la mère de Benedict. Celle-ci serait toujours lady Bridgerton pour elles, alors que la vicomtesse était juste « Kate ».

— Lady Bridgerton a eu la visite de M. Fibberly… C'est toi qu'il voulait voir, précisa Sophie comme Posy gardait le silence.

— Évidemment que c'est moi. Hyacinthe est trop jeune, et Éloïse le terrifie.

— Éloïse me terrifiait, moi aussi, admit Sophie. Quant à Hyacinthe, je suis sûre qu'elle me terrifiera jusqu'à ma mort.

— Il faut juste savoir la prendre.

Hyacinthe Bridgerton était terrifiante, c'est vrai, néanmoins, Posy et elle s'entendaient bien. Ce qui était probablement dû au solide sens de la justice – certains auraient dit « impitoyable » – que possédait Hyacinthe. Lorsqu'elle avait découvert que la mère de Posy ne l'avait jamais aimée autant que Rosamund…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Eh bien, Posy n’avait jamais raconté d’histoire, et ce n’était pas maintenant qu’elle allait commencer. Elle se contenterait donc de dire qu’Araminta n’avait plus jamais mangé de poisson. Ni de poulet. Posy l’avait appris de la bouche des domestiques, qui étaient toujours la source la plus fiable en matière de commérages.

— Mais tu t’apprêtais à me parler de M. Fibberly, reprit Sophie, avant de porter sa tasse de thé à ses lèvres.

Posy n’en avait jamais eu l’intention, ce qui ne l’empêcha pas de hausser les épaules.

— Il est assommant.

— Beau ?

— Je ne saurais dire, répondit Posy avec un nouveau haussement d’épaules.

— En général, il suffit de regarder le visage.

— Je n’arrive pas à voir au-delà de l’ennui qu’il dégage. Je ne pense pas qu’il sache rire.

— Cela ne peut pas être aussi catastrophique que cela.

— Oh, si, je t’assure !

Posy tendit la main et reprit un biscuit avant d’avoir eu conscience de son geste. Tant pis, elle pouvait difficilement le reposer sur l’assiette.

— Quelquefois, il produit un son horrible du genre « ehrm ehrm ehrm », et j’imagine qu’il croit rire. Ce qui n’est pas le cas.

Sophie pouffa. Malgré elle, à en juger par son expression.

— Et il ne jette même pas un regard sur ma poitrine ! ajouta Posy.

— Posy !

— C’est mon seul avantage.

— Ce n’est pas vrai, protesta Sophie qui lança un regard circulaire dans le salon, quand bien même personne d’autre ne s’y trouvait. Je n’arrive pas à croire que tu aies dit une chose pareille.

Posy laissa échapper un soupir contrarié.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je n’ai pas le droit de dire « poitrine » à Londres, et maintenant, je n’ai pas le droit non plus de le dire dans le Wiltshire ?

— Pas quand j’attends le nouveau pasteur.

Un morceau du biscuit de Posy se brisa et tomba sur ses genoux.

— Quoi ?

— Je ne te l’ai pas dit ?

Posy la dévisagea, soupçonneuse. La plupart des gens considérait Sophie comme une piètre menteuse pour la simple raison qu’elle avait l’air angélique. Et qu’elle mentait rarement. Aussi supposait-on que si elle s’aventurait un jour à mentir, elle se trahirait aussitôt.

Posy, quant à elle, n’était pas dupe.

— Non, répondit-elle en chassant les miettes de sa jupe, tu ne me l’as pas dit.

— Cela ne me ressemble pas, murmura Sophie qui s’empara à son tour d’un biscuit et mordit dedans.

— Tu sais ce que je suis en train de faire, à cet instant précis ?

Comme Sophie secouait la tête, Posy poursuivit :

— Je ne lève pas les yeux au ciel, parce que j’essaie de me comporter d’une manière qui sied à mon âge et à ma maturité.

— Tu parais effectivement très grave.

— Il est célibataire, je présume ?

— Euh, oui.

Posy arqua un sourcil impérieux, en un geste qui constituait peut-être le seul héritage utile de sa mère.

— Quel âge a ce pasteur ?

— Je l’ignore, admit Sophie, mais il a tous ses cheveux.

— Et nous en sommes donc là, murmura Posy.

— Si j’ai pensé à toi lorsque je l’ai rencontré, c’est parce qu’il sourit.

— Je te demande pardon ? répliqua Posy, interloquée.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il sourit souvent. Et il a un si beau sourire… Je n’ai pu m’empêcher de penser à toi.

Cette fois, Posy leva les yeux au ciel et déclara aussitôt après :

— J’ai décidé de renoncer à la maturité.

— Tant mieux.

— Je rencontrerai ton pasteur, mais je te préviens, j’aspire désormais à l’excentricité.

— Je te souhaite beaucoup de succès, répliqua Sophie avec une pointe de sarcasme.

— Tu m’en crois incapable ?

— Tu es la personne la moins excentrique que je connaisse.

C’était vrai, bien sûr, mais si Posy devait finir vieille fille, elle choisirait d’être plutôt l’excentrique à grand chapeau que la désespérée aux lèvres pincées.

— Comment s’appelle-t-il ?

Sophie n’eut pas le temps de répondre qu’elles entendirent la porte d’entrée s’ouvrir, puis ce fut le majordome qui fournit la réponse à Posy en annonçant :

— M. Woodson, madame.

Posy fourra son biscuit à demi grignoté sous une serviette, puis croisa élégamment les mains sur ses genoux. Elle en voulait un peu à Sophie d’avoir invité un célibataire pour le thé sans l’en avertir, mais ce n’était pas une raison pour ne pas faire bonne impression.

La tête tournée vers la porte, elle attendit patiemment tandis que les pas de M. Woodson se rapprochaient.

Et puis…

Et puis…

En toute honnêteté, essayer de raconter ce qui s’ensuivit était voué à l’échec car elle ne se rappelait à peu près rien.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle le vit, et ce fut comme si, après vingt-cinq années d'existence, son cœur avait enfin commencé à battre.

Hugh Woodson n'avait jamais été le garçon le plus admiré du collège. Il n'avait jamais été le plus beau, le plus athlétique, le plus intelligent, le plus snob ou le plus dévergondé. Ce qu'il avait été, en revanche, c'était le garçon le plus apprécié. Et cela continuait dans sa vie d'adulte.

Les gens l'aimaient. Peut-être parce qu'il aimait la plupart d'entre eux en retour. Sa mère jurait qu'il était né avec le sourire. Elle le répétait souvent, au point que Hugh la soupçonnait de le faire intentionnellement, dans le seul but de susciter la réplique de son père : « Oh, Georgette, tu sais bien qu'il s'agissait simplement d'un gaz ! »

Ce qui ne manquait jamais de déclencher leur hilarité.

En général, Hugh joignait son rire au leur, ce qui témoignait à la fois de l'amour qu'il leur portait et de son aisance personnelle.

Il n'empêche que, bien qu'aimé de tous, il semblait incapable d'être aimé d'une seule. Les femmes l'adoraient, bien sûr, et lui confiaient leurs secrets les plus inavouables, mais d'une telle manière que Hugh en venait à penser qu'il n'était à leurs yeux qu'une personne toujours gaie et fiable.

Le pire, dans cette situation, était que chacune de ses connaissances soutenait qu'elle connaissait la femme *parfaite* pour lui ou, à tout le moins, que cette femme idéale existait bel et bien.

Il n'avait pu s'empêcher de remarquer qu'aucune de ces femmes ne se considérait elle-même comme l'heureuse élue.

Faute d'alternative, il n'avait rien changé à son existence. En outre, vu qu'il avait toujours soupçonné le sexe faible d'être le plus intelligent, il conservait l'espoir que la femme parfaite l'attendait quelque part.

Après tout, pas moins de quatre douzaines de femmes le lui avaient certifié. Elles ne pouvaient quand même pas toutes se tromper !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Mais Hugh approchait des trente ans, et Mlle Perfection n’avait toujours pas daigné faire son apparition. Il commençait à se demander s’il ne devrait pas prendre les choses en main. Malheureusement, il n’avait pas la moindre idée de la façon de procéder, d’autant qu’il venait de s’installer dans un coin tranquille du Wiltshire et qu’il ne semblait pas y avoir, dans sa paroisse, une seule femme célibataire d’âge convenable.

Incroyable mais vrai !

Peut-être irait-il faire un saut dans le Gloucestershire le dimanche suivant. Il y avait là-bas un presbytère vacant, et on lui avait demandé de se charger d’un ou deux sermons jusqu’à l’arrivée du nouveau pasteur. Il devait bien y avoir là-bas au moins une demoiselle dans la fleur de l’âge, ou c’était à désespérer des Cotswolds dans leur ensemble.

Mais l’heure n’était pas à ces ruminations car il venait d’arriver chez Mme Bridgerton, qui l’avait invité à prendre le thé. Il lui en était infiniment reconnaissant. S’il ne connaissait pas encore très bien ses paroissiens, il lui avait suffi d’un office pour comprendre que Mme Bridgerton était aimée et admirée de tous. Elle lui était apparue comme une femme à la fois intelligente et pleine de bonté.

Il espérait qu’elle aimait bavarder, car il avait vraiment besoin d’être renseigné sur les us et coutumes du voisinage. Il était en effet difficile de bien s’occuper de ses ouailles lorsqu’on ignorait leur histoire.

En outre, il avait entendu dire que l’on servait chez elle un excellent thé, et que sa cuisinière réussissait particulièrement bien les petits gâteaux.

— M. Woodson, madame.

Le majordome s’effaça pour le laisser entrer dans le salon. Hugh se félicita presque d’avoir oublié de déjeuner car une odeur délicieuse flottait dans la maison et…

C’est alors qu’il oublia à peu près tout.

La raison de sa venue.

Qui il était.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La couleur du ciel, même, et l’odeur de l’herbe.

Tandis qu’il demeurait immobile sur le seuil, une seule et unique pensée lui vint.

La femme assise sur le sofa, celle qui avait des yeux extraordinaires et qui ne s’appelait pas Mme Bridgerton, était Mlle Perfection.

Sophie Bridgerton connaissait une ou deux choses en matière de coup de foudre. Elle en avait été elle-même victime et se souvenait d’être restée muette de stupeur, le souffle coupé, le cœur battant une chamade effrénée et le corps parcouru d’un curieux fourmillement.

Elle se rappelait aussi que, si la flèche de Cupidon s’était révélée d’une précision remarquable en ce qui la concernait, il avait fallu un certain temps pour que Benedict et elle connaissent enfin le bonheur.

Aussi, alors qu’elle avait envie de sauter de joie en regardant Posy et M. Woodson se dévisager avec des yeux énamourés, se retint-elle. Son esprit extrêmement pratique, le fait d’avoir connu les affres d’une naissance illégitime et la conscience que le monde n’était pas qu’arcs-en-ciel et angelots l’empêchaient de donner libre cours à son excitation.

Cela dit, en dépit de son enfance abominable, des cruautés et des injustices qu’elle avait dû affronter, elle demeurait une incurable romantique.

Elle avait donc pris à cœur la destinée de Posy.

Bien sûr, Posy lui rendait visite plusieurs fois par an, et l’une de ses visites coïncidait presque toujours avec la fin de la saison. Il se pouvait néanmoins que Sophie eût forcé un peu le trait lors de sa dernière invitation. Peut-être avait-elle exagéré un peu en évoquant la rapidité avec laquelle les enfants grandissaient, qui sait même si elle n’avait pas menti en prétendant être fatiguée.

Mais, dans ce cas précis, la fin justifiait les moyens. Certes, Posy lui avait assuré qu’elle serait parfaitement heureuse de rester célibataire,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

pourtant Sophie n’en croyait pas un mot. Selon elle, Posy croyait pouvoir être parfaitement heureuse. Il suffisait cependant de la voir câliner William et Alexander pour comprendre qu’elle était une mère dans l’âme, et que le monde perdrait beaucoup si elle n’avait pas une ribambelle d’enfants à elle.

Il était vrai que Sophie s’était évertuée à lui présenter tous les gentlemen célibataires des environs lors de ses visites. Cette fois, cependant… cette fois, elle en était certaine : l’amour avait frappé.

— Monsieur Woodson, dit-elle en s’efforçant de ne pas sourire jusqu’aux oreilles, puis-je vous présenter ma chère sœur, Mlle Posy Reiling ?

À la vérité, M. Woodson contemplait Posy comme s’il venait de rencontrer la déesse Aphrodite en personne.

— Posy, enchaîna Sophie, voici M. Woodson, notre nouveau pasteur. Il n’est dans le Wiltshire que depuis peu de temps – trois semaines, c’est cela ?

Sophie savait pertinemment qu’il était arrivé près de deux mois plus tôt. Elle voulait juste vérifier qu’il l’écoutait suffisamment pour la corriger.

Mais il se contenta d’opiner, les yeux toujours fixés sur Posy.

— Je vous en prie, monsieur Woodson, asseyez-vous, murmura Sophie.

Il s’exécuta, ayant apparemment compris ce qu’elle lui disait.

— Voulez-vous du thé ? s’enquit-elle.

Il hocha la tête.

— Posy, veux-tu servir une tasse de thé à M. Woodson ?

Posy hocha la tête.

Sophie attendit puis, quand il devint évident que Posy ne ferait rien d’autre que sourire à M. Woodson, elle reprit un peu plus fort :

— Posy !

Celle-ci reporta son attention sur elle, mais sa tête remua avec une telle lenteur, une telle répugnance, qu’on eût dit qu’un puissant aimant la retenait.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Veux-tu verser du thé à M. Woodson ? répéta Sophie en ravalant un rire.

— Oh ! Bien sûr.

Posy revint au pasteur, le visage de nouveau fendu d'un immense sourire.

— Voulez-vous du thé, monsieur Woodson ?

En temps ordinaire, Sophie aurait sans doute fait remarquer qu'elle avait déjà posé la question à M. Woodson. Cette rencontre n'ayant rien d'ordinaire, elle se contenta de s'adosser aux coussins et d'observer la scène.

— S'il vous plaît, répondit M. Woodson. Rien ne me ferait plus plaisir.

— Comment l'aimez-vous ?

— Comme vous voulez.

Oh non, c'était impossible ! Aucun homme ne tombait amoureux au point d'en oublier ses préférences en matière de thé. On était en Angleterre, bonté divine, et il était question de *thé* !

— Nous pouvons vous proposer aussi bien du sucre que du lait, intervint Sophie.

Elle avait eu l'intention de se taire et de se contenter de regarder, mais même la plus indécrottable des romantiques n'aurait pu garder le silence.

M. Woodson ne paraissant pas l'entendre, elle précisa :

— Vous pouvez avoir l'un et l'autre…

— Vous avez des yeux extraordinaires, dit-il d'un air émerveillé, comme s'il ne parvenait pas à croire qu'il était là, dans cette pièce, avec Posy.

— Votre sourire, répliqua Posy, il est… exquis.

Il se pencha en avant.

— Aimez-vous les roses, mademoiselle Reiling ?

Posy hocha la tête.

— Il faut que je vous en apporte.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Renonçant à paraître impassible, Sophie ne contint plus son sourire. De toute façon, ni l'un ni l'autre ne lui prêtait attention.

— Nous avons des roses, déclara-t-elle.

Pas de réponse.

— Dans le jardin de derrière.

De nouveau, aucune réponse.

— Où vous pourriez aller vous promener.

Ce fut comme si quelqu'un venait de les piquer tous les deux en même temps.

— Oh, vraiment ?

— J'en serais ravi.

— Permettez-moi, s'il vous plaît…

— Prenez mon bras.

— Je devrais…

— Vous devez…

Posy et M. Woodson étaient déjà à la porte, et Sophie ne savait plus qui disait quoi. Et pas une seule goutte de thé n'avait été versée dans la tasse de M. Woodson.

Elle attendit une bonne minute avant d'éclater de rire, la main sur la bouche. C'était un rire de pur délice. De fierté légitime, aussi, vu que c'était elle qui avait orchestré la rencontre.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

Benedict venait de pénétrer dans le salon, les doigts tachés de peinture.

— Ah, des petits gâteaux ! Je suis affamé. J'ai oublié de manger ce matin.

Parvenu devant la table, il constata qu'il ne restait qu'un biscuit sur l'assiette. Il s'en empara en fronçant les sourcils.

— Tu aurais pu m'en laisser un peu plus.

— C'est Posy, expliqua Sophie avec un sourire ravi. Et M. Woodson. Je prévois des fiançailles très courtes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Benedict ouvrit des yeux comme des soucoupes. Il se tourna vers la porte, puis vers la fenêtre.

— Où sont-ils ?

— Dans le jardin de derrière. On ne peut pas les voir d'ici.

Il mordit dans son gâteau d'un air songeur.

— Depuis mon atelier, en revanche…

L'espace de deux secondes, ils ne bougèrent ni l'un ni l'autre. Juste deux secondes.

Puis ils s'élancèrent vers la porte et traversèrent le vestibule en trombe, non sans se bousculer, en direction de l'atelier de Benedict. Celui-ci était bâti en saillie à l'arrière de la maison, et ouvrait sur trois côtés. Arrivée la première, encore que par des moyens contestables, Sophie étouffa un cri.

— Qu'y a-t-il ? demanda Benedict depuis le seuil.

— Ils s'embrassent !

— Non !

— Oh si, je t'assure !

Il la rejoignit et resta un instant bouche bée.

— Bon sang, je veux bien être pendu !

Et Sophie, qui condamnait pourtant les jurons, ne fit que s'exclamer :

— Je sais. Je sais !

— Et ils viennent de se rencontrer ? Vraiment ?

— Tu m'as embrassée le premier soir, lui rappela-t-elle.

— C'était différent.

Sophie réussit à s'arracher à la contemplation du couple enlacé le temps de demander :

— En quoi était-ce différent ?

— C'était un bal masqué, répondit Benedict après réflexion.

— Et alors, on a le droit d'embrasser quelqu'un si on ne sait pas de qui il s'agit ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu es injuste, Sophie, protesta-t-il avec un gloussement. Je te l'avais demandé, et tu avais refusé de me répondre.

Dans la mesure où c'était vrai, mieux valait mettre fin à cet aparté. Ils reportèrent leur attention sur le couple qui conversait à présent avec animation. Posy parlait d'abondance, puis M. Woodson hocha vigoureusement la tête et l'interrompit, puis ce fut elle qui le coupa à son tour, et il sembla… mais oui, il gloussait ! Posy reprit alors la parole en agitant les bras.

— De quoi peuvent-ils bien parler ? s'interrogea Sophie.

— Probablement de tout ce qu'ils auraient dû évoquer avant de s'embrasser. Cela dure depuis longtemps ? ajouta Benedict, bras croisés et sourcils froncés.

— Tu les observes depuis aussi longtemps que moi.

— Non, je veux dire… Quand est-il arrivé ? Se sont-ils au moins parlé avant…

D'un geste de la main, il désigna le couple qui paraissait sur le point de s'embrasser de nouveau.

— Oui, bien sûr, mais…

Sophie s'interrompit, songeuse. Posy et M. Woodson avaient été plutôt muets durant leur rencontre. En vérité, elle ne se rappelait aucun échange décisif.

— Finalement, nuança-t-elle, ils ne se sont pas dit grand-chose, j'en ai peur.

— Tu crois que je devrais y aller ? demanda Benedict après avoir opiné lentement.

Sophie regarda tour à tour son mari et le couple.

— Tu es fou ?

— Posy est ma sœur, à présent, et cela se passe dans ma maison…

— Je te l'interdis !

— Je ne suis donc pas censé protéger l'honneur de Posy ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est son premier baiser !

Benedict arqua un sourcil narquois.

— Je te ferai remarquer que nous sommes là, à l’espionner.

— J’en ai le droit, répliqua Sophie avec indignation. C’est moi qui ai arrangé toute l’affaire.

— Ah oui, vraiment ? Il me semble pourtant me rappeler que c’est moi qui avais suggéré M. Woodson.

— Oui, mais tu n’as rien *fait*.

— Cela, c’est ton travail, mon cœur.

Sophie envisagea de riposter, puis se ravisa car il avait raison. Elle avait pris un certain plaisir à essayer de trouver quelqu’un pour Posy, et elle jouissait à présent de son incontestable succès.

— Tu sais, reprit Benedict d’un air songeur, nous pourrions avoir une fille, un jour ou l’autre.

Sophie se tourna vers lui, surprise. Il n’était pas du genre à sauter ainsi du coq à l’âne.

— Je te demande pardon ?

Il indiqua les amoureux sur la pelouse.

— C’est juste que ce serait un excellent entraînement pour moi. Je suis certain de me montrer un père insupportablement protecteur. Je pourrais me précipiter dehors et le mettre en pièces, non ?

Sophie fit la grimace. Le pauvre M. Woodson n’aurait aucune chance.

— Je pourrais le provoquer en duel ?

Elle secoua la tête, mais Benedict ne renonça pas.

— Je te préviens, s’il l’allonge sur l’herbe, je m’interpose.

— Il ne va pas… Oh, bonté divine ! s’exclama-t-elle, le nez presque collé au carreau. Nom de nom !

Elle ne prit même pas la peine de plaquer la main sur sa bouche, elle qui avait horreur du blasphème.

Avec un soupir, Benedict plia et déplia ses doigts.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Finalement, je n’ai pas envie de me faire mal aux mains. J’en suis à la moitié de ton portrait, et il vient si bien…

Sophie posa la main sur son bras pour le retenir alors même qu’il ne faisait pas mine de bouger.

— Non, ne… Oh, poursuivit-elle avec un hoquet, peut-être qu’il faut faire quelque chose !

— Ils ne sont pas encore sur l’herbe.

— Benedict !

— Normalement, je dirais qu’il faut faire venir le pasteur de toute urgence. Sauf que, justement, c’est cela qui nous a mis dans le pétrin.

Sophie déglutit avec peine.

— Tu pourrais peut-être leur procurer une dispense de bans ? En guise de cadeau de mariage ?

Il lui adressa un large sourire.

— Considère que c’est fait.

Ce fut un mariage splendide. Et ce baiser, à la fin…

Personne ne fut surpris lorsque Posy mit un bébé au monde neuf mois plus tard, puis un tous les ans.

Elle choisit les prénoms de sa progéniture avec le plus grand soin, et M. Woodson l’aimait trop pour discuter ses choix.

Il y eut d’abord Sophie, pour des raisons évidentes, puis Benedict. Ensuite, ç’aurait dû être Violet, mais Sophie la supplia de renoncer. Elle avait toujours voulu prénommer sa fille ainsi, et les deux familles vivaient trop près l’une de l’autre pour que cette homonymie ne soit pas gênante. Aussi Posy choisit-elle Georgette, comme la mère de Hugh, à laquelle elle trouvait le plus beau des sourires.

Puis ce fut John, prénommé comme le père de Hugh. Pendant quelque temps, il parut devoir rester le bébé de la famille. Après avoir donné naissance à un enfant chaque mois de juin durant quatre années d’affilée,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Posy cessa d’être enceinte. Elle faisait pourtant comme d’habitude, confia-t-elle à Sophie. Hugh et elle étaient toujours très amoureux. Mais son corps semblait avoir décidé que l’époque des grossesses était révolue.

Ce qui était aussi bien. Avec deux filles et deux garçons de moins de dix ans, elle avait largement de quoi s’occuper.

Un jour pourtant, alors que John avait cinq ans, Posy se leva et se précipita pour vomir dans le cabinet de toilette. L’automne suivant, elle mit une fille au monde.

Sophie était présente, comme chaque fois.

— Comment vas-tu l’appeler ? s’enquit-elle.

Posy baissa les yeux sur la petite créature parfaite lovée dans ses bras. Même si elle savait que les nouveau-nés ne sourient pas, ce bébé lui donnait l’impression d’être heureux de quelque chose.

Peut-être d’être né. Peut-être cette petite fille allait-elle attaquer l’existence avec le sourire, et faire de la bonne humeur son arme de prédilection.

Quel merveilleux être humain elle serait !

— Araminta, lâcha-t-elle abruptement.

Sophie faillit en tomber de sa chaise.

— Quoi ?

— Je veux l’appeler Araminta, confirma Posy en caressant la joue de sa fille d’un doigt léger.

Interloquée, Sophie ne cessait de secouer la tête.

— Mais ta mère… Je ne peux pas croire que tu…

— Je ne l’appelle pas ainsi *pour* ma mère, l’interrompit doucement Posy, mais *à cause* de ma mère. Il y a une différence.

L’air dubitative, Sophie se pencha néanmoins pour observer le bébé de plus près.

— Elle est vraiment mignonne, murmura-t-elle.

Posy sourit, incapable de quitter sa fille des yeux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je sais.

— Je suppose que je m’y habituerai, finit par déclarer Sophie.

Elle insinua l’index entre la main et le corps du nouveau-né, puis lui chatouilla délicatement la paume jusqu’à ce que ses doigts minuscules se referment instinctivement autour du sien.

— Bonsoir, Araminta, dit-elle. Je suis très heureuse de faire ta connaissance.

— Minty, corrigea Posy.

— Pardon ?

— Pour moi, ce sera Minty. Araminta fera très bien dans la bible familiale, mais je pense vraiment que c’est une Minty.

Sophie pinça les lèvres pour réprimer un sourire.

— Ta mère va détester.

— Oui, murmura Posy, cela ne va pas lui plaire, n’est-ce pas ?

— Minty, répéta Sophie. J’aime bien. Non, j’adore, en fait. Ça lui va bien.

Posy embrassa la petite Minty sur le front.

— Quel genre de fille seras-tu ? chuchota-t-elle. Douce et docile ?

À ces mots, Sophie pouffa de rire. Elle avait assisté à douze naissances – ses propres enfants, au nombre de quatre, les cinq de Posy et les trois d’Éloïse, la sœur de Benedict. Jamais elle n’avait entendu un nouveau-né pousser un cri aussi strident, à son entrée dans le monde, que la petite Minty.

— Celle-là, avait-elle déclaré avec solennité, elle va vous donner du fil à retordre.

Ce fut le cas. Mais ceci, chères lectrices, est une autre histoire…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# Colin

Dire qu'un grand secret a été révélé dans *Colin* serait un énorme euphémisme. Mais Éloïse Bridgerton – l'un des personnages secondaires les plus importants du roman – avait quitté la ville avant que le Tout-Londres n'apprenne la vérité au sujet de lady Whistledown.

Nombreuses sont les lectrices qui s'attendaient qu'une scène du livre suivant *(Éloïse)* la montre au moment de la révélation. Il m'était impossible d'insérer une telle scène dans le récit, néanmoins, il fallait bien qu'Éloïse apprenne un jour la vérité. D'où ce second épilogue…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu ne le lui as pas dit ? s'écria Pénélope Bridgerton.

Elle aurait voulu en dire davantage, mais les mots s'étranglaient dans sa gorge. Son mari venait juste de rentrer d'une folle équipée dans le sud de l'Angleterre. Avec ses trois frères, il s'était lancé à la poursuite de leur sœur Éloïse, qui s'était sauvée pour…

Oh, Seigneur !

— Est-elle mariée ? réussit-elle à articuler.

D'une torsion du poignet, Colin lança son chapeau en direction d'une chaise, puis esquissa un sourire satisfait lorsqu'il le vit traverser les airs en conservant une trajectoire parfaitement horizontale.

— Pas encore, répondit-il.

Ainsi, elle ne s'était pas enfuie avec un homme. Elle avait toutefois fui, en secret. Elle qui était l'amie intime de Pénélope et qui lui racontait tout ! Enfin, pas tout, apparemment, puisqu'elle s'était rendue chez un homme qu'aucun des Bridgerton ne connaissait, en laissant un mot pour assurer que tout irait pour le mieux et qu'ils ne devaient pas s'inquiéter.

Ne pas s'inquiéter ?

Bonté divine, c'était à croire qu'Éloïse Bridgerton ne connaissait pas sa famille ! Tous avaient été fous d'inquiétude. Pénélope était restée avec sa nouvelle belle-mère tandis que les hommes partaient à la recherche de leur sœur. Violet Bridgerton avait fait bonne figure, mais elle était pâle, et Pénélope n'avait pu s'empêcher de remarquer que ses mains tremblaient.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et voilà que Colin, de retour, agissait comme s'il n'y avait rien d'anormal, ne donnait pas de réponse satisfaisante à ses questions et, par-dessus tout…

— Comment as-tu pu ne pas le lui dire ? répéta-t-elle avec force.

Il se laissa tomber dans un fauteuil et haussa les épaules.

— L'occasion ne s'est pas vraiment présentée.

— Tu as été absent cinq jours !

— Certes, mais je ne les ai pas tous passés avec Éloïse. Rien qu'un jour pour y aller et un autre pour revenir…

— Mais… mais…

Colin parvint à rassembler juste assez d'énergie pour jeter un coup d'œil circulaire dans la pièce.

— Tu n'as pas demandé de thé, je suppose ?

— Si, bien sûr, répondit Pénélope machinalement.

Elle n'était pas mariée depuis une semaine qu'elle avait compris qu'avec son nouveau mari mieux valait avoir toujours de la nourriture à disposition.

— Mais, Colin…

— Je me suis dépêché de rentrer, tu sais.

— Je vois cela, répliqua-t-elle en jetant un coup d'œil à ses cheveux en bataille. Tu as fait le trajet à cheval ? Depuis le Gloucestershire ?

— Depuis le Wiltshire, en fait. Nous avons logé chez Benedict.

— Mais…

Il lui adressa un sourire désarmant.

— Tu m'as manqué.

Pénélope n'était pas encore assez habituée aux marques d'affection de son mari pour ne pas rougir.

— Toi aussi, tu m'as manqué…

— Viens t'asseoir avec moi.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Où cela ? faillit demander Pénélope, ses genoux étant le seul endroit possible.

Le sourire de Colin, jusqu'alors charmeur, se fit plus sensuel.

— Tu me manques à cet instant précis, murmura-t-il.

À son grand embarras, Pénélope ne put empêcher son regard de se porter sur le devant du pantalon de Colin, qui éclata alors de rire. Pénélope croisa les bras.

— Arrête, Colin.

— Arrête quoi ? demanda-t-il innocemment.

— Même si nous n'étions pas dans le salon, et même si les rideaux n'étaient pas ouverts…

— Un obstacle qui peut être aisément surmonté, la coupa-t-il en coulant un regard vers les fenêtres.

— Et *même*, insista-t-elle – d'une voix plus ferme, à défaut d'être plus sonore –, si une servante n'était pas susceptible d'entrer à tout moment, ployant sous le poids du plateau qui t'est destiné, le fait est que…

Colin eut juste le temps de soupirer avant qu'elle termine :

— … tu n'as pas répondu à ma question !

Il cilla.

— À vrai dire, j'ai oublié ce que tu m'as demandé.

Dix secondes, au bas mot, s'écoulèrent avant que Pénélope déclare :

— Je vais te tuer.

— Je n'en doute pas, répliqua-t-il avec désinvolture. La seule vraie question étant : quand ?

— Colin !

— Ce sera peut-être plus tôt que prévu, murmura-t-il. En vérité, je pense que je serai victime d'une attaque d'apoplexie provoquée par une conduite condamnable.

Comme elle ouvrait de grands yeux, il précisa :

— De ta part.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne me conduisais pas de manière condamnable avant de te rencontrer, rétorqua Pénélope.

— Ce qu'il ne faut pas entendre ! s'esclaffa-t-il.

Pénélope ne put que ravaler la réplique qui lui montait aux lèvres. Car il avait raison, hélas ! Et toute cette discussion en découlait. Après s'être débarrassé de son manteau, son mari l'avait embrassée avec fougue sur les lèvres (devant le majordome !) avant de lui annoncer avec insouciance :

— Au fait, je ne lui ai pas dit que tu étais lady Whistledown.

Or, si quelque chose pouvait passer pour une conduite condamnable, c'était bien d'avoir été pendant dix ans l'auteur de la scandaleusement célèbre *Gazette de lady Whistledown*. Sous ce pseudonyme, Pénélope avait épinglé pendant une décennie tous les membres de la bonne société. Y compris elle-même, car être la seule à ne pas susciter la verve de lady Whistledown aurait, bien entendu, éveillé les soupçons. Et Pénélope ressemblait bel et bien à un agrume trop mûr avec ses tenues orange et jaune que sa mère l'obligeait toujours à porter.

Pénélope avait pris sa « retraite » juste avant son mariage. Cependant, une tentative de chantage avait convaincu Colin que la meilleure ligne de défense consistait à révéler son secret en un geste plein de panache. Aussi avait-il dévoilé l'identité de lady Whistledown lors du bal de sa sœur Daphné. Une déclaration très romantique et, effectivement, pleine de panache. Mais, à la fin de la soirée, on s'était aperçu de la disparition d'Éloïse.

Bien qu'elles fussent amies intimes depuis des années, Éloïse elle-même ignorait le grand secret de Pénélope. Et elle ne le connaissait donc toujours pas. Elle avait quitté la soirée avant l'annonce de Colin, et celui-ci n'avait apparemment pas jugé utile de lui dire quoi que ce soit lorsqu'il l'avait retrouvée.

— Franchement, reprit Colin avec, dans la voix, une pointe d'irritation inhabituelle, elle l'a bien mérité après ce qu'elle nous a fait endurer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Peut-être, murmura Pénélope, non sans se sentir déloyale envers son amie.

Tous les membres du clan Bridgerton s'étaient rongés d'inquiétude. Éloïse avait laissé un billet, il est vrai. Hélas, par un hasard malencontreux, il s'était retrouvé mélangé avec la correspondance de sa mère. Un jour entier s'était donc écoulé avant que ses proches apprennent qu'elle n'avait pas été enlevée. Et ils n'avaient pas été rassérénés pour autant. Éloïse était peut-être partie de son plein gré, ils avaient toutefois dû fouiller sa chambre de fond en comble avant de découvrir une lettre de sir Phillip Crane, et d'avoir enfin un indice quant à l'endroit où elle pouvait se trouver.

La rancune de Colin était donc plus ou moins fondée.

— Nous allons devoir y retourner dans quelques jours, pour le mariage, reprit-il. Nous le lui dirons alors.

— Oh, mais c'est impossible !

— Et pourquoi cela ?

— Ce sera le jour de ses noces, expliqua Pénélope. Elle devra être au centre de toutes les attentions. Je ne peux pas lui révéler une chose pareille.

— C'est se montrer un peu plus altruiste que je ne le souhaiterais. Mais puisque le résultat sera le même à la fin, tu as mon approbation…

— Je n'ai nul besoin de ton approbation.

— Il n'empêche que tu l'as. Nous laisserons donc Éloïse dans l'ignorance. Ce sera un délicieux mariage, conclut-il avec un soupir de plaisir manifeste.

C'est alors que la servante entra, trébuchant presque sous le poids de son plateau. Pénélope fit mine de ne pas entendre l'imperceptible grognement qui lui échappa lorsqu'elle le posa enfin.

— Vous fermerez la porte derrière vous, lui dit Colin lorsqu'elle se redressa.

Pénélope regarda la porte, puis son mari, qui s'était levé pour aller tirer les rideaux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Colin ! s’exclama-t-elle quand, refermant les bras autour de sa taille, il posa ses lèvres sur sa nuque. Je croyais que tu avais faim ?

— J’ai faim, confirma-t-il en tirant sur son corsage. Mais encore plus de toi.

Le corps parcouru d’une onde brûlante, Pénélope se laissa tomber sur les coussins qui, miraculeusement semble-t-il, garnissaient à présent l’épais tapis du salon. Oui, elle était aimée, à n’en pas douter.

Quelques jours plus tard, Pénélope regardait par la fenêtre de la voiture, en proie à un certain malaise.

Colin dormait.

Pourquoi se sentait-elle aussi nerveuse à l’idée de revoir Éloïse ? *Éloïse*, pour l’amour du Ciel ! Pendant plus d’une décennie, elles avaient été aussi proches que des sœurs. Davantage, même. Sauf que… eh bien, peut-être n’étaient-elles pas aussi proches qu’elles le croyaient, puisque chacune avait des secrets pour l’autre. Pénélope aurait volontiers tordu le cou à Éloïse pour ne pas lui avoir parlé de son soupirant, cela dit, elle était mal placée pour lui reprocher sa cachotterie. Lorsque Éloïse découvrirait qu’elle était lady Whistledown…

Pénélope frissonna. Colin avait beau s’en réjouir à l’avance – au point d’en être exaspérant –, elle-même se sentait presque malade. Elle n’avait pas mangé ce matin, et pourtant, elle n’était pas du genre à bouder le petit déjeuner.

Les mains pressées l’une contre l’autre, elle se tordit le cou pour tenter de déterminer s’ils avaient déjà tourné en direction de Romney Hall. Puis elle reporta les yeux sur Colin.

Il dormait toujours.

Elle lui décocha un coup de pied. Léger, bien sûr, car elle avait horreur des gestes brutaux. Mais, franchement, qu’il dorme comme un bébé depuis le début du voyage n’était pas juste. Après avoir grimpé dans la voiture, il

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

lui avait demandé si elle était bien installée. À peine l'avait-elle remercié de sa sollicitude qu'il avait fermé les yeux.

Trente secondes plus tard, il ronflait.

Vraiment, c'était injuste. De même le soir, il s'endormait toujours avant elle.

Elle le frappa de nouveau, plus fort cette fois.

Il grommela dans son sommeil, changea imperceptiblement de position et se rencogna contre la paroi.

Pénélope se déplaça sur la banquette. Plus près, encore plus près… Elle plia le bras et lui enfonça son coude dans les côtes.

— Qu'est-ce que… ? balbutia Colin en se redressant brusquement, l'air hagard. Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Je crois que nous sommes arrivés.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre, puis :

— Et tu avais besoin d'user d'une arme pour m'en informer ?

— C'était mon coude.

— Permets-moi de te dire, ma chère, que tu possèdes des coudes excessivement osseux.

Pénélope était certaine que ses coudes, pas plus qu'aucune autre partie de son corps, ne méritaient d'être qualifiés d'osseux. Toutefois, comme il y avait peu à gagner à contredire son époux, elle répéta :

— Je crois que nous sommes arrivés.

Penché vers la fenêtre, Colin battit des paupières.

— Je crois que tu as raison.

— C'est très joli, commenta Pénélope en balayant du regard les jardins magnifiquement entretenus. Pourquoi m'as-tu dit que la propriété était délabrée ?

— Parce qu'elle l'est, répliqua Colin. Tiens, mets ton châle, il doit faire frais.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il le lui tendit d’un geste un peu maladroit, comme s’il n’était pas accoutumé à s’inquiéter du bien-être d’une autre personne.

Il était encore tôt dans la matinée. L’auberge dans laquelle ils avaient passé la nuit n’était qu’à une heure de route. La plupart des membres de la famille logeait chez Benedict et Sophie, mais leur maison n’était pas assez vaste pour recevoir tous les Bridgerton. En outre, avait expliqué Colin, ils étaient jeunes mariés et avaient besoin d’intimité.

Après avoir drapé la douce étoffe sur ses épaules, Pénélope s’appuya contre son époux, prétendument pour regarder par la fenêtre, mais surtout parce qu’elle aimait s’appuyer contre lui.

— Je trouve que c’est ravissant. Je n’ai jamais vu des roses pareilles.

— C’est mieux dehors que dedans, expliqua Colin alors que la voiture s’arrêtait. Cela dit, je suppose qu’Éloïse y remédiera.

Il ouvrit lui-même la portière et bondit dehors, puis il lui tendit la main pour l’aider à descendre.

— Venez donc, lady Whistledown…

— Madame Bridgerton, corrigea-t-elle.

— Quel que soit le nom que tu souhaites te donner, répliqua-t-il avec un grand sourire, tu es à moi. Et il s’agit de ton chant du cygne.

Quand il franchit le seuil de ce qui serait désormais le foyer de sa sœur, Colin éprouva un soulagement inattendu. Il avait beau la trouver exaspérante, il l’aimait. Enfants, ils n’étaient pas particulièrement complices. Il était beaucoup plus proche en âge de Daphné, et Éloïse lui apparaissait le plus souvent comme un ajout superflu. Mais ils s’étaient rapprochés l’année précédente, et si Éloïse n’avait pas été là, peut-être n’aurait-il jamais découvert Pénélope.

Et sans Pénélope, il serait…

Curieusement, il était incapable d’imaginer ce qu’il serait sans elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il baissa les yeux sur celle qu'il venait d'épouser. Du regard, elle faisait discrètement le tour du vestibule. Si son visage demeurait impassible, il savait qu'aucun détail ne lui échappait et que, le lendemain, lorsqu'ils reviendraient sur les événements de la journée, elle n'en omettrait pas un seul.

Sa mémoire d'éléphant le ravissait.

— Bonjour, monsieur Bridgerton, dit le majordome en inclinant la tête. Nous sommes heureux de vous revoir à Romney Hall.

— C'est un plaisir, Gunning, murmura Colin. Je suis vraiment désolé pour l'autre jour.

Comme Pénélope lui jetait un coup d'œil oblique, il expliqua :

— Nous sommes entrés plutôt… soudainement.

— Je me suis écarté, précisa le majordome, qui dut percevoir l'inquiétude de Pénélope.

— Oh, commença-t-elle, je suis vraiment…

— Mais pas sir Phillip, précisa Gunning.

— Oh, fit-elle de nouveau, avant de toussoter d'un air gêné. Il va bien ?

— Il avait la gorge un peu gonflée, déclara Colin d'un ton détaché. Je suppose que cela s'est arrangé.

Quand il vit Pénélope jeter un regard furtif sur ses mains, il rit tout bas.

— Ce n'était pas moi, précisa-t-il en la prenant par le bras. Je me suis contenté de regarder.

— C'est peut-être pire, rétorqua-t-elle avec une grimace.

— Peut-être. Mais tout s'est bien passé, finalement. J'aime bien cet homme, à présent, et je… Ah, mère, vous êtes là !

— Vous êtes en retard, déclara Violet Bridgerton en fondant sur eux.

Colin était persuadé du contraire. Il s'inclina pour embrasser la joue qu'elle lui présentait, puis s'écarta pour permettre à sa mère de s'emparer des mains de Pénélope.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ma chère, nous avons besoin de vous. Vous êtes l'invitée d'honneur, après tout.

La scène s'imposa brusquement à l'esprit de Colin : un troupeau de femmes bavardes, discutant à n'en plus finir de détails infimes aussi inintéressants qu'incompréhensibles. Elles se raconteraient des tas de choses et…

— Pas un mot à Éloïse, intervint-il.

— Je te demande pardon ! répliqua Pénélope, indignée. C'est moi qui ai dit que nous ne devions pas le lui dire le jour de son mariage.

— Je parlais à ma mère.

Violet secoua la tête.

— Éloïse va nous tuer.

— Elle nous a déjà presque tués, à se sauver comme une idiote, riposta Colin avec une brusquerie inhabituelle. J'ai déjà averti les autres qu'ils devaient se taire.

— Même Hyacinthe ? demanda Pénélope, dubitative.

— Surtout Hyacinthe.

— Tu l'as soudoyée ? s'enquit sa mère. Sinon, cela ne servira à rien.

— Seigneur, marmonna Colin, on dirait que je suis arrivé dans cette famille hier ! Évidemment que je l'ai soudoyée. Je ne voulais pas offenser les additions récentes, ajouta-t-il en se tournant vers Pénélope.

— Rassure-toi, il n'y a pas offense. Que lui as-tu donné ?

Se remémorant la séance de marchandage avec sa jeune sœur, il réprima un frisson.

— Vingt livres.

— Vingt livres ! s'exclama Violet. Tu es fou ?

— Je suppose que vous auriez fait mieux, répliqua-t-il. Du reste, je ne lui en ai donné que la moitié vu le peu de confiance que je lui accorde. Toutefois, si elle tient sa langue, je serai plus pauvre de dix livres. Quoi qu'il en soit, à dix livres, elle refusait de promettre.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Violet soupira.

— Je devrais te gronder.

Colin la gratifia d’un grand sourire.

— Mais vous n’en ferez rien.

— Que Dieu me vienne en aide, se contenta-t-elle de répondre.

— Que Dieu vienne en aide au garçon assez fou pour l’épouser, déclara Colin.

— Je considère que Hyacinthe vaut mieux que ce que vous en dites tous les deux, déclara Pénélope. Vous ne devriez pas la sous-estimer.

— Bonté divine, nous nous en gardons bien, rétorqua Colin.

— Vous êtes si gentille, dit Violet, qui se pencha pour serrer brièvement Pénélope contre elle.

— Ce n’est qu’à cause d’une chance exceptionnelle que le monde n’est pas encore sous sa coupe, maugréa Colin.

— Ne faites pas attention à lui, Pénélope, conseilla Violet. Quant à toi, ajouta-t-elle à l’adresse de son fils, file immédiatement à l’église. Les autres y sont déjà. Il n’y a que cinq minutes de marche.

— Vous avez l’intention d’y aller à pied ? demanda-t-il, l’air dubitatif.

— Bien sûr que non. Et nous ne pouvons certainement pas te réserver une voiture.

— Je n’envisagerais même pas d’en demander une, assura Colin, pour qui une promenade en solitaire dans la fraîcheur matinale offrait, finalement, plus d’attrait qu’une équipée dans une voiture fermée avec les femmes de la famille.

Il se pencha pour embrasser son épouse sur la joue, et lui glissa à l’oreille :

— Souviens-toi de ne rien dire.

— Je sais garder un secret.

— Il est plus facile de mentir à mille personnes qu’à une seule. Le sentiment de culpabilité est bien moindre.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Comme elle rougissait, il approcha de nouveau ses lèvres de son oreille.

— Je te connais si bien, chuchota-t-il.

Quand il tourna les talons, il aurait pu l'entendre grincer des dents.

— Pénélope ! s'écria Éloïse.

Elle commença à se lever de son tabouret pour l'accueillir. Mais Hyacinthe, qui surveillait l'élaboration de sa coiffure, plaqua la main sur son épaule.

— Reste assise, dit-elle d'une voix sourde, presque menaçante.

Et Éloïse, qui en temps ordinaire aurait fusillé Hyacinthe du regard, obtempéra.

Pénélope se tourna vers Daphné, qui paraissait surveiller Hyacinthe.

— La matinée a été longue, déclara Daphné.

Pénélope s'avança, écarta doucement Hyacinthe et, avec précaution, pour ne pas abîmer sa coiffure, embrassa Éloïse.

— Tu es très belle, souffla-t-elle.

— Merci.

Les lèvres d'Éloïse tremblaient, et les larmes qui brillaient dans ses yeux étaient à deux doigts de déborder.

Si seulement Pénélope avait pu la prendre à part, lui dire que tout allait bien se passer et lui assurer qu'elle n'était pas obligée d'épouser sir Phillip si elle ne le souhaitait pas. Mais, à la vérité, elle ignorait ce qu'il en était.

Elle avait entendu différentes choses. Éloïse vivait à Romney Hall depuis plus d'une semaine sans chaperon. Sa réputation serait en lambeaux si le fait était connu, ce qui ne manquerait pas de se produire. Pénélope connaissait mieux que personne le pouvoir des commérages. Elle savait en outre qu'Éloïse et Anthony avaient eu une « conversation ».

Bref, la question du mariage semblait définitivement réglée.

— Je suis tellement contente que tu sois là, dit Éloïse.

— Tu sais bien que je n'aurais manqué ton mariage pour rien au monde.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oui, je le sais.

Ses lèvres frémirent et son visage prit l’expression de celle qui s’efforce de paraître brave et pense avoir réussi.

— Je le sais, répéta-t-elle d’un ton plus égal. Mais cela ne diminue en rien mon plaisir de te voir.

Cette phrase était d’une raideur curieuse, et pendant un moment, Pénélope oublia ses propres secrets, ses craintes et ses inquiétudes. Éloïse était sa meilleure amie. Si Colin était son amour, sa passion, son âme, Éloïse, plus que quiconque, l’avait aidée à devenir adulte. À quoi aurait ressemblé cette dernière décennie s’il n’y avait pas eu le sourire d’Éloïse, son rire et son infatigable bonne humeur ?

Éloïse l’avait aimée, davantage même que sa propre famille.

Elle s’accroupit près d’elle afin de glisser le bras autour de ses épaules. Puis elle s’éclaircit la voix, essentiellement parce qu’elle s’apprêtait à poser une question dont la réponse n’avait probablement pas d’importance.

— Éloïse, murmura-t-elle, tu le veux vraiment ?

— Bien sûr.

Pénélope n’était pas certaine de la croire.

— Est-ce que tu l’aim…

Elle s’interrompit, esquissa un sourire forcé.

— Tu l’apprécies ? se reprit-elle. Ton sir Phillip ?

Éloïse opina tout en avouant :

— Il est… compliqué.

— Tu plaisantes ?

— À un moment pareil ?

— N’est-ce pas toi qui prétendais que les hommes étaient des créatures simples ?

Éloïse afficha une expression étrangement impuissante.

— C’est ce que je croyais.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope s’inclina davantage, consciente que l’ouïe de Hyacinthe était aussi aiguisée que celle d’un chien.

— Est-ce qu’il t’apprécie ?

— Il trouve que je parle trop.

— Il n’a pas tort.

— Tu pourrais au moins sourire, lui fit remarquer Éloïse.

— C’est la vérité. Mais je trouve cela attachant.

— Lui aussi, je crois, dit Éloïse, qui fit ensuite la grimace. La plupart du temps.

— Éloïse ! lança Violet depuis le seuil de la chambre. Nous devons vraiment y aller.

— Nous ne voudrions pas que le futur marié pense que tu t’es enfuie, ajouta Hyacinthe avec malice.

Éloïse se leva et carra les épaules.

— Je me suis suffisamment enfuie ces derniers temps, non ?

Se tournant vers Pénélope avec un sourire un peu mélancolique, elle ajouta :

— Il est temps que je coure vers quelque chose, et pas pour me sauver.

— Qu’as-tu dit ? demanda Pénélope.

Éloïse se contenta de secouer la tête.

— C’est juste une phrase que j’ai entendue récemment.

C’était une déclaration curieuse, mais le moment était mal choisi pour creuser la question. Alors que Pénélope avait emboîté le pas aux autres membres de la famille, Éloïse l’arrêta.

— Pénélope !

Quand elle se retourna, Éloïse se tenait toujours sur le seuil. Elle arborait une expression bizarre que Pénélope ne sut interpréter. Elle attendit ; son amie parut hésiter, comme si elle souhaitait dire quelque chose mais ne savait pas comment. Ou quoi.

— Éloïse ? l’encouragea-t-elle doucement.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je suis désolée.

— Tu es désolée…

Pénélope était surprise. Elle ne s’attendait certes pas à des excuses.

— Désolée de quoi ?

— D’avoir gardé des secrets. Ce n’était pas bien de ma part.

Pénélope déglutit avec peine. Seigneur !

— Tu me pardonnes ?

Éloïse parlait à voix basse, mais ses yeux brillaient d’un éclat intense, et Pénélope eut l’impression d’être la pire des hypocrites.

— Bien sûr, balbutia-t-elle. Ce n’est rien.

Et ce n’était effectivement rien, du moins comparé à ses propres secrets.

— J’aurais dû te parler de ma correspondance avec sir Phillip. Je ne sais pas pourquoi je ne l’ai pas fait dès le début, avoua Éloïse. Et ensuite, plus tard, lorsque Colin et toi êtes tombés amoureux… Je pense que c’était parce que… simplement parce que c’était *à moi*.

Pénélope hocha la tête. Elle savait ce que c’était que de vouloir quelque chose à soi.

— Et maintenant, regarde-moi, reprit Éloïse avec un rire nerveux.

— Je te regarde, et tu es belle.

C’était la vérité. À défaut d’être une mariée sereine, Éloïse était une mariée rayonnante. Pénélope sentit ses craintes s’alléger, puis s’évanouir. Tout irait bien. Elle ignorait si Éloïse connaîtrait la même félicité qu’elle-même dans sa vie conjugale, mais elle serait en tout cas heureuse et satisfaite.

Et qui sait si les jeunes mariés ne tomberaient pas follement amoureux l’un de l’autre ? Des choses plus étranges se produisaient tous les jours.

Glissant son bras sous celui d’Éloïse, elle l’entraîna vers le vestibule, où la voix de Violet atteignait un niveau sonore inimaginable.

— Je crois que ta mère veut que nous nous dépêchions, chuchota Pénélope.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Eloiiiiiiiiiiiise ! hurla quasiment Violet.

Éloïse glissa un regard oblique à Pénélope, les sourcils arqués.

— Qu’est-ce qui te fait croire cela ?

Bras dessus bras dessous, elles gagnèrent le vestibule sans presser le pas.

— Qui aurait imaginé que nous nous marierions à quelques mois d’intervalle ? dit Pénélope d’un air songeur. Ne devions-nous pas devenir de vieilles biques ensemble ?

— Rien ne nous empêche de devenir de vieilles biques, répliqua gaiement Éloïse. Nous serons juste de vieilles biques mariées.

— Ce sera formidable.

— Magnifique !

— Prodigieux !

— Nous allons lancer la mode des vieilles biques !

— De quoi parlez-vous, toutes les deux ? intervint Hyacinthe, les mains sur les hanches.

Le menton levé, Éloïse lui adressa un regard dédaigneux.

— Tu es bien trop jeune pour comprendre.

Et Pénélope et elle éclatèrent d’un rire presque inextinguible.

— Elles sont devenues folles, mère, annonça Hyacinthe.

Violet coula un regard affectueux à sa fille et à sa belle-fille, qui avaient toutes deux atteint l’âge inconvenant de vingt-huit ans avant de se marier.

— Laisse-les tranquilles, Hyacinthe, dit-elle en entraînant la jeune fille vers la voiture. Elles ne vont pas tarder à nous rejoindre.

Puis elle ajouta, comme si cela lui venait après coup :

— Tu es trop jeune pour comprendre.

Après la cérémonie, après la réception, et après s’être assuré en personne que sir Phillip Crane ferait un mari convenable pour sa sœur,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin réussit à trouver un coin tranquille pour y emmener sa femme et s’entretenir avec elle en privé.

— Tu crois qu’elle a des soupçons ? s’enquit-il avec un sourire jusqu’aux oreilles.

— Tu es terrible, répondit Pénélope. Je te répète qu’il s’agit de son mariage.

Ce qui n’était pas le « oui » ou le « non » qu’appelait une telle question. Colin retint un soupir d’impatience et s’obligea à demander, d’un ton aimable :

— Ce qui signifie… ?

Pénélope le fixa pendant dix bonnes secondes, puis marmonna :

— Je ne sais pas de quoi parlait Éloïse. Les hommes sont des créatures d’une simplicité abyssale.

— Eh bien… oui, acquiesça Colin, qui tenait depuis longtemps l’esprit des femmes pour un mystère complet. Mais quel est le rapport ?

Pénélope jeta un coup d’œil par-dessus son épaule avant de chuchoter :

— Pourquoi voudrais-tu qu’elle pense à Whistledown dans un moment comme celui-ci ?

Même s’il y répugnait, Colin dut admettre qu’elle n’avait pas tort. Il avait joué avec l’idée qu’Éloïse n’ignorait pas être la seule personne à ne pas connaître le secret de l’identité de lady Whistledown.

C’était ridicule, évidemment, pourtant il lui coûtait de renoncer à cette conjecture.

— Hmm, fit-il.

Pénélope l’observa d’un air suspicieux.

— À quoi penses-tu ?

— Es-tu certaine que nous ne pouvons pas le lui dire le jour de son mariage ?

— Colin…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Parce que si nous ne le faisons pas, elle l’apprendra sûrement de quelqu’un, et nous ne serons pas là pour voir sa tête.

— Colin, non !

— Après toutes les épreuves que tu as traversées, tu ne crois pas que tu mérites de voir sa réaction ?

— Non, répéta Pénélope. Non, je ne crois pas.

— Tu es trop bonne, mon cœur. Et puis, pense à elle…

— Je ne vois pas bien ce que j’ai fait d’autre durant toute la matinée.

Colin secoua la tête.

— Elle serait accablée si elle apprenait l’horrible vérité d’un parfait étranger.

— D’une part, la vérité n’est pas horrible. D’autre part, comment sais-tu que ce serait un étranger ?

— Nous avons fait jurer le secret à toute ma famille. Et qui connaît-elle d’autre dans ce comté perdu ?

— J’aime assez le Gloucestershire, répliqua Pénélope entre ses dents. Je trouve ce comté charmant.

— Oui, dit-il après l’avoir observée, tu as l’air positivement charmée.

— N’est-ce pas toi qui as insisté pour la laisser dans l’ignorance autant qu’il était humainement possible ?

— « Humainement possible » est l’expression à prendre en compte. Cet humain-là, continua-t-il en se désignant, a découvert qu’il lui est à peu près impossible de garder le silence.

— Je n’arrive pas à croire que tu aies changé d’avis !

Il haussa les épaules.

— Est-ce que ça ne fait pas partie des prérogatives masculines ?

Comme elle entrouvrait les lèvres, Colin regretta de ne pas avoir trouvé un coin aussi intime que tranquille, car la bouche de sa femme appelait les baisers, qu’elle en eût conscience ou non.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Mais il était patient. Ils avaient toujours leur chambre confortable à l'auberge, et il y avait encore quelques coquineries à faire ici même, au mariage.

— Pénélope, dit-il d'une voix rauque, en s'inclinant plus qu'il n'était convenable, même avec son épouse. Tu ne veux pas t'amuser un peu ?

— Pas *ici*, protesta-t-elle, écarlate.

Comme il éclatait de rire, elle fit la grimace.

— Je ne parlais pas de cela, marmonna-t-elle.

— Il se trouve que moi non plus, répliqua-t-il, incapable de dissimuler son amusement. Cela dit, je suis heureux, vraiment, que ce soit cela qui te vienne aussitôt à l'esprit. Quand crois-tu que nous pourrons prendre congé sans être impolis ?

— Pas maintenant, c'est certain.

— Mmm, oui, tu as probablement raison, en convint-il après avoir fait mine de réfléchir. Dommage. Mais… cela nous laisse le temps de faire des bêtises.

De nouveau, elle en resta sans voix, ce qui le remplit d'aise.

— D'accord ? murmura-t-il.

— Je ne sais pas ce que je vais faire de toi.

— Il va falloir que nous travaillions ce point, déclara-t-il en secouant la tête. Je ne suis pas sûr que tu comprennes pleinement le mécanisme des questions qui appellent un oui ou un non comme réponse.

— Tu devrais t'asseoir, conseilla-t-elle avec, dans les yeux, cette étincelle d'épuisement méfiant que l'on réserve aux jeunes enfants.

Ou aux adultes idiots.

— Et ensuite, poursuivit-elle, tu devrais rester sur ta chaise.

— Indéfiniment ?

— Oui !

Pour le simple plaisir de la torturer, il s'assit. Puis…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Noooon ! fit-il en se relevant abruptement, je crois que je préfère faire des bêtises.

Et il s'élança pour rejoindre Éloïse sans même laisser à Pénélope le temps de l'agripper par le bras.

— Colin, non ! cria-t-elle, et le son de sa voix se répercuta dans la salle de réception.

Évidemment, elle s'était arrangée pour hurler au moment précis où tous les invités se taisaient pour reprendre leur souffle. Elle plaqua un sourire sur son visage lorsque deux douzaines de têtes pivotèrent dans sa direction.

— Rien d'important, lança-t-elle d'une voix suraiguë. Vraiment désolée de vous avoir dérangés.

Apparemment, la famille de Colin était accoutumée à le voir s'embarquer dans une entreprise nécessitant un « Colin, non ! » impérieux. Car tous reprirent leur conversation sans lui accorder un autre regard.

À l'exception de Hyacinthe.

— Oh, flûte, maugréa Pénélope en tentant une échappée.

Mais Hyacinthe était véloce.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en emboîtant le pas à Pénélope avec une agilité remarquable.

— Rien.

Il était hors de question que Hyacinthe s'en mêle et en ajoute au désastre.

— Il va le lui dire, c'est cela ? insista-t-elle, avant de s'excuser auprès de l'un de ses frères, qu'elle avait bousculé.

— Non, assura Pénélope avec fermeté. Il ne va rien lui dire.

— Oh que si !

Pénélope s'arrêta net et se tourna vers Hyacinthe.

— Est-ce qu'il arrive à un Bridgerton d'écouter ce qu'on lui dit ?

— Pas à moi, assura Hyacinthe avec bonne humeur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pénélope secoua la tête et se remit en marche, Hyacinthe sur les talons. Quand elle rejoignit Colin, il se tenait aux côtés des jeunes mariés. Le bras passé sous celui d'Éloïse, la tête inclinée vers elle, il lui souriait comme s'il n'avait jamais envisagé un jour de :

a – Lui apprendre à nager en la jetant dans un lac.
b – Lui couper dix centimètres de cheveux pendant son sommeil.
c – L'attacher à un arbre pour l'empêcher de le suivre dans l'auberge du coin.

Il avait envisagé les trois, bien sûr, et en avait mis deux à exécution (même Colin n'aurait pas osé se livrer à un acte aussi radical que la tonte de sa sœur).

— Éloïse, dit Pénélope, un peu haletante d'avoir essayé de semer Hyacinthe.

— Oui, Pénélope ?

Son ton était empreint de curiosité, ce qui ne surprit pas Pénélope. Éloïse n'était pas sotte, et elle avait bien conscience que le comportement normal de son frère n'incluait pas qu'il lui sourie béatement.

— Éloïse, dit Hyacinthe pour une raison que Pénélope ne put élucider.

— Oui, Hyacinthe ?

Pénélope se tourna vers son mari.

— Colin.

— Pénélope ? Hyacinthe ? dit-il, l'air amusé.

Hyacinthe, elle, sourit jusqu'aux oreilles.

— Colin, commença-t-elle, avant d'ajouter : sir Phillip.

— Mesdames ?

Apparemment, sir Phillip privilégiait la concision.

— Arrêtez ! s'écria Éloïse. De quoi s'agit-il ?

— D'une récitation de nos prénoms, dirait-on, répondit Hyacinthe.

— Pénélope a quelque chose à te dire, dit Colin.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non.

— Si.

Pénélope réfléchit à toute allure, puis elle s’avança pour prendre les mains d’Éloïse entre les siennes.

— Ah oui, c’est vrai ! Toutes mes félicitations. Je suis très heureuse pour vous deux.

— C’est cela que tu voulais me dire ? demanda Éloïse.

— Oui.

— Non !

— Qu’est-ce que je m’amuse ! déclara Hyacinthe.

— Euh… Je suis très heureux de vous l’entendre dire, déclara sir Phillip, visiblement déconcerté.

Pénélope s’autorisa à fermer les yeux un bref instant, le temps de pousser un soupir las. Elle allait devoir prendre le pauvre homme à part et lui expliquer ce qu’épouser un membre de la famille Bridgerton impliquait.

Et comme elle les connaissait trop bien pour espérer désormais pouvoir garder son secret, elle se tourna de nouveau vers Éloïse.

— Puis-je avoir un moment seule à seule ?

— Avec moi ?

Une repartie suffisante pour donner à Pénélope l’envie d’étrangler quelqu’un. N’importe qui.

— Oui, répondit-elle en s’exhortant à la patience. Avec toi.

— Et moi, intervint Colin.

— Et moi, ajouta Hyacinthe.

— Certainement pas toi, répliqua Pénélope sans même regarder cette dernière.

— Mais moi, si, conclut Colin en glissant son bras libre sous celui de Pénélope.

— Cela ne peut pas attendre ? s’enquit poliment sir Phillip. C’est le jour de son mariage, et je suppose qu’elle n’a pas envie de le manquer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je sais, murmura Pénélope. Je suis vraiment désolée.

— Il n’y a pas de problème, assura Éloïse qui, après s’être dégagée de l’étreinte de Colin, se tourna vers son mari.

Elle lui murmura quelques mots à l’oreille, puis reporta son attention sur Pénélope.

— Il y a un petit salon derrière cette porte. Nous y allons ?

Elle les précéda, ce qui convenait à Pénélope car elle eut ainsi le temps de glisser à Colin :

— Toi, tu ne dis pas un mot.

Elle fut surprise lorsqu’il se contenta d’opiner. Puis, toujours en silence, il lui tint la porte lorsqu’elle entra dans le petit salon à la suite d’Éloïse.

— Ce ne sera pas long, assura Pénélope, embarrassée. Du moins, je l’espère.

Éloïse ne dit rien, mais la regarda avec une expression que, malgré son trouble, Pénélope trouva d’une sérénité déconcertante.

Le mariage devait lui convenir. Parce que l’Éloïse qu’elle connaissait aurait rongé son frein. Un grand secret, un mystère sur le point d’être révélé… Éloïse raffolait de ce genre de chose.

Or elle attendait avec calme, sans bouger, une ombre de sourire sur les lèvres. Perplexe, Pénélope coula un regard à Colin. Il prenait apparemment ses recommandations à cœur car il demeura obstinément muet.

— Éloïse, commença Pénélope.

Le sourire de son amie s’accentua imperceptiblement, comme si elle essayait de le réprimer.

— Oui ?

Pénélope se racla la gorge.

— Éloïse, répéta-t-elle, j’ai quelque chose à te dire.

— Vraiment ?

Pénélope étrécit les yeux. Le moment était mal choisi pour se montrer sarcastique. Elle prit une profonde inspiration afin de s’empêcher de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

riposter sur le même ton.

— Je ne souhaitais pas t'en parler le jour de ton mariage, il semble toutefois que je n'aie pas le choix, déclara-t-elle, non sans foudroyer son mari du regard.

Si Éloïse battit des paupières à plusieurs reprises, son expression paisible n'en fut pas altérée pour autant.

— Je ne sais trop comment te le dire, poursuivit Pénélope, l'estomac noué. Il se trouve que, durant ton absence… c'est-à-dire, en fait, la nuit où tu es partie…

Éloïse se pencha en avant. Oh, à peine, mais Pénélope s'en aperçut et, l'espace d'un instant, elle pensa que… Enfin, ce ne fut pas très clair, et elle n'aurait certainement pu l'énoncer à voix haute. Elle fut toutefois en proie à un sentiment de malaise, différent de celui qu'elle éprouvait déjà. Comme un vague soupçon…

— Je suis lady Whistledown, lâcha-t-elle, incapable d'attendre plus longtemps sous peine de voir son cerveau éclater.

— Je le sais, répondit Éloïse.

Pénélope s'assit lourdement sur l'objet solide le plus proche, qui s'avéra être une table.

— Tu le sais ?

Avec un haussement d'épaules, Éloïse confirma.

— Oui.

— Comment ?

— Hyacinthe me l'a dit.

— Quoi ? s'écria Colin.

— Je suis sûre qu'elle est derrière la porte, murmura Éloïse. Au cas où tu voudrais…

Mais Colin ouvrait déjà la porte du petit salon d'un geste brusque. Évidemment, Hyacinthe trébucha à l'intérieur.

— Hyacinthe ! s'exclama Pénélope d'un ton désapprobateur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oh, je t’en prie ! répliqua Hyacinthe en lissant ses jupes du plat de la main. Tu pensais que je n’écouterais pas ? Tu me connais, quand même.

— Je vais te tordre le cou, gronda Colin. Nous avions passé un accord.

— Il se trouve que je n’ai pas vraiment besoin de vingt livres.

— Je t’en ai déjà donné dix.

— Je sais, répliqua Hyacinthe avec un sourire joyeux.

— Hyacinthe ! s’exclama à son tour Éloïse.

— Ce qui ne veut pas dire que je ne veux pas les dix autres, continua Hyacinthe d’un ton plus modéré.

— Elle me l’a appris hier soir, expliqua Éloïse, dont les yeux s’étrécirent dangereusement. Seulement après m’avoir informée qu’elle savait qui était lady Whistledown, que toute la bonne société le savait, et qu’il m’en coûterait vingt-cinq livres pour être mise au courant à mon tour.

— Et il ne t’est pas venu à l’esprit que, si toute la bonne société le savait, tu pouvais demander à quelqu’un d’autre ? fit remarquer Pénélope.

— Toute la bonne société ne se trouvait pas dans ma chambre à coucher à 2 heures du matin, rétorqua Éloïse.

— J’envisage de m’acheter un chapeau, déclara Hyacinthe pensivement. Ou peut-être un poney.

Après lui avoir coulé un regard noir, Éloïse se tourna vers Pénélope.

— Tu es vraiment lady Whistledown ?

— Oui, admit Pénélope. Ou plutôt…

Elle jeta un regard à Colin, sans savoir vraiment pourquoi. Mais elle l’aimait tant, et il la connaissait si bien. Comme elle l’espérait, quand il vit son sourire tremblant, il lui sourit en retour malgré sa colère contre Hyacinthe.

— Ou plutôt, *j’étais*, continua Pénélope. J’ai pris ma retraite.

Cela, Éloïse le savait déjà, bien sûr. La lettre dans laquelle lady Whistledown annonçait qu’elle renonçait à sa chronique avait circulé bien avant la fuite d’Éloïse.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J’ai été sollicitée, mais rien ne me fera reprendre la plume. En tout cas, pas en tant que Whistledown, ajouta-t-elle après une pause, en songeant aux griffonnages auxquels elle se livrait chez elle.

Elle regarda Éloïse, qui s’était assise à côté d’elle sur la table. Son visage demeurait impassible et elle n’avait rien dit depuis une éternité – enfin, une éternité pour Éloïse.

Pénélope tenta de sourire.

— En fait, je songe à écrire un roman.

Éloïse resta silencieuse. Ses paupières battirent rapidement et son front se plissa.

Aussi Pénélope s’empara-t-elle d’une de ses mains et prononça-t-elle les mots qui lui brûlaient les lèvres :

— Je suis désolée, Éloïse.

Éloïse, qui regardait devant elle d’un air absent, se tourna vers elle.

— Tu es désolée ? répéta-t-elle d’un ton qui semblait dubitatif.

À croire qu’être désolée n’était pas le sentiment adéquat.

Le cœur de Pénélope se serra.

— Je suis tellement désolée, dit-elle de nouveau. J’aurais dû t’en parler. J’aurais dû…

— Tu es folle ? s’exclama Éloïse, comme si elle sortait brusquement de sa transe. Il ne fallait surtout pas me le dire. Jamais je n’aurais pu garder le secret. Je suis si fière de toi ! Oublie l’écriture pendant un moment – je ne comprends même pas comment tu as pu faire… Mais un jour autre que celui de mon mariage, j’exige d’entendre tout jusqu’au moindre détail.

— Tu as été surprise, alors ? murmura Pénélope.

Son amie la gratifia d’un regard ironique.

— C’est le moins qu’on puisse dire.

— Il a fallu que je lui apporte une chaise, déclara Hyacinthe.

— J’étais déjà assise, rétorqua Éloïse. Ne fais pas attention à elle, Pénélope. Sincèrement, je ne peux pas te dire à quel point je suis

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

impressionnée. Maintenant que je suis remise du choc, bien sûr.

— Vraiment ?

Jusqu'à cet instant précis, Pénélope ne s'était pas rendu compte qu'elle aspirait à ce point à obtenir l'approbation d'Éloïse.

— Dire que tu as réussi à nous maintenir si longtemps dans l'ignorance, continua cette dernière en secouant lentement la tête avec admiration. Moi. *Elle*, ajouta-t-elle en pointant l'index vers Hyacinthe. C'était vraiment bien joué de ta part.

Elle se pencha alors pour étreindre Pénélope avec chaleur.

— Tu n'es pas fâchée contre moi ?

Éloïse s'écarta, ouvrit la bouche et parut sur le point de dire : « Bien sûr que non ! »

Pourtant aucun son ne franchit ses lèvres. Elle demeura immobile, l'air à la fois pensif et surpris. Enfin, elle murmura :

— Non.

— Tu en es certaine ? insista Pénélope qui, pour être honnête, avait l'impression de ne pas reconnaître vraiment son amie.

— Ce serait différent si j'étais encore à Londres, sans rien d'autre à faire. Mais ici, poursuivit Éloïse avec un geste vague en direction de la fenêtre, *ici*, ce n'est pas du tout la même chose. C'est une vie différente. Et je suis une personne différente. Un petit peu, en tout cas.

— Tu es lady Crane, lui rappela Pénélope.

— C'est aimable à vous de me le rappeler, madame Bridgerton, répliqua Éloïse en souriant.

Pénélope faillit s'esclaffer.

— Tu arrives à y croire ?

— Pour toi ou pour moi ?

— Pour toutes les deux.

Colin, qui s'était tenu à une distance respectueuse – la main refermée sur le bras de Hyacinthe pour la maintenir, elle aussi, à une distance

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

respectueuse –, s’avança.

— Nous devrions peut-être y retourner, suggéra-t-il.

Il tendit la main pour aider d’abord Pénélope, puis Éloïse, à se lever.

— En tout cas toi, tu dois certainement y retourner, dit-il en se penchant pour embrasser sa sœur sur la joue.

Une esquisse de sourire aux lèvres, Éloïse hocha la tête puis, après avoir pressé une dernière fois la main de Pénélope, elle passa devant Hyacinthe en levant ostensiblement les yeux au ciel.

Pénélope la regarda sortir. Elle glissa ensuite son bras sous celui de Colin et s’appuya contre lui. Tous deux observèrent un silence complice, écoutant les échos de la fête qui leur parvenaient par la porte restée ouverte.

— Tu crois que ce serait inconvenant de partir ? finit-il par murmurer.

— Probablement.

— À ton avis, Éloïse nous en voudrait ?

Pénélope secoua la tête.

Colin l’enlaça, et ses lèvres lui effleurèrent l’oreille.

— Allons-y, décida-t-il.

Et elle ne protesta pas.

Le 25 mai 1824, exactement vingt-quatre heures après le mariage d’Éloïse Bridgerton avec sir Phillip Crane, on apporta trois lettres dans la chambre de M. et Mme Colin Bridgerton, à l’auberge *Rose and Bramble*, près de Tetbury, Gloucestershire. Elles arrivèrent ensemble, et toutes venaient de Romney Hall.

— Laquelle ouvrons-nous en premier ? demanda Pénélope en les étalant devant elle sur le lit.

Colin se débarrassa de la chemise qu’il avait enfilée à la hâte lorsqu’on avait frappé à la porte.

— Je m’en remets à l’excellence de ton jugement, comme toujours.

— Comme toujours ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il la rejoignit dans le lit. Elle était absolument adorable lorsqu'elle se montrait sarcastique.

— Comme quand ça m'arrange, rectifia-t-il.

— Ta mère, dans ce cas, décréta Pénélope en saisissant l'une des lettres.

Elle rompit le sceau et déplia la feuille.

Colin l'observa tandis qu'elle lisait. Après avoir écarquillé les yeux, elle haussa les sourcils, puis pinça légèrement les lèvres, comme si elle souriait malgré elle.

— Que peut-elle bien avoir à dire ? s'enquit-il.

— Elle nous pardonne.

— Te demander « quoi ? » n'a aucun sens, je suppose.

— D'avoir quitté le mariage trop tôt, répondit Pénélope après lui avoir adressé un regard sévère.

— Tu m'avais dit qu'Éloïse ne nous en voudrait pas.

— Et je suis certaine que c'est le cas. En l'occurrence, il s'agit de ta mère.

— Réponds-lui, et assure-lui que si jamais elle se remarie, je resterai le dernier.

— Je ne ferai rien de tel, répliqua Pénélope en levant les yeux au ciel. De toute manière, je ne pense pas qu'elle attende de réponse.

— Vraiment ? s'étonna Colin, car sa mère attendait toujours une réponse. Qu'avons-nous donc fait pour mériter son pardon ?

— Eh bien… Il y a une allusion sur le moment opportun pour lui donner des petits-enfants.

— Tu rougis ?

— Non.

— Je t'assure que si, rétorqua-t-il avec un grand sourire.

Elle lui décocha un coup de coude dans les côtes.

— Pas du tout. Tiens, lis toi-même puisque cela t'intéresse tant. Je vais lire celle de Hyacinthe.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je présume qu’elle ne me renvoie pas mes dix livres ? grommela Colin.

Pénélope déplia la feuille et la secoua. Aucun billet n’en tomba.

— Cette friponne a de la chance d’être ma sœur.

— Tu es vraiment mauvais joueur. Elle t’a battu, et plutôt brillamment.

— Oh, je t’en prie ! Il ne me semble pas t’avoir entendue louer son habileté, hier après-midi.

Pénélope balaya l’argument d’un geste désinvolte.

— Oui, eh bien, on voit mieux certaines choses avec le recul.

— Et elle, qu’a-t-elle à dire ? demanda-t-il, penché sur l’épaule de Pénélope.

Connaissant Hyacinthe, il s’agissait probablement d’un plan pour lui extorquer encore de l’argent.

— En fait, c’est plutôt gentil. Il n’y a absolument rien d’infâme.

Colin eut une moue dubitative.

— Tu as lu des deux côtés ?

— Elle n’a écrit que sur le recto.

— C’est d’une prodigalité inaccoutumée chez elle, commenta-t-il d’un ton soupçonneux.

— Oh, pour l’amour du Ciel, Colin, c’est juste le récit de ce qui s’est passé après notre départ ! Et je dois dire qu’elle ne manque ni d’humour ni d’acuité. Elle aurait fait une très bonne Whistledown.

— Que Dieu nous en préserve !

La dernière lettre était d’Éloïse et, à la différence des deux précédentes, n’était adressée qu’à Pénélope. Bien que curieux, Colin s’écarta par discrétion. Il considérait le lien entre les deux femmes avec un respect mêlé d’admiration. Lui-même était très proche de ses frères, mais il n’avait jamais vu une amitié aussi profonde que celle qui liait Pénélope et Éloïse.

— Oh ! souffla Pénélope avant de tourner l’une des feuilles.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La lettre d’Éloïse était beaucoup plus longue que les deux autres, et elle avait réussi à remplir deux feuillets recto verso.

— Quel poison !

— Qu’a-t-elle fait ?

— Rien, répondit Pénélope, quoique avec une pointe d’irritation. Tu n’étais pas là mais, le matin du mariage, elle n’a cessé de s’excuser d’avoir eu des secrets. Et il ne m’est jamais venu à l’esprit qu’elle tentait de me faire admettre que moi aussi, j’en avais. Du coup, je me sentais vraiment mal.

Elle s’interrompit et s’absorba dans sa lecture. Colin s’adossa aux oreillers moelleux, le regard rivé sur le visage de son épouse. Il aimait voir ses yeux suivre les lignes sur la page, et ses lèvres esquisser un sourire ou se pincer. Il n’en revenait pas d’éprouver un tel bonheur à regarder simplement sa femme lire une lettre.

Laissant soudain échapper un cri étouffé, Pénélope pâlit. Il se redressa sur les coudes.

— Qu’y a-t-il ?

— Elle est vraiment retorse, maugréa sa femme après avoir secoué la tête.

Au diable la discrétion ! Colin lui prit la lettre des mains.

— Que dit-elle ?

— Là, gémit Pénélope. Vers la fin.

Colin repoussa sa main pour lire.

— Bonté divine, quel verbiage, marmonna-t-il. Je n’y comprends rien.

— Elle parle de revanche. Elle prétend que mon secret était plus important que le sien.

— Ce qui est vrai.

— Et qu’en conséquence elle a droit à une faveur.

— Sans doute.

— Pour que nous soyons à égalité.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Colin lui tapota la main.

— J’ai bien peur que ce ne soit ainsi que nous raisonnions, nous, les Bridgerton. Tu n’as jamais disputé un jeu sportif avec nous, n’est-ce pas ?

Pénélope poussa un gémissement.

— Elle annonce qu’elle va consulter Hyacinthe !

Colin se sentit pâlir à son tour.

— Je sais ! s’exclama Pénélope. Nous ne serons plus jamais en sécurité.

— N’avions-nous pas envisagé de visiter l’Italie ? demanda-t-il après avoir passé le bras autour des épaules de sa femme pour l’attirer à lui.

— Ou l’Inde, peut-être.

Il sourit, puis déposa un baiser sur le bout de son nez.

— Nous pourrions aussi simplement rester ici.

— Au *Rose and Bramble* ?

— Nous sommes censés partir demain matin. C’est le dernier endroit où Hyacinthe pensera à nous chercher.

Pénélope croisa son regard, et il crut voir briller dans ses yeux une étincelle espiègle.

— Je n’ai pas d’obligations à Londres pendant au moins quinze jours.

Colin l’enlaça plus étroitement, puis roula sur elle.

— Ma mère a dit qu’elle ne nous pardonnerait que si nous lui donnions un petit-fils ou une petite-fille, n’est-ce pas ?

— Elle ne l’a pas formulé en des termes aussi inflexibles.

Il l’embrassa sous le lobe de l’oreille, endroit sensible s’il en fut, qui lui arrachait toujours un frémissement de plaisir.

— On va faire comme si.

— Eh bien, dans ce cas… Oh !

Ses lèvres descendaient à présent en direction du ventre de Pénélope.

— « Oh » ? murmura-t-il.

— Nous ferions mieux de nous… Oh !

— Tu disais ? demanda-t-il en relevant la tête.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— De nous mettre au travail, eut-elle tout juste la force de balbutier.

— Je suis à votre service, madame Bridgerton, chuchota-t-il tout contre sa peau. Toujours.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# Éloïse

J’ai rarement créé des enfants aussi fouineurs qu’Amanda et Oliver Crane, les jumeaux solitaires de sir Phillip Crane. Il paraissait impossible qu’ils puissent devenir des adultes raisonnables et équilibrés, mais il m’a semblé que, si quelqu’un pouvait les mettre au pas, ce serait leur nouvelle belle-mère, Éloïse (née Bridgerton) Crane. Il y a longtemps que je voulais m’essayer à un récit à la première personne, aussi ai-je décidé de voir le monde par les yeux d’une Amanda devenue adulte. Elle va tomber amoureuse, et Phillip et Éloïse en seront témoins.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Je ne suis pas une personne des plus patientes. Et j’ai beaucoup de mal à tolérer la stupidité. C’est la raison pour laquelle j’étais fière d’avoir réussi à tenir ma langue cet après-midi, lors du thé avec les Brougham.

Les Brougham sont nos voisins depuis six ans, autrement dit depuis que M. Brougham a hérité de la propriété de son oncle, qui s’appelait également M. Brougham. Ils ont quatre filles, et un fils extrêmement gâté. Dieu merci, ce fils a cinq ans de moins que moi, ce qui signifie que je n’ai pas à me préoccuper de l’épouser – en revanche, mes sœurs Pénélope et Georgiana, de neuf et dix ans mes cadettes, n’auront pas cette chance. Les filles Brougham ont toutes un an d’écart, l’aînée ayant deux ans de plus que moi et la benjamine, deux ans de moins. Elles sont très agréables, quoique un peu trop douces et polies à mon goût. Cependant, depuis quelque temps, j’ai du mal à les supporter.

Tout cela parce que, moi aussi, j’ai un frère, et que celui-ci n’a pas cinq ans de moins qu’elles. En fait, c’est mon jumeau, ce qui fait de lui un conjoint potentiel pour n’importe laquelle de ces demoiselles.

Évidemment, Oliver s’est abstenu de nous accompagner, ma mère, Pénélope et moi, pour prendre le thé chez les Brougham.

Mais voilà ce qui s’est passé, et voilà pourquoi je me félicite de n’avoir pas prononcé les mots qui me brûlaient la langue, à savoir : « Vous devez être franchement idiote. »

Je sirotais mon thé, en essayant de conserver la tasse contre mes lèvres le plus longtemps possible pour éviter les questions au sujet d’Oliver,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

lorsque Mme Brougham déclara :

— Ce doit être tellement curieux d'être une jumelle. Dites-moi, chère Amanda, en quoi est-ce différent d'être une personne unique ?

J'espère n'avoir pas à expliquer en quoi cette question était d'une stupidité abyssale. Je pouvais difficilement lui dire où se situait la différence vu que j'avais passé approximativement cent pour cent de mon existence en tant que jumelle, et que j'avais donc une expérience très précisément nulle sur le fait de n'en être pas une.

Mon dédain avait dû se lire sur mon visage, car à l'instant où j'entrouvris les lèvres pour répliquer, ma mère me jeta l'un de ses regards d'avertissement légendaires. Comme je ne souhaitais pas l'embarrasser (et non par souci de laisser Mme Brougham se croire plus intelligente qu'elle ne l'est), je répondis :

— Je suppose que c'est d'avoir toujours un compagnon.

— Mais votre frère n'est pas là, fit remarquer l'une des filles Brougham.

— Mon père n'est pas toujours avec ma mère, et j'imagine pourtant qu'elle le considère comme son compagnon, répliquai-je.

— Un frère, ce n'est pas vraiment la même chose qu'un mari, susurra Mme Brougham.

— On peut l'espérer, rétorquai-je.

Franchement, c'était l'une des conversations les plus ridicules auxquelles il m'avait été donné de participer. À en juger par l'expression de ma sœur Pénélope, je devinai qu'elle aurait quelques questions à poser une fois de retour à la maison.

Ma mère me coula un autre regard oblique. De toute évidence, elle savait exactement à quel genre de questions s'attendre de la part de Pénélope, et ne souhaitait pas y répondre. Toutefois, comme elle affirmait toujours qu'il fallait encourager la curiosité chez les femmes…

Eh bien, elle était prise à son propre piège.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Je dois préciser que, piège mis à part, je suis convaincue d'avoir la meilleure mère d'Angleterre. Et contrairement à l'état de non-jumelle, dont je n'ai aucune connaissance, j'ai l'expérience d'une autre mère, et je me considère donc comme parfaitement qualifiée pour émettre un jugement.

Ma mère, Éloïse Crane, est en réalité ma belle-mère, mais je ne la nomme ainsi que lorsque la situation exige des éclaircissements. Elle a épousé mon père lorsque Oliver et moi avions huit ans, et je suis à peu près convaincue qu'elle nous a tous sauvés. Il est difficile d'expliquer ce qu'était notre vie avant qu'elle la partage. Je parviendrais certainement à rapporter certains événements, mais quant à décrire le *ton* général, l'ambiance dans notre maison…

Je ne sais vraiment pas comment les rendre.

Ma mère – ma mère biologique – s'est suicidée. Pendant la plus grande partie de mon existence, je l'ai ignoré. Je la croyais morte d'une fièvre, ce qui est probablement le cas. Ce que personne ne m'avait dit, c'est que cette fièvre s'était déclarée parce qu'elle avait essayé de se noyer dans un lac, au cœur de l'hiver.

Je n'ai pas l'intention de mettre fin à mes jours, je dois cependant avouer que ce n'est pas la méthode que je choisirais.

Je sais que je devrais éprouver de la compassion pour elle. Ma mère actuelle, qui était l'une de ses cousines lointaines, m'a dit qu'elle avait été triste sa vie entière. Selon elle, certaines personnes sont ainsi, de même que d'autres sont anormalement joyeuses tout le temps. Je ne peux cependant m'empêcher de penser que, quitte à se tuer, elle aurait aussi bien pu le faire plus tôt. Lorsque j'étais bébé, par exemple. Cela m'aurait certainement rendu la vie plus facile.

J'ai demandé à mon oncle Hugh (qui n'est pas vraiment mon oncle, mais qui est marié à la belle-sœur de la femme du frère de ma mère actuelle, *et* qui vit non loin, *et* qui est pasteur) si une telle pensée me

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

vaudrait l'enfer. Il m'a répondu que non, que, franchement, elle lui paraissait pertinente.

En toute honnêteté, je préfère sa paroisse à la mienne.

Mais le fait est qu'en conséquence j'ai gardé des souvenirs de Marina, ma première mère. Or, je ne veux pas de souvenirs d'elle. Ceux que j'ai sont flous et embrouillés. Je ne me rappelle pas le son de sa voix. Oliver dit que c'est peut-être parce qu'elle parlait rarement. Personnellement, je ne me souviens pas si elle parlait ou non. Je ne me rappelle pas non plus ses traits avec exactitude, ni son odeur.

En revanche, je me souviens de m'être tenue devant sa porte, me sentant toute petite et apeurée. Et, aussi, d'avoir beaucoup marché sur la pointe des pieds parce que nous savions que nous ne devions pas faire de bruit. Je me sentais toujours un peu nerveuse, comme si je pressentais que quelque chose de terrible allait arriver.

Et c'est ce qui s'est passé.

Un souvenir ne devrait-il pas être plus précis ? J'aurais apprécié de me remémorer un instant, ou un visage, ou un son. Au lieu de cela, je n'ai que des impressions vagues, et qui ne sont même pas heureuses.

Un jour que je demandais à Oliver s'il en était de même pour lui, il s'est contenté de hausser les épaules en me disant qu'il ne pensait quasiment jamais à elle. Je ne suis pas certaine de le croire. Enfin, sans doute que si, car mon frère ne pense pas souvent à ce genre de choses profondes. Ou, plus exactement, il n'accorde aucune pensée profonde à quoi que ce soit. On peut espérer que, le jour où il se mariera (un événement qui surviendra sûrement trop tard pour les sœurs Brougham), il choisira une épouse aussi peu sensible et grave que lui. Sinon elle sera très malheureuse. Mais pas lui, bien sûr. Il ne remarquera même pas sa tristesse.

Les hommes sont ainsi, m'a-t-on dit.

Mon père, par exemple, n'est absolument pas observateur. À moins, bien sûr, que vous ne soyez une plante. Dans ce cas, rien ne lui échappe. Il

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

est botaniste, et il se satisferait très bien de passer ses journées à vaquer dans sa serre. Que ma mère l'ait choisi comme compagnon semble inconcevable, elle qui est sociable, pleine de vivacité et jamais à court de mots. Il n'empêche que, lorsqu'ils sont ensemble, il est évident qu'ils s'aiment énormément. La semaine dernière, je les ai surpris en train de s'embrasser dans le jardin. J'en suis restée pantoise. Mère a presque quarante ans, et père est encore plus vieux.

Mais je m'égare. Je parlais de la famille Brougham et, plus spécifiquement, de la question idiote de Mme Brougham sur les jumeaux. Comme je le rapportais, je me félicitais intérieurement de ne pas m'être montrée grossière, lorsque Mme Brougham dit soudain quelque chose d'intéressant.

— Mon neveu doit nous rendre visite. Il arrive cet après-midi.

Chacune des filles Brougham se redressa brusquement sur sa chaise. Je le jure, ce fut spectaculaire : pan, pan, pan, pan ! De bien droites comme le veut la bienséance, elles se retrouvèrent toutes les quatre aussi raides que des piquets.

J'en déduisis immédiatement que le neveu de Mme Brougham était en âge de convoler, probablement riche, et sans doute pas déplaisant à regarder.

— Vous ne nous aviez pas prévenues que Ian devait venir, fit remarquer l'une des filles.

— Il ne vient pas, répondit Mme Brougham. Il est toujours à Oxford, comme tu le sais très bien. C'est Charles qui nous rend visite.

Pouf ! Les filles Brougham s'affaissèrent d'un même mouvement.

— Ah ! murmura l'une d'elles. Charlie.

— Aujourd'hui ? fit une autre avec un remarquable manque d'enthousiasme.

Puis la troisième :

— Je vais devoir cacher mes poupées.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La quatrième garda le silence. Elle se contenta de porter sa tasse à ses lèvres d'un air d'ennui profond.

— Pourquoi devez-vous cacher vos poupées ? s'enquit Pénélope.

Honnêtement, je m'interrogeais moi aussi, mais, à dix-neuf ans, il me semblait puéril de poser ce genre de question.

— C'était il y a douze ans, Dulcie, dit Mme Brougham à sa fille. Bonté divine, tu as une mémoire d'éléphant.

— Difficile d'oublier ce qu'il a fait à mes poupées, répliqua Dulcie sombrement.

— Qu'a-t-il fait ? insista Pénélope.

De la main, Dulcie fit signe de se trancher la gorge. Pénélope étouffa une exclamation et, je dois l'avouer, l'expression de Dulcie avait quelque chose de macabre.

— C'est un monstre, déclara l'une de ses sœurs.

— Non, tu exagères, ce n'est pas un monstre, protesta Mme Brougham.

Ses filles échangèrent des regards éloquents en secouant la tête, comme pour dire : « Ne l'écoutez pas. »

— Quel âge a votre neveu, à présent ? s'enquit ma mère.

Mme Brougham lui fut visiblement reconnaissante de poser la question.

— Vingt-deux ans. Il est sorti d'Oxford le mois dernier.

— Il a un an de plus que Ian, précisa l'une des filles.

Je hochai la tête, même si je pouvais difficilement me servir de Ian – que je n'avais jamais rencontré – comme référence.

— Il n'est pas aussi séduisant que Ian.

— Ni aussi gentil.

Je regardai la dernière des filles Brougham dans l'attente de sa contribution, mais elle se contenta de bâiller.

— Combien de temps reste-t-il ? s'enquit poliment ma mère.

— Quinze jours, répondit Mme Brougham.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

En réalité, elle ne réussit qu'à dire « quinze jou… » car l'une de ses filles laissa échapper un gémissement de détresse.

— Quinze jours ! Deux semaines entières !

— Je compte sur lui pour nous accompagner à la salle des fêtes, déclara Mme Brougham, ce qui suscita un redoublement de soupirs.

Je dois avouer que ma curiosité était éveillée, à présent. Quiconque était capable d'inspirer une telle aversion aux filles Brougham devait avoir quelque chose de recommandable.

Non pas – je m'empresse de le préciser – que je n'aime pas les filles Brougham. À la différence de leur frère, elles n'ont pas été trop gâtées et n'ont donc rien d'insupportable. Elles sont toutefois, comment dire… dociles et placides. Ce ne sont donc pas des compagnes naturelles pour moi (à qui l'on n'a jamais appliqué de tels qualificatifs). En vérité, je ne crois pas avoir entendu l'une d'entre elles défendre un jour une quelconque opinion.

Pour que toutes les quatre détestent quelqu'un à ce point… Eh bien, ce quelqu'un devait être intéressant.

— Votre neveu aime-t-il monter à cheval ? reprit ma mère.

— Oui, je crois, répondit Mme Brougham, un éclat rusé dans le regard.

— Peut-être qu'Amanda serait d'accord pour lui montrer la région.

Sur ce, ma mère esquissa le plus doux, le plus innocent des sourires.

Or, je dois préciser que l'une des raisons pour lesquelles je suis convaincue d'avoir la meilleure mère d'Angleterre, c'est qu'elle est rarement douce et innocente. Oh, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit ! Elle a un cœur d'or et ferait n'importe quoi pour sa famille. Mais, née cinquième dans une famille de huit enfants, elle est capable de se montrer merveilleusement retorse et manipulatrice.

En outre, il n'y a pas moyen de la battre dans une discussion. Croyez-moi, j'ai essayé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Aussi, lorsqu’elle m’offrit comme guide, je ne pus qu’acquiescer, même si trois des quatre sœurs Brougham avaient commencé à ricaner sous cape. La quatrième affichait toujours un ennui discret, au point que je finis par me demander si quelque chose ne tournait pas rond chez elle.

— Demain ? proposa aussitôt Mme Brougham, l’air enchantée. Si je vous l’envoie demain après-midi, cela vous convient, Amanda ?

De nouveau, je ne pus qu’acquiescer. Non sans me demander à quoi, exactement, je venais de m’engager.

L’après-midi du lendemain, vêtue de la plus élégante de mes tenues d’équitation, je faisais les cent pas dans le salon. Le mystérieux Charles Brougham allait-il vraiment se montrer ? Il aurait été tout à fait en droit de s’abstenir. Ce serait grossier, bien sûr, comme s’il rompait un engagement conclu en son nom par sa tante, mais, après tout, ce n’était pas comme s’il avait demandé à être poussé dans les bras de la petite noblesse locale.

Sans jeu de mots.

Ma mère n’avait même pas tenté de nier qu’elle jouait les entremetteuses. J’avais été surprise qu’elle ne feigne pas, au moins, de contester mon accusation. Bien au contraire, elle m’avait rappelé que j’avais refusé d’assister à la saison londonienne, puis elle s’était longuement étendue sur l’absence de jeunes gens d’âge et de fortune convenables ici, dans notre coin perdu du Gloucestershire.

De mon côté, je lui avais rappelé que ce n’était pas à Londres qu’elle-même avait trouvé son mari.

C’est alors qu’elle s’était lancée dans une démonstration commençant par « quoi qu’il en soit… », suivie de tels tours et détours subtils et imparables que j’ai très vite perdu le fil de sa démonstration.

Ce qui, j’en suis à peu près certaine, était son intention.

Elle n’avait pas été vraiment déçue que je refuse de faire mon entrée dans le monde. Elle aimait beaucoup notre vie à la campagne, et Dieu sait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

que mon père ne survivrait pas en ville plus d'une semaine. Je n'étais pas gentille de dire cela, prétendait-elle, mais je crois qu'elle était secrètement d'accord. Mon père aurait risqué de se laisser distraire par une plante dans un parc quelconque, et nous ne l'aurions plus jamais retrouvé (mon père est éminemment « distrayable » – terme qui aurait dû être inventé à son usage).

Ou bien, et je reconnais que c'est plus probable, il aurait lâché un commentaire totalement inapproprié lors d'une soirée. À la différence de ma mère, mon père ne possède pas le don de la conversation polie, et il ne voit aucun intérêt à user de sous-entendus, de double sens ou de traits d'esprit contournés. Pour lui, si on a quelque chose à dire, on le dit.

J'adore mon père, il est cependant évident qu'il faut le tenir à l'écart de la ville.

Je pourrais avoir ma saison à Londres si je le souhaitais. La famille de ma mère a de brillantes relations. Son frère est vicomte, et ses sœurs ont épousé un duc, un comte et un baron. Je serais invitée aux réceptions les plus prestigieuses. Mais je n'ai vraiment pas envie d'y aller, en grande partie parce que je n'y disposerais d'aucune liberté. Ici, je peux me promener à pied ou à cheval toute seule dès lors que je dis à quelqu'un où je vais. À Londres, une jeune fille ne peut pas poser un orteil sur le perron de sa maison sans être escortée d'un chaperon.

Ce doit être affreux.

Mais revenons à ma mère. Elle m'en voulait d'autant moins d'avoir refusé la saison à Londres que cela l'aurait retenue loin de mon père pendant plusieurs mois (puisque, comme nous l'avons vu, il aurait fallu le laisser à la maison). Ce qui ne l'empêchait pas de s'inquiéter sincèrement pour mon avenir. Et pour assurer celui-ci, elle s'était lancée dans une espèce de croisade : si je ne pouvais pas aller à la rencontre des gentlemen adéquats, alors, elle se chargeait de les amener à moi.

D'où Charles Brougham.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

À 14 heures, il n'était toujours pas là, et j'avoue que l'irritation me gagnait. La journée était chaude, du moins pour le Gloucestershire, et le drap de mon amazone vert sombre, qui me semblait si élégante et seyante lorsque je l'avais enfilée, commençait à me démanger.

Et moi, je commençais à me dessécher.

Ma mère et Mme Brougham ayant omis de fixer une heure précise pour l'arrivée du neveu, j'avais été obligée de me tenir prête, habillée de pied en cap, dès midi.

— À votre avis, à quelle heure se termine l'après-midi ? demandai-je en m'éventant avec un journal plié.

— Hmm ?

Ma mère écrivait une lettre, probablement à l'un de ses nombreux frères et sœurs, et c'est à peine si elle m'avait écoutée. Elle offrait un tableau charmant, ainsi assise près de la fenêtre. Je n'ai aucune idée de ce à quoi aurait ressemblé ma mère biologique à cet âge puisqu'elle n'avait pas daigné vivre aussi longtemps, mais Éloïse n'a rien perdu de sa beauté. Ses cheveux sont toujours d'un châtain chaleureux et aucune ride ne griffe la peau de son visage. Ses yeux sont difficiles à décrire… plutôt changeants, en fait.

Elle m'a avoué que, plus jeune, personne ne l'avait jamais considérée comme une beauté. On ne la jugeait pas déplaisante à regarder, et elle jouissait d'une certaine popularité, mais jamais on n'avait dit d'elle qu'elle était un « diamant de la plus belle eau ». Selon elle, les femmes intelligentes vieillissaient mieux.

Une conviction que je trouve intéressante. J'espère que cela augure bien de mon avenir personnel.

À cet instant, cependant, mon avenir se limitait aux dix minutes à venir, après lesquelles j'allais certainement mourir de chaleur.

— L'après-midi, répétai-je. Il se termine à quelle heure ? 16 heures ? 17 ? Ne me dites pas, s'il vous plaît, que c'est à 18 heures.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Mère leva enfin les yeux.

— De quoi parles-tu ?

— De M. Brougham. Nous avons bien dit cet après-midi, n'est-ce pas ? Je peux peut-être cesser de l'attendre une fois la soirée commencée ? ajoutai-je comme elle me fixait d'un air perplexe.

Elle resta songeuse un instant, la plume en l'air.

— Tu ne devrais pas être aussi impatiente, Amanda.

— Je ne suis pas impatiente. J'ai chaud !

— Oui, il fait plutôt bon dans cette pièce, en convint-elle.

J'opinai avec énergie.

— Et mon costume est en laine.

Elle esquissa une grimace, mais ne suggéra pas pour autant que j'aille me changer. Elle n'allait pas sacrifier un prétendant potentiel pour un élément aussi négligeable que la température. Je recommençai à m'éventer.

— Je ne crois pas qu'il s'appelle Brougham, déclara-t-elle.

— Pardon ?

— Je pense que c'est un neveu de Mme Brougham, pas de son mari. Je ne connais pas son nom de famille.

Je haussai les épaules tandis qu'elle retournait à sa lettre. Ma mère écrit un nombre de lettres incroyable. Impossible d'imaginer à quel sujet. Je ne traiterais pas notre famille d'ennuyeuse, mais nous sommes certainement des gens ordinaires. Depuis le temps, ses sœurs ont dû se lasser de « Georgiana maîtrise mieux la conjugaison française » ou « Frederick s'est écorché le genou ».

Quoi qu'il en soit, elle aime recevoir du courrier et, selon elle, il faut en envoyer pour en recevoir. Voilà pourquoi elle s'assied devant son secrétaire à peu près chaque jour que Dieu fait, et raconte les détails sans intérêt de notre existence.

— Quelqu'un arrive, annonça-t-elle au moment précis où je commençais à somnoler sur le sofa.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Je me redressai pour regarder par la fenêtre. Effectivement, une grande voiture remontait l'allée.

— Je croyais que nous étions censés monter à cheval, dis-je, agacée. Aurais-je transpiré dans mon amazone pour rien ?

— Oui, murmura mère, dont les sourcils se fronçaient à mesure que la voiture se rapprochait.

Même si M. Brougham – ou l'individu dans la voiture – ne pouvait pas voir dans le salon par la fenêtre ouverte, je m'appliquai à maintenir une attitude digne sur le sofa. C'est donc du coin de l'œil que je suivis ce qui se passait dans la cour.

Le véhicule s'arrêta et un gentleman sauta à terre. Comme il tournait le dos à la maison, je ne vis rien d'autre de lui que sa taille (moyenne) et ses cheveux (sombres). Il tendit alors la main pour aider une femme à descendre.

Dulcie Brougham !

— Que fait-elle là ? m'exclamai-je, indignée.

Une fois que Dulcie fut en sécurité sur le sol, le gentleman offrit sa main à une autre jeune femme, puis à une autre, et à une autre encore.

— A-t-il amené toutes les filles Brougham ? demanda ma mère.

— Apparemment.

— Je croyais qu'elles le détestaient.

— Apparemment pas, répliquai-je en secouant la tête.

La raison de la volte-face des quatre sœurs devint évidente quelques instants plus tard, lorsque Gunning annonça leur arrivée.

J'ignore à quoi ressemblait « cousin Charles » *avant.* Maintenant, en revanche… Disons simplement que n'importe quelle jeune femme l'aurait trouvé attirant. Il avait des cheveux épais légèrement ondulés et des cils qui, même de loin, semblaient d'une longueur ridicule. Sa bouche était comme celles qui paraissent toujours sur le point de sourire, ce qui, pour moi, est le genre de bouche idéal.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Je ne dis pas que j’ai ressenti autre chose qu’un intérêt poli, mais les sœurs Brougham, elles, se bousculaient pour être celle qui se pendrait au bras du beau cousin.

— Bonjour, Dulcie, dit ma mère en s’avançant avec un sourire de bienvenue. Bonjour, Antonia. Bonjour, Sarah. Et bonjour Cordelia, ajouta-t-elle après avoir repris son souffle. Quelle heureuse surprise de vous voir toutes les quatre.

Le fait que ma mère parût effectivement heureuse de les accueillir témoignait de ses talents d’hôtesse.

— Nous ne pouvions pas laisser ce cher cousin Charles venir tout seul, expliqua Dulcie.

— Il ne connaissait pas le chemin, renchérit Antonia.

Le trajet n’aurait pu être plus simple : il suffisait d’entrer dans le village, de tourner à droite devant l’église, et de parcourir un quart de lieue pour atteindre notre portail.

Je m’abstins néanmoins de le préciser et tournai vers le cousin Charles un regard non dénué de compassion. Le trajet n’avait pas dû être amusant.

— Charles, très cher, disait Dulcie, voici lady Crane et Mlle Amanda Crane.

J’esquissai une révérence, tout en me demandant si j’allais devoir m’entasser dans la voiture avec les cinq cousins. Pourvu que non ! S’il faisait chaud ici, ce serait intenable dans le véhicule.

— Lady Crane, Amanda, continua Dulcie, mon cher cousin, Charles Farraday.

Aïe, ma mère avait raison : il ne s’appelait pas Brougham. Il était donc bien du côté de madame, alors que je considérais depuis toujours M. Brougham comme l’élément le plus raisonnable du couple.

M. Farraday s’inclina poliment et, durant un instant des plus fugaces, nos yeux se croisèrent.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il me faut préciser que je ne suis pas une fille romantique. Ou, du moins, je ne pense pas l'être. Le cas échéant, je serais allée à Londres pour la saison, et passerais mes journées à lire de la poésie et mes soirées à danser, à flirter et à m'amuser.

En outre, je ne crois pas du tout au coup de foudre. Même mes parents, qui sont pourtant aussi amoureux qu'on peut l'être, disent qu'ils ne se sont pas aimés d'emblée.

Pourtant, quand je croisai le regard de M. Farraday…

Comme je l'ai dit, ce ne fut pas un coup de foudre, puisque je n'y crois pas. Mais quelque chose comme… comme une reconnaissance réciproque… un sens de l'humour partagé. Je ne sais pas comment décrire cette sensation.

Poussée dans mes retranchements, je dirais que, d'une certaine façon, j'avais l'impression de connaître déjà Charles Farraday. Ce qui est évidemment ridicule.

Pas aussi ridicule, toutefois, que l'attitude de ses cousines, qui roucoulaient, frétillaient et battaient des cils. De toute évidence, elles avaient décidé que « cousin Charles » n'était plus un monstre, et que si quelqu'un devait l'épouser, ce serait l'une d'entre elles.

— Bonjour, monsieur Farraday, le saluai-je en réprimant une envie irrésistible de sourire.

— Bonjour, mademoiselle Crane, répondit-il, affichant la même expression que moi.

Il s'inclina pour me baiser la main, à la profonde consternation de Dulcie, debout à côté de moi.

De nouveau, il me faut insister : je ne suis pas romantique. Il n'empêche que mes entrailles effectuèrent une petite cabriole lorsque ses lèvres effleurèrent ma peau.

— Je crains d'être vêtue pour monter à cheval, lui dis-je en désignant ma tenue.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Effectivement.

Je jetai un regard de regret à ses cousines, dont les toilettes délicates n'étaient pas appropriées à la pratique d'un quelconque exercice.

— Il fait si beau, murmurai-je.

— Jeunes filles, reprit ma mère en embrassant les quatre sœurs d'un regard impérieux, pourquoi ne pas me tenir compagnie pendant qu'Amanda et votre cousin vont se promener ? J'ai promis à votre mère qu'elle lui montrerait les environs.

Antonia ouvrit la bouche pour protester. Mais elle ne faisait pas le poids face à Éloïse Crane. D'autant que celle-ci ajouta :

— Oliver ne va pas tarder à descendre.

Ce qui régla l'affaire. Avec un parfait ensemble, les quatre jeunes filles s'alignèrent sur le sofa, un même sourire placide sur le visage.

J'en éprouvai presque de la pitié pour Oliver.

— Je ne suis pas venu avec mon cheval, déplora M. Farraday.

— Ce n'est pas grave, assurai-je. Nos écuries sont bien pourvues. Je suis certaine que nous vous trouverons une monture adaptée.

Et hop ! nous quittâmes le salon, puis la maison, puis nous tournâmes à l'angle de la maison vers les écuries et alors…

M. Farraday s'adossa brusquement au mur en éclatant de rire.

— Oh, merci ! dit-il avec force. Merci, merci, merci !

Devais-je feindre l'ignorance ? Dans le cas contraire, je m'exposais à offenser ses cousines, ce que je préférais éviter. Comme je l'ai déjà dit, je n'éprouve pas d'antipathie particulière pour les sœurs Brougham, même si je les trouvais un peu ridicules cet après-midi.

— Dites-moi que vous savez monter à cheval, reprit-il.

— Bien sûr.

Il indiqua la maison d'un geste.

— Aucune d'entre elles n'en est capable.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ce n’est pas vrai, répliquai-je, perplexe, car j’étais sûre de les avoir vues en tenue d’équitation.

— Elles peuvent se tenir sur une selle, répliqua-t-il avec, dans le regard, une lueur de défi, mais elles ne savent pas monter.

— Je vois, murmurai-je.

Je réfléchis quelques secondes avant d’ajouter :

— Moi, si.

Il m’observa avec un discret sourire en coin. Ses yeux étaient d’un joli vert mousse pailleté de brun. De nouveau, j’eus cette étrange sensation d’un accord silencieux.

J’espère ne pas paraître prétentieuse, mais le fait est que je me défends plutôt bien dans certains domaines. Je sais tirer au pistolet (quoique pas à la carabine, et pas aussi bien que ma mère, qui est d’une adresse terrifiante) ; je suis capable d’effectuer des additions deux fois plus vite qu’Oliver à partir du moment où j’ai un papier et un crayon ; je sais pêcher, nager et, mieux que tout, monter à cheval.

— Suivez-moi, lui dis-je avec un geste vers les écuries.

Il m’emboîta aussitôt le pas.

— Dites-moi, mademoiselle Crane, commença-t-il d’une voix amusée, quel pot-de-vin avez-vous touché pour être là cet après-midi ?

— Vous pensez que votre compagnie n’est pas une récompense suffisante ?

— Vous ne me connaissiez pas, souligna-t-il.

Nous venions de tourner dans l’allée menant aux écuries, et je fus heureuse de sentir souffler une brise légère.

— C’est vrai. En vérité, je me suis fait manipuler par ma mère.

— Vous admettez vous être fait manipuler, murmura-t-il. Intéressant.

— Vous ne connaissez pas ma mère.

— Non, je veux dire que je suis impressionné. La plupart des gens ne l’avouerait pas.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Comme je viens de le dire, vous ne connaissez pas ma mère, répétai-je avant de me tourner vers lui en souriant. Elle a sept frères et sœurs. Le jour où l'on parvient à se montrer plus retorse qu'elle, croyez-moi, on n'a pas le triomphe modeste.

Nous avions atteint la porte des écuries, mais je m'arrêtai sur le seuil.

— Et qu'en est-il de vous, monsieur Farraday ? Quel pot-de-vin avez-vous touché pour être ici cet après-midi ?

— Moi aussi, j'ai été victime d'une manœuvre déloyale. On m'a dit que j'échapperais à mes cousines.

Il ricana. Inconvenant, certes, mais inévitable.

— Elles ont attaqué juste au moment où je partais, expliqua-t-il avec une grimace.

— Elles sont redoutables, admis-je, le visage impassible.

— J'ai été vaincu par le nombre.

— J'avais cru comprendre qu'elles ne vous aimaient pas.

— Moi aussi. C'est la seule raison pour laquelle j'avais consenti à cette visite, précisa-t-il, les mains sur les hanches.

— Que leur avez-vous fait, exactement, lorsque vous étiez enfants ?

— La question serait plutôt : que m'ont-elles fait ?

Je m'abstins de prétendre que son appartenance au sexe fort lui donnait l'avantage. Quatre filles pouvaient aisément battre un garçon à plate couture. Moi-même, je m'étais bagarrée avec Oliver à d'innombrables reprises et, même s'il ne l'admettrait jamais, il avait perdu plus souvent qu'à son tour.

— Des grenouilles ? avançai-je en me rappelant les farces de mon enfance.

— Je l'admets, dit-il, l'air contrit.

— Des poissons morts ?

S'il garda le silence, son expression trahissait sa culpabilité.

J'essayais d'imaginer l'expression horrifiée de Dulcie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Qui fut la victime ? m’enquis-je.

— Les quatre.

Je pris une brève inspiration.

— En même temps ?

Il confirma d’un signe de tête, et je fus impressionnée.

Je suppose que la plupart des jeunes filles n’apprécie pas ce genre de farces, mais j’ai toujours eu un sens de l’humour particulier.

— Avez-vous déjà joué au fantôme de farine ? lui demandai-je.

Il haussa les sourcils et, je vous l’assure, il se pencha vers moi avec intérêt.

— Dites-m’en davantage.

Je lui ai donc parlé de notre mère, et de la fois où Oliver et moi avions tenté de l’effrayer pour qu’elle n’épouse pas notre père. Nous étions de vrais monstres. Pas juste des enfants espiègles, non, de véritables fléaux. À se demander comment notre père n’a pas envisagé la maison de redressement.

La plus mémorable de nos méchancetés fut de placer un seau de farine au-dessus de la porte d’Éloïse afin qu’elle soit saupoudrée de blanc au moment où elle sortirait dans le vestibule.

Sauf que nous avions rempli le seau à ras bord, et que le simple saupoudrage se transforma en véritable avalanche.

De plus, nous n’avions pas prévu qu’elle puisse recevoir le seau sur la tête.

Quand je dis que l’entrée d’Éloïse Bridgerton dans notre vie nous a tous sauvés, je ne plaisante pas. Oliver et moi avions désespérément besoin d’attention, et notre père, si adorable qu’il soit à présent, était incapable de faire front.

J’ai raconté tout cela à M. Farraday. C’était vraiment étrange. Je ne comprends pas comment j’ai pu lui parler aussi longtemps et en révéler autant. J’ai pensé que c’était dû au fait qu’il savait admirablement écouter,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

sauf que, plus tard, il m’a avoué que ce n’était pas le cas. Qu’en vérité, il se montrait épouvantable et avait coutume d’interrompre bien trop souvent son interlocuteur.

Ce qu’il ne fit pas avec moi. Je parlai, et il m’écouta, puis je l’écoutai quand il parla. Notamment de son frère Ian, doté d’un physique angélique et de manières exquises. Tout le monde se prosternait devant lui, bien que Charles fût l’aîné. Cependant, il ne réussissait pas à le détester parce que, malgré tous ses avantages, Ian était un garçon plutôt sympathique.

— Voulez-vous toujours monter à cheval ? finis-je par lui demander, car j’avais remarqué que le soleil commençait à descendre dans le ciel.

Combien de temps étions-nous restés là, à parler et à écouter, à écouter et à parler ?

À ma grande surprise, Charles répondit que non, que nous pourrions plutôt marcher.

Et c’est ce que nous fîmes.

Il faisait encore chaud dans la soirée. Le dîner terminé, je suis donc sortie. Le soleil avait sombré derrière l’horizon, mais la nuit n’était pas encore complètement tombée. Je me suis assise sur les marches du patio, à l’arrière de la maison, afin d’admirer les dernières lueurs du crépuscule, qui viraient du lavande au pourpre.

J’adore ce moment de la journée.

Je suis restée assise là un certain temps, au point que les étoiles ont commencé à apparaître, et que j’ai refermé les bras autour de mon buste parce qu’il commençait à faire frais. Je n’avais pas pris de châle, sans doute parce que je ne prévoyais pas de rester aussi longtemps dehors. Je m’apprêtais à rentrer lorsque j’entendis quelqu’un approcher.

C’était mon père, qui revenait de sa serre. Il tenait une lanterne dans sa main pleine de terre. À sa vue, j’eus l’impression d’être de nouveau une enfant. Il était grand, costaud, et avant même son mariage avec Éloïse, alors

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

qu’il ne semblait pas savoir quoi dire à ses propres enfants, sa présence me rassurait toujours. Il était mon père, et il me protégerait. Il n’avait pas besoin de le dire, je le savais, c’est tout.

— Il est tard pour être encore dehors, observa-t-il en s’asseyant près de moi.

Après avoir posé sa lanterne sur le sol, il frotta ses mains sur son pantalon de travail pour les débarrasser de la saleté.

— Je réfléchissais.

Il hocha la tête puis, appuyant les coudes sur ses cuisses, il scruta le ciel.

— Des étoiles filantes, ce soir ?

— Non.

— Tu en as besoin ?

Je souris en moi-même. En fait, il me demandait si j’avais un vœu à faire. Nous faisions très souvent des vœux ensemble lorsque j’étais petite, mais cette habitude s’était perdue.

— Non, lui répondis-je.

Je me sentais portée à la réflexion – je pensais à Charles, et je m’interrogeais sur le fait qu’après avoir passé l’après-midi entier avec lui j’attendais avec impatience de le revoir le lendemain. Mais je n’avais pas de souhaits particuliers. Du moins, pas dans l’immédiat.

— Moi, j’ai toujours des vœux à faire, déclara-t-il.

— Vraiment ?

Je tournai la tête pour observer son profil. Je savais qu’il avait été terriblement malheureux avant de rencontrer Éloïse Bridgerton, heureusement tout cela était derrière lui. S’il existait un homme heureux et comblé par son existence, c’était bien lui.

— Que souhaitez-vous ? lui demandai-je.

— La santé et le bonheur pour mes enfants, avant toute chose.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Cela ne compte pas, protestai-je, sans pouvoir m’empêcher de sourire.

— Oh, tu plaisantes ? répliqua-t-il en me décochant un regard amusé. Je t’assure que c’est la première chose à laquelle je pense le matin, et la dernière avant de sombrer dans le sommeil.

— C’est vrai ?

— J’ai cinq enfants, Amanda, et chacun d’eux est fort et en bonne santé. Pour autant que je puisse en juger, vous êtes tous heureux. C’est sans doute pure chance que tout ait si bien tourné, mais je ne vais pas tenter le sort en souhaitant autre chose.

Sa déclaration me laissa songeuse. Il ne m’était jamais venu à l’idée qu’on puisse souhaiter quelque chose que l’on possédait déjà.

— Cela fait peur d’être parent ? risquai-je.

— Je ne connais rien de plus terrifiant au monde.

J’ignore à quelle réponse je m’attendais, mais pas à celle-là, c’est sûr. C’est alors que j’en pris conscience, il me parlait comme à une adulte. Je ne pense pas que ce soit arrivé auparavant. Ce soir, il était toujours mon père, et j’étais toujours sa fille, néanmoins j’avais franchi un seuil mystérieux.

J’en éprouvais à la fois de la nostalgie et de l’excitation.

Nous restâmes assis côte à côte encore quelques minutes, à repérer les constellations sans rien dire d’important. Puis, au moment où je m’apprêtais à rentrer, il reprit :

— Ta mère m’a raconté qu’un gentleman était venu te rendre visite, cet après-midi.

— Avec ses quatre cousines.

Il m’observa, les sourcils haussés, comme pour me reprocher silencieusement de traiter le sujet avec désinvolture.

— Oui, c’est vrai, acquiesçai-je alors.

— Il t’a plu ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ce fut avec une espèce de vertige, pas désagréable au demeurant, que je l'admis.

— Oui.

— Je vais devoir me procurer un très gros bâton, déclara-t-il après un silence.

— Pardon ?

— J'avais coutume de dire à ta mère que lorsque tu serais assez grande pour être courtisée, j'allais être obligé de chasser les messieurs *manu militari*.

— Vraiment ? murmurai-je, attendrie.

— Enfin, pas quand tu étais toute petite. Parce que tu étais tellement insupportable que je désespérais que quelqu'un veuille un jour de toi.

— Père !

Il rit doucement.

— Ne prétends pas que ce n'est pas vrai.

Comme il m'était effectivement difficile de le contredire, je gardai le silence.

— Mais quand tu es devenue plus âgée, enchaîna-t-il, et que j'ai commencé à voir la femme que tu deviendrais… Bonté divine, c'est là que j'ai trouvé le rôle de parent terrifiant.

— Et maintenant ?

— Maintenant, répondit-il après être resté songeur un instant, je peux seulement espérer t'avoir suffisamment bien élevée pour que tu prennes des décisions raisonnables. N'oublie cependant pas que, si jamais on s'avisait de te faire du mal, j'aurais ce bâton sous la main.

Je souris, puis je m'inclinai légèrement de manière à pouvoir poser la tête sur son épaule.

— Je vous aime, père.

— Moi aussi, je t'aime, Amanda.

Il tourna la tête pour déposer un baiser sur le sommet de mon crâne.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Au fait, j’ai bel et bien épousé Charles, et mon père n’eut pas à brandir son bâton une seule fois. Le mariage fut célébré six mois plus tard, après une cour très convenable et des fiançailles qui le furent un peu moins. Mais il est hors de question que je rapporte par écrit ce qui rendit ces fiançailles peu convenables.

Si ma mère insista pour avoir avec moi une conversation prénuptiale, celle-ci eut lieu la veille de la célébration, date à laquelle les éclaircissements proposés n’étaient plus vraiment nécessaires. Si je me suis gardée de le laisser paraître, j’ai eu toutefois l’impression que mon père et elle avaient, eux aussi, « fêté Pâques avant les Rameaux ». Je fus choquée. Vraiment choquée. Cela leur ressemblait si peu ! À présent que je connais les aspects physiques de l’amour, la simple pensée que mes parents…

C’est impensable.

La famille de Charles vit dans le Dorset, non loin de la mer. Mais comme son père est tout ce qu’il y a de plus vivant, nous avons loué une maison dans le Somerset, à mi-chemin entre sa famille et la mienne. Charles déteste la ville autant que moi. Il envisage de se lancer dans l’élevage de chevaux et, curieusement, il semblerait que la culture de plantes et l’élevage d’animaux ne soient pas sans points communs. Mon père et lui sont devenus de grands amis, ce qui est plaisant, sauf que, du coup, mon père nous rend visite assez souvent.

Notre nouvelle demeure n’est pas grande, et les chambres sont assez proches les unes des autres. Charles a inventé un jeu qu’il appelle : « Voyons jusqu’à quel point Amanda peut rester silencieuse. »

Ensuite, il s’attache à me faire toutes sortes de choses perverses… alors que mon père dort de l’autre côté du couloir !

C’est un monstre, mais je l’adore, surtout quand il…

Oh, attendez, je n’allais quand même pas écrire des choses pareilles ?

Sachez juste qu’à ce simple souvenir je souris jusqu’aux oreilles.

Et que cela ne figurait pas dans la conversation prénuptiale de ma mère.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il me faut admettre, je crois, que j’ai perdu, la nuit dernière. Je n’ai pas été du tout silencieuse.

Mon père n’a rien dit. Il est toutefois parti cet après-midi de manière plutôt impromptue en invoquant je ne sais quelle urgence botanique.

À ma connaissance, il n’y a pas d’urgence chez les plantes. Mais dès qu’il est parti, Charles a insisté pour inspecter nos roses, au cas où…

Sauf que les roses qu’il voulait inspecter étaient déjà coupées, et disposées dans un vase sur la commode de notre chambre.

— Nous allons jouer à un nouveau jeu, me chuchota-t-il à l’oreille. « Voyons jusqu’à quel point Amanda peut être bruyante. »

— Comment gagnerai-je ? Et quelle est la récompense ?

Je suis dotée d’un certain esprit de compétition, et Charles aussi. À mon avis, il est juste d’admettre que nous avons tous les deux gagné, cette fois-là.

Quant à la récompense… elle fut délicieuse.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# Francesca

J’avoue que lorsque j’ai rédigé les derniers mots de *Francesca*, je ne me suis même pas demandé si Francesca et Michael auraient des enfants. Leur histoire d’amour avait été si émouvante, si riche, que j’ai considéré, si l’on peut dire, que le chapitre était clos. Toutefois, dans les jours qui suivirent la publication du livre, les lectrices ont commencé à se manifester, et toutes voulaient savoir la même chose : Francesca avait-elle eu ce bébé qu’elle désirait si désespérément ?

Quand je me suis assise devant mon bureau pour écrire le second épilogue, je savais que c’était la question à laquelle je devais répondre…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle comptait de nouveau. Elle comptait, recomptait, encore et toujours.

Sept jours depuis ses dernières règles.

Six jours jusqu'à sa période de fertilité.

Entre vingt-quatre et trente et un jours avant qu'elle ne saigne de nouveau, à condition qu'elle n'ait pas conçu.

Ce qui serait probablement le cas.

Cela faisait trois ans qu'elle avait épousé Michael. Trois ans. Elle avait eu la douleur de voir arriver ses règles trente-trois fois. Elle les avait comptées, bien sûr, à coups de tristes petits traits sur un morceau de papier caché dans son bureau, tout au fond du tiroir du milieu, là où Michael ne le verrait pas.

Il en aurait été peiné. Non parce qu'il voulait un enfant, ce qui était le cas, mais bien plutôt parce qu'*elle* en désirait un ardemment. Il le voulait pour elle. Peut-être davantage que pour lui-même.

Francesca essayait de cacher son chagrin. Elle s'efforçait de sourire à la table du petit déjeuner, et de faire comme si le linge entre ses cuisses n'avait aucune importance. Toutefois Michael lisait toujours sa déception dans son regard, et il semblait encore plus affectueux ces jours-là. Il l'embrassait plus souvent sur le front.

Elle s'exhortait à savourer sa chance. Et il est vrai qu'elle avait de la chance, beaucoup de chance. Elle était Francesca Bridgerton Stirling, comtesse de Kilmartin, entourée de deux familles aimantes – celle où elle était née, et celle qu'elle avait gagnée, à deux reprises, en se mariant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle avait un mari que la plupart des femmes ne pouvait que lui envier. Beau, drôle, intelligent, et aussi follement amoureux d'elle qu'elle l'était de lui. Michael la faisait rire. Avec lui, chaque jour était une joie, chaque nuit une aventure. Elle adorait parler avec lui, se promener avec lui, ou simplement rester assise dans la même pièce et échanger avec lui des regards furtifs, alors que tous deux prétendaient être en train de lire.

Elle était heureuse, vraiment. Et si elle n'avait jamais de bébé, au moins avait-elle cet homme – cet homme formidable, merveilleux, miraculeux, qui la comprenait si bien qu'elle en avait parfois le souffle coupé. Il la connaissait intimement et ne cessait pourtant jamais de la surprendre et de la stimuler.

Elle l'aimait de toutes ses forces, ce qui, la plupart du temps, était suffisant.

Mais tard le soir, lorsqu'il avait sombré dans le sommeil et qu'elle demeurait éveillée, blottie contre lui, elle ressentait un vide dont elle craignait que ni l'un ni l'autre ne puisse jamais le remplir. Elle posait la main sur son ventre, et elle le sentait, toujours aussi plat, qui se moquait d'elle en refusant de lui donner la seule chose à laquelle elle aspirait.

Et c'est alors qu'elle pleurait.

Il devait exister un nom pour cela, songea Michael alors que, debout devant la fenêtre, il regardait Francesca disparaître derrière la colline qui séparait leur domaine de celui des Kilmartin. Il devait y avoir un nom pour cette douleur particulière, qui s'apparentait à une torture. Tout ce qu'il désirait au monde, c'était de rendre Francesca heureuse. Oh, bien sûr, il y avait d'autres choses ! La paix, la santé, la prospérité pour ses métayers, des hommes compétents et intègres sur le siège de Premier ministre pour les siècles à venir, etc.

Cela dit, ce qu'il voulait, c'était le bonheur de Francesca.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il l’aimait, il l’avait toujours aimée, et rien n’aurait dû être plus simple. Il aurait remué ciel et terre, si c’était en son pouvoir, pour la rendre heureuse.

Hélas, la seule chose qu’elle souhaitait par-dessus tout, à laquelle elle aspirait désespérément, et qui provoquait en elle cette douleur qu’elle s’efforçait si vaillamment de cacher, il semblait incapable de la lui donner.

Un enfant.

Curieusement, il commençait à éprouver la même douleur.

Au début, il ne l’avait ressentie qu’indirectement. Francesca voulait un enfant et, en conséquence, il en voulait un aussi ; elle voulait devenir mère et, en conséquence, il voulait qu’elle le devienne.

Non seulement il souhaitait lui donner ce qu’elle souhaitait, mais aussi, égoïstement, être l’homme qui le lui offrirait.

Ces derniers temps, cependant, il commençait lui aussi à être affecté. Lorsqu’ils rendaient visite à l’un ou l’autre de ses nombreux frères et sœurs, tous deux se retrouvaient aussitôt entourés de leur progéniture. Les enfants criaient « oncle Michael ! » en tirant sur sa jambe de pantalon, ils hurlaient de rire lorsqu’il les projetait dans les airs et ils imploraient toujours encore une minute, encore un tour, encore un bonbon à la menthe.

Les Bridgerton étaient merveilleusement prolifiques. Ils semblaient capables de mettre au monde tous les enfants qu’ils désiraient. Et même un supplémentaire, éventuellement, pour faire bonne mesure.

Tous, sauf Francesca.

Cinq cent quatre-vingt-quatre jours plus tard, Francesca descendit de la voiture des Kilmartin, et inhala une grande bouffée de l’air frais, tonique, de la campagne du Kent. Le printemps était déjà bien avancé, mais si elle sentait la chaleur du soleil sur ses joues, des bourrasques intermittentes conservaient quelques dernières réminiscences de l’hiver. Cela ne gênait pas Francesca, qui avait toujours aimé le picotement du vent froid sur sa

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

peau. Michael, en revanche, détestait cela – il se plaignait toujours de ne pas s'être vraiment réhabitué à vivre dans un climat froid après tant d'années passées en Inde.

Elle était désolée qu'il n'ait pu faire avec elle le long voyage depuis l'Écosse, pour le baptême du bébé de Hyacinthe, Isabella. Il y assisterait, bien sûr. Michael et elle ne manquaient jamais les baptêmes de leurs neveux et nièces. Mais des affaires à traiter à Édimbourg l'avaient obligé à retarder son départ. Francesca aurait pu, elle aussi, différer son voyage. Cependant, cela faisait de nombreux mois qu'elle n'avait pas vu sa famille, et celle-ci lui manquait.

C'était d'autant plus drôle que lorsqu'elle était plus jeune elle n'avait qu'une envie : s'en aller, avoir sa propre maison, sa propre identité. Alors que maintenant, à mesure que ses neveux et nièces grandissaient, elle se surprenait à leur rendre visite plus souvent. Elle ne voulait manquer aucune étape importante de leur développement. Elle se trouvait justement chez Colin lorsque sa fille Agatha avait fait ses premiers pas. Quelle émotion ! Et même si elle avait pleuré en silence dans son lit, cette nuit-là, les larmes qui brillaient dans ses yeux lorsqu'elle regardait Agatha tituber et rire avaient été de pure joie.

Si elle ne devait jamais être mère, au moins connaîtrait-elle ces instants. Elle n'imaginait pas une existence sans eux.

Francesca sourit tandis qu'elle tendait sa cape au valet de pied, puis elle emprunta les couloirs familiers d'Aubrey Hall. Une grande partie de son enfance s'était déroulée ici, ainsi qu'à Bridgerton House, leur résidence londonienne. Si Anthony et sa femme avaient effectué quelques changements, les lieux demeuraient en grande partie les mêmes. Les murs étaient toujours d'un crème imperceptiblement teinté de pêche, et le Fragonard que son père avait offert à sa mère pour son trentième anniversaire était toujours accroché au-dessus d'une console, en face de la porte du salon rose.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Francesca !

C’était sa mère, qui se levait du fauteuil qu’elle occupait dans ledit salon pour venir à sa rencontre.

— Depuis quand es-tu là, sur le seuil ? s’enquit Violet.

— Pas longtemps, assura Francesca en l’embrassant. J’admirais le tableau.

Toutes deux reportèrent les yeux sur le Fragonard.

— Il est magnifique, n’est-ce pas ? murmura sa mère avec un sourire nostalgique.

— Je l’adore, déclara Francesca. Je l’ai toujours aimé. Il me fait penser à papa.

Violet l’observa avec surprise.

— Ah bon ?

Francesca pouvait comprendre sa réaction. Il s’agissait du portrait d’une jeune femme tenant un bouquet de fleurs auquel était attaché un petit billet. Ce n’était pas un sujet très masculin. Toutefois, la jeune fille regardait par-dessus son épaule avec une expression malicieuse, comme s’il suffisait d’une infime provocation pour qu’elle se mette à rire. Francesca n’avait guère de souvenirs des relations entre ses parents. Elle n’avait que six ans à la mort de son père. Mais elle se rappelait les rires. L’écho de celui de son père, libre et chaleureux, vivait en elle.

— Je pense que votre mariage devait ressembler à cela, dit-elle en désignant le tableau.

Après avoir reculé d’un pas, Violet inclina la tête de côté.

— Je crois que tu as raison, en convint-elle, l’air ravie de cette découverte. Je n’y avais jamais pensé.

— Vous devriez ramener ce tableau avec vous à Londres, reprit Francesca. Il vous appartient, n’est-ce pas ?

Violet rougit et, l’espace d’un instant, Francesca eut la vision de la jeune fille qu’elle avait dû être.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oui, il m’appartient, confirma-t-elle. Mais sa place est ici. C’est à Aubrey Hall que ton père me l’a offert. Et c’est à cet endroit, à la place d’honneur, que nous l’avons accroché ensemble.

— Vous étiez très heureux, dit Francesca.

Ce n’était pas une question, juste une observation.

— Tout comme toi.

Francesca hocha la tête. Violet lui prit alors la main et la tapota tandis qu’elles continuaient de contempler le tableau. Elle savait exactement à quoi pensait sa mère : à son infertilité, et au fait qu’elles semblaient avoir conclu un accord tacite pour ne jamais l’évoquer. Et franchement, à quoi cela aurait-il servi ? Que pourrait dire Violet pour la réconforter ?

Francesca ne pouvait rien dire non plus, sous peine d’ajouter au malaise de sa mère. Aussi, comme d’habitude, demeurèrent-elles côte à côte, songeant à la même chose sans en parler, et se demandant laquelle des deux souffrait le plus.

Aux yeux de Francesca, ç’aurait dû être elle – après tout, le ventre stérile était le sien. Mais peut-être que le chagrin de sa mère était plus aigu. En tant que *mère*, Violet pleurait les rêves perdus de son enfant. Qu’y avait-il de plus douloureux ? Ironiquement, Francesca n’en saurait jamais rien. Elle ne saurait jamais ce que c’était, d’avoir de la peine pour son enfant, puisqu’elle ne saurait jamais ce que c’était qu’être mère.

Elle avait presque trente-trois ans et ne connaissait aucune femme ayant atteint cet âge sans avoir conçu d’enfants. Apparemment, les enfants venaient tout de suite ou jamais.

— Hyacinthe est arrivée ? s’enquit-elle, les yeux rivés sur l’œil pétillant de la jeune fille du tableau.

— Pas encore. Éloïse, en revanche, sera là bientôt. Elle…

Sa mère s’interrompit, mais pas avant que Francesca ait perçu son hésitation.

— Elle attend un bébé, c’est cela ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Un silence, puis :

— Oui.

— C’est merveilleux.

Et Francesca le pensait, au plus profond de son être. Elle ignorait juste comment prouver qu’elle était sincère.

Elle se refusa à regarder sa mère, car elle était sûre de se mettre à pleurer.

Après s’être raclé la gorge, elle pencha la tête, comme s’il y avait un coin du tableau qu’elle n’avait pas encore étudié.

— Qui d’autre ? demanda-t-elle.

Elle sentit sa mère se raidir légèrement. Violet s’interrogeait-elle sur l’opportunité de mentir ou de prétendre qu’elle n’avait pas vraiment compris ?

— Lucy, souffla-t-elle.

Francesca libéra alors sa main et fit face à sa mère.

— Encore ?

Cela faisait moins de deux ans que Lucy et Gregory étaient mariés, mais ce serait leur deuxième enfant.

Violet hocha la tête.

— Je suis désolée.

— Ne dites pas cela, protesta Francesca. Ce n’est pas un événement dont on doit se désoler.

— Non, se hâta de dire sa mère. Ce n’est pas ce que je voulais dire.

— Vous devriez être enchantée pour eux.

— Je le suis !

— Plus enchantée pour eux que désolée pour moi, insista Francesca, dont la voix se brisa.

— Francesca…

Violet tendit de nouveau la main vers elle, mais Francesca s’écarta.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Promettez-le-moi. Promettez-moi que vous serez toujours plus heureuse que désolée.

Violet lui adressa un regard impuissant, et Francesca se rendit compte qu'elle ne savait que dire. Sa vie durant, Violet Bridgerton avait été la plus sensible et la plus merveilleuse des mères. Elle semblait toujours savoir ce dont ses enfants avaient besoin, et à quel moment, qu'il s'agisse d'un mot affectueux, d'un encouragement, ou même de son légendaire coup de pied aux fesses.

Mais là, à cet instant, Violet était manifestement perdue. Et c'était à cause de Francesca.

— C'est moi qui suis désolée, maman, dit-elle d'une voix hachée. Je suis désolée, tellement désolée.

— Non, protesta Violet, qui l'entoura de ses bras.

Et cette fois, Francesca ne se déroba pas.

— Non, ma chérie, répéta Violet en lui caressant doucement les cheveux. Ne dis pas cela, je t'en prie.

Elle étreignit sa fille en murmurant des paroles apaisantes. Et quand les larmes de Francesca tombèrent sur l'épaule de sa mère, aucune des deux ne prononça un mot.

Lorsque Michael arriva, deux jours plus tard, Francesca s'était jetée dans les préparatifs pour le baptême de la petite Isabella. La conversation avec sa mère était, sinon oubliée, du moins reléguée dans un coin de son esprit. Après tout, il n'y avait là rien de nouveau. Francesca était tout aussi stérile que chaque fois qu'elle se rendait en Angleterre pour voir sa famille. La seule différence, cette fois, c'était qu'elle en avait parlé à quelqu'un.

Du moins, autant qu'elle en était capable.

Pourtant, c'était comme si un poids lui avait été enlevé. Lorsque les bras de sa mère s'étaient refermés autour d'elle, quelque chose s'était écoulé d'elle en même temps que ses larmes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et alors qu’elle pleurait toujours les enfants qu’elle n’aurait jamais, elle éprouvait pour la première fois depuis longtemps un bonheur sans conteste.

C’était si étrange, si merveilleux, qu’elle refusait tout net de s’interroger sur sa nature.

— Tante Francesca ! Tante Francesca !

Le sourire aux lèvres, Francesca se tourna vers sa nièce. Charlotte, la benjamine d’Anthony, fêterait ses huit ans dans un mois.

— Qu’y a-t-il, mon cœur ?

— Vous avez vu la robe du bébé ? Comme elle est longue !

— Oui, en effet.

— Et elle est pleine de volants !

— Les robes de baptême sont toujours très ornementées. Même les garçons sont couverts de dentelle.

— C’est un peu du gaspillage, déplora Charlotte avec un haussement d’épaules. Isabella, elle saura pas qu’elle a une aussi jolie robe.

— Mais nous, si.

Après un instant de réflexion, Charlotte répliqua :

— Sauf que moi, je m’en moque. Et toi ?

— Je crois que moi aussi, avoua Francesca avec un petit rire. J’aime Isabella, quels que soient les vêtements qu’elle porte.

Toutes deux se mirent à déambuler dans le jardin, ne s’arrêtant que pour cueillir les muscaris destinés à orner la chapelle. Elles avaient presque rempli le panier lorsque retentit le bruit caractéristique d’une voiture remontant l’allée.

— Je me demande qui c’est, fit Charlotte en se hissant sur la pointe des pieds, comme si cela pouvait l’aider à apercevoir le véhicule.

— Je ne sais pas, admit Francesca, car de nombreux membres de la famille étaient attendus dans l’après-midi.

— Peut-être que c’est oncle Michael ?

— Je l’espère.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je l’adore, oncle Michael, déclara Charlotte avec un soupir.

Francesca faillit éclater de rire en voyant s’allumer, dans les yeux de sa nièce, une étincelle qu’elle avait déjà vue briller des centaines de fois.

Les femmes adoraient Michael. Et apparemment, même les petites filles de presque huit ans n’étaient pas insensibles à son charme.

— C’est vrai qu’il est séduisant, dit-elle avec un détachement feint.

— Oui, peut-être, concéda Charlotte avec un haussement d’épaules.

Francesca s’efforça de ne pas sourire.

— Peut-être ?

— *Moi*, je l’aime bien parce qu’il me fait tourner dans les airs quand papa regarde pas.

— Il aime contourner les règles.

— Je sais, dit Charlotte avec un grand sourire. C’est pour ça que je le raconte pas à papa.

Francesca n’avait jamais considéré Anthony comme particulièrement sévère. Il était cependant à la tête de la famille depuis plus de vingt ans, et cette expérience lui avait peut-être donné un certain goût pour l’ordre et la discipline.

Et, il fallait le reconnaître, il aimait endosser les responsabilités.

— Ce sera notre secret, décida Francesca, qui se pencha pour chuchoter à l’oreille de sa nièce : Tu peux venir nous rendre visite en Écosse quand tu veux. Nous contournons les règles tout le temps.

Charlotte ouvrit de grands yeux.

— C’est vrai ?

— Quelquefois, nous prenons un petit déjeuner en guise de dîner.

— Oooooh ! murmura la fillette, extatique.

— Et nous marchons sous la pluie.

— Tout le monde marche sous la pluie !

— Certes, mais quelquefois, nous *dansons*.

Charlotte fit un pas en arrière.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je peux partir avec vous maintenant ?

— Il faudra demander à tes parents, mon cœur, répondit Francesca en riant. Mais si tu veux, nous pouvons danser tout de suite, ajouta-t-elle en lui prenant la main.

— Ici ? Mais tout le monde peut nous voir, fit remarquer Charlotte.

Francesca balaya le jardin du regard.

— Je ne vois personne. Et même s'il y avait quelqu'un, qui s'en soucierait ?

Charlotte pinça les lèvres. Francesca voyait quasiment les rouages de son cerveau cliqueter.

— Pas moi ! finit par annoncer Charlotte, avant de glisser son bras sous le sien.

Elles dansèrent une petite gigue, suivie par une danse traditionnelle écossaise, puis elles sautèrent, tournèrent et ne s'arrêtèrent que lorsqu'elles furent hors d'haleine.

— Oh, si seulement il pleuvait ! hoqueta la petite fille en riant.

— Et alors, où serait le plaisir ? fit une voix masculine.

— Oncle Michael ! s'écria Charlotte, qui s'élança vers lui.

— Et je suis instantanément oubliée, fit remarquer Francesca avec un sourire ironique.

Michael la gratifia d'un regard aimant par-dessus la tête de leur nièce.

— Pas par moi, murmura-t-il.

— Tante Francesca et moi, on dansait, lui expliqua Charlotte.

— Je sais. Je vous ai vues depuis la maison. J'ai particulièrement aimé la nouvelle.

— Quelle nouvelle ?

Michael affecta d'être déconcerté.

— Eh bien, la nouvelle danse que vous avez inventée…

— On n'a pas inventé de nouvelles danses, répliqua Charlotte, les sourcils froncés.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ah bon ? Pourtant, je n’avais jamais vu celle où vous vous jetez sur l’herbe.

Francesca se mordit la lèvre pour ne pas sourire.

— On est tombées, en fait, oncle Michael.

— Non ?

— Si !

— C’était une danse très énergique, confirma Francesca.

— Dans ce cas, vous devez être exceptionnellement gracieuses, parce qu’on aurait vraiment dit que vous le faisiez exprès.

— Pas du tout ! répliqua Charlotte avec animation. On est vraiment tombées. Par accident !

— J’imagine que je dois te croire, soupira-t-il. Mais uniquement parce que je sais que tu es bien trop honnête pour mentir.

Charlotte le regarda dans les yeux avec une expression attendrissante.

— Je vous mentirais jamais, oncle Michael.

— Ta mère a dit que c’était l’heure de manger, dit-il en la reposant sur le sol après l’avoir embrassée sur la joue.

— Mais vous venez juste d’arriver !

— Je n’ai pas l’intention de repartir. Et tu as besoin de reprendre des forces après toutes ces danses.

— J’ai pas faim.

— Dommage, parce que je pensais t’apprendre à valser cet après-midi. Et tu ne peux certainement pas valser l’estomac vide.

Charlotte ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— C’est vrai ? Papa dit que je dois attendre d’avoir dix ans pour apprendre.

Michael lui décocha l’un de ces sourires en coin qui faisaient fondre Francesca.

— Nous ne sommes pas obligés de le lui dire, si ?

— Oh, oncle Michael, je vous adore ! s’écria Charlotte avec ferveur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Puis, après l’avoir étreint avec emportement, elle s’élança vers la maison.

— Et une autre vient de tomber, commenta Francesca, qui secoua la tête tout en suivant sa nièce des yeux.

Michael lui prit la main pour l’attirer à lui.

— Qu’est-ce que c’est censé signifier ?

Avec un petit sourire, puis un petit soupir, Francesca déclara :

— Moi non plus, je ne te mentirais jamais, tu sais.

Il lui donna un baiser fougueux.

— J’espère bien.

Les yeux plongés dans ses yeux gris, elle s’abandonna contre lui.

— Aucune femme ne te résiste, apparemment.

— Quelle chance j’ai, dans ce cas, d’être tombé sous le charme d’une seule !

— C’est moi qui ai de la chance.

— C’est vrai, en convint-il, jouant les modestes. Mais il m’était difficile de le dire moi-même.

Elle lui donna une petite tape sur le bras et, en retour, il l’embrassa.

— Tu m’as manqué.

— Toi aussi.

— Et comment va le clan Bridgerton ? s’enquit-il en glissant son bras sous le sien.

— En pleine forme, répondit Francesca. Je passe un excellent moment, en fait.

— En fait ? répéta-t-il, l’air vaguement amusé.

Francesca l’entraîna dans la direction opposée à celle de la maison. Privée depuis plus d’une semaine de sa compagnie, elle n’avait pas envie de le partager tout de suite avec les autres.

— Que veux-tu dire ?

— Tu as dit « en fait ». Comme si tu étais étonnée ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Bien sûr que non.

Après réflexion, cependant, elle ajouta prudemment :

— Je passe toujours un bon moment lorsque je rends visite à ma famille.

— Mais… ?

— Mais c’est encore mieux cette fois. Je ne sais pas pourquoi, assura-t-elle avec un haussement d’épaules.

Ce n’était pas précisément la vérité. Lors de cet instant avec sa mère, il y avait eu quelque chose de… magique dans ses larmes.

Elle ne pouvait toutefois pas raconter la scène à Michael. Il n’entendrait que le mot « larmes » et rien d’autre. Il s’inquiéterait, elle s’en voudrait terriblement, et elle en avait assez de tout cela.

Du reste, c’était un homme. Il ne pouvait pas comprendre, de toute façon.

— Je me sens heureuse, reprit-elle. Quelque chose dans l’air, sans doute.

— Le fait est que le soleil brille, observa-t-il.

Elle le poussa de l’épaule d’un geste enjoué, puis s’adossa à un arbre.

— Les oiseaux chantent.

— Les fleurs fleurissent ? se moqua-t-il.

— Juste quelques-unes.

— La seule chose qui manque à cet instant, dit-il en laissant son regard errer sur le paysage, c’est un mignon petit lapin qui détale dans le champ.

Francesca sourit, puis elle leva son visage vers le sien.

— La splendeur de la nature est une chose merveilleuse.

— En effet. Tu m’as manqué, murmura-t-il d’une voix rauque de désir, avant de chercher ses lèvres.

Elle laissa échapper un petit gémissement lorsqu’il lui mordilla le lobe de l’oreille.

— Je sais. Tu me l’as dit.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Cela mérite d’être répété.

Mais elle ne se lasserait jamais de l’entendre. Francesca cherchait une repartie spirituelle pour le lui signifier lorsqu’elle se retrouva plaquée contre le tronc de l’arbre, une de ses jambes calée sur la hanche de Michael.

— Tu portes beaucoup trop de vêtements, grommela-t-il.

— Nous sommes un petit peu trop près de la maison, protesta-t-elle dans un souffle, le ventre contracté de désir tandis qu’il se pressait intimement contre elle.

— Il y a loin à aller pour ne plus être « trop près » ? murmura-t-il en lui remontant ses jupes.

— Non.

Il écarta la tête pour la scruter.

— Vraiment ?

— Mais oui.

Elle sourit, en proie à la sensation grisante d’être toute-puissante et malicieusement perverse. Elle voulait imposer sa volonté à cet instant, à Michael, à sa propre vie…

D’un geste impulsif, elle lui saisit la main et se mit à courir.

— Viens avec moi.

Bien qu’un peu déconcerté, il se laissa entraîner. Sa femme lui avait manqué. La nuit, le lit lui semblait vide et froid lorsqu’elle n’était pas à côté de lui. Même quand il était fatigué et que son corps n’exigeait rien d’autre que du repos, il aspirait à la présence de Francesca, à son odeur, à sa chaleur.

Entendre sa respiration lui avait manqué, de même que la manière dont le matelas réagissait différemment sous le poids d’un seul corps.

Même si elle était plus réservée que lui, et bien moins encline à user de mots passionnés, il savait qu’elle éprouvait la même chose. Il n’empêche qu’il fut agréablement surpris lorsqu’elle s’élança dans le champ. Et il

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

s’abandonna à sa volonté manifeste de prendre la direction des opérations, sachant que dans quelques minutes il serait en elle.

Elle s’arrêta au pied d’un monticule.

— Ici !

— Ici ? répéta-t-il, dubitatif, car il n’y avait rien, pas même un arbre, pour les protéger du regard d’un promeneur éventuel.

— Personne ne vient par ici, assura-t-elle en se laissant tomber sur le sol.

— Personne ?

— L’herbe est très moelleuse, poursuivit-elle d’un ton enjôleur.

— Je me garderai bien de te demander comment tu le sais…

— Pique-nique avec mes poupées ! se défendit-elle d’un air délicieusement scandalisé.

Michael enleva son manteau et l’étendit sur l’herbe en guise de couverture. Le sol présentait une légère inclinaison, laquelle serait sans doute plus confortable pour Francesca qu’un plan parfaitement horizontal.

Du regard, il lui indiqua le manteau. Elle ne bougea pas.

— Toi, se contenta-t-elle de dire.

— Moi ?

— Allonge-toi !

Michael ne se fit pas prier pour obtempérer. Et sans même lui donner le temps d’émettre un commentaire, ni même de respirer, elle s’installa à califourchon sur ses cuisses.

— Oh, bonté…

Il ne put achever car elle le fit taire d’un baiser brûlant, possessif, à la fois merveilleusement familier – Michael se délectait de tout connaître d’elle, depuis la rondeur de ses seins jusqu’au rythme de ses baisers – et un peu différent. Comme si sa femme était une autre, une Francesca nouvelle ou… *renouvelée*.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il porta la main à sa chevelure. Chez eux, il aimait retirer les épingles qui retenaient son chignon une à une, pour le plaisir de voir les boucles cascader sur ses épaules. Mais aujourd'hui, son désir était trop ardent pour qu'il ait la patience de…

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il quand Francesca repoussa sa main.

Entre ses paupières mi-closes, elle lui coula un regard sensuel.

— C'est moi qui commande.

Il sentit son sexe durcir davantage. Bonté divine, elle allait le tuer…

— Ne tarde pas trop, articula-t-il.

Elle n'eut pas l'air de l'écouter, cependant. Prenant tout son temps, elle lui déboutonna son pantalon, puis fit courir sa main sur son ventre.

— Francesca…

Un doigt. Ce fut tout ce qu'elle lui accorda. Le frôlement d'un doigt le long de sa virilité.

— C'est amusant, fit-elle remarquer en relevant les yeux.

Michael s'efforça de se concentrer sur sa respiration.

— Je t'aime, dit-elle à voix basse.

Elle se souleva alors, retroussa ses jupes sur ses cuisses et, avec une rapidité spectaculaire, elle le prit en elle jusqu'à la garde.

Il aurait voulu se mouvoir en elle, donner des coups de reins ou la renverser sur la couverture improvisée, mais elle le maintenait fermement. Quand il la regarda, elle avait les yeux fermés, comme si elle était absorbée en elle-même.

Son souffle était lent, régulier, et bruyant aussi. À chaque expiration, elle semblait peser davantage sur lui.

— Francesca, gémit-il, faute de savoir quoi faire.

Il souhaitait qu'elle bouge plus vite, ou plus fort, or elle se contentait d'imprimer à ses hanches un léger mouvement de va-et-vient qui constituait une délicieuse torture. Quand il l'empoigna par la taille avec l'intention

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

d’amplifier cette caresse, elle rouvrit les yeux et secoua la tête avec un sourire de félicité.

— J’aime bien comme cela, déclara-t-elle.

Lui voulait qu’il en soit autrement. Il avait *besoin* de quelque chose de différent. Mais elle paraissait si heureuse qu’il était incapable de lui refuser quoi que ce soit. Elle commença à être parcourue d’un frémissement, et ce fut étrange parce qu’il connaissait très bien les prémices de son orgasme et que cette fois, pourtant, il lui semblait à la fois plus doux et plus intense.

Elle ondula sur lui, puis laissa échapper un cri, avant de s’affaisser sur lui.

Alors, à son énorme surprise, Michael jouit à son tour. Il ne pensait pas être prêt, loin de là. Non pas qu’il lui eût fallu longtemps si elle lui avait permis d’aller et venir en elle. Mais ce fut sans avertissement qu’il explosa littéralement.

Ils demeurèrent immobiles un certain temps, offerts à la douce chaleur du soleil. Francesca avait le visage enfoui au creux de son cou, et il la tenait enlacée, émerveillé que des instants aussi parfaits puissent exister.

S’il en avait eu la possibilité, il serait resté ainsi pour toujours. Et il n’avait pas besoin de lui poser la question pour savoir qu’il en était de même pour elle.

Ils comptaient rentrer chez eux deux jours après le baptême. Trois semaines plus tard, ils n’avaient même pas commencé leurs bagages.

Ce fut la constatation qui traversa fugitivement l’esprit de Francesca tandis qu’elle regardait l’un de ses neveux en plaquer un autre au sol.

— Rien de cassé, j’espère ?

Francesca releva la tête pour sourire à sa sœur Éloïse, qui avait également choisi de s’attarder à Aubrey Hall.

— Non, répondit-elle, tressaillant comme le futur duc de Hastings – autrement connu comme Davey, âgé de onze ans – bondissait d’un arbre en

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

poussant un cri de guerre. Mais ce n’est pas faute d’essayer.

Éloïse s’assit à côté d’elle et offrit son visage au soleil, les yeux fermés.

— Je le jure, je mets mon chapeau dans une minute.

— Je n’arrive pas vraiment à comprendre les règles de ce jeu, avoua Francesca.

Éloïse n’ouvrit même pas les yeux.

— C’est parce qu’il n’y en a pas.

Francesca considéra le chaos d’un œil nouveau.

Oliver, le beau-fils d’Éloïse, douze ans, s’était emparé d’une balle – au passage, depuis quand y avait-il une balle ? – et traversait la pelouse en courant. Il parut atteindre son but, sans que Francesca puisse déterminer s’il s’agissait de l’énorme souche de chêne qu’elle connaissait depuis l’enfance, ou de Miles, deuxième fils d’Anthony, qui se tenait assis non loin, bras et jambes croisés. Il était déjà dans cette position à son arrivée, dix minutes plus tôt.

Quoi qu’il en soit, Oliver dut marquer un point car, après avoir jeté sa balle au sol, il se mit à sauter sur place en hurlant triomphalement. Et Miles devait être dans son équipe – Francesca comprit seulement alors qu’il y avait sans doute des équipes – parce qu’il bondit sur ses pieds et l’imita.

Éloïse ouvrit un œil.

— Rassure-moi, mon fils n’a tué personne ?

— Non.

— Et personne ne l’a tué ?

— Non plus, répondit Francesca, le sourire aux lèvres.

Avec un bâillement, Éloïse se rencogna dans son fauteuil.

— Bien.

— Éloïse…

Francesca hésita quant à la manière de formuler sa question. Mais elle n’en trouva aucune de satisfaisante.

— Mmm ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Est-ce qu’il t’arrive d’aimer Oliver et Amanda un peu…

— Moins ?

— Oui, moins.

Éloïse se redressa en ouvrant les yeux.

— Non.

— Vraiment ?

Francesca adorait ses neveux et nièces de toute son âme. Elle aurait donné sa vie pour n’importe lequel d’entre eux – Oliver et Amanda compris. Mais elle n’avait jamais mis d’enfant au monde, n’en avait jamais porté un dans son ventre ou, du moins, très peu de temps, et elle ignorait si cela faisait une différence. S’il existait une préférence.

Si elle avait un bébé, un bébé à elle, né de son sang et de celui de Michael, prendrait-elle soudain conscience que l’amour qu’elle éprouvait à présent pour Charlotte, Oliver, Miles et tous les autres, n’était qu’un souffle par rapport à ce qu’elle éprouverait pour son propre enfant ?

Cela ferait-il une différence ? Désirait-elle que cela fasse une différence ?

— Je pensais que ce serait le cas, reconnut Éloïse. Évidemment, j’ai aimé Oliver et Amanda longtemps avant d’avoir Pénélope. Comment aurait-il pu en être autrement ? Ils sont la chair et le sang de Phillip. Et puis… continua-t-elle, l’air songeuse, comme si elle n’y avait jamais réfléchi auparavant, ils sont… eux-mêmes. Et je suis leur mère.

Francesca ne put réprimer un sourire mélancolique.

— Il n’empêche, poursuivit Éloïse, qu’avant d’avoir Pénélope, et même quand j’étais enceinte d’elle, je pensais qu’il y aurait une différence. Cela dit, c’est bel et bien différent. Mais ce n’est pas « moins ». Ce n’est pas une question de niveau d’amour ou de quantité, ni même de… nature. Je ne peux pas l’expliquer, conclut-elle avec un haussement d’épaules.

Francesca reporta les yeux sur le jeu, qui semblait avoir repris avec une intensité nouvelle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je pense pourtant que tu as réussi, murmura-t-elle.

Un long silence suivit. Ce fut Éloïse qui le rompit.

— Tu ne… Tu n’en parles pas beaucoup.

Francesca secoua doucement la tête.

— Non.

— Tu souhaites en parler ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle après un instant, avant de tourner la tête vers sa sœur.

Elles s’étaient souvent chamaillées durant toute leur enfance, toutefois, sur beaucoup de points, Éloïse était comme son double. Elles se ressemblaient énormément, à part la couleur de leurs yeux, et elles fêtaient leur anniversaire le même jour, à une année d’intervalle.

Éloïse l’étudiait avec une curiosité tendre, une compassion qui, seulement quelques semaines auparavant, lui auraient brisé le cœur. À présent, c’était juste réconfortant. Francesca n’avait pas l’impression d’être prise en pitié, mais d’être aimée.

— Je suis heureuse, assura-t-elle.

Et c’était la stricte vérité. Pour une fois, elle ne ressentait pas ce vide douloureux, toujours sous-jacent. Elle avait même oublié de compter. Elle ne savait pas combien de jours s’étaient écoulés depuis ses dernières règles, et c’était diablement bon.

— Je déteste les chiffres, marmonna-t-elle.

— Je te demande pardon ?

Elle réprima un sourire.

— Non, rien.

Le soleil, qu’un léger nuage avait voilé, reparut brusquement. Éloïse se protégea les yeux de la main tout en s’adossant de nouveau à son fauteuil.

— Sapristi, je crois qu’Oliver vient de s’asseoir sur Miles !

Francesca éclata de rire puis se leva impulsivement.

— Tu crois qu’ils me laisseraient jouer ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sa sœur la regarda comme si elle était devenue folle, ce qui était peut-être le cas. Elle tourna le regard vers les garçons, revint à Francesca et se leva à son tour.

— Si tu y vas, j'y vais aussi.

— Tu ne peux pas, tu es enceinte, objecta Francesca.

— À peine, rétorqua Éloïse en pouffant. En outre, Oliver n'osera pas s'asseoir sur moi ! On y va ? ajouta-t-elle en lui tendant la main.

Francesca s'en empara et, ensemble, elles s'élancèrent sur la pelouse en poussant des cris enthousiastes.

— Si j'ai bien compris, tu as fait une forte impression, cet après-midi, dit Michael en se perchant sur le bord du lit.

Francesca ne bougea pas. Pas même une paupière.

— Je suis épuisée, souffla-t-elle.

— Et sale, ajouta-t-il lorsque son regard tomba sur le bas de sa robe.

— Je suis trop fatiguée pour me laver.

— À en croire Anthony, Miles est impressionné. Apparemment, tu lances plutôt bien, pour une fille.

— J'aurais été brillante si on m'avait avertie que je n'étais pas censée utiliser mes mains.

Michael s'esclaffa avant de s'enquérir :

— De quel jeu s'agissait-il, exactement ?

— Aucune idée. Tu pourrais me masser les pieds ? demanda-t-elle avec un soupir las.

Michael s'écarta un peu et remonta sa jupe sur ses mollets. Elle avait les pieds dégoûtants.

— Seigneur ! Tu as joué pieds nus ?

— Mes souliers me gênaient.

— Et Éloïse ? Elle s'est bien débrouillée ?

— Visiblement, elle lance comme un garçon, elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je croyais que vous n’étiez pas censés utiliser les mains ?

Francesca se redressa alors sur les coudes, l’air indignée.

— Cela dépend à quelle extrémité du terrain on se trouve. Tout le monde sait cela.

Il referma les mains sur l’un de ses pieds, non sans se promettre de les laver plus tard – ses mains, évidemment. Francesca était capable de s’occuper de ses pieds.

— J’ignorais que tu possédais un tel esprit de compétition, fit-il remarquer.

— C’est de famille, marmonna-t-elle. Non, non, là. Oui, *là* ! Plus fort. Oooohhhh…

— Pourquoi ai-je l’impression d’avoir déjà entendu cela ? Sauf que je m’amusais davantage…

— Tais-toi et continue de me masser les pieds.

— À votre service, Majesté, murmura-t-il.

Un titre qui fit manifestement plaisir à Francesca, s’il se fiait à son sourire.

Après une minute ou deux de silence, troublé uniquement par un gémissement ponctuel de Francesca, il demanda :

— Combien de temps veux-tu rester ici ?

— Tu es pressé de rentrer ?

— Des affaires m’attendent, quoique rien d’urgent. En fait, j’aime bien ta famille.

— En fait ? répéta-t-elle avec un sourire, les sourcils arqués.

— Eh oui ! Encore que j’aie été un peu intimidé lorsque ta sœur m’a battu au concours de tir.

— Elle bat tout le monde, depuis toujours. Mesure-toi à Gregory, la prochaine fois. Il est incapable de toucher un arbre.

Michael s’attaqua au second pied. Francesca avait l’air plus heureuse et détendue que jamais. Pas simplement à cet instant précis, mais aussi autour

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

de la table du dîner, ou lorsqu'elle poursuivait ses nièces et ses neveux dans le jardin, et même la nuit, lorsqu'ils faisaient l'amour dans leur gigantesque lit à baldaquin.

Il était disposé à rentrer à Kilmartin – une vieille demeure pleine de courants d'air, certes, mais qui était leur foyer. Cependant, il aurait accepté de s'attarder ici avec joie pour que Francesca demeure aussi resplendissante.

— Je crois que tu as raison, dit-elle.

— Bien sûr que j'ai raison. Euh, à quel sujet, exactement ?

— Il est temps de rentrer chez nous.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Je m'enquérais simplement de tes intentions.

— Tu n'as pas besoin de le préciser.

— Si tu veux rester…

— Non, le coupa-t-elle. Je veux rentrer. Retrouver notre maison.

Elle se redressa en position assise et ramena ses jambes sous elle.

— C'était bien, et ce séjour a été merveilleux, mais Kilmartin me manque.

— Tu es sûre ?

— Tu me manques, toi aussi.

Michael haussa les sourcils.

— Pourtant je suis là, devant toi.

Avec un sourire, elle s'inclina vers lui.

— Ce qui me manque, c'est de t'avoir pour moi toute seule.

— Il vous suffit d'un mot, milady. Quand vous voulez, où vous voulez, je vous enlève et je me soumets à vos désirs.

— Peut-être tout de suite, gloussa-t-elle.

Une excellente idée, selon Michael. Qui, par galanterie, s'obligea néanmoins à objecter :

— Je croyais que tu étais épuisée ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pas à ce point. Et pas si tu fais tout le travail.

— Voilà qui ne pose aucun problème, ma chère.

Il fit passer sa chemise par-dessus sa tête, s'allongea près de sa femme et la gratifia d'un long et voluptueux baiser. Puis il s'écarta avec un soupir satisfait et la contempla.

— Tu es belle, chuchota-t-il. Plus belle que jamais.

Elle lui adressa ce sourire sensuel qui signifiait qu'elle avait été comblée, ou qu'elle le serait sous peu. Un sourire qu'il adorait.

Il s'attaqua aux boutons qui fermaient le dos de sa robe. Mais alors qu'il en avait défait la moitié, une pensée lui traversa l'esprit.

— Attends… Tu peux ?

— Je peux quoi ?

Michael ne répondit pas immédiatement. Les sourcils froncés, il s'efforçait de compter mentalement.

— Tu n'es pas indisposée ?

Elle battit des paupières.

— Non, finit-elle par dire, l'air un peu déconcertée – non pas par la question de Michael, mais par sa propre réponse. Non.

Il changea de position afin de mieux voir son visage.

— Tu crois que… ?

— Je ne sais pas.

Elle clignait rapidement des yeux, à présent, et son souffle s'était accéléré.

— Je suppose que oui. Je pourrais…

Il se retint de pousser un hurlement de joie. C'était trop tôt.

— Quand crois-tu…

— … que je saurai ? Je l'ignore. Peut-être…

— … dans un mois ? Dans deux ?

— Peut-être deux. Ou plus tôt, je ne sais pas. Il pourrait ne pas tenir, ajouta-t-elle en posant la main sur son ventre.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oui, bien sûr, murmura-t-il.

— Mais il pourrait tenir…

— Oui !

Une envie de rire s’empara de lui, comme un vertige étrange qui naissait dans son ventre, s’amplifiait, ne demandant qu’à jaillir de sa bouche.

— Nous ne pouvons être certains, l’avertit-elle, alors qu’elle était visiblement aussi excitée que lui.

— Non, confirma-t-il, bien qu’il fût persuadé du contraire.

— Je ne veux pas espérer trop fort…

Elle pressa ses deux mains sur son ventre encore complètement plat.

— Tu sens quelque chose ? souffla-t-il.

Elle secoua la tête.

— C’est trop tôt, de toute manière.

Il le savait, bien sûr. Pourquoi avait-il posé la question ? C’est alors que Francesca proféra la chose la plus insensée :

— Mais il est là. Je le sais.

— Francesca…

Si elle se trompait, si son cœur se brisait de nouveau, il n’était pas sûr de le supporter.

— C’est vrai, dit-elle, et elle n’essayait pas de le convaincre, ni même de se convaincre elle-même.

D’une manière ou d’une autre, elle savait.

— Est-ce que tu te sens incommodée ?

Elle secoua la tête.

— Est-ce que tu… Seigneur, tu n’aurais pas dû jouer avec les garçons cet après-midi !

— Éloïse aussi a joué.

— Éloïse peut faire ce qu’elle veut. Ce n’est pas *toi*.

Le sourire qu’elle esquissa était celui d’une madone, il l’aurait juré.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne suis pas en porcelaine.

Michael se souvint de sa fausse couche, des années auparavant. Il ne s'agissait pas de son enfant à lui, pourtant il avait perçu sa douleur, brûlante, se refermer comme un poing autour de son cœur. Son premier mari – cousin de Michael – n'était mort que depuis quelques semaines, et tous deux étaient encore hébétés de chagrin. Quand elle avait perdu le bébé de John…

Comment survivraient-ils à une autre perte comme celle-là ?

— Francesca, tu dois faire attention, dit-il d'un ton pressant. Je t'en prie.

— Cela n'arrivera pas de nouveau, déclara-t-elle.

— Comment peux-tu le savoir ?

Elle haussa les épaules, l'air perplexe.

— Je ne saurais dire. C'est comme une conviction intime.

Il adressa une prière au Ciel. Pourvu qu'elle ne se trompe pas !

— Tu vas avertir ta famille ?

— Pas maintenant. Non pas que je craigne quoi que ce soit, se hâta-t-elle d'ajouter. Je veux juste…

Ses lèvres esquissèrent le plus adorable des petits sourires.

— Je veux juste le garder pour moi pendant quelque temps. Pour nous.

Il lui saisit la main et la porta à ses lèvres.

— « Quelque temps », c'est combien de temps ?

— Je ne sais pas. Vraiment…

## Un an plus tard…

Si Violet Bridgerton aimait autant tous ses enfants, elle les aimait différemment. Lorsqu'elle se languissait de l'un d'entre eux, en toute logique, c'était de celui qu'elle avait le moins vu. Raison pour laquelle elle

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

était nerveuse et impatiente tandis qu'elle attendait dans le salon d'Aubrey Hall que la voiture aux armes des Kilmartin remonte l'allée. Elle se levait toutes les cinq minutes pour aller regarder par la fenêtre.

— Elle a écrit qu'ils arriveraient aujourd'hui, la rassura Kate.

— Je le sais, répondit Violet avec un sourire penaud. C'est juste que je ne l'ai pas vue pendant une année entière. L'Écosse est loin, bien sûr, mais je n'avais encore jamais passé une année entière sans voir l'un de mes enfants.

— Vraiment ? C'est remarquable.

— Nous avons tous nos priorités, répliqua Violet, qui renonça à affecter un calme qu'elle ne ressentait pas.

Après avoir reposé sa broderie, elle s'approcha de nouveau de la fenêtre, et se tordit le cou lorsqu'elle crut voir quelque chose luire au soleil.

— Même quand Colin se rendait à l'étranger ? demanda Kate.

— Sa plus longue absence a été de trois cent quarante-deux jours, répondit Violet. Lorsqu'il voyageait autour de la Méditerranée.

— Vous avez compté ?

Violet haussa les épaules.

— Je ne peux pas m'en empêcher.

Elle se souvint des comptes qu'elle effectuait lorsque ses enfants vivaient encore sous son toit – notamment lors des sorties, quand elle s'assurait au moment du retour que sa progéniture était au complet.

— Cela aide à ne pas se sentir submergée.

Avec un sourire, Kate s'inclina pour balancer le berceau à ses pieds.

— Je ne me plaindrai jamais d'avoir à élever quatre enfants.

Violet retraversa la pièce pour aller se pencher sur sa dernière petite-fille. L'arrivée de Mary avait été une surprise, si longtemps après Charlotte. Kate elle-même pensait en avoir fini avec les grossesses. Pourtant, dix mois plus tôt, elle s'était levée, elle s'était dirigée avec calme vers le pot de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

chambre, avait vidé le contenu de son estomac, et annoncé à Anthony : « Je crois que nous allons être de nouveau parents. »

C'est du moins ce qu'ils avaient raconté à Violet. Celle-ci mettait un point d'honneur à se tenir à l'écart des chambres à coucher de ses enfants adultes, sauf en cas de maladie ou de suites de couches.

— Je ne me suis jamais plainte, murmura Violet.

Kate ne l'entendit pas, mais c'était voulu. Souriant, Violet contempla la petite Mary, qui dormait paisiblement. Puis elle regarda Kate.

— Je pense que votre mère aurait été ravie.

Kate hocha la tête, le regard légèrement embué. Sa mère – en réalité sa belle-mère, mais Mary Sheffield s'était occupée d'elle dès son plus jeune âge – était décédée un mois avant qu'elle découvre qu'elle était enceinte.

— Je sais que c'est ridicule, dit-elle en se penchant de nouveau pour étudier le visage de sa fille, pourtant je jurerais qu'elle lui ressemble un peu.

Violet cilla, puis inclina la tête de côté.

— Vous avez raison.

— Quelque chose dans les yeux…

— Non, c'est le nez.

— Vous croyez ? Pour ma part… Oh, regardez ! s'exclama Kate, l'index pointé vers la fenêtre. N'est-ce pas la voiture de Francesca ?

Violet se redressa et se rua vers ladite fenêtre.

— Si ! Je vais les attendre dehors.

Elle attrapa son châle et s'élança en direction du vestibule. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait vu Francesca ! Ce n'était toutefois pas l'unique raison pour laquelle elle était si impatiente de la voir. Au cours de sa dernière visite, pour le baptême d'Isabella, Francesca avait changé. C'était difficile à expliquer, mais Violet avait senti que quelque chose s'était modifié en elle.

Francesca avait toujours été la plus silencieuse et la plus réservée de ses enfants. Si elle aimait sa famille, elle aimait aussi se tenir à l'écart. Elle

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

s’était forgé une identité propre, et menait sa vie comme elle l’entendait. Il n’était pas surprenant qu’elle ait choisi de ne pas s’épancher sur l’aspect le plus douloureux de son existence : sa stérilité. Pourtant la dernière fois, même si elles n’en avaient pas parlé explicitement, quelque chose était passé entre elles, et Violet avait presque eu l’impression d’avoir absorbé une partie de son chagrin.

Quand Francesca était repartie, les nuages qui voilaient le plus souvent son regard s’étaient dissipés. Avait-elle finalement accepté son sort ? Ou, simplement, appris à jouir de ce qu’elle possédait déjà ? Toujours est-il que, pour la première fois depuis longtemps, son bonheur semblait sans faille.

Violet traversa le vestibule en courant – franchement, à son âge ! – et ouvrit la porte d’entrée. La voiture des Kilmartin amorçait le dernier virage et, quelques secondes plus tard, elle s’arrêtait devant les marches du perron.

Derrière la vitre de la portière, Violet aperçut Michael, qui agita la main en la voyant.

— Dieu que vous m’avez manqué ! s’exclama-t-elle dès qu’il eut mis pied à terre. Vous devez me promettre de ne plus jamais laisser passer autant de temps.

— Comme si je pouvais vous refuser quoi que ce soit, répondit-il avant de déposer un baiser sur sa joue.

Puis il pivota et tendit la main pour aider Francesca à descendre.

Après avoir embrassé sa fille, Violet recula pour la contempler. Francesca était… resplendissante.

Elle irradiait littéralement.

— Vous m’avez manqué, maman, murmura-t-elle.

La réponse de Violet s’étrangla dans sa gorge. Elle pinça les lèvres pour s’obliger à contenir ses larmes. Pourquoi était-elle si émotive tout à coup ? Certes, cela faisait plus d’un an, mais n’avait-elle pas déjà surmonté trois cent quarante-deux jours d’absence ? Ce n’était pas tellement plus.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J’ai quelque chose pour vous, déclara Francesca dont les yeux, Violet l’aurait juré, brillaient également.

Se tournant vers la voiture, elle tendit les bras. Une femme de chambre apparut, chargée d’une espèce de paquet qu’elle remit avec précaution à sa maîtresse.

Violet en resta bouche bée. Seigneur Dieu, ce ne pouvait être…

— Maman, dit Francesca en lui présentant le précieux petit paquet, voici John.

Les larmes qui avaient attendu si patiemment dans les yeux de Violet commencèrent à couler.

— Francesca, chuchota-t-elle en prenant le bébé dans ses bras, pourquoi ne m’as-tu rien dit ?

À quoi Francesca, son exaspérante et impénétrable troisième fille, répondit :

— Je ne sais pas.

— Qu’il est beau, souffla Violet, sans songer un instant à lui reprocher d’avoir gardé un tel secret.

À cet instant, rien d’autre ne comptait que le tout petit garçon qui posait sur elle un regard d’une sagesse infinie.

— Il a tes yeux, déclara-t-elle à l’adresse de sa fille.

Le sourire que celle-ci lui adressa était presque stupide, comme si elle n’y croyait pas vraiment.

— Je sais.

— Et ta bouche.

— Je crois que vous avez raison.

— Et ton… Oh, mon Dieu, je pense qu’il a aussi ton nez !

— On m’a dit, intervint Michael d’un ton amusé, que j’avais également ma part dans sa création. Mais j’attends toujours d’en voir la preuve.

Francesca le regarda avec tant d’amour que Violet en eut presque le souffle coupé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il a ton charme, assura-t-elle.

Violet se mit à rire. Elle semblait ne plus pouvoir s'arrêter. Il y avait tant de bonheur en elle qu'il ne demandait qu'à déborder.

— Il est temps que nous présentions ce petit bonhomme à sa famille, décida-t-elle. Vous ne croyez pas ?

Comme Francesca faisait mine de récupérer son fils, Violet se détourna.

— Pas tout de suite.

Elle voulait le garder dans ses bras un peu plus longtemps. Peut-être jusqu'à mardi.

— Mère, il se peut qu'il ait faim.

— Il ne se gênera pas pour nous le faire savoir, rétorqua Violet.

— Mais…

— Je m'y connais un peu en bébés, Francesca Bridgerton Stirling. Par exemple, je sais qu'ils adorent leur grand-mère.

Elle baissa les yeux sur le petit John, qui émit un gloussement suivi de quelques gazouillis. Puis – Violet en aurait mis sa main au feu – il lui sourit.

— Viens avec moi, mon ange, chuchota-t-elle, j'ai tellement de choses à te raconter.

Derrière elle, Francesca se tourna vers Michael.

— Tu crois qu'elle nous le rendra avant la fin de notre séjour ?

Il secoua la tête avant de répliquer :

— Cela nous laissera plus de temps pour envisager de lui donner une petite sœur.

— Michael !

— Écoute donc ton mari, lança Violet sans se retourner.

— Bonté divine, marmonna Francesca.

Mais elle l'écouta bel et bien. Et neuf mois plus tard, elle souhaitait la bienvenue à Janet Helen Stirling.

Qui était le portrait craché de son père.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# Hyacinthe

S’il est une fin qui a fait hurler les lectrices, c’est celle de *Hyacinthe*, lorsque la fille de celle-ci trouve les diamants qu’elle-même cherche depuis plus de dix ans… et les remet là où ils se trouvaient. Je pense qu’une fille de Hyacinthe et de Gareth ne pouvait agir autrement. Que Hyacinthe (un sacré personnage, si je peux me permettre) ait eu une fille qui lui ressemble ne relève-t-il pas d’une espèce de justice immanente ?

Mais j’ai fini par tomber d’accord avec les lectrices : Hyacinthe méritait de retrouver les diamants… en fin de compte.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

## 1847, et la boucle est bouclée. Vraiment.

Hmmph.

Ainsi, c’était officiel : elle était devenue sa mère.

Assise sur une banquette capitonnée chez Mme Langlois, de loin la couturière la plus renommée de Londres, Hyacinthe St. Clair lutta contre l’envie d’enfouir son visage entre ses mains.

Elle compta jusqu’à dix, en trois langues, puis elle déglutit. Enfin, elle expira. Car, sincèrement, laisser exploser sa colère dans ce genre d’endroit serait gênant.

Dieu sait pourtant qu’elle mourait d’envie d’étrangler sa fille.

— Maman, dit Isabella en passant la tête par le rideau.

Hyacinthe nota qu’il s’agissait d’une déclaration, pas d’une question.

— Oui ?

Elle s’efforça d’afficher la placidité sereine d’une de ces pietà qu’elle avait vues lors de leur dernier voyage à Rome.

— Pas la rose.

Hyacinthe fit un geste de la main. Tout, plutôt que parler.

— Pas la violette non plus.

— Je ne crois pas avoir suggéré de violet, ne put-elle s’empêcher de murmurer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— La bleue ne va pas, et la rouge non plus, et, franchement, je ne comprends pas pourquoi la société insiste pour que l'on porte du blanc. Si tu veux mon avis…

Hyacinthe se tassa sur la banquette. Qui aurait deviné qu'être mère était à ce point usant ? Elle aurait pourtant dû y être habituée, à présent.

— … une fille devrait porter la couleur qui lui va au teint, et non pas celle qu'une rombière de l'Almack's imbue de son importance juge à la mode.

— Je suis tout à fait d'accord.

— C'est vrai ?

Le visage d'Isabella s'éclaira, et Hyacinthe eut le souffle coupé tant, à cet instant, elle ressemblait à sa propre mère. C'en était presque effrayant.

— Oui, répondit-elle. Il n'empêche que tu dois choisir au moins une robe blanche.

— Mais…

— Il n'y a pas de mais !

— Mais…

— Isabella…

Sa fille marmonna quelque chose en italien.

— J'ai entendu !

Isabella sourit, d'un sourire si suave que seule sa mère (certainement pas son père, qui admettait lui-même qu'elle le menait par le bout du nez) était capable d'en percevoir la fourberie sous-jacente.

— Mais as-tu compris ? demanda sa fille en battant des cils.

Sachant qu'elle serait prise au piège si elle mentait, Hyacinthe serra les dents et choisit de dire la vérité.

— Non.

— C'est bien ce que je pensais. Si cela t'intéresse, j'ai dit que…

— Pas…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Hyacinthe s’interrompit car, dans la crainte de ce que sa fille allait dire, elle avait ridiculement haussé le ton. Elle dut se racler la gorge avant de reprendre :

— Pas maintenant. Pas *ici*, insista-t-elle d’un air entendu.

Bonté divine, sa fille n’avait donc aucun sens des convenances ? Elle avait des opinions affirmées, et si Hyacinthe avait toujours apprécié une femme ayant des opinions, elle appréciait plus encore une femme sachant choisir son moment pour professer lesdites opinions.

Isabella émergea de la cabine vêtue d’une délicieuse robe blanche ornée d’une broderie vert sauge, dont Hyacinthe était persuadée qu’elle ne lui plaisait pas.

— Qu’est-ce que tu chuchotes ? s’enquit sa fille après s’être assise à côté d’elle sur la banquette.

— Je ne chuchotais pas, protesta Hyacinthe.

— Tes lèvres bougeaient.

— Ah bon ?

— Je t’assure.

— Si tu veux tout savoir, j’adressais mes excuses à ta grand-mère.

— Grand-mère Violet ? fit Isabella en jetant un regard à la ronde. Elle est ici ?

— Non, mais j’avais néanmoins des remords à son égard.

Isabella inclina la tête de côté, l’air interrogatrice.

— Pourquoi ?

— À cause de toutes ces fois où elle m’a dit : « J’espère que tu auras un enfant *comme toi*… », répondit Hyacinthe d’un ton las qu’elle trouva détestable.

— Et c’est le cas, répliqua Isabella, qui la surprit en effleurant sa joue d’un baiser. N’est-ce pas merveilleux ?

Le regard de Hyacinthe s’attarda sur sa fille. Isabella avait dix-neuf ans, et son entrée dans le monde, l’année passée, avait été un succès. Hyacinthe

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

admettait avec objectivité que sa fille était beaucoup plus jolie qu'elle. Elle avait des cheveux d'un magnifique blond vénitien, héritage d'un ancêtre depuis longtemps oublié. Et des boucles… C'était le cauchemar d'Isabella, mais Hyacinthe les adorait. Quand sa fille était petite, son visage était auréolé d'une crinière de minuscules anglaises absolument indomptables.

Et maintenant… Il arrivait à Hyacinthe de poser les yeux sur elle, de prendre conscience de la femme qu'elle était devenue, et une telle émotion l'étreignait qu'elle avait du mal à respirer. Jamais elle n'aurait imaginé qu'un amour comme celui-là, à la fois si violent et si tendre, puisse exister. En même temps, sa fille la rendait folle.

À cet instant précis, par exemple.

Isabella la regardait avec un sourire innocent. Trop innocent, à vrai dire. Elle baissa ensuite les yeux sur la jupe légèrement gonflante de la robe que Hyacinthe trouvait si jolie (et qu'elle-même détestait sans doute), et suivit d'un doigt distrait la broderie verte.

— Maman ?

Cette fois, il s'agissait d'une question, ce qui signifiait qu'Isabella voulait quelque chose. Et que, pour une fois, elle n'était pas certaine de la stratégie à employer pour l'obtenir.

— Penses-tu que cette année…

— Non.

Intérieurement, Hyacinthe adressa à sa propre mère ses plus sincères excuses. Bonté divine, était-ce ce que Violet avait dû affronter ? À *huit* reprises ?

— Tu ne sais même pas ce que j'allais te demander !

— Bien sûr que si. Quand donc apprendras-tu que je le sais toujours ?

— Ce n'est pas vrai.

— C'est plus vrai que ce n'est faux.

— Tu sais que, quelquefois, tu fais preuve d'une certaine arrogance ?

Hyacinthe haussa les épaules.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je suis ta mère.

Isabella pinça les lèvres. Hyacinthe jouit de quatre secondes entières de tranquillité avant qu'elle reparte à l'attaque :

— Mais cette année, penses-tu que nous pourrons…

— Nous ne ferons pas de voyage.

Isabella en demeura bouche bée, et Hyacinthe retint un cri de triomphe.

— Comment sais-tu…

— Je te l'ai dit, je le sais toujours, riposta Hyacinthe en lui tapotant la main. Et quand bien même je suis persuadée que nous prendrions tous plaisir à effectuer un petit voyage, nous resterons à Londres pour la saison. Et toi, ma fille, tu souriras, tu danseras, et tu te chercheras un mari.

Ici prenait place la réplique où elle disait qu'elle avait l'impression d'être devenue sa mère.

Hyacinthe soupira. Violet Bridgerton devait bien rire, à cet instant. Pour dire la vérité, cela faisait dix-neuf ans qu'elle riait bien.

« C'est tout toi, Hyacinthe, aimait-elle à répéter avec un grand sourire en ébouriffant les boucles d'Isabella. Ton portrait craché. »

— C'est tout vous, mère, murmura Hyacinthe, amusée malgré elle en imaginant l'expression de Violet. Et moi, je suis devenue votre portrait craché.

## Environ une heure plus tard. Gareth, lui aussi, a mûri et changé. Encore que, comme nous ne tarderons pas à le voir, pas comme il l'aurait fallu…

Installé confortablement dans son fauteuil, un verre de cognac à la main, Gareth St. Clair jeta un regard circulaire dans son bureau.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Incontestablement, un travail bien fait, exécuté en temps et en heure, procurait une immense satisfaction. C'était un sentiment qui ne lui avait pas été familier lorsqu'il était jeune, mais à présent, il le savourait pratiquement tous les jours.

Il lui avait fallu plusieurs années pour ramener la fortune des St. Clair à un niveau convenable. Lorsque son père – Gareth n'avait jamais pu se résoudre à l'appeler autrement – avait appris la vérité au sujet de sa naissance, il avait cessé ses pillages systématiques et pris ses distances. Aussi Gareth avait-il supposé que le pire avait été évité.

Toutefois, quand le titre lui était échu, il avait découvert que son héritage se limitait à des dettes, des hypothèques et des maisons qui avaient été vidées de tout objet de valeur ou presque. La dot de Hyacinthe, augmentée durant leur mariage par des investissements prudents, avait un peu contribué à rétablir la situation. Il n'empêche que Gareth avait dû travailler avec un acharnement et une constance dont il ne s'imaginait pas capable pour sortir sa famille de l'endettement.

Le plus drôle, c'était que cela lui avait plu.

Qui aurait pensé que lui, entre tous, éprouverait une telle satisfaction à travailler durement ? Ses affaires prospéraient, ses métayers étaient florissants, son bureau impeccablement rangé, ses livres de comptes à jour, et il pouvait retrouver n'importe quel document important en moins d'une minute.

Il avala une gorgée de cognac et savoura la sensation du feu velouté qui descendait dans sa gorge.

La vie n'aurait pu être plus parfaite.

George terminait ses études à Cambridge, Isabella se choisirait sûrement un mari cette année, et Hyacinthe…

Gareth ne put s'empêcher de rire. Hyacinthe était toujours Hyacinthe. Un peu plus posée avec l'âge, sans doute, ou peut-être était-ce juste la

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

maternité qui avait adouci ses angles vifs. Elle demeurait toutefois la même franche, imprévisible et délicieuse Hyacinthe.

Elle le rendait fou la moitié du temps, mais il en redemandait. Et s'il lui arrivait, en compagnie de ses amis, de soupirer et d'opiner lorsque tous se plaignaient de leurs épouses, il savait en secret qu'il était l'homme le plus chanceux de Londres. De toute l'Angleterre, même, bon sang. Du monde entier.

Après avoir posé son verre, il tambourina du bout des doigts sur la boîte joliment enrubannée placée au coin de son bureau. Un cadeau qu'il avait acheté le matin même chez Mme LaFleur, une couturière que Hyacinthe ne fréquentait pas, il le savait. Il voulait lui éviter l'embarras d'avoir affaire à des vendeuses qui auraient connu chaque pièce de lingerie qu'elle possédait.

De la soie française et de la dentelle de Belgique. En vérité, juste un petit morceau de soie française bordée d'une minuscule garniture de dentelle belge.

Hyacinthe serait divine vêtue – ou dévêtue – de cette parure.

Se renversant dans son siège, Gareth s'abandonna à sa rêverie. La nuit s'annonçait longue et voluptueuse. Peut-être même que…

Les sourcils haussés, il essaya de se rappeler l'emploi du temps de son épouse. Qui sait si ce ne serait pas l'après-midi qui serait long et voluptueux ? À quelle heure devait donc rentrer Hyacinthe ? Serait-elle accompagnée d'un des enfants ?

Il ferma les yeux pour mieux se la représenter plus ou moins déshabillée, puis dans diverses poses intéressantes et, enfin, se livrant à des activités absolument fascinantes.

Il réprima un grognement. Pourvu qu'elle rentre très vite à la maison, parce que son imagination s'emballait et…

— *Gareth !*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Le ton était tout sauf mélodieux. La brume érotique dans laquelle il baignait se dissipa irrémédiablement. Enfin, peut-être pas tout à fait. Certes, telle qu'elle lui apparaissait sur le seuil de son bureau, les yeux étrécis et la mâchoire serrée, Hyacinthe ne paraissait pas disposée à un après-midi crapuleux ; il n'empêche qu'elle était là, et que la bataille était donc à moitié gagnée.

— Ferme la porte, murmura-t-il en se levant.

— Tu sais ce qu'a fait ta fille ?

— Ta fille, tu veux dire ?

— Notre fille, grommela-t-elle.

Elle ferma néanmoins la porte.

— Ai-je envie de le savoir ?

— Gareth !

— Très bien, soupira-t-il. Qu'a-t-elle fait ?

Ils avaient déjà eu ce genre de conversation, bien sûr. Un nombre incalculable de fois. La réponse avait en général à voir avec le mariage, avec les vues peu conventionnelles d'Isabella sur le sujet et, évidemment, avec l'énervement que cette situation inspirait à Hyacinthe.

— Eh bien, ce n'est pas tant ce qu'elle a fait… commença Hyacinthe.

Gareth dissimula un sourire. Cela non plus, ce n'était pas nouveau.

— … que ce qu'elle refuse de faire.

— T'obéir au doigt et à l'œil ?

— Gareth !

— Je ne te suffis pas ? dit-il en s'approchant d'elle.

— Je te demande pardon ?

Il la prit par la main pour l'attirer doucement à lui.

— Moi, je t'obéis toujours au doigt et à l'œil.

Était-ce son ton suggestif, ou le regard dont il l'enveloppa ? Toujours est-il qu'elle répondit :

— Maintenant ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Puis elle tourna la tête vers la porte fermée.

— Isabella est en haut, ajouta-t-elle.

— Elle n’entendra rien.

— Mais elle pourrait…

— Il y a un verrou à la porte, murmura-t-il contre la peau tendre de son cou.

— Mais elle saura…

Gareth commença à déboutonner sa robe, une tâche à laquelle, en toute modestie, il excellait.

— C’est une fille intelligente, argua-t-il en reculant pour jouir du fruit de ses efforts lorsque le corsage tomba sur les hanches de Hyacinthe.

Il adorait lorsque sa femme ne portait pas de chemise.

— Gareth !

Il s’inclina et, sans lui laisser le temps d’objecter, happa entre ses lèvres la pointe rosée d’un sein.

— Oh, Gareth !

Comme elle s’amollissait entre ses bras, il la souleva et l’emporta jusqu’au sofa. Celui qui offrait les coussins les plus profonds.

— Tu en veux davantage ?

— Sapristi, oui, gronda-t-elle.

Il fourra la main sous ses jupes en murmurant :

— Que voilà une résistance de pure forme… Avoue-le, tu me désires toujours.

— Vingt ans de mariage, cela ne suffit pas comme aveu ?

— Vingt-deux ans. Et je veux l’entendre de ta bouche.

Elle gémit quand il glissa un doigt en elle.

— Presque toujours, concéda-t-elle. Je te désire presque toujours.

Il exhala un soupir théâtral, alors même que, le visage niché au creux de son cou, il souriait.

— Il va falloir que je travaille plus dur, dans ce cas.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Quand il releva la tête, elle fixait son entrejambe d’un regard malicieux, ayant visiblement renoncé à jouer les dames respectables.

— Beaucoup plus dur, acquiesça-t-elle. Et, pendant que tu y es, un peu plus rapide.

Comme il s’esclaffait, elle le morigéna :

— Chut !

Car si Hyacinthe se montrait dévergondée en privé, elle se souciait toujours des domestiques.

— Ne t’inquiète pas, assura-t-il, je ne ferai pas de bruit. Pas le moindre bruit.

D’un geste fluide, il lui retroussa ses jupes au-dessus de la taille avant d’insinuer la tête entre ses jambes.

— C’est toi, ma chérie, qui devras te contrôler.

— Oh… Oh… Ooooh…

— Encore ?

— Et comment !

Il se mit à la lécher. Elle avait un goût délicieux, et lorsqu’elle se tortillait, c’était toujours un immense plaisir.

Il sourit contre sa chair intime, puis dessina de la langue des petits cercles qui finirent par lui arracher un cri léger. Il adorait lui prodiguer ces caresses et l’amener, elle si brillante et prolixe, à en perdre la raison et l’usage des mots.

Vingt-deux ans. Qui aurait pensé qu’après vingt-deux ans il désirerait toujours cette femme, uniquement cette femme, et avec une telle intensité ?

— Oh, Gareth ! haleta-t-elle. Encore… Encore, Gareth…

Il redoubla d’efforts. Elle était près de jouir. Il connaissait tout d’elle, chacune de ses courbes, la manière dont elle bougeait quand elle était excitée, celle dont elle respirait quand elle le désirait.

L’orgasme la terrassa soudain et elle creusa les reins en gémissant, le corps parcouru de spasmes, avant de retomber sur le sofa.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il rit intérieurement lorsque Hyacinthe le repoussa. Elle n'y manquait jamais car elle prétendait qu'elle ne supporterait pas une autre caresse, qu'elle mourrait sûrement s'il l'empêchait de revenir à elle.

Après s'être écarté, il se blottit contre elle de manière à voir son visage.

— C'était bien, murmura-t-elle.

Il haussa un sourcil.

— « Bien » ?

— Très bien.

— Assez bien pour me rendre la pareille ?

— Oh, répliqua-t-elle avec une ombre de sourire, je ne sais pas si c'était bien *à ce point*.

Gareth porta la main à son pantalon.

— Je vais donc devoir t'offrir un *bis repetita*.

Comme elle entrouvrait les lèvres, il ajouta :

— Une variation sur le thème, si tu préfères.

— Que fais-tu ? demanda-t-elle après avoir relevé légèrement la tête pour voir.

Il lui adressa un sourire lascif.

— Je profite du fruit de mon labeur.

Elle poussa un cri étouffé quand il la pénétra, cri auquel le plaisir qu'il ressentit l'obligea à faire écho. Puis il songea à quel point il l'aimait.

Après quoi, il ne pensa plus à rien.

## Le jour suivant. Nous ne pensions pas vraiment que Hyacinthe abandonnerait, n'est-ce pas ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Tard dans l’après-midi, Hyacinthe se livra une fois de plus à son deuxième passe-temps favori. Encore que « favori » ne soit pas l’adjectif adéquat, pas plus que « passe-temps », le nom approprié. « Besoin lamentable et irrépressible » aurait été plus pertinent.

Hélas, oui, irrépressible ! déplora Hyacinthe avec un soupir.

Depuis combien de temps vivait-elle dans cette maison ? Quinze ans ?

Quinze ans et quelques mois, et elle cherchait toujours ces maudits bijoux.

On aurait pu penser qu’après tout ce temps elle aurait renoncé. N’importe qui d’autre à sa place aurait abandonné. Elle était forcée de reconnaître qu’elle ne connaissait personne d’aussi ridiculement entêté qu’elle.

À l’exception, peut-être, de sa propre fille. Hyacinthe n’avait jamais parlé des bijoux à Isabella, ne serait-ce que parce que celle-ci se lancerait à leur recherche avec une frénésie malsaine pour rivaliser avec elle. Elle n’en avait pas parlé non plus à son fils, George, parce qu’il en parlerait à Isabella. Et Hyacinthe ne parviendrait jamais à marier sa fille si elle apprenait qu’une fortune en bijoux était dissimulée dans sa maison.

Non pas qu’Isabella serait en proie à l’appât du gain. Hyacinthe la connaissait suffisamment pour savoir que, sur certains points – peut-être même les plus nombreux –, elle était exactement comme elle. Et la quête de Hyacinthe n’avait jamais été motivée par l’argent que représentaient les bijoux. Certes, elle admettait bien volontiers que Gareth et elle auraient l’usage de cet argent (c’était même encore plus vrai quelques années auparavant). Mais si elle les cherchait, c’était pour le principe. Pour la gloire. Pour pouvoir enfin refermer la main sur ces maudites pierres et les brandir sous le nez de son mari en disant :

— Tu vois ? Tu vois ? Je n’étais pas folle !

Gareth avait renoncé depuis longtemps. Ces joyaux n’existaient probablement pas, lui avait-il dit. Ou quelqu’un les avaient trouvés des

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

années plus tôt. Ils vivaient à Clair House depuis quinze ans, que diable ! Si Hyacinthe avait dû les retrouver, ce serait fait depuis longtemps. Alors, pourquoi diable continuait-elle à se torturer ainsi ?

Excellente question.

Les dents serrées, elle se mit à plat ventre sur le sol de la salle de bains pour ce qui devait être la huit centième fois. Elle savait tout cela – Dieu sait qu'elle le savait ! –, et cependant il lui était impossible de renoncer maintenant. Sinon, qu'en serait-il de ces quinze dernières années ? Du temps perdu ? Tous ces efforts, du temps perdu ?

Cette pensée lui était insupportable.

Du reste, elle n'était pas vraiment du genre à renoncer. Le cas échéant, ce serait en contradiction totale avec ce qu'elle savait d'elle-même. Cela signifierait-il qu'elle vieillissait ?

Hyacinthe n'était pas prête. Peut-être était-ce la malédiction d'être la benjamine de huit enfants que de ne pas envisager de vieillir…

Elle plaqua la joue sur le carrelage froid et regarda sous la baignoire. Aucune vieille dame n'agirait ainsi, n'est-ce pas ? Aucune vieille dame ne…

— Ah, tu es là, Hyacinthe !

Gareth passa la tête dans l'entrebâillement de la porte. Il ne parut pas du tout surpris de trouver sa femme dans une position aussi étrange.

— Il s'est écoulé plusieurs mois depuis ta dernière recherche, non ? dit-il néanmoins.

— J'ai pensé à quelque chose.

— Quelque chose auquel tu n'avais pas déjà pensé ?

— Oui, mentit-elle effrontément.

— Tu regardes sous les carreaux ? s'enquit-il d'un ton poli.

— Sous la baignoire, répondit-elle à contrecœur.

Quand elle se redressa pour s'asseoir, il fixait d'un air incrédule l'imposante baignoire aux pieds de griffon.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu as déplacé ce monstre ?

Hyacinthe reconnut le fait d’un hochement de tête. La force qu’on se découvrait lorsqu’on était suffisamment motivée n’était-elle pas surprenante ?

Gareth regarda alternativement son épouse et la baignoire.

— Non, ce n’est pas possible. Tu n’as pas…

— Si.

— Tu n’as pas pu…

— Si, j’ai pu, rétorqua-t-elle.

Elle commençait à s’amuser. Ces derniers temps, elle ne parvenait plus à surprendre son époux aussi souvent qu’elle l’aurait souhaité.

— Juste de quelques pouces, admit-elle cependant.

Comme il reportait les yeux sur la baignoire, elle rectifia par souci d’honnêteté :

— Peut-être juste un.

L’espace d’un instant, elle crut qu’il allait simplement hausser les épaules et la laisser à son entreprise. Cette fois, cependant, ce fut elle qui fut surprise lorsqu’il déclara :

— As-tu besoin d’aide ?

Il lui fallut quelques secondes pour réagir.

— Avec la baignoire ?

Gareth acquiesça tout en s’approchant.

— Si tu as pu la bouger d’un pouce toute seule, à nous deux, on peut sûrement faire trois fois mieux. Voire plus.

Hyacinthe se releva.

— Je croyais que, selon toi, les bijoux n’étaient plus là ?

Les mains sur les hanches, Gareth jaugeait la baignoire du regard, cherchant la meilleure prise.

— En effet. Mais toi, tu y crois, alors je suppose que te prêter main-forte fait partie des devoirs maritaux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oh… merci.

Hyacinthe déglutit. Elle se sentait un peu coupable d’avoir stigmatisé son manque de soutien.

Il lui fit signe de saisir la baignoire par l’extrémité opposée.

— Tu l’as soulevée ou tu l’as poussée ?

— Poussée. Avec l’épaule. En fait, je me suis glissée là, expliqua-t-elle en désignant un espace étroit entre la baignoire et le mur, puis j’ai calé les épaules sous le rebord et j’ai…

Gareth avait déjà levé la main pour l’interrompre.

— N’en dis pas plus. Je t’en supplie.

— Pourquoi ?

Il la considéra en silence avant de répondre :

— Je ne sais pas vraiment. Mais je ne veux pas de détails.

— Très bien, dit-elle en se plaçant à l’endroit qu’il lui avait indiqué. En tout cas, je te remercie.

— Tout le plaisir est pour moi. Enfin, il ne s’agit pas vraiment de plaisir, corrigea-t-il.

Hyacinthe sourit intérieurement. Elle avait vraiment le meilleur des maris.

Trois tentatives plus tard, cependant, il devint évident qu’ils ne parviendraient pas à déplacer la baignoire de cette manière.

— Nous allons devoir utiliser la méthode « se glisser et pousser », annonça Hyacinthe. C’est le seul moyen.

Gareth opina avec résignation, et tous deux s’insinuèrent dans l’espace étroit entre la baignoire et le mur.

— Je dois dire que tout ceci manque de dignité, commenta-t-il.

Après s’être accroupi, il cala les pieds contre la plinthe.

N’ayant rien à répliquer, Hyacinthe se contenta d’un grommellement. Il pouvait l’interpréter à sa guise.

— Cela devrait compter, murmura-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pardon ?

— Cela, fit-il avec un geste de la main.

Hyacinthe aurait été bien en peine de deviner de quoi il parlait, vu qu'il pouvait désigner aussi bien le mur que le sol, la baignoire, ou une poussière flottant dans l'air.

— Ce n'est pas un geste très spectaculaire, continua-t-il, mais s'il m'arrivait, par exemple, d'oublier un jour ton anniversaire, cela devrait contribuer à me faire rentrer dans tes bonnes grâces.

— Parce que tu ne pourrais pas m'aider par pure bonté ?

— Si, bien sûr. D'ailleurs, c'est le cas. Cela dit, on ne sait jamais quand on…

— Oh, pour l'amour du Ciel ! marmonna Hyacinthe. Tu ne vis que pour me torturer, pas vrai ?

— Cela permet de garder l'esprit aiguisé, répliqua-t-il avec affabilité. Bien. On essaie ?

Pour toute réponse, Hyacinthe cala les épaules sous le rebord de la baignoire.

— Je compte jusqu'à trois. À la une, à la deux… à la *trois* !

Avec un grognement simultané, ils poussèrent de toutes leurs forces. La baignoire, quoi que récalcitrante, consentit à glisser sur le sol, non sans émettre d'abominables grincements.

— Mon Dieu ! murmura Hyacinthe quand elle vit les traces blanchâtres sur le carrelage.

Gareth, lui, fit une grimace contrite lorsqu'il constata que la baignoire n'avait bougé que de quatre pouces tout au plus.

— Je pensais que nous irions un peu plus loin que cela, avoua-t-il.

— Elle est lourde, fit remarquer, bien inutilement, Hyacinthe.

Pendant un temps, il ne fit que contempler l'étroite bande de sol qu'ils avaient dégagée.

— Que comptes-tu faire, à présent ? finit-il par demander.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

L’expression de Hyacinthe trahissait sa perplexité.

— Je ne sais pas vraiment, admit-elle. Inspecter le sol, je suppose.

— Tu ne l’as pas déjà fait ? Depuis quinze ans que tu occupes cette maison ? ajouta-t-il une fraction de seconde plus tard.

— Je l’ai sondé, bien sûr, répondit-elle, puisque je pouvais passer le bras sous la baignoire. Mais ce n’est pas la même chose que de le voir, et…

— Bonne chance, la coupa-t-il en se relevant.

— Tu t’en vas ?

— Tu voulais que je reste ?

Elle ne s’était pas attendue qu’il reste, mais maintenant qu’il était là…

— Oui, dit-elle, elle-même surprise par sa réponse. Pourquoi pas ?

Il lui sourit – un sourire si chaleureux, si aimant, si familier, que le cœur de Hyacinthe se gonfla de tendresse.

— Je pourrais t’acheter un collier de diamants, dit-il doucement en se rasseyant.

Elle glissa sa main sur la sienne.

— Je sais.

Ils restèrent assis en silence, puis Hyacinthe se rapprocha de son mari et, avec un soupir de bien-être, posa la tête sur son épaule.

— Tu sais pourquoi je t’aime ? chuchota-t-elle.

Il entrecroisa ses doigts avec les siens.

— Pourquoi ?

— Tu aurais pu acheter un collier, et le cacher…

Elle pencha la tête sur le côté afin qu’il puisse embrasser la courbe de son cou.

— Simplement pour que je puisse le trouver, insista-t-elle, tu l’aurais caché. Or tu t’es abstenu.

— Je…

— Et ne dis pas que tu n’y as jamais pensé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle ramena la tête face au mur, sans toutefois l'écarter de son épaule. Lui aussi était face au mur et, même s'ils ne se regardaient pas, leurs doigts étaient encore entrelacés, et cette posture était l'image de ce qu'un mariage devrait être.

— Parce que je te connais, poursuivit-elle. Je te connais, tu me connais, et c'est vraiment la chose la plus fabuleuse au monde.

Son mari lui pressa la main, puis l'embrassa sur le sommet du crâne.

— Si le trésor est bel et bien là, tu le trouveras.

— Ou je mourrai à la tâche, rétorqua-t-elle dans un soupir. Ce n'était pas censé être drôle, ajouta-t-elle quand il gloussa.

— Il n'empêche que ça l'est.

— Je sais.

— Je t'aime, dit-il.

— Je sais.

Et, franchement, que pouvait-elle désirer d'autre ?

## Entre-temps, à six pas de là…

Isabella était accoutumée aux excentricités de ses parents. Elle acceptait le fait qu'ils s'attirent mutuellement dans des recoins sombres bien plus souvent que la décence ne l'autorisait. Elle ne se formalisait pas non plus d'avoir pour mère l'une des femmes les plus franches de Londres, et pour père un homme encore si séduisant que ses propres amies soupiraient et bégayaient en sa présence. Pour dire la vérité, être la fille d'un couple aussi peu conventionnel la réjouissait plutôt. Oh, bien sûr, vu de l'extérieur, ils formaient un couple tout ce qu'il y a de plus convenable, auquel on prêtait simplement une fort agréable vivacité !

Mais derrière les portes fermées de Clair House…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Isabella savait que, contrairement à elle, ses amies n'étaient pas encouragées par leurs parents à exprimer leurs opinions. La plupart n'était même pas encouragée à en avoir. Et rares étaient les jeunes filles de sa connaissance à avoir eu l'occasion d'étudier les langues modernes, et de différer leur entrée dans le monde d'une année afin de voyager sur le continent.

En conclusion, Isabella se jugeait plutôt gâtée en matière de parents. Et si cela impliquait de fermer les yeux sur d'éventuels débordements qui n'étaient plus de leur âge, le jeu en valait la chandelle.

Mais quand elle était partie à la recherche de sa mère, cet après-midi – pour lui annoncer qu'elle acceptait le choix de la robe blanche avec la morne bordure verte, se devait-elle de préciser –, et qu'elle avait trouvé ses parents assis par terre dans la salle de bains, en train de pousser une baignoire…

Eh bien, vraiment, c'en était un peu trop, même pour les St. Clair.

Alors, qui aurait pu la blâmer d'être restée pour en savoir plus ?

Pas sa mère, bien sûr. Dans la même situation, Hyacinthe St. Clair n'aurait pour rien au monde tourné les talons. On ne vivait pas avec cette femme pendant dix-neuf ans sans avoir appris cela. Quant à son père… selon Isabella, lui aussi aurait tendu l'oreille.

Il faut dire qu'ils lui simplifiaient vraiment la tâche, à être ainsi tournés vers le mur, dos à la porte, avec la baignoire entre elle et eux.

— Que comptes-tu faire, à présent ? demanda alors son père avec cette intonation particulière, amusée, qu'il réservait à sa mère.

— Je ne sais pas vraiment, répliqua sa mère d'une voix non pas… incertaine, mais indubitablement moins assurée que d'habitude. Inspecter le sol, je suppose.

*Inspecter le sol ?* De quoi diable parlaient-ils ? Isabella se pencha davantage et entendit son père répliquer :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu ne l’as pas déjà fait ? Depuis quinze ans que tu occupes cette maison ?

— Je l’ai sondé, bien sûr, puisque je pouvais passer le bras sous la baignoire, rétorqua sa mère avec une vivacité qui lui ressemblait davantage. Mais ce n’est pas la même chose que de le voir, et…

— Bonne chance, la coupa son père avant de…

Oh non, il sortait !

Toutefois, au moment où Isabella commençait à battre en retraite, quelque chose dut survenir, parce qu’il se rassit. Sur la pointe des pieds, elle se posta de nouveau à l’entrée de la salle de bains. Puis, retenant son souffle, elle observa l’arrière de leurs têtes.

— Je pourrais t’acheter un collier de diamants, déclara son père.

*Un collier de diamants ?*

Un collier… quinze ans… déplacer une baignoire…

Sa mère avait cherché pendant quinze ans… *un collier de diamants* ?

Oh, mon Dieu !

Qu’allait-elle faire ? Mais qu’allait-elle donc faire ?

En vérité, Isabella connaissait déjà la réponse. La question était plutôt la suivante : comment allait-elle procéder ?

Mais le moment était mal choisi pour s’appesantir sur la question, car sa mère parlait de nouveau.

— Tu aurais pu acheter un collier et le cacher, disait-elle. Simplement pour que je puisse le trouver, tu l’aurais caché… Or tu t’es abstenu.

Il y avait tant d’amour dans sa voix que le cœur d’Isabella se serra. Quelque chose dans cette déclaration semblait résumer tout ce que ses parents étaient l’un pour l’autre, pour leurs enfants…

Soudain, l’instant lui parut trop intime pour être espionné. Aussi s’éloigna-t-elle sans bruit. Puis elle courut jusqu’à sa chambre et, à peine la porte refermée, elle se laissa tomber dans un fauteuil.

Elle savait ce que sa mère recherchait depuis si longtemps.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle savait où ce trésor se trouvait : dans le tiroir inférieur de son propre bureau. Et il ne s'agissait pas seulement d'un collier, mais d'une parure tout entière – collier, bracelet et bague. Un véritable ruissellement de diamants, chaque pierre étant entourée de deux délicates aigues-marines. Isabella avait dix ans lorsqu'elle les avait trouvés, cachés dans une petite cavité derrière l'un des carreaux turcs de la salle de bains des enfants. Elle aurait dû en parler, bien sûr, elle le savait. Elle n'en avait rien fait, et était incapable d'en expliquer clairement la raison.

Peut-être parce qu'il lui plaisait d'avoir un secret. Peut-être, aussi, parce qu'elle n'avait pas pensé que ces bijoux puissent appartenir à quelqu'un, ou qu'une autre personne puisse être au courant de leur existence. En tout cas, il ne lui était jamais venu à l'esprit que sa mère pût les chercher.

Sa mère qui était bien la dernière personne que l'on imaginerait garder un secret… Qui pourrait reprocher à Isabella, lorsqu'elle avait découvert les diamants, de n'avoir pas pensé : « Oh, ma mère doit sûrement chercher ces joyaux et a choisi, pour des raisons retorses mais qui lui appartiennent, de ne pas m'en parler » ?

En conclusion, tout n'était-il pas la faute de Hyacinthe ? Si elle lui avait dit qu'elle cherchait ces diamants, Isabella aurait aussitôt avoué. Enfin, peut-être pas immédiatement, mais assez tôt pour que la conscience de chacun soit satisfaite.

En parlant de conscience, la sienne la chatouillait désagréablement. C'était un sentiment très déplaisant, auquel elle n'était pas habituée.

Isabella ne se targuait pas d'être un modèle de douceur et de délicatesse, toute en sourires sucrés et attitudes pieuses. Sapristi, non, elle évitait ce genre de filles comme la peste.

Il était néanmoins rare qu'elle fasse des choses susceptibles de lui inspirer des regrets ou des remords, ne serait-ce que parce que sa conception des convenances et de la moralité était un tantinet flexible.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pourtant, à cet instant, elle avait une boule douloureuse au creux de l'estomac. Ses mains tremblaient et elle se sentait mal. Ni fiévreuse ni quoi que ce soit, simplement mal avec elle-même.

Après avoir exhalé un souffle tremblant, Isabella se releva et s'approcha de son bureau. C'était un meuble rococo que son arrière-grand-mère, dont elle portait le prénom, avait rapporté d'Italie. Isabella y avait caché les joyaux trois ans auparavant, lorsqu'elle avait quitté sa chambre d'enfant.

Il y avait un compartiment secret à l'arrière du tiroir inférieur, ce qui ne l'avait pas particulièrement étonnée. Car il semblait y avoir un nombre de cachettes surprenant dans les meubles de Clair House, dont la plupart avaient été importés d'Italie. Mais celle-ci constituait une aubaine particulière. Aussi, un jour que la famille assistait à un événement mondain dont on avait privé Isabella, jugée trop jeune, elle s'était glissée dans la nursery, avait retiré les bijoux de leur cachette derrière le carreau (qu'elle avait pris la précaution de refixer avec du plâtre) et les avait rangés dans son bureau.

Ils n'en avaient plus bougé depuis, sauf lors des rares occasions où elle les sortait pour les essayer. Ils étaient du meilleur effet avec ses nouvelles robes, mais comment diable aurait-elle justifié leur existence auprès de ses parents ?

Il s'avérait qu'aucune explication n'aurait été nécessaire. Ou alors, peut-être, une explication d'un genre différent. D'un genre très différent.

Après s'être assise sur la chaise de son bureau, Isabella se pencha pour sortir les bijoux du compartiment secret. Ils se trouvaient toujours dans le même pochon de velours, fermé par un cordon, dans lequel elle les avait découverts. Elle ouvrit celui-ci et fit rouler les joyaux sur son bureau. Elle ne s'y connaissait guère, mais ils étaient certainement de la meilleure eau. Ils étincelaient de manière indescriptible au soleil, comme si chaque pierre capturait la lumière pour la réfracter dans toutes les directions.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Isabella ne se considérait pas comme matérialiste ou cupide, cependant, devant un tel trésor, elle comprenait que des diamants puissent rendre un homme un peu fou. Et pourquoi les femmes aspiraient sans cesse à acquérir un autre bijou, avec des pierres plus grosses et plus finement taillées que les précédentes.

Cette parure ne lui appartenait pas. Elle n'appartenait peut-être à personne, toutefois, si quelqu'un avait un droit sur elle, ce ne pouvait être que sa mère. Isabella ignorait pourquoi et comment Hyacinthe était au courant de son existence, et peu importait. Sa mère avait manifestement un lien particulier, à défaut d'être explicable, avec ces bijoux, et c'était donc à elle qu'ils devaient revenir.

À contrecœur, Isabella les remit dans le pochon et tira avec soin le cordonnet doré pour le refermer. Elle savait ce qu'il lui restait à faire.

Ensuite…

La torture, ce serait d'attendre.

## Un an plus tard…

Deux mois s'étaient écoulés depuis les dernières recherches de Hyacinthe. Cet après-midi-là, Gareth était occupé par un problème quelconque de gestion du domaine, Hyacinthe n'avait pas de bons livres à lire et, en vérité, elle ressentait comme une irrésistible démangeaison.

Cela lui arrivait de temps à autre. Elle pouvait passer des mois sans chercher, des semaines entières sans même penser aux diamants, et puis, quelque chose survenait, qui les lui rappelait. Elle commençait à s'interroger, à réfléchir, et c'était reparti : obsédée, agacée, déçue, elle se glissait dans un coin quelconque de la maison – avec d'infinies précautions afin que personne ne remarque son manège.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

En toute honnêteté, elle se sentait gênée. Car, de quelque manière que l'on considérât la chose, elle pouvait passer pour une idiote. Soit les bijoux étaient cachés dans la maison, et elle avait échoué à les découvrir en dépit de seize années de recherche ; soit ils n'y étaient pas, et elle poursuivait une illusion.

Elle n'imaginait même pas quelle explication elle pourrait donner à ses enfants. Ses domestiques, de leur côté, la jugeaient certainement un peu bizarre (ils l'avaient tous surprise, un jour ou l'autre, en train de fouiller une salle de bains quelconque). Quant à Gareth… Eh bien, il était gentil et s'efforçait de lui faire plaisir. Il n'empêche qu'elle préférait se montrer discrète dans son entreprise.

Pour sa quête de l'après-midi, elle avait choisi la salle de bains de la nursery. Sans raison particulière, bien sûr, sinon qu'elle avait terminé la fouille systématique de tous les cabinets de toilette des domestiques – une tâche qui avait exigé de la finesse et de la prudence. Avant cela, c'était sa propre salle de bains qu'elle avait passée au peigne fin. La nursery semblait donc un bon choix.

Plus tard, elle s'attaquerait aux salles de bains du premier étage. George vivait à présent dans son propre appartement et, si Dieu se montrait clément, Isabella serait bientôt mariée. Hyacinthe n'aurait donc plus à craindre que l'un des deux la surprenne tandis qu'elle sondait, furetait et, parfois, décollait quelques carreaux des murs.

Les mains sur les hanches, elle prit une profonde inspiration et embrassa la petite pièce d'un regard circulaire. Elle avait toujours aimé la salle de bains des enfants. Le carrelage était – ou, du moins, paraissait être – turc. En le contemplant, elle se disait toujours que les peuples orientaux devaient vivre de manière bien moins guindée que les Anglais, car les couleurs ne manquaient jamais de la mettre d'excellente humeur. Ce n'étaient que bleu roi, turquoise, orange et safran.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Une fois, Hyacinthe s’était rendue dans le sud de l’Italie. Le bord de mer ressemblait tout à fait à cette pièce, éclaboussé d’une lumière qui semblait ne jamais toucher les rivages anglais.

Les yeux plissés, elle examina le motif principal à la recherche de creux ou d’irrégularités, puis elle se mit à quatre pattes pour se livrer à son inspection habituelle des carreaux inférieurs.

Qu’espérait-elle trouver, alors qu’elle n’avait rien détecté lors de ses précédentes recherches – une dizaine, au bas mot ?

Pourtant il lui fallait continuer. Parce qu’elle n’avait tout simplement pas le choix. Quelque chose en elle refusait de renoncer et…

Elle battit des paupières, le souffle soudain coupé. Qu’est-ce que c’était que cela ?

Lentement, ne parvenant pas à croire qu’elle avait repéré quelque chose de nouveau, elle se pencha.

Une fente. Petite, mince, mais bel et bien une fente, qui partait du sol et remontait le long du premier carreau sur une longueur d’environ six pouces. La plupart des gens n’auraient rien remarqué, mais Hyacinthe n’était pas la plupart des gens et, même s’il s’agissait d’une triste constatation, elle avait quasiment fait carrière dans l’inspection de salles de bains.

Agacée de ne pouvoir examiner cette fente de plus près, elle s’allongea à plat ventre, la joue collée au sol. Elle tapota le carreau à droite de la fente, puis celui qui se trouvait à gauche.

Rien.

Elle insinua alors un ongle dans la fente et essaya de l’enfoncer. Un minuscule morceau de plâtre tomba.

Une excitation étrange montait en elle, au point qu’elle avait du mal à respirer.

— Calme-toi, s’intima-t-elle, la voix tremblante, en s’emparant des petits ciseaux qu’elle emportait toujours dans ses recherches. Ce n’est sans doute rien. Ce n’est sans doute…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle planta la pointe des ciseaux dans la fente, avec certainement plus de force qu'il n'était nécessaire. Puis elle fit levier sur le manche, et…

— Oh !

Le carreau sortit brutalement de son logement et tomba sur le sol avec fracas, révélant une petite cavité…

Hyacinthe ferma les yeux. Elle qui avait attendu cet instant toute sa vie d'adulte était incapable de regarder.

— Si seulement… chuchota-t-elle. Si seulement…

Elle tendit la main tout en répétant son incantation. Ses doigts rencontrèrent quelque chose. Quelque chose de doux et de lisse. Comme du velours.

Elle s'en saisit d'une main mal assurée. Il s'agissait d'un petit sac fermé par un cordon soyeux.

Elle se releva lentement et s'assit en tailleur. Glissant un doigt à l'intérieur du sac, elle en élargit l'ouverture. Puis, levant le pochon dans sa main droite, elle versa son contenu dans la gauche.

Oh, mon D…

— Gareth ! hurla-t-elle. Gareth !

Les yeux fixés sur les pierres étincelantes, elle murmura :

— J'ai réussi… j'ai réussi…

Avant de s'exclamer :

— J'AI RÉUSSI !!!

Elle se leva, attacha le collier autour de son cou, les doigts toujours refermés sur le bracelet et sur la bague.

— J'ai réussi, j'ai réussi, j'ai réussi…

Elle chantait à présent, sautait sur place, dansait presque, au bord des larmes.

— Hyacinthe ?

C'était Gareth, hors d'haleine d'avoir grimpé l'escalier quatre à quatre.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J’ai réussi ! s’écria-t-elle, les yeux humides et riant pourtant comme une folle. J’ai réussi !

L’espace d’un instant, il se pétrifia. Puis son visage exprima une telle stupeur qu’elle crut qu’il allait tomber à la renverse.

— J’ai réussi, répéta-t-elle. J’ai réussi.

Il saisit alors sa main, prit la bague, et la lui passa au doigt.

— Oui, confirma-t-il en s’inclinant pour lui embrasser le dos de la main, tu as réussi.

## Pendant ce temps, à l’étage inférieur…

— *Gareth !*

Isabella quitta son livre pour lever les yeux au plafond. Sa chambre à coucher se trouvait sous la nursery, dans le prolongement de la salle de bains.

— *J’ai réussi !!!*

Isabella revint à son livre.

Et sourit.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# Gregory

En écrivant ces seconds épilogues, j’ai essayé de répondre aux questions récurrentes des lectrices. Dans le cas de Gregory, la question que j’ai entendue le plus souvent après la publication était celle-ci : Comment Gregory et Lucy ont-ils appelé tous ces bébés ?

J’avoue que même moi je suis incapable d’inventer une histoire dont le sujet serait les prénoms donnés à neuf enfants (pas tous nés en même temps, Dieu merci !). J’ai donc décidé de commencer ce second épilogue au moment précis où se terminait le précédent : lorsque Lucy donne naissance à son dernier enfant. Et parce que tout le monde doit affronter des épreuves – même les Bridgerton –, je n’ai pas rendu la chose aisée…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

*21 juin 1840*
*Cutbank Manor*
*Nr Winkfield, Berks*

*Mon très cher Gareth,*

*J'espère que tout va bien pour toi. J'ai du mal à croire que cela fait presque quinze jours que j'ai quitté Clair House pour le Berkshire. Lucy est énorme ; il semble impossible qu'elle n'ait pas encore accouché. Si j'avais été aussi grosse qu'elle lorsque j'attendais George ou Isabella, je suis sûre que je n'aurais pas cessé de me plaindre. (Je suis également sûre que tu ne me rappelleras pas les récriminations que j'ai pu proférer lorsque j'étais dans cet état.)*

*Lucy prétend que cette grossesse ne ressemble pas aux précédentes. Et je ne peux que le confirmer car je l'ai vue danser une gigue juste avant la naissance de Ben. J'avouerais avoir éprouvé une jalousie intense si je ne craignais de me montrer grossière et peu affectueuse. Or, comme nous le savons, je suis toujours raffinée et parfois affectueuse.*

*Puisque nous parlons progéniture, Isabella passe un très bon moment. Je suis persuadée qu'elle serait ravie de rester avec ses cousins tout l'été. Elle leur apprend à jurer en italien. J'ai bien fait une faible tentative pour la réprimander, mais elle a deviné que*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

*j'étais secrètement ravie, j'en suis certaine. Toutes les femmes devraient savoir jurer dans une langue étrangère puisque les convenances nous interdisent d'utiliser l'anglais.*

*J'ignore quand je rentrerai. Au train où vont les choses, je ne serais pas surprise que Lucy tienne jusqu'en juillet. Et ensuite, bien sûr, je lui ai promis de rester un peu après l'arrivée du bébé. Peut-être pourrais-tu envoyer George ici ? Je doute que quiconque s'aperçoive qu'un enfant supplémentaire a rejoint la horde.*

*Ta femme dévouée,*

*Hyacinthe*

*Post-scriptum : Heureusement que je n'avais pas scellé ma lettre. Lucy vient d'accoucher de jumelles. Des jumelles ! Bonté divine, que vont-ils faire avec deux enfants supplémentaires ? Cela laisse rêveur !*

— Je ne pourrai pas endurer cela de nouveau.

Lucy Bridgerton l'avait déjà dit, à sept reprises pour être précis, mais cette fois elle était sérieuse. Ce n'était pas tant qu'elle venait de donner naissance à son neuvième enfant, trente minutes plus tôt. Elle était devenue plutôt experte dans l'art de mettre au monde un bébé avec un minimum de douleur. C'était juste qu'il s'agissait de… jumeaux ! Pourquoi ne l'avait-on pas prévenue qu'elle pouvait être enceinte de jumeaux ? Pas étonnant qu'elle se soit sentie aussi mal à l'aise ces derniers mois. Elle avait porté deux bébés qui n'avaient de cesse de se boxer l'un l'autre, de toute évidence.

— Deux filles, dit son mari, Gregory, avec un grand sourire. Voilà qui fait pencher la balance. Les garçons vont être déçus.

— Les garçons auront le droit de posséder des biens, de voter et de porter des pantalons, déclara Hyacinthe, la sœur de ce dernier. Ils survivront.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lucy eut un petit rire. On pouvait faire confiance à Hyacinthe pour aller droit au cœur du problème.

— Ton mari sait que tu es devenue militante ? s'enquit Gregory.

— Mon mari me soutient en toute chose, répliqua Hyacinthe d'un ton suave, sans quitter des yeux le bébé qu'elle tenait dans ses bras. Toujours.

— Ton mari est un saint, fit remarquer Gregory, qui berçait la seconde petite fille. Ou peut-être est-il juste fou. Quoi qu'il en soit, nous lui serons éternellement reconnaissants de t'avoir épousée.

— Comment faites-vous pour le supporter ? murmura Hyacinthe en se penchant vers Lucy.

Même si elle commençait à ressentir une impression bizarre, Lucy ouvrit la bouche pour répondre. Mais Gregory la devança.

— Je fais de sa vie un délice permanent. Une existence pleine de douceur, de légèreté… La perfection.

Comme Hyacinthe affectait une grimace de dégoût, il ajouta :

— Tu es tout simplement jalouse.

— De quoi ? rétorqua-t-elle.

D'un geste de la main, il balaya la question comme superflue. Lucy ferma les yeux et sourit. Elle s'amusait toujours des piques que ne cessaient d'échanger Gregory et Hyacinthe – alors même qu'ils approchaient tous deux des quarante ans. Cependant, en dépit de ces taquineries constantes, ou peut-être à cause d'elles, le lien qui les unissait avait la solidité de l'acier. Hyacinthe, en particulier, était d'une loyauté inaltérable : il lui avait fallu presque deux ans pour accepter Lucy après son mariage avec Gregory.

Sa prévention n'était sans doute pas dénuée de fondement. Lucy avait bien failli épouser le mauvais homme. Ou, plutôt, elle avait bel et bien épousé le mauvais homme. Mais, heureusement pour elle, l'influence d'un vicomte et d'un comte, associée à un don conséquent à l'Église anglicane, avait rendu une annulation possible alors que, techniquement parlant, elle n'aurait pas dû l'être.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Depuis, beaucoup d’eau avait coulé sous les ponts. Hyacinthe était comme une sœur pour elle, à présent, comme toutes les sœurs de Gregory. Entrer dans cette grande famille avait été merveilleux. C’était probablement la raison pour laquelle Lucy était si heureuse que Gregory et elle aient eu une progéniture si nombreuse.

— Neuf, murmura-t-elle. Qui aurait pensé que nous aurions neuf enfants ?

Elle rouvrit les yeux et regarda tour à tour les deux nourrissons, qui n’avaient pas encore de prénom. Ni de cheveux, d’ailleurs.

— Ma mère prétendra sûrement que toute personne raisonnable se serait arrêtée à huit, fit remarquer Gregory, qui ajouta en souriant : Veux-tu tenir une de tes filles ?

Lucy fut submergée par une vague familière de félicité maternelle.

— Oh, oui !

Après que la sage-femme l’eut aidée à se redresser, elle tendit les bras pour prendre l’un des nourrissons.

— Elle est très rose, murmura-t-elle en calant le bébé contre sa poitrine.

La petite hurlait à pleins poumons. Un son merveilleux, jugea Lucy.

— Tant mieux, déclara Gregory. Le rose est ma couleur porte-bonheur.

— Celle-ci a déjà de la force, observa Hyacinthe, qui se tourna sur le côté pour que tout le monde voie le minuscule poing du bébé serré autour de son petit doigt.

— Elles sont toutes les deux très vigoureuses, assura la sage-femme. Ce qui n’est pas souvent le cas des jumeaux, du reste.

Gregory se pencha pour embrasser Lucy sur le front.

— Je suis un homme très chanceux, souffla-t-il.

Lucy esquissa un sourire. Elle aussi avait conscience de sa chance, presque miraculeuse. Mais elle était tout simplement trop fatiguée pour dire autre chose que :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je pense que nous en avons terminé. S’il te plaît, dis-moi que c’est fini.

— C’est fini, dit-il avec un sourire tendre. Du moins, aussi fini que je suis capable de le promettre.

Lucy hocha la tête avec reconnaissance. Elle non plus ne souhaitait pas renoncer à la chaleur du lit conjugal, il y avait toutefois certainement quelque chose à faire pour mettre un terme à ce flux incessant de bébés.

— Comment allons-nous les appeler ? s’interrogea Gregory.

Lucy fit signe à la sage-femme de reprendre le nouveau-né afin de pouvoir s’allonger de nouveau. Elle était si faible qu’elle ne se faisait pas confiance pour tenir le bébé, même sur le lit.

— Tu avais envisagé « Éloïse », murmura-t-elle en fermant les yeux.

Ils avaient donné à tous leurs enfants les prénoms de leurs propres frères et sœurs : Katharine, Richard, Hermione, Daphné, Anthony, Benedict et Colin. Éloïse s’imposait donc.

— Oui, je sais, reconnut Gregory dont elle perçut, à sa voix, qu’il souriait. Mais je n’avais pas prévu qu’il y en aurait deux.

Hyacinthe laissa échapper une exclamation étouffée.

— Tu vas appeler l’autre Francesca, lança-t-elle d’un ton accusateur.

— C’est elle la suivante dans la lignée, lui rappela-t-il, l’air assez content de lui.

Hyacinthe en resta bouche bée. Lucy n’aurait pas été surprise que de la vapeur lui sorte des oreilles.

— Je n’arrive pas à le croire, finit par articuler Hyacinthe en foudroyant son frère du regard. Tu auras donné à tes enfants le prénom de tous tes frères et sœurs sauf le mien !

— C’est un heureux accident, je t’assure. J’étais persuadé que Francesca serait également exclu.

— Même Kate a une nièce prénommée comme elle !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est en grande partie grâce à Kate que nous sommes tombés amoureux, lui rappela Gregory. Alors que toi, tu as agressé Lucy dans l’église.

Lucy se serait esclaffée si elle en avait eu l’énergie.

Hyacinthe, en revanche, ne parut pas amusée.

— Évidemment, elle épousait quelqu’un d’autre !

— Elle est du genre rancunier, ma petite sœur, non ? observa Gregory à l’adresse de sa femme.

Il tenait de nouveau dans ses bras l’un des nourrissons, encore que Lucy n’aurait su dire lequel. Lui non plus, sans doute.

— Elle est jolie, continua-t-il, mais petite. J’ai l’impression qu’elle est plus petite que nos autres enfants.

— Les jumeaux sont toujours petits, déclara la sage-femme.

— Oui, bien sûr, murmura-t-il.

— Elles ne me paraissaient pas petites, je vous le garantis, intervint Lucy.

Elle tenta de se redresser un peu, en vain. Ses bras refusaient de la soutenir.

— Je suis si fatiguée…

La sage-femme fronça les sourcils.

— L’accouchement n’a pas été si long que cela…

— Il y avait quand même deux bébés, lui rappela Gregory.

— Certes, mais elle en a eu tellement, rétorqua la sage-femme. Plus on a d’enfants, plus la naissance est facile.

— Je ne me sens pas très bien, murmura Lucy.

Après avoir confié le nourrisson à une servante, Gregory se pencha sur elle.

— Qu’y a-t-il ?

— Elle est pâle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lucy reconnut la voix de Hyacinthe. Quoique très atténuée, comme si elle venait de très loin.

— Lucy ? Lucy ?

Elle tenta de répondre, mais elle ne sentait pas ses lèvres bouger, et elle ne réussit pas à entendre sa propre voix.

— Quelque chose ne va pas, dit Gregory d'un ton brusque. Où est le Dr Jarvis ?

— Il est parti, répondit la sage-femme. Il avait un autre accouchement – la femme de l'avoué.

Lucy s'efforça d'ouvrir les yeux car Gregory semblait effrayé. Elle voulait voir son visage, lui dire qu'elle allait bien. Sauf qu'elle n'allait pas bien. Elle ne pouvait pas dire qu'elle souffrait. Pas vraiment. Pas plus, en tout cas, qu'une femme qui vient d'accoucher. C'était une sensation impossible à décrire. Elle se sentait mal, c'est tout.

— Lucy ? fit la voix de Gregory à travers une brume cotonneuse. Lucy !

Il lui prit la main, la pressa, puis il la secoua.

Elle aurait voulu le rassurer, mais elle était si loin… Et cette sensation désagréable continuait de se répandre depuis son ventre, gagnait ses membres, touchait jusqu'à ses orteils.

C'était moins pénible si elle conservait une immobilité parfaite. Peut-être que si elle dormait…

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Gregory.

Derrière lui, les bébés vagissaient ; au moins ils étaient roses et ils gesticulaient. Alors que Lucy…

— Lucy ? répéta-t-il d'une voix qui, à ses propres oreilles, parut terrifiée. Lucy ?

Elle avait le visage blême et les lèvres décolorées. Elle n'était pas vraiment inconsciente, mais elle ne réagissait pas non plus.

— Qu'est-ce qu'elle a ? s'affola-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La sage-femme se précipita au pied du lit et regarda sous la couverture. Elle poussa une exclamation étouffée, et quand elle releva la tête, son visage était presque aussi pâle que celui de Lucy. Le temps qu'elle rabatte la couverture, Gregory avait repéré la tache écarlate qui s'étalait sur le drap.

— Donnez-moi d'autres serviettes, ordonna la femme de chambre.

À peine se fut-il exécuté que, tout en plaçant plusieurs serviettes sous les hanches de Lucy, elle reprit :

— Il m'en faudra plus que cela. Vite, vite !

— J'y vais, déclara Hyacinthe. Reste ici.

Elle se précipita dans le vestibule, laissant Gregory au côté de la sage-femme, conscient de son impuissance et de son incompétence. Mais que pouvait-il faire, à part tendre les serviettes à la sage-femme, qui les entassait avec une force brutale contre le corps de Lucy ?

Il ouvrit la bouche pour dire… quelque chose. Puis renonça. Au lieu de mots, ce serait un son horrible, venu du plus profond de ses entrailles, qui franchirait ses lèvres.

— Les serviettes… Où sont les serviettes ? le pressa la sage-femme.

Gregory opina et s'élança dans le couloir, soulagé de se voir confier une tâche.

— Hyacinthe ! Hyac…

Il n'avait pas passé la porte qu'il entendit Lucy crier.

— Oh, mon Dieu, murmura-t-il.

Il vacilla et se retint au chambranle. Ce n'était pas à cause du sang – il pouvait supporter la vue du sang. C'était ce cri. Jamais il n'avait entendu un humain émettre un son pareil.

— Qu'est-ce que vous lui faites ? demanda-t-il en revenant sur ses pas.

Regarder était terrible, entendre encore plus, mais il voulait tenir la main de Lucy.

— Je manipule son ventre, répondit la sage-femme entre ses dents.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle appuya sur l’abdomen de Lucy avec force, puis elle le malaxa. Lucy poussa un autre hurlement, et Gregory eut l’impression qu’elle lui broyait la main.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, dit-il. Vous repoussez le sang. Elle en a déjà perdu…

— Il va vous falloir me faire confiance, le coupa sèchement la sage-femme. J’ai déjà vu le cas. Un nombre incalculable de fois.

Gregory fut sur le point de demander : « Ont-elles survécu ? » Mais l’expression de la sage-femme l’en dissuada. Il ne voulait pas connaître la réponse.

Les cris de Lucy se muèrent en geignements, et c’était pire. Elle respirait à petits coups saccadés, les yeux fermés, le visage tordu par la douleur à chaque pression de la sage-femme.

— Dis-lui d’arrêter, je t’en supplie, gémit-elle.

Gregory se tourna vers la femme. L’une de ses mains était à présent…

Il ravala une exclamation horrifiée et se détourna. Il était incapable de regarder.

— Il faut que tu la laisses t’aider, Lucy.

— J’ai les serviettes ! annonça Hyacinthe en rentrant dans la chambre.

Elle s’arrêta net, les yeux rivés sur Lucy.

— Oh, mon Dieu… Gregory ? articula-t-elle d’une voix tremblante.

— Tais-toi !

Il ne voulait pas entendre sa sœur, ni lui parler, ni subir ses questions. Il ne savait rien ! Pour l’amour du Ciel, ne se rendait-elle pas compte qu’il ne savait pas ce qui arrivait ? L’obliger à l’admettre à voix haute aurait été la plus cruelle des tortures.

— J’ai mal, gémit Lucy. J’ai trop mal…

— Je sais. Si je pouvais prendre ta place, je le ferais. Je te le jure.

Il serra sa main entre les siennes comme s’il avait le pouvoir de lui insuffler un peu de sa force. Mais l’étreinte de Lucy s’affaiblissait, et ses

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

doigts ne réagissaient plus que lorsque la sage-femme effectuait un geste particulièrement vigoureux.

Puis la main de Lucy devint inerte.

Gregory cessa de respirer. Il tourna vers la sage-femme un regard épouvanté. Elle continuait ses soins, le visage crispé en un masque de détermination farouche.

Enfin, elle s'interrompit. Elle recula d'un pas, les yeux étrécis, sans dire un mot.

Hyacinthe était figée sur place, la pile de serviettes dans les bras.

— Qu'est-ce que… qu'est-ce que…

Sa voix n'était qu'un chuchotement.

La sage-femme tendit la main et tapota le lit ensanglanté, à côté de Lucy.

— Je crois que… c'est fini.

Gregory baissa les yeux sur sa femme, qui était affreusement immobile. Puis il les reporta sur la sage-femme, dont le souffle était rapide comme si elle avait couru.

C'est avec les plus grandes difficultés que les mots franchirent les lèvres de Gregory.

— Que voulez-vous dire ?

— L'hémorragie a cessé.

Gregory se tourna lentement vers Lucy. L'hémorragie avait cessé. Qu'est-ce que cela signifiait ? Est-ce qu'une hémorragie ne finissait toujours pas par s'arrêter… à un moment ou un autre ?

Pourquoi la sage-femme se contentait-elle de rester là, immobile ? N'aurait-elle pas dû faire quelque chose ? Ou Lucy était-elle…

— Elle n'est pas morte, reprit la femme en hâte. Du moins, je ne le crois pas.

— Vous ne le *croyez* pas ? répéta-t-il d'une voix qui enflait.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle s’avança d’un pas titubant. Elle était couverte de sang et paraissait exténuée. Mais aurait-elle été près de s’effondrer que Gregory ne s’en serait pas soucié.

— Aidez-la ! lui ordonna-t-il.

Elle s’empara du poignet de Lucy et chercha son pouls. Elle adressa un bref hochement de tête à Gregory lorsqu’elle l’eut trouvé, puis déclara :

— J’ai fait tout ce qui était en mon pouvoir.

— Non, protesta Gregory, parce qu’il refusait de croire qu’on ne pouvait plus rien tenter. Non. Non !

— Gregory, murmura Hyacinthe en posant la main sur son bras.

Il se dégagea d’un geste brusque et fit un pas menaçant vers la sage-femme.

— Faites quelque chose. Vous devez faire quelque chose.

— Elle a perdu une grande quantité de sang. Nous ne pouvons qu’attendre. Je n’ai aucun moyen de savoir ce qui arrivera. Certaines femmes se remettent. D’autres…

Elle s’interrompit. Peut-être, parce qu’elle ne voulait pas prononcer les mots. Ou peut-être à cause de l’expression de Gregory.

Il déglutit avec peine. Il n’était pas du genre à perdre son sang-froid, et avait toujours été raisonnable. Mais cette envie de frapper, de hurler, de se jeter contre les murs, de trouver un moyen quelconque de récupérer tout ce sang et de le réinjecter à Lucy, cette envie était si violente qu’elle lui coupait presque le souffle.

Hyacinthe se glissa près de lui. Sa main chercha la sienne et, machinalement, il entrelaça ses doigts aux siens. Il s’attendait à ce qu’elle dise quelque chose comme : « Elle va se remettre » ou « Tout ira bien, il faut avoir confiance ».

Elle n’en fit rien. Hyacinthe ne mentait jamais. Mais elle était là, Dieu merci.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle lui pressa la main, et il sut qu’elle resterait aussi longtemps qu’il aurait besoin d’elle.

Il se tourna de nouveau vers la sage-femme, mais dut battre des paupières à plusieurs reprises avant d’être capable d’émettre un son.

— Si elle… *Quand* elle se réveillera, balbutia-t-il, que devrons-nous faire ?

Il fut irrité de voir la sage-femme s’adresser d’emblée à Hyacinthe :

— Elle sera très faible.

— Mais elle ira bien ? insista-t-il.

Elle le regarda alors, et son expression était terrible : un mélange de pitié, de chagrin et de résignation.

— C’est difficile à dire, avoua-t-elle.

Gregory scruta son visage, cherchant désespérément quelque chose qui ne soit pas une platitude ou une demi-réponse.

— Que voulez-vous dire, bon sang ?

Elle fixa son regard quelque part sur son front, évitant de le regarder dans les yeux.

— Une infection pourrait se déclarer. Cela arrive fréquemment dans des cas semblables.

— Pourquoi ?

La sage-femme cilla. C’est tout juste si Gregory ne rugit pas :

— *Pourquoi ?*

— Je l’ignore, répondit-elle en reculant. C’est comme cela.

Elle était couverte de sang – du sang de Lucy – et elle n’était peut-être pas en faute. Peut-être n’était-ce la faute de personne. Pourtant, incapable de supporter sa vue un instant de plus, Gregory se détourna.

— Il faut que le Dr Jarvis revienne, déclara-t-il à voix basse en saisissant la main inerte de sa femme.

— Je m’en occupe, décida Hyacinthe. Et je vais demander à une servante de venir changer les draps.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Gregory ne releva pas les yeux.

— Je vais m’en aller, à présent, déclara la sage-femme.

Il ne répondit pas. Il entendit des bruits de pas, suivis par le cliquetis de la porte qu’on refermait avec précaution. Mais il garda les yeux obstinément fixés sur le visage de sa femme.

— Lucy… La la la Lucy, chuchota-t-il en forçant une note taquine dans sa voix.

C’était un refrain stupide que leur fille Hermione avait inventé lorsqu’elle avait quatre ans.

— La la la Lucy…

Il scruta son visage. Ne venait-elle pas de sourire ? Il avait cru surprendre un changement dans son expression.

— La la la Lucy… reprit-il, malgré sa voix qui chevrotait. La la la Lucy.

Sans doute avait-il l’air idiot, mais il ne savait absolument pas quoi dire d’autre. En temps ordinaire, les mots ne lui faisaient jamais défaut. Surtout lorsqu’il s’adressait à Lucy. Mais là… Quelles paroles prononcer dans ce genre de circonstance ?

Il demeura donc assis à son chevet. Assis pendant ce qui lui sembla durer des heures, à se rappeler qu’il devait respirer, à se couvrir la bouche de sa main chaque fois qu’il sentait un sanglot lui monter dans la gorge – parce qu’il ne voulait pas qu’elle l’entende, à essayer désespérément de ne pas penser à ce que serait sa vie sans elle.

Elle avait été son univers. Puis, avec l’arrivée des enfants, elle n’avait plus représenté tout pour lui. Mais elle restait au centre de sa vie. C’était le soleil autour duquel gravitait tout ce qui comptait pour lui.

Lucy… Celle qu’il n’avait pas pris conscience d’adorer avant qu’il ne soit presque trop tard, celle qui était si parfaitement son âme sœur qu’il avait failli ne pas la remarquer. Il attendait de l’amour qu’il soit plein de passion et de drame ; il ne lui était pas venu à l’esprit que le véritable amour pouvait être simple et évident.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Avec Lucy, il pouvait rester assis des heures durant sans dire un mot, ou jacasser comme une pie ; il pouvait dire quelque chose de stupide et s'en moquer ; il pouvait lui faire l'amour toute la nuit ou dormir pendant plusieurs semaines simplement blotti contre elle.

Cela n'avait pas d'importance parce que tous les deux *savaient*.

— Je ne peux pas m'en sortir sans toi, bredouilla-t-il.

Bon sang, il passait une heure sans rien dire, et c'était tout ce qu'il trouvait ?

— Je veux dire, je pourrai, parce que j'y serai obligé, mais ce sera horrible et, franchement, je ne serai pas à la hauteur. Je suis un bon père uniquement parce que tu es une mère exceptionnelle.

Si elle mourait…

Il ferma les yeux avec force pour essayer de bannir cette pensée. Ces trois mots, il voulait à tout prix les chasser de son esprit.

Alors qu'il prenait une inspiration tremblante, on entendit un cri joyeux par la fenêtre, que l'on avait entrouverte pour laisser entrer un peu d'air frais. C'était l'un de ses enfants – un des garçons, certainement. Le soleil brillait, et ils jouaient sans doute à se poursuivre sur la pelouse.

Lucy adorait les regarder courir. Elle adorait aussi courir avec eux, même quand elle était enceinte au point de se dandiner comme une cane.

— Lucy, chuchota-t-il en essayant de dominer le tremblement de sa voix, ne me quitte pas. Je t'en supplie, ne me laisse pas.

Il changea de position pour pouvoir prendre sa main entre les siennes.

— Ils ont plus besoin de toi que de moi. Les enfants… Je sais que tu le sais. Tu ne le dirais jamais, mais tu le sais. Et moi aussi, j'ai besoin de toi. Je pense que cela aussi, tu le sais.

Elle ne répondit pas. Elle ne bougea pas.

Mais elle respirait. Au moins, Dieu merci, elle respirait.

— Papa ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Gregory sursauta en entendant la voix de son aînée, et il détourna aussitôt le visage pour se donner le temps de se ressaisir.

— Je suis venue voir les bébés, dit Katharine en entrant dans la chambre. Tante Hyacinthe m'a dit que je pouvais.

Craignant de ne pas maîtriser sa voix, Gregory se contenta d'opiner.

— Elles sont très mignonnes, continua Katharine. Les jumelles, je veux dire. Pas tante Hyacinthe.

Gregory fut le premier choqué de ne pouvoir réprimer un sourire.

— En effet, en convint-il, personne ne qualifierait tante Hyacinthe de « mignonne ».

— Mais je l'aime beaucoup, précisa aussitôt Katharine, toujours loyale.

— Je sais, dit-il en pivotant enfin vers elle. Moi aussi.

Katharine s'avança de quelques pas, puis s'arrêta au pied du lit.

— Pourquoi est-ce que maman dort encore ?

— Eh bien… elle est très fatiguée, mon cœur, répondit Gregory après avoir dégluti avec peine. Il faut beaucoup d'énergie pour mettre un bébé au monde. Et le double pour des jumeaux.

Katharine hocha la tête d'un air solennel, il n'aurait toutefois pas juré qu'elle le croyait. Elle observait sa mère, les sourcils froncés. Pas vraiment inquiète, juste très, très curieuse.

— Elle est pâle, finit-elle par dire.

— Tu trouves ?

— Elle est aussi blanche que les draps.

C'était précisément ce qu'il pensait, mais comme il ne voulait pas paraître anxieux, il se contenta d'admettre :

— Peut-être un peu plus pâle que d'habitude.

Katharine vint s'asseoir dans le fauteuil voisin du sien. En la voyant, bien droite, les mains sagement croisées sur les genoux, Gregory ne put s'empêcher de s'émerveiller. Il y avait presque douze ans que Katharine Hazel Bridgerton était entrée dans sa vie et avait fait de lui un père. À

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

l’instant où on la lui avait mise dans les bras, il avait pris conscience que c’était là sa vocation. En tant que fils cadet, il n’hériterait pas du titre ; il n’était fait ni pour l’armée ni pour le clergé ; son rôle dans la vie serait d’être gentleman-farmer. Et père.

Quand il avait regardé sa fille, dont les yeux étaient gris foncé – comme tous ses enfants nouveau-nés après elle –, l’évidence l’avait frappé. La raison pour laquelle il était là, celle qui justifiait son existence, c’est à cet instant-là qu’il l’avait découverte : guider cette miraculeuse petite créature vers la vie adulte, la protéger et la chérir.

S’il adorait tous ses enfants, un lien particulier l’unirait toujours à Katharine parce que c’était elle qui lui avait montré qui il devait être.

— Les autres veulent la voir, dit-elle.

Les yeux baissés, elle regardait son pied droit qui se balançait d’avant en arrière.

— Elle a encore besoin de se reposer, mon cœur.

— Je sais.

Gregory attendit qu’elle poursuive, car il pressentait qu’elle n’avait pas dit ce à quoi elle pensait réellement. Il avait l’impression que c’était elle qui voulait voir sa mère. Elle aspirait à s’asseoir au bord du lit, à rire avec elle, puis à lui raconter en détail la promenade qu’elle avait faite avec sa gouvernante.

Les autres – les petits – étaient plus indifférents.

Mais Katharine avait toujours été incroyablement proche de Lucy. Physiquement, elles ne se ressemblaient pas du tout. Si étonnant que cela pût paraître, car elles n’avaient aucun lien de parenté, Katharine partageait beaucoup de traits avec la belle-sœur de Gregory, l’actuelle vicomtesse Bridgerton, dont elle portait le prénom : même chevelure sombre, même visage ovale, mêmes yeux – bien que de couleur différente.

Question caractère, cependant, Katharine, *sa* Katharine, était exactement comme Lucy. Organiser et classer était pour elle un besoin

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

impérieux. Elle avait besoin de distinguer le motif qui présidait à la disposition des choses. Si elle avait pu raconter à sa mère la promenade de la veille, elle aurait commencé par décrire les fleurs qu'elles avaient vues. Elle ne se les serait pas toutes rappelées, mais elle aurait été capable de dire combien il y en avait de chaque couleur. Et Gregory n'aurait pas été surpris si, un peu plus tard, il avait appris de la gouvernante que Katharine avait insisté pour marcher un peu plus loin afin que les « roses » rattrapent les « jaunes ».

Veiller à l'équité en toute chose, telle était sa Katharine.

— Mimi dit que les bébés vont s'appeler comme tante Éloïse et tante Francesca, reprit-elle après avoir balancé son pied trente-deux fois.

Il avait compté ? Il n'en revenait pas. Chaque jour, il ressemblait un peu plus à Lucy.

— Comme d'habitude, Mimi a raison, répondit-il.

Mimi était la nourrice des enfants – une sainte, s'il en avait jamais rencontré une.

— Elle ne savait pas ce qu'on leur donnerait comme deuxième prénom.

Gregory fronça les sourcils.

— Je ne crois pas que nous ayons eu le temps d'en décider.

Le regard direct que lui adressa Katharine le troubla.

— Avant que maman ait besoin de faire une sieste ?

— Euh… oui, répondit-il en détournant les yeux.

Il n'en était pas fier, mais c'était le seul moyen pour ne pas se mettre à pleurer devant sa fille.

— Je trouve qu'il y en a une qui devrait s'appeler Hyacinthe, déclara Katharine.

— Je suis d'accord. Éloïse Hyacinthe ou Francesca Hyacinthe ?

Katharine se mordilla la lèvre, songeuse. Puis elle annonça plutôt fermement :

— Francesca Hyacinthe, ça sonne vraiment bien. Sauf que…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Sauf que… ? interrogea son père comme elle gardait le silence.

— Ça fait quand même un peu précieux. Et si jamais elle n'était pas raffinée et délicate ?

— Comme ta tante Hyacinthe ? ne put-il s'empêcher de suggérer.

— C'est vrai qu'elle est plutôt énergique, répliqua Katharine sans une once de sarcasme.

— Énergique ou effrayante ?

— Oh, juste énergique ! Tante Hyacinthe n'est pas du tout effrayante.

— Surtout ne le lui dis pas.

Katharine battit des paupières, déconcertée.

— Tu crois qu'elle veut être effrayante ?

— *Et* énergique.

— C'est bizarre… murmura-t-elle.

Puis elle leva sur lui des yeux particulièrement brillants.

— Je pense que tante Hyacinthe va être vraiment contente d'avoir un bébé qui porte son prénom.

Le sourire que Gregory esquissa était un vrai sourire, pas seulement destiné à rassurer sa fille.

— Oui, j'en suis sûr.

— Elle croyait sans doute qu'elle n'en aurait pas, poursuivit Katharine, puisque maman et vous, vous les prenez dans l'ordre. On savait tous que si c'était une fille, ce serait Éloïse.

— Mais qui se serait attendu à des jumelles ?

— De toute façon, il y avait encore tante Francesca. Il aurait fallu que maman ait des triplés pour que tante Hyacinthe puisse donner son prénom.

Des triplés ! Gregory n'était pas catholique, pourtant il résista difficilement à l'envie de se signer.

— Et il aurait fallu que ce soient que des filles, ajouta Katharine. Mathématiquement, je ne crois pas qu'il y aurait eu beaucoup de chance.

— Sans doute, murmura-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ils échangèrent un sourire. Puis il lui prit la main et ils restèrent un instant silencieux.

— Je pensais… reprit-elle.

— Oui, mon cœur ?

— Si Francesca s'appelle Francesca Hyacinthe, alors Éloïse devrait s'appeler Éloïse Lucy. Parce que maman, c'est la meilleure des mamans du monde.

Gregory ravala la boule qui lui obstruait la gorge.

— C'est vrai, reconnut-il d'une voix enrouée.

— Je pense que ça lui plairait. Vous ne croyez pas ?

— Elle dirait probablement que nous devrions donner au bébé le prénom de quelqu'un d'autre. Elle est très généreuse en cette matière.

— Je sais. C'est pour ça qu'on doit le faire pendant qu'elle dort encore. Sans lui laisser une chance de protester. Parce qu'elle va protester, vous savez. Elle dira qu'on n'aurait pas dû faire ça, poursuivit Katharine, alors que Gregory ne pouvait réprimer un petit rire. Mais en secret, elle sera enchantée.

Gregory déglutit de nouveau – la boule, cette fois, était imputable à l'amour et à la fierté paternels.

— Je crois que tu as raison.

Katharine sourit jusqu'aux oreilles et, d'une main légère, il lui ébouriffa les cheveux. Bientôt, elle serait trop grande pour de telles marques d'affection, et elle se plaindrait qu'il la décoiffait. Aussi en profitait-il.

— Comment se fait-il que tu connaisses si bien ta mère ?

Elle lui adressa un regard indulgent. Ils avaient déjà eu ce genre de conversation.

— Parce que je suis exactement comme elle.

— Exactement, acquiesça-t-il.

Ils observèrent un silence complice, puis une pensée lui traversa l'esprit.

— Lucy ou Lucinda ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Lucy, répliqua Katharine, qui avait su immédiatement de quoi il parlait. Maman n’est pas vraiment une Lucinda.

Gregory soupira, puis reporta les yeux sur sa femme, toujours endormie.

— Non, chuchota-t-il, ce n’est pas une Lucinda.

Sa fille glissa de nouveau sa petite main chaude dans la sienne.

— La la la Lucy, murmura-t-elle, et il perçut dans sa voix son sourire tranquille.

— La la la Lucy, répéta-t-il.

Il fut le premier étonné d’entendre un sourire dans sa propre voix.

Le Dr Jarvis revint quelques heures plus tard, les traits tirés, les vêtements chiffonnés, après avoir mis au monde un autre bébé. Gregory le connaissait bien. Peter Jarvis venait de terminer ses études lorsque Gregory et Lucy avaient décidé de s’installer à côté de Winkfield, et il était leur médecin de famille depuis lors. Il avait le même âge que Gregory, et tous deux s’étaient souvent retrouvés pour dîner, au fil des ans. Mme Jarvis était une amie de Lucy, et leurs enfants jouaient souvent ensemble.

Mais jamais, durant toutes ces années, Gregory n’avait vu Peter arborer une telle expression. Il avait les lèvres pincées, et il ne fit aucune de ses plaisanteries habituelles avant d’examiner Lucy.

Hyacinthe avait insisté pour être présente, arguant que Lucy aurait besoin du soutien d’une autre femme dans la pièce.

— Ce n’est pas comme si l’un de vous deux avait déjà accouché, avait-elle lancé, non sans un certain dédain.

Sans mot dire, Gregory s’était effacé pour laisser sa sœur entrer. Il y avait quelque chose de réconfortant dans sa présence énergique. Ou, peut-être, de stimulant. Hyacinthe possédait une telle force qu’on pouvait presque croire qu’elle *obligerait* Lucy à guérir.

Tous deux démeurèrent en retrait lorsque le médecin prit le pouls de Lucy, puis écouta son cœur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Aussitôt après, à l’immense stupéfaction de Gregory, Peter attrapa Lucy par les épaules et commença à la secouer.

— Mais que faites-vous ? s’écria-t-il en se précipitant pour intervenir.

— Je la réveille.

— N’a-t-elle pas besoin de se reposer ?

— Elle a encore plus besoin de se réveiller.

— Mais…

Gregory ne savait pas exactement contre quoi il protestait – en vérité, peu importait – car lorsque Peter le coupa, ce fut pour déclarer :

— Pour l’amour du Ciel, Bridgerton, il faut que nous sachions si elle peut se réveiller.

Il la secoua de nouveau, cette fois en l’appelant d’une voix forte :

— Lady Lucinda ! Lady Lucinda !

— Elle n’est pas une Lucinda, murmura Gregory, qui se pencha sur elle. Lucy ? Lucy ?

Elle changea de position en marmonnant quelque chose dans son sommeil.

Gregory releva la tête, et interrogea Peter du regard.

— Voyez si vous pouvez obtenir une réponse d’elle, dit ce dernier.

— Laisse-moi essayer, intervint Hyacinthe, qui se pencha et chuchota quelque chose à l’oreille de Lucy.

— Qu’est-ce que tu lui as dit ?

Hyacinthe secoua la tête.

— Mieux vaut que tu ne le saches pas.

— Oh, pour l’amour du Ciel ! grommela-t-il en la repoussant.

Il prit la main de Lucy et la serra avec plus de force qu’il ne l’avait fait précédemment.

— Lucy ! Combien de marches a l’escalier de service entre la cuisine et le rez-de-chaussée ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle n’ouvrit pas les yeux, mais elle murmura quelque chose qui ressemblait à…

— Tu as dit quinze ? lui demanda-t-il.

Elle eut une espèce de reniflement et, cette fois, il l’entendit dire clairement :

— Seize.

— Dieu soit loué ! s’exclama Gregory qui, lui lâchant la main, s’effondra dans le fauteuil le plus proche. Voilà. Voilà. Tout va bien se passer.

— Gregory, commença Peter d’une voix qui n’avait rien de rassurant.

— Vous m’avez dit que nous devions la réveiller.

— Et c’est ce que nous avons fait, reconnut Peter avec raideur. C’est très bon signe que nous y soyons parvenus. Cela ne signifie pas pour autant…

— N’allez pas plus loin, gronda Gregory.

— Mais vous devez…

— Je ne veux pas l’entendre !

Peter se tut. Toutefois son regard, où se mêlaient la pitié, la compassion et le regret, était terrible.

Gregory s’affaissa dans le fauteuil. Il avait fait ce qu’on lui demandait. Il avait réveillé Lucy, ne serait-ce qu’un instant. Elle dormait de nouveau, à présent couchée sur le côté.

— J’ai fait ce que vous m’avez demandé, reprit-il à voix basse.

Puis il regarda Peter et répéta d’une voix plus incisive :

— J’ai fait ce que vous m’avez demandé.

— Je sais, acquiesça Peter doucement, et je ne saurais trop vous dire à quel point c’est rassurant qu’elle ait parlé. Cela ne suffit cependant pas à considérer la partie comme gagnée.

Gregory essaya de parler, mais sa gorge était trop serrée. De nouveau, il étouffait. Tout ce qu’il pouvait faire, c’était d’essayer de respirer. S’il y

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

arrivait, peut-être parviendrait-il à ne pas pleurer devant son ami.

— Le corps a besoin de reprendre des forces après une hémorragie, expliqua Peter. Elle peut dormir un moment. Elle peut aussi…

Il se racla la gorge avant de lâcher :

— … elle peut aussi ne pas se réveiller de nouveau.

— Évidemment qu'elle se réveillera ! intervint Hyacinthe. Elle l'a fait une fois, elle recommencera.

Le médecin lui lança un bref regard avant de reporter son attention sur Gregory.

— Si tout se passe bien, nous pouvons nous attendre à ce que son rétablissement suive un cours à peu près normal. Mais cela risque d'être long. Je ne sais pas exactement quelle quantité de sang elle a perdue, et il faut parfois plusieurs mois pour que le corps reconstitue ses réserves.

Gregory hocha lentement la tête.

— Elle sera faible, insista Peter. Il faudra certainement qu'elle garde le lit pendant au moins un mois.

— Cela ne va pas lui plaire.

Peter s'éclaircit la voix, l'air gêné, avant de conclure :

— Vous enverrez quelqu'un s'il y a un changement ?

De nouveau, Gregory hocha la tête.

— Attendez, intervint Hyacinthe qui empêcha le médecin de franchir la porte. J'ai d'autres questions.

— Je suis désolé, dit-il, je n'ai pas d'autres réponses.

Que pouvait rétorquer Hyacinthe elle-même ?

Quand vint le matin, clair et joyeux, Gregory s'éveilla dans la chambre où reposait Lucy, après une nuit passée dans le fauteuil, à son chevet.

Elle dormait, quoique d'un sommeil agité, et elle poussait ses petits soupirs nocturnes habituels lorsqu'elle changea de position. Soudain, alors que Gregory ne s'y attendait pas, elle ouvrit les yeux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Lucy ?

Il lui agrippa la main, puis se contraignit à desserrer son étreinte.

— J’ai soif, dit-elle d’une voix faible.

Il se leva précipitamment pour aller lui chercher un verre d’eau.

— Tu m’as tellement… J’ai été…

Mais il ne put en dire davantage. Sa voix se brisa, et le seul son qu’il émit fut un sanglot étranglé. Il s’immobilisa, le dos tourné, s’efforçant de recouvrer son sang-froid. Sa main tremblait tellement que de l’eau éclaboussa sa manche.

En entendant Lucy essayer de dire son prénom, il s’adjura de se ressaisir. C’était elle qui avait failli mourir, il n’avait pas le droit de s’effondrer alors qu’elle avait besoin de lui.

Il prit une profonde inspiration, puis une seconde, avant de se retourner.

— Et voilà, dit-il d’une voix qu’il s’efforça de rendre joyeuse.

Lorsqu’il l’eut rejointe avec le verre, il se rendit compte qu’elle était trop faible pour s’asseoir seule, et même pour tenir le verre en question.

Après avoir posé celui-ci sur la table de nuit, il glissa avec précaution les bras autour de son buste pour l’aider à se redresser.

— Donne-moi juste le temps d’arranger les oreillers, murmura-t-il en les entassant et en les tapotant.

Il porta ensuite le verre aux lèvres de Lucy. Elle ne but qu’une gorgée, puis s’adossa aux oreillers, haletante.

Gregory l’observa en silence. Elle n’avait pas dû absorber plus que quelques gouttes d’eau.

— Tu devrais boire davantage…

Elle hocha la tête d’un mouvement presque imperceptible.

— Dans un moment, murmura-t-elle.

— Ce serait peut-être plus facile avec une cuillère ?

Elle ferma les yeux avec un nouveau signe de tête.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Gregory regarda autour de lui. Quelqu’un lui avait apporté du thé dans la nuit, et personne n’était venu rechercher le plateau. Sans doute pour ne pas le déranger. Faute de mieux, il alla chercher la cuillère du sucrier. Puis il lui vint à l’esprit qu’un peu de sucre ferait du bien à Lucy. Il retourna vers elle.

— Tiens, dit-il en lui présentant une cuillère d’eau. Veux-tu un peu de sucre, aussi ?

Elle opina, et il en déposa un peu sur sa langue.

— Que s’est-il passé ? demanda-t-elle après quelques instants.

Il la regarda avec stupeur.

— Tu ne le sais pas ?

— J’ai saigné ?

— Oui, beaucoup, répondit Gregory d’une voix rauque.

Il était incapable d’en dire plus. Il se refusait à décrire l’hémorragie dont il avait été témoin. Il ne voulait pas qu’elle en ait connaissance et, pour être honnête, il voulait l’oublier.

Elle inclina la tête de côté, les sourcils froncés. Gregory se rendit compte qu’elle essayait d’apercevoir l’extrémité du lit.

— Nous avons nettoyé, dit-il en esquissant un sourire.

Cela ressemblait tellement à Lucy de s’assurer que tout était en ordre.

— Je suis fatiguée, souffla-t-elle.

— Le Dr Jarvis a dit que tu serais faible durant quelques mois. Je suppose donc qu’il te faudra rester couchée pendant un moment.

Elle poussa un grognement.

— Je déteste rester au lit.

De nouveau, Gregory sourit. Lucy était une femme active, qui aimait entreprendre, créer, réparer, et s’assurer du bonheur de tous.

Puis il se pencha ensuite vers elle en affichant une expression sévère.

— Tu resteras au lit de gré ou de force. Je suis prêt à t’attacher s’il le faut.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ce n’est pas ton genre, répliqua-t-elle, le menton un peu relevé.

Mais prétendre à l’impertinence demandait apparemment de l’énergie, car elle referma les yeux et poussa un léger soupir.

— Je l’ai fait, une fois, lui rappela-t-il.

Elle laissa échapper un drôle de son qui était peut-être un rire.

— Oui, c’est vrai.

Il s’inclina pour effleurer ses lèvres d’un baiser.

— J’ai sauvé la mise, alors.

— Tu sauves toujours la mise.

— Non. C’est toi, murmura-t-il après avoir avalé sa salive.

Leurs yeux se croisèrent et se verrouillèrent. Gregory sentit quelque chose se tordre en lui et, l’espace d’un instant, il crut qu’il allait laisser échapper un autre sanglot. Alors qu’il se sentait prêt à s’effondrer, elle eut un petit haussement d’épaules.

— De toute manière, je ne pourrais pas bouger maintenant.

Ayant réussi à vaincre son émotion, il se leva pour aller chercher un biscuit oublié sur le plateau.

— Je ne manquerai pas de te le rappeler dans une semaine.

Il ne doutait pas qu’elle tenterait de sortir du lit bien avant la fin du repos prescrit.

— Où sont les bébés ?

Gregory se figea, puis il pivota lentement sur ses talons. Bonté divine, il les avait complètement oubliés !

— Je ne sais pas… Dans la nursery, je suppose. Elles sont toutes deux parfaites. Rouges et hurlantes, et tout ce qu’elles sont censées être.

Lucy esquissa un sourire.

— Je peux les voir ?

— Bien sûr. Je vais demander à ce qu’on aille les chercher immédiatement.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pas les autres, cependant, murmura Lucy, dont les yeux se voilèrent. Je ne veux pas qu'ils me voient ainsi.

— Je te trouve très belle, assura-t-il en venant s'asseoir au bord du lit. Tu es peut-être ce que j'ai vu de plus beau au monde.

— Arrête.

Lucy n'avait jamais accepté les compliments de bonne grâce. Mais il vit frémir sa bouche, comme si elle hésitait entre le rire et les larmes.

— Katharine est venue hier, lui dit-il.

Comme elle ouvrait de grands yeux, il la rassura.

— Je lui ai dit que tu dormais. Ce qui était le cas. Elle n'est pas inquiète.

— Tu en es sûr ?

— Certain. Elle t'a appelée La la la Lucy.

— Elle est merveilleuse, dit Lucy avec un sourire.

— Elle est exactement comme toi.

— Ce n'est pas la raison pour laquelle elle est merveil…

— Il n'y en a pas d'autre, l'interrompit-il. Ah, j'ai failli oublier : elle a donné des prénoms aux jumelles.

— Je croyais que tu l'avais fait ?

— Oui. Tiens, bois encore un peu…

Il lui tendit de nouveau une cuillère d'eau. Faire diversion était peut-être la règle pour l'encourager à boire. Un peu par ici, un peu par là, et elle aurait absorbé un verre d'eau.

— Katharine s'est penchée sur le choix du second prénom, reprit-il. Francesca Hyacinthe et Éloïse Lucy.

— Éloïse… ?

— Lucy. Éloïse Lucy. N'est-ce pas joli ?

À sa grande surprise, elle ne protesta pas. Elle se contenta d'un infime hochement de tête, et ses yeux s'emplirent de larmes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Elle dit que c’est parce que tu es la meilleure maman du monde, ajouta-t-il doucement.

Elle se mit alors à pleurer, de grosses larmes silencieuses roulant sur ses joues.

— Veux-tu que je t’amène les bébés maintenant ? demanda Gregory.

— Oui, s’il te plaît. Et…

Elle s’interrompit, déglutit.

— Et fais venir les autres, aussi.

— Tu es sûre ?

— Si tu peux m’aider à m’asseoir un peu plus droit, je pense pouvoir affronter les câlins et les baisers.

Les larmes que Gregory s’était acharné à retenir jusque-là jaillirent.

— Je ne vois rien d’autre susceptible de hâter davantage ta guérison.

Il se dirigea vers la porte. La main posée sur la poignée, il se retourna.

— Je t’aime, La la la Lucy.

— Moi aussi, je t’aime.

Gregory avait dû recommander aux enfants de bien se tenir, car lorsqu’ils entrèrent dans la chambre de Lucy (l’aînée en premier, le benjamin en dernier, leurs têtes dessinant un adorable petit escalier), ils le firent avec calme. Ils s’alignèrent ensuite en rang d’oignons contre le mur, les mains sagement croisées devant eux.

Mais qui donc étaient ces enfants ? s’étonna Lucy. Ses enfants à elle n’avaient jamais fait aussi peu de bruit.

— Je me sens un peu seule ici, déclara-t-elle.

Il y aurait eu une ruée générale vers le lit si Gregory ne s’était pas interposé avec un tonitruant :

— Doucement !

Mais ce ne fut peut-être pas tant son ordre qui évita le chaos que ses bras, qui interceptèrent au moins trois enfants avant que ceux-ci ne se

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

jettent sur le matelas.

— Mimi veut pas me laisser voir les bébés, se plaignit Ben, âgé de quatre ans.

— C’est parce que ça fait un mois que tu n’as pas pris de bain, rétorqua Anthony, de deux ans son aîné, quasiment au jour près.

— Comment est-ce possible ? s’interrogea Gregory à voix haute.

— Il se rend invisible, lui répondit Daphné d’une voix assourdie, car elle tentait de se frayer un passage jusqu’à Lucy.

— Comment on peut être invisible quand on sent aussi mauvais ? demanda Hermione.

— Je me roule dans les fleurs tous les jours, prétendit Ben avec malice.

— Euh… dans quelles fleurs, exactement ? demanda Lucy, après avoir débattu avec elle-même sur l’opportunité d’approfondir la question.

— Ben… pas dans les rosiers ! répondit-il d’un air offusqué.

Daphné se pencha sur lui et renifla avec délicatesse.

— Dans les pivoines, annonça-t-elle.

— Tu peux pas savoir ça rien qu’en le sentant, protesta Hermione.

Dix-huit mois seulement séparaient les deux filles, et lorsqu’elles ne se chuchotaient pas des secrets, elles se chamaillaient comme…

Comme des Bridgerton, tout simplement.

— J’ai un excellent nez, rétorqua Daphné, avec un regard qui invitait l’assistance à confirmer ce fait.

— Le parfum des pivoines est effectivement bien reconnaissable, admit Katharine.

Elle était assise au pied du lit avec Richard. Depuis quand ces deux-là avaient-ils décidé qu’ils étaient trop âgés pour disputer aux autres une place sur les oreillers ? Ils grandissaient si vite, tous. Même le petit Colin n’avait plus l’air d’un bébé.

— Maman ? fit-il avec une moue implorante.

— Viens ici, mon petit chat, murmura-t-elle en lui tendant la main.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

C’était un petit garçon tout rond, aux joues creusées de fossettes, et dont la démarche n’était pas encore très assurée. Elle avait vraiment cru qu’il serait son petit dernier. Et voilà qu’il y avait à présent deux autres enfants, qui partageaient pour le moment le même berceau. Éloïse Lucy et Francesca Hyacinthe. Chacune ressemblerait-elle à celle dont elle portait le prénom ?

— Je t’aime, maman, dit Colin en enfouissant son petit visage dans le cou de Lucy.

— Moi aussi, je t’aime, répondit-elle d’une voix étranglée. Je vous aime tous.

— Tu sortiras quand du lit ? demanda Ben.

— Je ne sais pas encore. Je suis terriblement fatiguée. Peut-être dans quelques semaines.

— Quelques semaines ? répéta-t-il, manifestement horrifié.

— Nous verrons, murmura-t-elle. Je me sens déjà beaucoup mieux, ajouta-t-elle avec un sourire.

Et c’était la vérité. Elle était encore fatiguée – plus qu’elle ne se souvenait de l’avoir jamais été. Tout son corps semblait pesant, comme engourdi, mais son cœur était léger et plein d’allégresse.

— J’aime tout le monde. Toi, dit-elle à Katharine, et toi et toi et toi et toi et toi et toi. Et les deux bébés dans la nursery aussi.

— Mais tu les connais même pas, souligna Hermione.

— Je sais que je les aime.

Elle chercha Gregory du regard. Il se tenait près de la porte, là où aucun des enfants ne pouvait le voir. Les larmes coulaient sur son visage.

— Et je sais que je t’aime, dit-elle à voix basse.

Il hocha la tête, puis s’essuya le visage d’un revers de main.

— Votre mère a besoin de se reposer, déclara-t-il d’une voix enrouée.

Les enfants s’en aperçurent-ils ? En tout cas, ils n’en montrèrent rien.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il y eut bien quelques grommellements discrets, mais ils sortirent avec presque autant de solennité qu'ils étaient entrés. Gregory fut le dernier à franchir le seuil. Au moment de refermer la porte, il passa la tête dans l'entrebâillement.

— Je reviens bientôt.

Elle opina, puis elle s'étendit de nouveau dans le lit.

— J'aime tout le monde, répéta-t-elle, avant de sourire du plaisir qu'elle tirait de ces mots. J'aime tout le monde.

Et c'était la pure vérité.

*23 juin 1840*
*Cutbank Manor*
*Nr Winkfield, Berks*

*Cher Gareth,*

*Je suis retenue dans le Berkshire. L'arrivée des jumelles a été assez dramatique, et Lucy doit garder le lit pendant au moins un mois. Mon frère prétend qu'il peut se débrouiller sans moi, mais c'est tellement faux que c'en est risible. Lucy elle-même m'a suppliée de rester – lorsqu'il n'était pas là, bien sûr. Il faut toujours tenir compte de la sensibilité des mâles de notre espèce. (Je sais que tu ne m'en voudras pas de cette opinion ; même toi, tu reconnaîtras que les femmes sont bien plus utiles dans une chambre de malade.)*

*Heureusement que j'étais là. Je ne sais pas si elle aurait survécu à cette naissance sans moi.*

*Elle a perdu énormément de sang, et pendant quelques heures, nous avons craint qu'elle ne reprenne pas connaissance. J'ai pris sur moi de lui dire quelques mots vigoureux en aparté. Je ne me rappelle pas la formulation exacte, mais je crois que je l'ai menacée*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

*de l'écorcher vive. Je crois bien avoir donné plus de poids à cette menace en ajoutant : « Et tu sais que je le ferai ! »*

*Évidemment, je misais sur le fait qu'elle était trop affaiblie pour pointer la contradiction évidente de cet avertissement – si elle ne se réveillait pas, il était assez peu utile de l'écorcher vive.*

*Tu es en train de rire de moi, à cet instant, j'en suis persuadée. Il n'empêche qu'elle m'a jeté un regard prudent lorsqu'elle s'est réveillée. Et je t'assure que le « merci » qu'elle a chuchoté venait du fond du cœur.*

*Je vais donc rester ici un peu plus longtemps. Tu me manques horriblement. Ce sont des moments comme ceux-ci qui vous rappellent ce qui compte vraiment. Lucy a récemment annoncé qu'elle aimait tout le monde. Nous savons tous deux, je crois, que je n'aurai jamais la patience requise pour en arriver là. Mais je t'aime. Et j'aime Lucy. Et Isabella et George. Et Gregory. En réalité, j'aime beaucoup de gens.*

*J'ai de la chance, vraiment.*

*Ta femme aimante,*

*Hyacinthe*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# Violet

Par définition, les romans d'amour se terminent bien. Non seulement le héros et l'héroïne s'aiment, mais il est entendu qu'ils s'aimeront toujours. Ce qui signifie, par conséquent, que l'auteur ne peut écrire une véritable suite ; si je remettais au premier plan les héros d'un livre précédent, il me faudrait mettre en danger la conclusion heureuse de celui-ci afin d'en donner une nouvelle au suivant.

Aussi les séries, dans ce genre de romans, sont-elles des histoires dérivées dans lesquelles des personnages secondaires deviennent les héros de leur propre roman, et où les anciens protagonistes apparaissent si besoin est. Il est rare qu'un auteur ait la chance de pouvoir se saisir d'un personnage et de suivre son évolution sur plusieurs livres.

C'est ce qui rend Violet Bridgerton si particulière.

Lors de sa première apparition, dans *Daphné et le duc*, elle incarnait simplement la mère de famille classique de l'époque de la Régence. Cependant, au fil des huit livres, elle a acquis une autre stature. Chaque roman de la série des Bridgerton révélait un fait nouveau, et lorsque j'ai mis le point final à *Gregory*, elle était devenue mon personnage favori.

Les lectrices réclamaient une conclusion heureuse à son histoire, mais c'était impossible. En toute honnêteté, j'étais incapable d'en écrire une car je ne pense pas qu'on puisse créer un héros assez bien pour elle. Il

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

n’empêche que, moi aussi, je voulais en savoir davantage sur Violet. C’est avec amour que j’ai écrit *Violet*. J’espère que vous l’apprécierez.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

## Surrey, Angleterre, 1774

— Violet Élisabeth ! Qu’êtes-vous en train de faire, bonté divine ?

En entendant la voix scandalisée de sa gouvernante, Violet Ledger s’immobilisa, hésitante. Quel parti prendre ?

Il y avait peu de chances qu’elle puisse plaider l’innocence complète, vu qu’elle venait d’être prise la main dans le sac. Ou, plutôt, la main refermée sur le plat qui contenait la plus odorante des tourtes aux mûres, encore tiède.

— Violet… reprit la voix sévère de Mlle Fernburst.

Violet aurait pu prétendre qu’elle avait faim. Mlle Fernburst savait combien elle adorait les sucreries. Il n’était donc pas totalement exclu qu’elle ait envisagé de s’enfuir avec une tourte entière, qu’elle aurait mangée…

Qu’elle aurait mangée *où* ? s’interrogea Violet. Où quelqu’un se réfugierait-il avec une tourte aux mûres entière ? Violet raya sa chambre de la liste des possibilités : elle n’aurait pas réussi à dissimuler la preuve. Mlle Fernburst n’admettrait jamais qu’elle ait pu être assez sotte pour choisir cette option.

Non, si elle volait une tourte avec l’intention de la manger, elle l’emporterait à l’extérieur. Ce qui était précisément la direction qu’elle avait prise. Encore que ce ne fût pas vraiment pour manger un gâteau.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Mais peut-être pouvait-elle transformer un mensonge en vérité.

— Voulez-vous un peu de tourte, mademoiselle Fernburst ? proposa-t-elle d'un ton suave.

Elle sourit et battit des cils, consciente qu'en dépit de ses huit ans et demi elle ne paraissait pas en avoir plus de six. La plupart du temps, elle trouvait cela contrariant – personne n'aime à être pris pour un bébé, après tout. Elle ne répugnait toutefois pas à utiliser sa petite taille à son avantage lorsque la situation l'exigeait.

— Je vais pique-niquer, ajouta-t-elle pour clarifier les choses.

— Avec qui ? demanda Mlle Fernburst d'un air soupçonneux.

— Avec mes poupées ! Mette, Sonia, Francesca, Fiona, Marie et…

Violet débita une liste de noms qu'elle inventait au fur et à mesure. Elle possédait un nombre plutôt absurde de poupées. Étant la seule enfant de sa génération, alors qu'elle avait des tas d'oncles et de tantes, elle était régulièrement couverte de cadeaux. Il y avait toujours quelqu'un pour venir rendre visite à sa famille dans le Surrey – la proximité avec Londres était simplement trop tentante –, et les poupées semblaient être le cadeau *à la mode*.

Violet sourit. Mlle Fernburst aurait été fière d'elle et de sa maîtrise du français. Quel dommage, vraiment, qu'elle ne puisse l'en faire profiter.

— Mademoiselle Violet, reprit la gouvernante, vous devez reporter immédiatement cette tourte à la cuisine.

— Entière ?

— Entière, évidemment, répliqua Mlle Fernburst d'un ton exaspéré. Vous n'avez même pas d'ustensile pour vous en couper une part. Ou la manger.

C'était vrai. Mais les projets de Violet pour le gâteau ne requéraient aucun ustensile particulier. Comme elle était déjà bien compromise, elle s'enfonça davantage en répondant :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne pouvais pas tout emporter en une seule fois. J’avais l’intention de revenir chercher une cuillère.

— Et d’abandonner la tourte dans le jardin, à la merci des corbeaux ?

— Eh bien… Je n’avais pas pensé à ça.

— À quoi n’avais-tu pas pensé ? fit une voix grave.

Elle ne pouvait qu’appartenir à son père. Ce dernier s’approcha.

— Violet, que diable fais-tu dans le salon avec une tourte ?

— C’est précisément ce que je suis en train d’essayer de découvrir, déclara Mlle Fernburst avec raideur.

— Euh…

Violet se retint pour ne pas lancer un regard de regret en direction des portes-fenêtres qui ouvraient sur la pelouse. L’affaire était perdue, car elle n’avait jamais été capable de mener son père en bateau. Il la perçait invariablement à jour. Comment s’y prenait-il ? Mystère. Peut-être était-ce quelque chose dans ses yeux qui la trahissait.

— Violet dit qu’elle avait l’intention de pique-niquer dans le jardin avec ses poupées, rapporta Mlle Fernburst.

— Vraiment.

Ce n’était pas une question, son père la connaissait trop bien pour cela.

Violet hocha la tête. Enfin, très légèrement. Peut-être même n’était-ce qu’une inclinaison du menton.

— Parce que tu donnes toujours de la vraie nourriture à tes jouets ?

Comme elle gardait le silence, son père reprit avec sévérité :

— Violet, qu’avais-tu l’intention de faire avec ce gâteau ?

— Euh…

Les yeux de Violet semblaient refuser de se détacher d’un point situé sur le sol, à environ six pieds sur la gauche.

— *Violet ?*

— C’était juste un petit piège, marmonna-t-elle.

— Un petit quoi ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Un piège. Pour ce Bridgerton.

— Pour…

Son père pouffa de rire. Contre son gré, apparemment, car il toussota, et son visage reprit son expression sévère.

— Il est horrible, argua Violet avant qu'il ne puisse la gronder.

— Oh, il n'est pas si terrible que cela !

— Il est terrible, papa. Vous le savez bien. Et il ne vit même pas ici, à Upper Smedley. C'est juste un visiteur. Il devrait quand même savoir comment se conduire – son père est vicomte, mais…

— Violet…

— Ce n'est pas un gentleman, déclara-t-elle avec dédain.

— Il a neuf ans.

— Dix, corrigea-t-elle. Et je pense qu'à dix ans on devrait savoir comment se comporter quand on est invité.

— Ce garçon n'est pas notre invité, souligna son père, mais celui des Millerton.

— Il n'empêche que… commença Violet.

Elle aurait aimé croiser les bras, malheureusement, elle tenait toujours cette maudite tourte.

Son père attendit qu'elle précise sa pensée. Elle n'en fit rien.

— Donne ce gâteau à Mlle Fernburst, lui ordonna-t-il alors.

— Être un invité correct, ça veut dire qu'on ne se montre pas horrible avec les voisins, déclara Violet avec force.

— Le gâteau, Violet.

Elle tendit le plat à Mlle Fernburst qui, à vrai dire, n'eut pas l'air ravie.

— Dois-je le rapporter à la cuisine, monsieur ? s'enquit-elle.

— S'il vous plaît, répondit M. Ledger.

Violet attendit que la gouvernante ait disparu, puis déclara sans chercher à dissimuler son ressentiment :

— Il m'a mis de la farine dans les cheveux, papa.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— De la farine ?

— Oui, de la farine ! Celle qu'on utilise pour faire les gâteaux ! Mlle Fernburst a dû me laver les cheveux pendant vingt minutes pour m'en débarrasser. Ce n'est pas la peine de rire !

— Je ne ris pas !

— Si ! répliqua-t-elle. Vous avez envie de rire. Je le vois sur votre visage.

— Je me demande simplement comment ce jeune homme s'y est pris.

— Je ne sais pas, répondit Violet entre ses dents.

C'était là la pire des offenses. Il avait réussi à la couvrir de farine finement moulue, et elle ne savait toujours pas comment il avait procédé. Elle marchait tranquillement dans le jardin, et tout à coup, elle avait trébuché et…

Pouf ! De la farine partout.

— Bon, je crois que ce jeune homme s'en va à la fin de la semaine, déclara son père d'un ton conciliant. Tu n'auras donc plus à supporter très longtemps sa présence. Peut-être même plus du tout, ajouta-t-il. Nous n'avons pas prévu de voir les Millerton cette semaine, il me semble ?

— Nous n'avions pas prévu de les voir hier, répliqua Violet, et il s'est quand même débrouillé pour m'asperger de farine.

— Comment sais-tu que c'était lui ?

— Je le sais, c'est tout, grommela-t-elle.

Alors qu'elle toussait, crachait et essayait de dissiper le nuage de poudre blanche, elle avait entendu son ricanement de triomphe. Et si elle n'avait été aveuglée par la farine, elle l'aurait certainement vu aussi, avec son horrible sourire jusqu'aux oreilles.

— Il s'est montré tout à fait agréable lorsqu'il est venu lundi prendre le thé avec Georgie Millerton, fit remarquer son père.

— Pas quand vous, vous n'étiez pas dans la pièce.

— Ah bon ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

M. Ledger resta un instant silencieux, l’air songeur, avant de déclarer :

— Je suis navré d’avoir à te dire cela, mais c’est une leçon de vie que tu apprendras bien assez tôt : les garçons sont horribles.

Violet cligna des yeux, déconcertée.

— Mais… mais…

M. Ledger haussa les épaules.

— Je suis certain que ta mère ne me contredira pas.

— Mais vous… vous êtes un garçon.

— Et j’étais horrible, je t’assure. Demande à ta mère.

Violet le dévisagea avec incrédulité. Il est vrai que ses parents se connaissaient depuis l’enfance, elle ne pouvait croire que son père se soit jamais mal comporté avec sa mère. Il se montrait si gentil et si prévenant avec elle. Il ne cessait de lui baiser la main ou de lui sourire avec les yeux.

— Il t’aime bien, probablement, poursuivit-il. Le jeune Bridgerton, précisa-t-il, comme si c’était nécessaire.

Violet ne put retenir une exclamation étouffée.

— Sûrement pas.

— Peut-être pas, en convint son père. Peut-être qu’il est simplement horrible. Mais il te trouve sans doute jolie. Les garçons se conduisent ainsi quand ils trouvent une fille jolie. Et tu sais que je te trouve exceptionnellement jolie.

— Vous êtes mon père, rétorqua-t-elle.

Et tout le monde savait que les pères étaient censés trouver leur fille jolie.

— Je vais te dire ce que nous allons faire, reprit-il en s’inclinant pour lui effleurer le menton. Si ce jeune Bridgerton… comment s’appelle-t-il, déjà ?

— Edmund.

— Edmund, oui, bien sûr. Si cet Edmund Bridgerton t’embête de nouveau, j’irai le voir personnellement pour défendre ton honneur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Un duel ? s’exclama Violet avec un ravissement horrifié.

— À mort, confirma son père. Ou peut-être, un simple savon. Parce que je préférerais ne pas être envoyé à la potence pour avoir transpercé un garçon de neuf ans.

— Dix, corrigea Violet.

— Dix. Tu sembles en savoir long sur le jeune M. Bridgerton.

Violet ouvrit la bouche pour se défendre. Après tout, ce n’était pas comme si elle avait pu éviter d’apprendre quelques petites choses au sujet d’Edmund Bridgerton : lundi, elle avait été obligée de rester dans le salon avec lui pendant deux heures. Mais elle devinait que son père la taquinait, et si elle lui en disait davantage, il ne s’arrêterait plus.

— Puis-je retourner dans ma chambre, à présent ? demanda-t-elle d’un ton guindé.

Il acquiesça d’un signe de tête.

— Et il n’y aura pas de tourte pour le dessert, ce soir, la prévint-il.

Violet en resta bouche bée.

— Mais…

— Pas de discussion, je te prie. Tu étais prête à sacrifier ce gâteau cet après-midi. Il ne serait pas juste, à mon avis, que tu en aies une part parce que tes plans ont été contrecarrés.

Violet pinça les lèvres. Après avoir incliné la tête avec raideur, elle se dirigea vers l’escalier à grandes enjambées furieuses.

— Je déteste Edmund Bridgerton, grommela-t-elle.

— Je te demande pardon ? fit son père.

— Je déteste Edmund Bridgerton ! cria-t-elle. Et je me moque bien que tout le monde le sache !

Son père éclata de rire, ce qui ne fit qu’accroître sa colère.

Vraiment, les garçons étaient horribles. Surtout Edmund Bridgerton.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

## Londres, neuf ans plus tard…

— Je vous le dis, Violet, c’est une bonne chose que nous ne soyons pas des beautés ensorcelantes, déclara Mlle Mary Filloby avec une assurance assez peu convaincante. Cela rendrait les choses si compliquées.

De quelle manière ? se retint de demander Violet. Car de l’endroit où elle se tenait (assise en compagnie des autres laissées-pour-compte, à regarder danser les filles qui ne faisaient pas tapisserie, *elles*), être d’une beauté ensorcelante ne semblait pas si désagréable que cela.

Elle ne prit pas la peine de poser la question, car Mary lui aurait répondu :

— Regardez-la. Mais regardez-la !

Or, Violet la regardait déjà.

— Elle a huit hommes autour d’elle, constata Mary avec un curieux mélange d’admiration, de respect et de dégoût.

— J’en compte neuf, murmura Violet.

Mary croisa les bras.

— Je refuse d’inclure mon propre frère.

Elles soupirèrent à l’unisson, les yeux rivés sur lady Begonia Dixon dont la bouche en bouton de rose, les yeux d’un bleu céleste et les épaules à la ligne parfaite avaient ensorcelé la moitié des hommes de la bonne société dans les jours qui avaient suivi son arrivée à Londres. Ses cheveux étaient probablement magnifiques, eux aussi, hélas ! Heureusement que les perruques existaient. En égalisant toutes les chevelures, elles permettaient aux filles affligées de cheveux blond pâle de rivaliser avec celles dotées de boucles dorées et brillantes.

Non pas que ses cheveux blond pâle gênaient Violet le moins du monde. Ils étaient parfaitement acceptables, et même brillants. Simplement, ils n’étaient ni bouclés ni dorés.

— Depuis combien de temps sommes-nous assises ici ? s’enquit Mary.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Trois quarts d’heure, estima Violet.

— Tant que cela ?

Violet hocha la tête, morose.

— Je le crains.

— Il n’y a pas suffisamment d’hommes, déclara Mary.

Son ton avait perdu de son mordant, et elle paraissait quelque peu découragée. Elle disait toutefois vrai : il n’y avait pas suffisamment d’hommes. Beaucoup étaient partis se battre dans les Colonies, et ils étaient bien trop nombreux à ne pas être revenus. Si l’on ajoutait à cela la complication que constituait lady Begonia Dixon – neuf hommes perdus pour le reste de la population féminine –, la pénurie devenait extrême.

— Je n’ai dansé qu’une seule fois, reprit Mary qui, après un silence, ajouta : Et vous ?

— Deux fois, admit Violet. Mais l’une des deux, c’était avec votre frère.

— Dans ce cas, cela ne compte pas.

— Si, bien sûr, rétorqua Violet.

Thomas Filloby était un gentleman nanti de deux jambes et de toutes ses dents. Aux yeux de Violet, il comptait.

— Mon frère ne vous plaît même pas.

Impossible de répondre sans se montrer grossière ou mentir. Aussi Violet se contenta-t-elle d’un signe de tête ambigu qui pouvait être interprété de différentes manières.

— Je regrette que vous n’ayez pas de frère, reprit Mary.

— Pour qu’il puisse vous inviter à danser ? Désolée, ajouta Violet quand Mary opina.

Elle s’attendait que sa compagne réplique « ce n’est pas votre faute », mais celle-ci avait réussi à s’arracher à la contemplation de lady Begonia Dixon et regardait à présent du côté de la table des rafraîchissements, les yeux étrécis.

— Qui est-ce donc ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Le duc d’Ashbourne, je crois, répondit Violet, la tête inclinée de côté.

— Non, pas lui, rétorqua Mary avec impatience. L’homme à côté de lui.

— Je ne sais pas.

Violet ne distinguait pas très bien les traits du gentleman en question, mais elle était à peu près certaine de ne pas le connaître. Il était grand, sans plus, et possédait cette grâce athlétique de l’homme parfaitement à l’aise avec son corps. Elle n’avait pas besoin de voir son visage de plus près pour deviner qu’il était séduisant. Parce que, même si cet homme n’était pas élégant, même s’il ne possédait pas des traits à faire rêver Michel-Ange, il serait néanmoins séduisant.

Car il était sûr de lui, et les hommes sûrs d’eux étaient toujours séduisants.

— Il est nouveau, supposa Mary.

— Donnez-lui quelques minutes, rétorqua Violet, ironique. Il trouvera lady Begonia au moment voulu.

Pourtant, si étonnant que cela pût paraître, le gentleman en question ne parut pas remarquer lady Begonia. Il s’attarda près de la table des rafraîchissements, et but six tasses de limonade, puis il se rapprocha du buffet où il engloutit une quantité surprenante de nourriture. Violet ne savait pas vraiment pourquoi elle suivait sa progression dans la salle, sinon parce qu’il était nouveau et qu’elle s’ennuyait.

En outre, il était jeune. Et séduisant.

Mais c’était surtout parce qu’elle s’ennuyait. Mary avait été invitée à danser par un cousin, aussi Violet se retrouvait-elle seule sur sa chaise de laissée-pour-compte, sans rien d’autre à faire que de compter le nombre de canapés que l’inconnu avalait.

Elle chercha sa mère des yeux. Il était certainement l’heure de partir. L’atmosphère devenait lourde, elle avait trop chaud, et rien n’indiquait qu’elle serait invitée à danser une troisième…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Bonsoir ! fit une voix. Je vous connais.

Violet releva la tête et cilla. C’était lui ! Le gentleman à l’appétit féroce qui avait englouti douze canapés.

Elle n’avait aucune idée de qui il était.

— Vous êtes Mlle Violet Ledger.

Mlle Ledger tout court, en vérité, puisqu’elle n’avait pas de sœur aînée, mais elle s’abstint de le corriger. Qu’il connaisse son prénom était la preuve qu’ils s’étaient déjà rencontrés – longtemps auparavant, semblait-il, car elle ne le remettait pas.

— Je suis désolée, murmura-t-elle, embarrassée, car elle n’avait jamais excellé dans l’art de feindre, je…

— Edmund Bridgerton, la coupa-t-il avec un sourire. Je vous ai rencontrée il y a quelques années. J’étais en visite chez George Millerton… Au fait, l’avez-vous vu ? poursuivit-il, après avoir jeté un regard circulaire dans la salle. Il est censé être ici.

— Euh, oui, répondit Violet, prise au dépourvu par l’amabilité de M. Bridgerton.

À Londres, les gens ne se montraient généralement pas aussi amicaux. Ce n’était pas qu’elle fût gênée, non. Simplement, elle en avait perdu l’habitude.

— Nous étions censés nous retrouver, continua M. Bridgerton d’un air absent tout en observant la foule.

Violet se racla la gorge.

— Il est ici. J’ai dansé avec lui tout à l’heure.

Après avoir réfléchi un instant, M. Bridgerton se laissa tomber sur la chaise voisine de celle de Violet.

— Je ne crois pas vous avoir vue depuis mes dix ans.

Violet fouillait toujours dans sa mémoire. Le jeune homme lui coula un regard oblique, puis il lui adressa un nouveau sourire.

— Je vous ai eue avec ma bombe à farine.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’était *vous* ! s’exclama-t-elle.

M. Bridgerton sourit de plus belle.

— Maintenant, vous vous rappelez.

— J’avais oublié votre nom.

— Je suis froissé.

Violet se tourna sur sa chaise, souriant malgré elle.

— J’étais tellement furieuse…

— Vous auriez dû voir votre tête, s’esclaffa-t-il.

— Je ne risquais pas de voir quoi que ce soit, j’avais de la farine plein les yeux.

— J’ai été surpris que vous ne cherchiez pas à vous venger.

— J’ai essayé, avoua-t-elle. Mais mon père s’est interposé.

Il secoua la tête, comme s’il avait lui-même rencontré ce genre d’obstacle frustrant.

— J’espère que c’était grandiose.

— Si je me souviens bien, cela impliquait une tourte. Ma vengeance aurait été éclatante.

— Une tourte aux fraises ? demanda-t-il, un sourcil haussé.

— Aux mûres, répondit-elle d’une voix que ce simple souvenir rendait diabolique.

— Encore mieux.

Il s’adossa à sa chaise. Il y avait en lui quelque chose d’ouvert, de souple, comme s’il était capable de s’adapter sans difficulté à toutes les situations. Son attitude était aussi convenable que celle de n’importe quel gentleman, et cependant…

Il était différent.

Violet ne savait pas exactement comment ni pourquoi, mais elle était à l’aise avec lui. Elle se sentait heureuse en sa compagnie. Libre.

Elle en comprit la raison une minute plus tard : c’était parce que lui-même était la personne la plus heureuse et la plus libre qu’elle eût jamais

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

rencontrée.

— Avez-vous eu l'occasion d'utiliser votre arme finalement ? s'enquit-il. La tourte, lui rappela-t-il, comme elle lui jetait un regard interrogateur.

— Oh, non ! Mon père m'aurait arraché les yeux. En outre, je n'avais personne à attaquer.

— Vous auriez sûrement trouvé une raison de vous en prendre à George.

— Je n'attaque pas sans avoir été d'abord provoquée, répliqua Violet avec ce qu'elle espérait être un sourire malicieux. Et George Millerton ne m'a jamais enfarinée.

— Une demoiselle équitable. Ce sont les plus précieuses.

Violet sentit ses joues devenir ridiculement brûlantes. Dieu merci, à la lueur vacillante des bougies, M. Bridgerton ne s'apercevrait peut-être pas qu'elle avait rougi.

— Ni frère ni sœur qui aurait mérité votre colère ? reprit-il. Il semblait vraiment dommage de gâcher une tourte si prometteuse.

— Si je me rappelle bien, répliqua Violet, elle n'a pas été perdue. Ce soir-là, tout le monde en a eu pour le dessert, sauf moi. De toute manière, je n'ai ni frère ni sœur.

— Vraiment ? C'est étrange, dit-il en fronçant les sourcils, je ne me rappelle pas ce détail.

— Vous vous souvenez de beaucoup de choses à mon sujet ? demanda-t-elle, dubitative. Parce que moi…

— Non ? acheva-t-il à sa place, avant d'émettre un petit rire. Ne vous inquiétez pas, il n'y a pas d'offense. Je n'oublie jamais un visage. C'est un don et une malédiction.

Violet songea à toutes les fois, y compris celle-ci, où elle n'avait pas su mettre un nom sur la personne qui se tenait devant elle.

— Comment cela peut-il être une malédiction ?

— On a le cœur brisé, voyez-vous, quand une jolie demoiselle ne se souvient pas de vous.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

De nouveau, elle sentit qu’elle s’empourprait.

— Oh, je suis vraiment désolée ! Mais vous devez comprendre que c’était il y a très longtemps, et que…

— Arrêtez, dit-il en riant. Je plaisantais.

— Euh, oui, bien sûr.

Violet se mordit la lèvre. Évidemment qu’il la taquinait. Comment avait-elle pu être assez sotte pour ne pas s’en apercevoir ? Cela dit…

Ne l’avait-il pas qualifiée de jolie ?

— Vous disiez que vous n’aviez pas de frère ou de sœur, reprit-il en ramenant habilement la conversation sur le sujet précédent.

Pour la première fois, il lui accordait son attention tout entière, sans plus laisser son regard errer dans la salle à la recherche de George Millerton. Qu’il plonge ses yeux dans les siens était terriblement troublant.

Violet déglutit avec peine, et répondit à sa question avec un temps de retard.

— Ni frère ni sœur, confirma-t-elle, la parole un peu trop précipitée. J’étais une enfant difficile.

Il ouvrit de grands yeux.

— Vraiment ?

— Non, je veux dire, un bébé difficile. À mettre au monde.

Bonté divine, où donc étaient passées ses facilités d’élocution ?

— Le médecin a conseillé à ma mère de ne pas avoir d’autre enfant, ajouta-t-elle en s’adjurant de reprendre son sang-froid. Et vous ?

— Et moi ? la taquina-t-il.

— Avez-vous des frères et sœurs ?

— Trois. Deux sœurs et un frère.

À Violet, dont l’enfance avait été si souvent solitaire, l’idée qu’on pût la partager avec trois personnes apparut merveilleuse.

— Êtes-vous proche d’eux ?

Il resta songeur un instant avant de répondre :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je le suppose. Je n’y ai jamais vraiment réfléchi. Hugo est tout le contraire de moi, mais je le considère néanmoins comme mon meilleur ami.

— Et vos sœurs ? Elles sont plus jeunes ou plus âgées ?

— Billie a sept ans de plus que moi. Elle vient enfin de se marier, donc je ne la vois plus beaucoup. Georgiana, en revanche, est un peu plus jeune que moi. Elle a sans doute votre âge.

— Elle n’est pas ici, à Londres ?

— Elle fera ses débuts dans le monde l’année prochaine. Mes parents prétendent qu’ils doivent d’abord se remettre de ceux de Billie.

Violet ne put s’empêcher d’arquer les sourcils, même si elle savait qu’il serait inconvenant de…

— Vous pouvez poser la question, reprit-il.

— Qu’a-t-elle fait ? demanda-t-elle aussitôt.

Il se pencha vers elle d’un air conspirateur.

— Je n’ai jamais réussi à obtenir tous les détails, mais j’ai entendu parler d’un incendie.

Violet émit un son étouffé – moitié scandalisé, moitié admiratif.

— Et d’un os fracturé, ajouta-t-il.

— Oh, la pauvre !

— Un os qui ne lui appartenait pas.

Violet plaqua la main sur sa bouche pour se retenir de rire.

— Je ne devrais pas…

— Mais si, vous avez le droit.

Elle éclata alors de rire, sans se soucier des regards qu’elle finit par s’attirer.

Ils demeurèrent ensuite assis dans un silence complice. Violet s’obligeait à suivre des yeux les évolutions des danseurs, car elle savait que, si jamais elle s’avisait de les poser sur M. Bridgerton, elle ne pourrait plus jamais les détourner.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Le morceau touchait à sa fin lorsqu’elle s’aperçut qu’elle battait la mesure du pied. M. Bridgerton aussi. Et alors…

— Mademoiselle Ledger, aimeriez-vous danser ?

Elle tourna la tête et son intuition se vérifia. À présent qu’elle avait posé les yeux sur lui, elle ne pourrait plus jamais les détacher de son visage, ni de la vie qui s’ouvrait devant elle, pleine et parfaite.

Quand elle prit la main qu’il lui tendait, ce fut comme une promesse.

— Rien ne me plairait davantage.

## Quelque part dans le Sussex, six mois plus tard…

— Où allons-nous ?

Cela faisait précisément huit heures que Violet Ledger était devenue Violet Bridgerton, et jusqu’à présent, son nouveau nom lui plaisait beaucoup.

— C’est une surprise, répliqua Edmund, en la gratifiant d’un sourire carnassier depuis la banquette opposée.

Enfin, pas exactement, puisque Violet se trouvait quasiment sur ses genoux.

Le cri d’étonnement qu’elle laissa échapper lorsqu’elle se retrouva bel et bien sur ses genoux le fit rire.

— Je t’aime, lui dit-il.

— Pas autant que moi.

— Tu crois savoir de quoi nous parlons, c’est tout, répliqua-t-il avec une condescendance affectée.

Elle sourit car ce n’était pas la première fois qu’ils avaient cette conversation.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Très bien, continua-t-il. Tu m’aimes peut-être plus, mais je t’aimerai *mieux*.

Il attendit un moment avant de reprendre :

— Tu ne me demandes pas ce que cela signifie ?

Violet songea à toutes les manières dont il l’avait déjà aimée. S’ils n’avaient pas devancé la cérémonie, ils n’avaient pas non plus été précisément chastes.

Mieux valait qu’elle s’abstienne de poser la question.

— Dis-moi simplement où nous allons.

Il glissa le bras autour de sa taille en riant.

— En lune de miel, murmura-t-il, et son souffle tiède, délicieux, lui caressa la peau.

— Mais *où* ?

— Chaque chose en son temps, chère madame Bridgerton. Patience.

Elle essaya de regagner son côté de la voiture – les convenances l’imposaient, après tout –, mais il resserra son étreinte.

— Où vas-tu donc ?

— C’est là le problème. Je l’ignore !

Edmund s’esclaffa, et son rire était si naturel, si chaleureux, si communicatif, il révélait une telle joie de vivre qu’il la rendait elle-même joyeuse.

La mère de Violet avait déclaré qu’Edmund était trop jeune, que Violet devait chercher un homme plus mûr, de préférence déjà en possession de son titre. Cependant, dès cet instant éblouissant dans la salle de bal, lorsqu’elle avait touché sa main et plongé vraiment son regard dans le sien, Violet n’avait pas imaginé vivre avec un autre qu’Edmund Bridgerton.

Il était sa moitié, son âme sœur. Ils seraient jeunes ensemble, puis ils vieilliraient ensemble. Ils se tiendraient par la main, ils s’installeraient à la campagne et ils feraient des tas de bébés.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Pas de maison silencieuse pour eux, mais un foyer plein d'enfants. Elle en voulait une ribambelle, un troupeau, elle voulait du bruit et des rires, du grand air et des tourtes aux fraises, les caresses d'Edmund et…

Et de temps en temps, un voyage à Londres. Parce qu'elle ne souhaitait pas renoncer aux robes de Mme Lamontaine, et qu'il était, bien sûr, hors de question de passer une année entière sans se rendre à l'opéra. Hormis cela – et quelques réceptions car elle était sociable –, ce qu'elle souhaitait plus que tout, c'était être mère de famille.

Violet n'avait pris conscience de l'intensité de ce désir qu'à sa rencontre avec Edmund. C'était comme si quelque chose en elle avait refusé de se déclarer et ne lui avait permis de désirer des enfants qu'à partir du moment où elle avait trouvé le seul homme avec lequel elle imaginait les faire.

— Nous y sommes presque, annonça-t-il après avoir regardé par la fenêtre.

— C'est-à-dire… ?

La voiture commençait déjà à ralentir. Quand elle s'arrêta, Edmund adressa à Violet un sourire entendu.

— C'est-à-dire… ici.

Dès que la portière fut ouverte, il descendit de la voiture et lui tendit la main pour l'aider. Violet regarda où elle mettait les pieds – mieux valait ne pas s'affaler dans la poussière le soir de ses noces –, puis elle releva la tête.

— Le *Hare and Hounds* ? dit-elle, interdite.

— Précisément, répondit-il avec fierté, comme si l'Angleterre ne comptait pas une centaine d'auberges identiques.

Elle battit des paupières à plusieurs reprises.

— Une auberge ?

— En effet.

Il se pencha pour lui chuchoter à l'oreille :

— Je suppose que tu te demandes pourquoi j'ai choisi un tel endroit.

— Eh bien… oui.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Non pas que Violet eût quelque chose contre une auberge. Vue de l'extérieur, celle-ci paraissait bien tenue. Et si Edmund l'avait emmenée ici, c'est qu'elle était certainement propre et confortable.

— Je t'expose le problème, dit-il en portant la main de Violet à ses lèvres. Si nous allons à la maison, il faudra que je te présente à tous les domestiques. Certes, ils ne sont que six, mais ils seraient terriblement affectés si nous ne leur accordions pas toute l'attention qu'ils attendent.

— Bien sûr.

Violet était encore impressionnée par le fait qu'elle serait bientôt maîtresse de sa propre maison. Un mois auparavant, le père d'Edmund avait offert à celui-ci un joli petit manoir. Il n'était pas immense, mais il était à eux.

— Sans compter, poursuivit Edmund, que quand nous ne descendrons pas pour le petit déjeuner, demain matin, ou le matin d'après…

Il s'interrompit, comme s'il réfléchissait à quelque chose de terriblement important, puis il reprit :

— … ou le suivant…

— Nous ne descendrons pas pour le petit déjeuner ?

Il plongea son regard dans le sien.

— Oh que non !

Violet rougit. Depuis la racine des cheveux jusqu'à l'extrémité des orteils.

— Pas pendant une semaine, au moins.

Elle déglutit avec peine, en s'efforçant d'ignorer la chaleur enivrante qui se déployait dans tout son corps.

— Tu comprends donc, reprit Edmund avec un lent sourire, que si nous passons une semaine, ou peut-être deux…

— Deux semaines ! s'écria-t-elle d'une voix étranglée.

Il eut un haussement d'épaules charmant.

— C'est possible.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oh, mon Dieu…

— Tu serais terriblement embarrassée devant les domestiques.

— Et pas toi ?

— Ce n’est pas le genre de choses que les hommes trouvent embarrassantes.

— Alors qu’ici, dans une auberge…

— Nous pouvons rester dans notre chambre pendant un mois si cela nous chante, et ne plus jamais y remettre les pieds.

— Un mois ? répéta Violet, sans plus savoir si elle rougissait ou si elle pâlissait.

— Je m’y emploierai si c’est ce que tu veux, rétorqua-t-il avec malice.

— Edmund !

— Oh, très bien, je suppose qu’il y aura une ou deux occasions qui nous inciteront à sortir avant Pâques !

— Edmund…

— Pour toi, c’est M. Bridgerton.

— Pourquoi cette solennité ?

— Parce que cela me permet de t’appeler Mme Bridgerton.

C’était étonnant comme, avec une seule phrase, il pouvait la rendre ridiculement heureuse.

— Nous entrons ? suggéra-t-il en la tirant par la main. Tu as faim ?

— Euh… non, répondit Violet même si, en réalité, elle avait un peu faim.

— Dieu soit loué.

— Edmund ! s’exclama-t-elle en riant, parce qu’il marchait à présent si vite qu’elle devait sautiller pour rester à sa hauteur.

Il s’arrêta net, sans aucun doute délibérément pour qu’elle le heurte.

— Ton mari est un homme très impatient.

— Vraiment ? murmura-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle commençait à prendre conscience de sa féminité et du pouvoir que celle-ci lui conférait.

Edmund ne répondit pas. Ils étaient parvenus devant le bureau de l'aubergiste, auquel il confirma les arrangements pris.

— Cela ne t'ennuie pas que je ne te porte pas dans l'escalier ? lui demanda-t-il, une fois les formalités réglées. Tu es légère comme une plume, bien sûr, et je suis assez costaud… c'est juste que je suis pressé.

Dans ses yeux brillaient des centaines de promesses, et Violet voulait connaître chacune d'entre elles.

— Moi aussi, souffla-t-elle en glissant sa main dans la sienne.

— Ah, flûte, dit-il d'une voix rauque, je ne peux pas résister.

Et il la souleva entre ses bras.

— Le seuil aurait été suffisant, fit-elle remarquer, sans pouvoir s'empêcher de rire durant toute la montée de l'escalier.

— Pas pour moi.

D'un coup de pied, il ouvrit la porte de la chambre, puis il déposa Violet sur le lit avant d'aller donner un tour de clé.

Il revint vers le lit, se mouvant avec une grâce féline qu'elle ne lui avait jamais vue, et s'allongea sur elle.

— Je t'aime, murmura-t-il tout contre sa bouche tandis qu'il glissait les mains sous sa jupe.

— Je t'aime *plus*.

Le souffle lui manqua, car les choses qu'il lui faisait… auraient dû être illégales.

— Mais moi… je t'aimerai *mieux*.

Il la dépouilla de ses vêtements comme par magie, mais elle n'en conçut aucune gêne. Quel étonnement d'être ainsi allongée sous cet homme, de le regarder la regarder, de lui permettre de voir absolument tout d'elle et de n'en éprouver ni honte ni embarras.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Violet, chuchota-t-il en se positionnant maladroitement entre ses cuisses, il faut que je te dise : je n'ai pas beaucoup d'expérience en la matière.

— Moi non plus, chuchota-t-elle.

— Je n'ai jamais…

— Jamais ? répéta-t-elle, déconcertée.

Il secoua la tête.

— Je crois que je t'attendais.

La gorge de Violet se noua. Puis, avec un sourire tendre, elle répondit :

— Pour quelqu'un qui n'a *jamais*, tu te débrouilles plutôt bien.

L'espace d'un instant, elle crut voir des larmes dans ses yeux. Mais elles disparurent bien vite, remplacées par une étincelle très, très coquine.

— J'ai l'intention de m'améliorer avec l'âge.

— Moi aussi, répliqua-t-elle sur le même ton espiègle.

Il éclata de rire, elle joignit son rire au sien.

Et s'il est vrai que tous deux s'améliorèrent avec l'âge, cette première fois, dans le meilleur lit du *Hare and Hounds*…

Elle fut inoubliable.

## Aubrey Hall, Kent, vingt ans plus tard…

À l'instant où Violet entendit hurler Éloïse, sa fille de sept ans, elle sut que quelque chose d'épouvantable était survenu.

Elle avait certes l'habitude d'entendre crier ses enfants. Ils criaient tout le temps, en général l'un contre l'autre. Là, cependant, il ne s'agissait pas d'un cri. C'était un hurlement, et qui n'était pas suscité par la colère, la frustration ou un sens contestable de l'injustice.

Non, c'était un hurlement de terreur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Violet traversa la maison en courant, à une vitesse qui aurait dû être impossible lorsqu'on était enceinte de huit mois de son huitième enfant. L'escalier, le grand vestibule, la porte d'entrée, l'allée qui menait à la pelouse du côté ouest…

Et durant toute sa course, elle ne cessa d'entendre Éloïse hurler.

— Qu'y a-t-il ? balbutia-t-elle, hors d'haleine, lorsqu'elle la rejoignit enfin.

Éloïse se tenait au bord de la pelouse, à l'entrée du labyrinthe de verdure, et continuait de crier.

— Éloïse, implora Violet en encadrant son visage de ses mains. Éloïse, s'il te plaît, dis-moi ce qui ne va pas.

Les hurlements de sa fille se transformèrent en sanglots, et elle plaqua les mains sur ses oreilles en secouant la tête avec désespoir.

— Éloïse, tu dois…

Violet s'interrompit abruptement. Le bébé qu'elle portait était lourd et bas, et la douleur qui lui cisaillait l'abdomen après cette course précipitée était d'une violence extrême. Elle prit une profonde inspiration dans l'espoir de calmer les battements erratiques de son pouls, et plaça les mains sous son ventre pour le soutenir.

— Papa ! gémit Éloïse. Papa !

C'était le seul mot qu'elle semblait capable de prononcer entre deux sanglots.

Une main glacée sembla se refermer sur le cœur de Violet.

— Que veux-tu dire ?

— Papa, répéta Éloïse. Papapapapapapapa…

Violet la gifla. Ce serait la seule fois de sa vie où elle frapperait un enfant.

Les yeux d'Éloïse s'arrondirent alors qu'elle aspirait une énorme goulée d'air. Elle ne dit rien, se contenta de tourner la tête vers l'entrée du labyrinthe. C'est alors que Violet le vit.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Un pied.

— Edmund ? murmura-t-elle, avant de répéter son prénom en hurlant.

Elle s'élança vers le labyrinthe, vers le pied botté qui dépassait de l'entrée, rattaché à une jambe, elle-même rattachée à un corps qui gisait sur le sol. Inerte.

— Edmund, oh, Edmund, oh, Edmund… balbutia-t-elle, encore et encore, d'une voix qui hésitait entre le gémissement et le cri.

Lorsqu'elle l'eut rejoint, elle comprit. Il était mort. Étendu sur le dos, il avait les yeux encore ouverts, mais il n'était plus là. Il avait trente-neuf ans, et il était mort.

— Que s'est-il passé ? chuchota-t-elle en le palpant avec frénésie.

Elle lui pinça le bras, le poignet, la joue. Si son esprit savait qu'elle ne pouvait le ramener à la vie, si son cœur lui-même le savait, ses mains refusaient de l'accepter. Elle ne pouvait cesser de le toucher tout en sanglotant.

— Maman ?

Éloïse se tenait derrière elle.

— Maman ?

Violet était incapable de se retourner. Elle ne pouvait pas regarder le visage de son enfant, sachant qu'elle était désormais son seul parent.

— C'est une abeille, maman. Il s'est fait piquer par une abeille.

Violet se figea. Une abeille ? Comment cela « une abeille » ? Tout le monde se faisait piquer par une abeille un jour ou l'autre. La peau gonflait, devenait rouge et douloureuse.

Mais on n'en mourait pas.

— Il a dit que c'était rien, ajouta Éloïse d'une voix chevrotante. Il a dit que ça faisait même pas mal.

Violet regarda son mari tout en secouant violemment la tête. Comment cela pouvait-il ne pas faire mal ? Puisque ça l'avait tué ! Elle entrouvrit les lèvres pour essayer de poser une question, d'émettre un son, en vain. Elle

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

ne savait même pas ce qu’elle essayait de demander. Quand était-ce arrivé ? Qu’avait-il dit d’autre ? Où se trouvaient-ils tous les deux ?

Mais quelle importance…

— Il ne pouvait plus respirer, reprit Éloïse.

Violet sentit que sa fille se rapprochait. Puis, en silence, Éloïse glissa sa main dans la sienne. Violet la serra.

— Il a commencé à faire un bruit…

Éloïse essaya de l’imiter, et c’était affreux.

— … comme s’il étouffait. Et puis… Oh, maman, maman !

Elle se jeta contre le flanc de Violet, enfouit le visage dans ce qui était normalement la courbe de sa hanche. Mais à présent, il n’y avait que ce ventre énorme, gros d’un enfant qui ne connaîtrait jamais son père.

— Il faut que je m’assoie, murmura Violet. Je dois…

Elle eut tout juste conscience qu’Éloïse s’efforçait d’amortir sa chute, et elle s’évanouit.

Lorsque Violet revint à elle, elle était entourée de domestiques qui arboraient une expression consternée et empreinte de chagrin. Certains furent incapables de croiser son regard.

— Nous devons vous transporter dans votre lit, déclara la gouvernante. Avons-nous un brancard ? ajouta-t-elle en relevant les yeux.

Un valet de pied aidait Violet à se redresser en position assise. Elle secoua la tête.

— Non, je peux marcher.

— Je crois vraiment…

— J’ai dit que je pouvais marcher !

Une cassure se produisit en elle, si violente qu’elle dut prendre une inspiration involontaire.

— Permettez-moi de vous aider, dit doucement le majordome, qui glissa le bras autour de sa taille.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne peux pas… Et Edmund…

Elle voulut se retourner pour le regarder, mais elle en fut incapable. « Ce n’est pas lui, songea-t-elle. Il n’est pas comme cela. »

Il *n’était pas* comme ça.

— Éloïse ? souffla-t-elle.

— Nanny l’a ramenée à la maison, répondit la gouvernante, qui se plaça de l’autre côté de Violet. Nous allons vous conduire dans votre chambre pour que vous vous allongiez. Ce n’est pas bon pour le bébé.

Violet posa la main sur son ventre. Le bébé se démenait comme un beau diable. Ce qui n’avait rien d’inhabituel car il ne cessait de donner des coups de pied, de rouler et de hoqueter. Il ne ressemblait pas aux autres. Et c’était sans doute une bonne chose, car il allait devoir être fort.

Elle ravala un sanglot. Tous deux allaient devoir être forts.

— Vous avez dit quelque chose ? demanda la gouvernante comme ils se dirigeaient vers la maison.

Violet secoua la tête.

— Il faut que je m’allonge, murmura-t-elle.

La gouvernante opina, puis elle se tourna vers le valet de pied.

— Demandez qu’on fasse venir la sage-femme.

Violet n’eut pas besoin de la sage-femme. Si étonnant que cela puisse paraître, vu le choc qu’elle avait subi et sa grossesse avancée, le bébé refusa de bouger. Violet passa trois semaines au lit, ne mangeant que parce qu’elle y était obligée et s’efforçant de se rappeler qu’elle devait être forte. Edmund était mort, mais elle avait sept enfants qui avaient besoin d’elle – huit si l’on incluait le petit entêté qu’elle portait.

Finalement, après un accouchement rapide et facile, la sage-femme annonça :

— C’est une fille.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et elle déposa dans les bras de Violet le minuscule bébé emmailloté et silencieux.

Une fille. Violet ne parvenait pas à y croire.

Elle s'était persuadée que ce serait un garçon. Elle l'aurait appelé Edmund – et au diable l'ordre alphabétique qui avait présidé au choix des prénoms des enfants jusqu'alors. Il s'appellerait Edmund, et il ressemblerait à Edmund, parce que c'était sûrement la seule manière de donner un sens à ce drame.

Or c'était une fille, une petite créature rose qui n'avait pas émis un son depuis son premier cri.

— Bonjour, murmura Violet, ignorant quoi dire d'autre.

Lorsqu'elle scruta le visage du nourrisson, elle y vit le sien, plus petit, bien sûr, et un peu plus rond. Mais certainement pas celui d'Edmund.

Le bébé la regarda droit dans les yeux. Violet savait pourtant que c'était impossible, que les bébés ne regardaient pas de cette façon si tôt après la naissance. Elle était bien placée pour le savoir, en en ayant mis huit au monde.

Mais cette petite fille… Elle ne semblait pas se rendre compte qu'elle n'était pas censée fixer sa mère du regard. Puis elle battit des paupières à deux reprises, d'une manière si délibérée que c'en était saisissant. Elle semblait dire : « Je suis ici. Et je sais exactement ce que je fais. »

Le souffle coupé, Violet fut submergée par un amour si instantané, si violent que c'en était presque insupportable. Le bébé poussa alors un cri comme elle n'en avait jamais entendu, un vagissement si puissant que la sage-femme sursauta. Et tandis que la petite fille s'époumonait, que la sage-femme s'agitait et que les servantes arrivaient en courant, Violet ne put s'empêcher de rire.

— Elle est parfaite, déclara-t-elle en présentant son sein à la petite furie. Absolument parfaite.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Comment allez-vous l'appeler ? demanda la sage-femme, une fois que le bébé fut occupé à essayer de téter.

— Hyacinthe[1].

La jacinthe était la fleur préférée d'Edmund, surtout les petits muscaris qui jaillissaient chaque année pour accueillir le printemps. Ils marquaient la renaissance de la nature, et cette jacinthe – sa Hyacinthe – serait la renaissance de Violet.

En outre, ce prénom commençait par un H, et il venait donc tout naturellement à la suite d'Anthony, Benedict, Colin, Daphné, Éloïse, Francesca et Gregory… Il était tout simplement parfait.

On frappa à la porte, et Nanny Pickens passa la tête dans l'entrebâillement.

— Les filles aimeraient beaucoup voir lady Bridgerton, dit-elle à la sage-femme. Si elle est en état de les recevoir.

Après avoir interrogé Violet du regard, la sage-femme hocha la tête. Nanny fit entrer ses trois protégées, non sans un sévère :

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit. Ne fatiguez pas votre mère.

Daphné s'avança vers le lit, suivie d'Éloïse et de Francesca. Comme tous leurs enfants, elles avaient l'épaisse chevelure châtaine d'Edmund. Hyacinthe en hériterait-elle, elle aussi ? Pour le moment, elle n'avait qu'un minuscule toupet de duvet clair.

— C'est une fille ? demanda Éloïse.

Violet sourit et s'inclina légèrement pour leur montrer le nouveau-né.

— Oui, c'est une fille.

— Tant mieux ! déclara Éloïse avec un soupir théâtral. Il nous en fallait une.

À côté d'elle, Francesca opina. Edmund la désignait toujours comme « la jumelle accidentelle » d'Éloïse. Elles avaient la même date d'anniversaire, à un an d'écart. À six ans, Francesca emboîtait en général le pas à Éloïse, qui était plus audacieuse, plus autoritaire. De temps à autre,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

néanmoins, Francesca les surprenait tous en faisant quelque chose qui lui appartenait en propre.

Pas cette fois, cependant. Elle se tenait à côté d'Éloïse, sa poupée de chiffon pressée contre sa poitrine, et acquiesçait à tout ce que disait sa sœur.

Violet regarda Daphné, sa fille aînée. À presque onze ans, elle était sûrement assez grande pour tenir un bébé.

— Tu veux la voir ?

Mais Daphné secoua la tête. Elle cillait rapidement, comme lorsqu'elle était perplexe.

— Vous souriez, fit-elle alors remarquer.

Violet baissa les yeux sur Hyacinthe qui, ayant lâché son sein, s'était endormie.

— Oui.

Elle l'entendait à sa voix – un son et une sensation qu'elle avait oubliés.

— Vous n'aviez pas souri depuis la mort de papa, reprit Daphné.

— Vraiment ?

Violet releva les yeux. Était-ce possible ? Elle n'avait pas souri depuis trois semaines ?

C'était le souvenir qui lui incurvait les lèvres, peut-être mêlé d'un peu de soulagement, comme si elles se rappelaient un souvenir heureux.

— Oui, confirma Daphné.

Sa fille avait certainement raison. Si Violet n'avait pas réussi à sourire pour ses enfants, elle ne souriait certainement pas lorsqu'elle était seule.

La douleur qu'elle avait ressentie… C'était comme si un gouffre s'était ouvert devant elle et l'avait avalée tout entière.

Personne n'était capable de sourire dans ces circonstances.

— Elle s'appelle comment ? demanda Francesca.

— Hyacinthe. Qu'en pensez-vous ?

Violet changea une nouvelle fois de position afin que les filles puissent voir le visage du bébé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Elle ne ressemble pas à une jacinthe, déclara Francesca, la tête inclinée de côté.

— Mais si, rétorqua Éloïse. Elle est toute rose.

Avec un haussement d'épaules, Francesca consentit à l'admettre.

— Elle ne connaîtra jamais papa, murmura Daphné.

— Non, dit Violet. Elle ne le connaîtra pas.

Personne ne parla pendant un moment. Puis Francesca – la petite Francesca – lança :

— Nous, on peut lui raconter.

Violet laissa échapper un sanglot. Elle n'avait pas pleuré une seule fois devant ses enfants, et réservait ses larmes à l'intimité de sa chambre. À cet instant, cependant, elle ne put les retenir.

— Je pense… je pense que c'est une merveilleuse idée, Francesca.

Avec un sourire jusqu'aux oreilles, Francesca grimpa sur le lit et se tortilla jusqu'à être douillettement installée contre le flanc droit de sa mère. Éloïse l'imita, puis Daphné, et toutes trois observèrent le nouveau membre de la famille Bridgerton.

— Papa était très grand, commença Francesca.

— Pas si grand que ça, nuança Éloïse. Benedict est plus grand.

— Il était grand, reprit Francesca, et il souriait beaucoup.

— Il nous portait sur ses épaules, déclara à son tour Daphné, dont la voix se mit à trembler. Jusqu'à ce qu'on devienne trop grandes.

— Et il riait, dit Éloïse. Il adorait rire. Il avait vraiment le plus beau rire, notre papa…

## Londres, treize ans plus tard…

Violet s'était donné comme but dans la vie d'aider ses huit enfants à se construire une existence heureuse, et en général, les multiples tâches que

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

cela impliquait ne lui pesaient pas. Rien que pour les filles, il y avait la ronde des invitations, des réceptions, des rendez-vous chez les couturières et les modistes. Quant à ses fils, ils avaient besoin tout autant de conseils, si ce n'est davantage. La seule différence, c'est que la société offrait aux garçons une liberté bien plus considérable, aussi Violet n'avait-elle pas besoin de scruter leur vie en détail.

Même si elle s'y essayait, évidemment. On était mère ou on ne l'était pas.

Elle avait l'impression, cependant, que ses responsabilités de mère de famille n'avaient jamais été aussi prenantes qu'en ce printemps de l'année 1815.

Elle savait pertinemment qu'au regard de la marche du monde, elle n'avait pas à se plaindre. Au cours des six derniers mois, Napoléon s'était évadé de l'île d'Elbe, un énorme volcan était entré en éruption dans les Indes orientales, et plusieurs centaines de soldats anglais avaient perdu la vie lors de la bataille de La Nouvelle-Orléans – livrée par erreur après la signature du traité de paix avec les Américains. Violet, de son côté, avait huit enfants en bonne santé, dont tous avaient les deux pieds solidement ancrés sur le sol britannique.

Cependant…

Parce qu'il y a toujours un « cependant », n'est-ce pas ?

Pour la première fois (et elle priait pour que ce soit la dernière), deux de ses filles se retrouvaient sur « le marché » lors de la saison mondaine.

Éloïse avait fait son entrée dans le monde en 1814 avec un incontestable succès. Trois demandes en mariage en trois mois. Violet avait été aux anges. Non pas qu'elle aurait accepté qu'Éloïse épouse deux de ces hommes – ils étaient trop âgés à son goût. Peu lui importait qu'ils aient des titres prestigieux ; aucune de ces filles ne se retrouverait liée à quelqu'un qui la laisserait veuve avant ses trente ans.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Évidemment, cela pouvait arriver aussi avec un jeune conjoint. Maladies, accidents, piqûres d'abeilles mortelles… Nombreuses étaient les causes susceptibles de faucher un homme dans la fleur de l'âge. Il n'empêche qu'un vieil homme risquait davantage de mourir qu'un jeune.

Et même si ce n'était pas le cas… Quelle jeune fille un peu sensée voudrait épouser un homme de plus de soixante ans ?

Mais seuls deux des prétendants d'Éloïse avaient été disqualifiés en raison de leur âge. Le troisième atteignait tout juste ses trente ans, il portait un titre – modeste, certes – et possédait une fortune respectable. Rien ne semblait pécher, chez lord Tarragon, et Violet était persuadée qu'il ferait un mari parfait.

Pas Éloïse, malheureusement.

Raison pour laquelle elle commençait sa seconde saison, Francesca sa première, et Violet était éreintée. Elle ne pouvait même pas recourir à Daphné pour jouer les chaperons occasionnels. Sa fille aînée avait épousé le duc de Hastings deux ans plus tôt, et ils s'étaient débrouillés pour qu'elle soit enceinte durant toute la saison de 1814. Et celle de 1815 aussi.

Violet était enchantée d'être grand-mère et se réjouissait de l'arrivée prochaine de deux autres petits-enfants (la femme d'Anthony attendait un bébé, elle aussi). Mais, vraiment, une femme avait parfois besoin d'aide. Ce soir, par exemple, le désastre était complet.

Certes, parler de désastre était peut-être un peu exagéré, mais franchement, qui avait eu cette idée de donner un bal masqué ? Pas elle, évidemment. Et Violet était certaine de ne jamais avoir accepté de se déguiser en reine Élisabeth. Ou, en tout cas, de porter une couronne. Celle-ci pesait au moins cinq livres, et elle craignait de la voir dégringoler chaque fois qu'elle tournait la tête – c'est-à-dire constamment – pour essayer de garder un œil à la fois sur Éloïse et sur Francesca.

Quoi d'étonnant qu'elle eût mal au cou ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Une mère n'était cependant jamais trop prudente, surtout lors d'un bal masqué, lorsque les jeunes gens, voire même quelques jeunes filles, profitaient de leur déguisement pour mal se conduire.

Elle repéra Éloïse, qui tirait sur sa tunique d'Athéna tout en bavardant avec Pénélope Featherington. Laquelle était déguisée en lutin, la pauvre.

Et où diable était Francesca ? Bonté divine, cette fille se serait rendue invisible sur une esplanade déserte ! Au passage, où était Benedict ? Il avait promis de danser avec Pénélope, et il semblait s'être évaporé.

— Aïe !

— Je vous demande pardon, dit Violet qui, dans son énervement, venait d'écraser les orteils d'un gentleman déguisé en…

En rien d'autre que lui-même, en l'occurrence. Mais avec un masque.

Elle ne reconnut ni sa voix ni les traits de son visage laissés apparents. De taille moyenne, le maintien élégant, il avait des cheveux sombres.

— Bonsoir, Votre Majesté, la salua-t-il.

Violet demeura un instant interloquée, puis elle se rappela sa couronne. Comment avait-elle pu oublier cette monstruosité qui lui écrasait la tête ?

— Bonsoir, monsieur, dit-elle.

— Vous cherchiez quelqu'un ?

De nouveau, elle tenta d'identifier sa voix, sans succès.

— Plusieurs « quelqu'un », en fait, murmura-t-elle. En vain.

— Mes condoléances, fit-il en s'inclinant pour lui baiser la main. Personnellement, j'essaie de restreindre mes recherches à un quelqu'un à la fois.

« Vous n'avez pas huit enfants », faillit riposter Violet. Mais elle tint sa langue. Si elle ne reconnaissait pas ce gentleman, il y avait des chances pour que lui ne la connaisse pas non plus.

Et puis, bien sûr, il pouvait avoir huit enfants. Elle n'était pas la seule personne à Londres à avoir eu cette bénédiction. En outre, ses tempes

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

étaient argentées, il semblait donc assez âgé pour avoir engendré une importante progéniture.

— Est-il convenable qu'un humble gentleman invite une reine à danser ? s'enquit-il.

Violet fut sur le point de refuser. Elle ne dansait que très rarement en public.

Elle n'y voyait pas d'objection et ne considérait pas cela comme malséant. Plus de douze ans s'étaient écoulés depuis la mort d'Edmund. Elle le pleurait encore, mais elle n'était plus ce que l'on appelle en deuil. Il ne l'aurait pas souhaité. Elle portait donc des couleurs vives, et avait une vie sociale bien remplie. Elle n'avait cependant pas envie de danser.

C'est alors que l'inconnu sourit, et elle retrouva en lui quelque chose du sourire d'Edmund – une malice, une désinvolture de gamin. Et même si le sourire de cet homme ne provoqua pas, comme celui d'Edmund, un tressaillement joyeux dans son cœur, il éveilla quelque chose en elle. Quelque chose d'un peu espiègle, d'un peu insouciant. De *jeune*.

— J'en serais enchantée, dit-elle en plaçant sa main sur la sienne.

— Mère *danse* ? chuchota Éloïse à Francesca.

— Mais surtout : avec *qui* danse-t-elle ? répliqua Francesca.

Sans se soucier de dissimuler son intérêt, Éloïse se tordit le cou.

— Je n'en ai aucune idée.

— Demande à Pénélope, suggéra Francesca. Elle semble toujours savoir qui est qui.

Éloïse tourna de nouveau la tête, cette fois vers l'autre extrémité de la salle.

— Où est-elle passée ?

— Où est Benedict ? s'enquit Colin en rejoignant ses sœurs.

— Je ne sais pas, répondit Éloïse. Où est Pénélope ?

Colin haussa les épaules.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— La dernière fois que je l’ai vue, elle se cachait derrière un palmier en pot. Avec son costume de lutin, on s’attendrait que son camouflage soit plus efficace.

— Colin ! s’exclama Éloïse en lui donnant une tape sur le bras. Va l’inviter à danser.

— Je l’ai déjà invitée. Mais… poursuivit-il en plissant les yeux, c’est mère qui danse ?

— C’est la raison pour laquelle nous cherchons Pénélope, expliqua Francesca.

Comme Colin la regardait avec perplexité, Francesca esquissa un geste de la main.

— Cela paraissait pourtant logique quand nous en avons parlé. Tu connais l’homme avec qui elle danse ?

— Je déteste les bals masqués, déclara Colin en secouant la tête. Qui a eu cette idée saugrenue, du reste ?

— Hyacinthe, répondit Éloïse d’un air sombre.

— Hyacinthe ? répéta Colin, l’air interloqué.

Les yeux étrécis, Francesca grommela :

— Elle nous prend pour des marionnettes dont elle tire les ficelles à sa guise.

— Que Dieu nous vienne en aide lorsqu’elle aura grandi, déclara Colin.

Si aucun des trois ne le prononça à voix haute, tous murmurèrent un « amen » silencieux.

— Je me demande vraiment avec qui danse mère, reprit Colin.

— Nous l’ignorons, répondit Éloïse. C’est pourquoi nous cherchions Pénélope. Elle semble toujours savoir ce genre de choses.

— Ah bon ?

— Cela t’arrive de remarquer ce qui t’entoure ? s’enquit Éloïse.

— Oui, et même assez souvent, répliqua-t-il, affable. Simplement, ce n’est pas ce que *toi*, tu voudrais que je remarque.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Nous allons rester ici jusqu'à la fin de la danse, décida Éloïse. Et ensuite, nous l'interrogerons.

— Vous interrogerez qui ?

Tous tournèrent la tête d'un même mouvement. Anthony, leur frère aîné, les avait rejoints.

— Mère est en train de danser, dit Francesca, ce qui ne répondait pas vraiment à sa question.

— Avec qui ? demanda Anthony.

— Nous l'ignorons, avoua Colin.

— Et c'est là-dessus que vous avez l'intention de l'interroger ?

— C'était l'idée d'Éloïse, précisa Colin.

— Je ne t'ai pas entendu la contester, riposta cette dernière.

Anthony haussa les sourcils.

— Est-ce que ce n'est pas plutôt le gentleman qu'il faudrait soumettre à un interrogatoire ?

— Il ne vous est pas venu à l'esprit, intervint Colin sans s'adresser à l'un d'eux en particulier, qu'à cinquante-deux ans une femme était parfaitement capable de choisir elle-même son cavalier ?

— Non, rétorqua Anthony, au moment même où Francesca s'exclamait :

— C'est quand même notre mère !

— En fait, elle n'en a que cinquante et un, intervint Éloïse. Eh bien quoi, c'est vrai, se défendit-elle quand Francesca lui jeta un regard noir.

Colin gratifia ses deux sœurs d'un nouveau regard perplexe avant de se tourner vers Anthony.

— Tu as vu Benedict ?

— Tout à l'heure, il dansait, répondit Anthony après avoir haussé les épaules.

— Avec quelqu'un que *je ne connais pas*, fit remarquer Éloïse d'une voix qui montait en puissance.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sa sœur et ses deux frères se tournèrent vers elle.

— Aucun de vous ne trouve curieux que mère et Benedict dansent tous les deux avec de mystérieux inconnus ?

— Pas vraiment, non, murmura Colin.

Il y eut un silence, pendant lequel ils continuèrent de regarder leur mère tournoyer avec élégance sur le parquet de la salle de bal.

— Je me demande si ce n'est pas la raison pour laquelle elle ne danse jamais, déclara Colin.

Comme Anthony le sommait de s'expliquer d'un sourcil impérieux, il précisa :

— Voilà plusieurs minutes que nous la regardons en ne cessant d'émettre des conjectures sur son comportement.

Il y eut un nouveau silence, qu'Éloïse finit par rompre :

— Et alors ?

— C'est quand même notre mère, répéta Francesca.

— Tu ne crois pas qu'elle a droit à une vie privée ? Non, ne te donne pas la peine de répondre, ajouta Colin. Je pars à la recherche de Benedict.

— Tu ne crois pas que *lui* a droit à une vie privée ? lança Éloïse.

— Non, riposta Colin. De toute manière, il ne court aucun danger. Si Benedict ne veut pas qu'on le trouve, je ne le trouverai pas.

Il la gratifia d'un salut ironique, puis se dirigea d'un pas nonchalant vers le buffet, même s'il était manifeste que Benedict ne rôdait pas du côté des petits-fours.

— La voilà, chuchota Francesca.

La danse était en effet terminée et Violet venait vers eux.

— Mère, dit Anthony d'un ton sévère à l'instant où elle les rejoignit.

— Anthony, fit-elle en souriant, je ne t'ai pas vu de la soirée. Comment va Kate ? Je suis vraiment désolée qu'elle ait été trop fatiguée pour assister à la réception.

— Avec qui dansiez-vous ? demanda Anthony sans détour.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sa mère cilla.

— Je te demande pardon ?

— Avec qui dansiez-vous ? répéta Éloïse.

— Pour être franche, je l'ignore, avoua Violet.

— Comment est-ce possible ? insista Anthony, les bras croisés.

— C'est un bal masqué, argua Violet, non sans amusement. On n'est pas censé révéler son identité.

— Vous allez danser de nouveau avec lui ? hasarda Éloïse.

— Probablement pas, répondit sa mère avant de parcourir la foule du regard. Avez-vous vu Benedict ? Il devait danser avec Pénélope Featherington.

— N'essayez pas de changer de sujet, dit Éloïse.

Violet reporta son attention sur elle et, cette fois, il y avait une lueur de reproche dans son regard lorsqu'elle répliqua :

— Parce qu'il y avait un sujet ?

— Nous ne cherchons que votre intérêt, assura Anthony après s'être éclairci la voix à plusieurs reprises.

— Mais j'en suis certaine, murmura Violet.

Personne n'osa commenter la nuance de condescendance qui perçait dans son ton.

— C'est juste que vous dansez si rarement, finit par expliquer Francesca.

— Rarement, répéta Violet d'un ton léger. Pas jamais.

Francesca dit alors à voix haute ce que tous pensaient tout bas :

— Il vous plaît ?

— L'homme avec qui je viens de danser ? Je ne connais même pas son nom.

— Mais…

— Il avait un sourire charmant, la coupa Violet, et il m'a invitée à danser.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Et ?

Elle haussa les épaules.

— Et c’est tout. Il a beaucoup parlé de sa collection de canards en bois. Je doute que nos chemins se croisent de nouveau. Si vous voulez bien m’excuser, conclut-elle, prenant congé d’eux avec un signe de tête.

Anthony, Éloïse et Francesca la suivirent du regard tandis qu’elle s’éloignait.

— Bien, fit Anthony.

— Bien, ajouta Francesca.

Tous les deux tournèrent un regard interrogateur vers Éloïse qui se rembrunit et s’exclama :

— Non, ça ne s’est pas bien passé du tout !

Un nouveau silence pesant, puis Éloïse demanda :

— Vous croyez qu’elle se remariera un jour ?

— Je ne sais pas, dit Anthony.

Éloïse s’éclaircit la voix.

— Et qu’est-ce que nous en pensons ?

Francesca lui jeta un regard dédaigneux.

— Parce que tu parles de toi à la première personne du pluriel, à présent ?

— Non. Honnêtement, je veux savoir ce que *nous*, nous en pensons. Parce que moi, je ne sais pas.

— Ce que j’en pense… commença Anthony.

Plusieurs secondes s’écoulèrent avant qu’il reprenne :

— Ce que j’en pense, c’est que nous pensons qu’elle est capable de prendre ses propres décisions.

Aucun des trois ne remarqua que Violet se tenait derrière eux, dissimulée par une grande fougère, et qu’elle souriait.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

## Aubrey Hall, Kent, des années plus tard…

Vieillir ne comportait pas beaucoup d’avantages, mais ceci, songea Violet avec un soupir heureux en contemplant ses petits-enfants qui folâtraient sur la pelouse, c’en était un.

Soixante-quinze ans. Qui aurait imaginé qu’elle atteindrait un âge aussi avancé ? Ses enfants lui avaient demandé ce qu’elle voulait pour son anniversaire. Un jour à marquer d’une pierre blanche, avaient-ils argué, et qui devait être célébré par une grande fête.

— Juste la famille, avait répondu Violet.

Ce serait néanmoins une grande fête. Avec huit enfants, trente-trois petits-enfants et cinq arrière-petits-enfants, n’importe quelle réunion familiale serait grandiose.

— À quoi pensez-vous, maman ? lui demanda Daphné, qui venait de s’asseoir à côté d’elle dans un des fauteuils confortables que Kate et Anthony avaient récemment achetés pour Aubrey Hall.

— Que je suis très heureuse.

Daphné eut un sourire ironique.

— Vous dites toujours cela.

— Parce que c’est la vérité, répliqua Violet avec un haussement d’épaules.

— Sincèrement ? insista Daphné, qui ne semblait pas vraiment la croire.

— Oui, quand je suis avec vous tous.

Daphné suivit son regard et toutes deux contemplèrent les enfants. Violet ne savait pas exactement combien se trouvaient dehors. Elle avait perdu le compte lorsqu’ils avaient commencé un jeu qui impliquait une balle de tennis, quatre volants et une bûche. Mais le jeu devait être drôle parce qu’elle aurait juré avoir vu trois garçons descendre d’un arbre pour y prendre part.

— Je pense qu’ils sont au complet, dit-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Sur la pelouse ? demanda Daphné, l'air surprise. Non, je ne crois pas. Mary est à l'intérieur, j'en suis certaine. Je l'ai vue avec Jane et…

— Non, ce que je voulais dire, c'est que je n'aurai sans doute plus de petits-enfants. Je ne pense pas, poursuivit-elle en se tournant vers Daphné avec un sourire, que mes enfants m'en donneront d'autres.

— En ce qui me concerne, c'est certain ! s'exclama Daphné, avec une expression qui signifiait clairement : « Que Dieu m'en préserve ! » Et Lucy ne peut pas. Le médecin le lui a fait promettre. Et…

Elle s'interrompit, songeuse, et Violet prit plaisir à simplement contempler le visage de sa fille. Elle trouvait toujours divertissant de regarder ses enfants lorsqu'ils réfléchissaient. Lorsque vous devenez parent, personne ne vous parle du plaisir qu'il y a à les observer dans les actes de la vie les plus simples.

Dormir et penser. Elle pouvait passer des heures les yeux rivés sur sa progéniture. Même à présent, alors que sept de ses enfants sur les huit avaient passé quarante ans.

— Vous avez raison, finit par conclure Daphné. Je pense que nous en avons fini.

— Sauf surprise, répliqua Violet qui, en toute sincérité, n'en voudrait pas à celui ou celle qui lui donnerait un dernier petit-enfant.

— Certes, soupira Daphné, je suis bien placée pour savoir que cela arrive.

— Tu ne l'aurais pas eu d'une autre manière, fit remarquer Violet en riant.

— Non, admit Daphné avec un sourire.

— Il vient juste de tomber d'un arbre, lui dit Violet, avec un geste en direction de la pelouse.

— D'un arbre ?

— Exprès, assura Violet.

— Oh, je n'en doute pas ! Cet enfant a quelque chose du singe.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Daphné balaya la pelouse du regard, à la recherche d'Edward, son plus jeune fils.

— Je suis vraiment heureuse que nous soyons ici, ajouta-t-elle. Il a besoin de voir ses cousins et cousines, le pauvre. Ses quatre aînés ne comptent guère, ils sont tellement plus âgés.

— J'ai l'impression qu'il se dispute avec Anthony et Ben.

— Il gagne ?

Violet étrécit les yeux.

— On dirait qu'Anthony et lui font équipe… Oh, attends, Daphné va s'en mêler ! La petite Daphné, précisa-t-elle, comme si c'était nécessaire.

— Voilà qui devrait faire rentrer les choses dans l'ordre.

Non sans sourire, Daphné observa sa jeune homonyme en train de tirer les cheveux à son fils.

Violet sourit également, puis bâilla discrètement.

— Fatiguée, maman ?

— Un peu.

Violet détestait l'admettre car ses enfants étaient toujours prompts à s'inquiéter. Ils semblaient incapables de comprendre qu'une femme de soixante-quinze ans pouvait faire la sieste pour la simple raison qu'elle avait toujours aimé cela.

Daphné n'insista pas, cependant, et elles continuèrent d'admirer les enfants dans un silence complice. Jusqu'à ce que, sans préambule, Daphné demande :

— Êtes-vous *vraiment* heureuse, maman ?

— Bien sûr, répondit Violet, étonnée. Pourquoi cette question ?

— C'est juste que… eh bien… vous êtes seule.

— Je suis rarement seule, Daphné, répliqua Violet en riant.

— Vous savez ce que je veux dire. Cela fait près de quarante ans que papa est mort, et vous n'avez jamais…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ce fut avec un amusement considérable que Violet attendit que sa fille termine sa phrase. Lorsqu'il fut manifeste que Daphné n'y parvenait pas, elle eut pitié d'elle.

— Essaies-tu de savoir si j'ai eu un amant ?

— Non ! protesta Daphné, alors que Violet était à peu près certaine qu'elle s'était posé la question.

— Eh bien, non, dit Violet avec détachement. Je ne l'ai jamais voulu.

— Jamais ?

— Je n'ai pas fait de vœu ni rien d'aussi solennel, reconnut Violet. Je suppose que si l'occasion s'était présentée, si j'avais rencontré l'homme qu'il fallait, je…

— Vous l'auriez épousé, acheva Daphné à sa place.

Violet coula un regard oblique à sa fille.

— Tu es vraiment prude, Daphné.

Cette dernière demeura bouche bée, et Violet exulta. Puis, une fois de plus, elle eut pitié d'elle.

— Oh, très bien ! Si j'avais trouvé l'homme idéal, je l'aurais probablement épousé, ne serait-ce que pour t'épargner le choc mortel d'une liaison.

— Puis-je me permettre de vous rappeler que c'est vous qui avez eu le plus grand mal à me parler du devoir conjugal, la veille de mon mariage ?

Violet écarta la remarque d'un geste de la main.

— Crois-moi, cela fait longtemps que j'ai surmonté ce genre de gêne. Il faut dire qu'avec Hyacinthe…

— Je ne veux pas en savoir plus.

— C'est sans doute plus sage, admit Violet. Rien n'est ordinaire avec Hyacinthe.

Comme Daphné restait silencieuse, elle finit par lui prendre la main.

— Oui, je suis heureuse, assura-t-elle en toute sincérité.

— S'il arrivait quelque chose à Simon, je n'imagine pas…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne pouvais pas l'imaginer non plus, la coupa Violet. Pourtant, c'est arrivé. J'ai cru mourir de douleur… Mais je ne suis pas morte. Et tu ne mourrais pas non plus. La vérité, c'est que la douleur finit par s'estomper. Et que tu en viens à penser que, peut-être, tu pourrais trouver le bonheur avec quelqu'un d'autre.

— Comme Francesca, murmura Daphné.

— Oui, acquiesça Violet, qui ne put s'empêcher de fermer les yeux.

Pendant quelques instants, elle se souvint de l'inquiétude terrible qu'elle avait éprouvée pour sa troisième fille, durant ses années de veuvage. Francesca était si seule. Elle ne rejetait pas vraiment sa famille, mais elle ne s'en rapprochait pas non plus. Et contrairement à Violet, elle n'avait alors pas d'enfants pour l'inciter à reprendre goût à la vie.

— Francesca est la preuve que l'on peut être heureuse deux fois, avec deux amours différents, reprit-elle. Vois-tu, elle n'est pas heureuse avec Michael de la même manière qu'elle l'était avec John. Un bonheur ne vaut pas mieux que l'autre – ce n'est pas quelque chose que l'on peut mesurer. Mais ils sont différents.

Violet fixa la ligne d'horizon. Il lui était toujours plus facile de méditer lorsqu'elle regardait au loin.

— Je ne recherchais pas le même genre de bonheur que celui que j'avais connu avec ton père, mais je refusais de me contenter d'un bonheur moindre. Et je ne l'ai jamais trouvé.

Se tournant vers sa fille, elle conclut :

— Et il s'est avéré que je n'en avais pas besoin.

— Oh, maman ! souffla Daphné, les yeux brillants de larmes.

— La vie n'a pas été toujours facile sans ton père, mais elle a toujours valu la peine d'être vécue.

Toujours.

1. Jacinthe en anglais. *(N.d.T.)*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# LES CHRONIQUES DE LADY WHISTLEDOWN

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

*Titre original*
THIRTY-SIX VALENTINES
From THE FURTHER OBSERVATIONS
OF LADY WHISTLEDOWN

*Éditeur original*
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2003

*Pour la traduction française*
© Éditions J'ai lu, 2022

*Titre original*
THE FIRST KISS
From LADY WHISTLEDOWN STRIKES BACK
*Éditeur original*
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2004
*Pour la traduction française*
© Éditions J'ai lu, 2022

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# À LA SAINT-VALENTIN

*Traduit de l'anglais (États-Unis)*
*par Cécile Desthuilliers*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

*Pour Karen, Suzie et Mia… quel cran !*

*Et aussi pour Paul, même s'il a failli jeter mon portable du balcon.*
*(Ce n'était pas la faute de l'ordi, mon chou.)*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# Prologue

Au mois de mai, Susannah Ballister rencontra l'homme de ses rêves.

*Il y a tant à dire du bal de lady Trowbridge à Hampstead que votre dévouée chroniqueuse ne saurait tout résumer en un seul article. Peut-être le moment le plus intéressant – et, selon certains, le plus romantique – de la soirée a-t-il été celui où l'Honorable Clive Mann-Formsby, frère du très énigmatique comte de Renminster, a invité Mlle Susannah Ballister à danser.*
*Avec ses yeux de braise et sa chevelure d'un brun profond, celle-ci passe pour l'une des beautés les plus exotiques de la bonne société. Toutefois, elle n'a jamais fait partie des Incomparables. Jusqu'à ce que M. Mann-Formsby soit son cavalier pour une valse… et ne la quitte plus de la soirée.*
*Si Mlle Ballister ne manque pas d'admirateurs, aucun n'est aussi séduisant ni aussi recherché que M. Mann-Formsby, qui laisse régulièrement dans son sillage un cortège de soupirs, de pâmoisons et de cœurs brisés.*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown,*

17 mai 1813

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Au mois de juin, la vie de Susannah était aussi parfaite qu'elle pouvait l'être.

*Au bal Shelbourne de la semaine dernière, M. Mann-Formsby et Mlle Ballister étaient toujours le couple doré de la saison – du moins, aussi doré que possible étant donné que les boucles de Mlle Ballister sont d'un brun sombre, mais la blondeur de M. Mann-Formsby nous permet de brandir allègrement cette métaphore. Et, en toute franchise, même si d'ordinaire votre dévouée chroniqueuse n'est guère encline aux digressions romantiques, il faut reconnaître qu'en leur présence, le monde semble soudain plus excitant ! La lumière est plus vive, la musique plus entraînante, l'air presque étincelant…*
*Sur ces mots, votre dévouée chroniqueuse doit conclure cet article. Ce débordement romantique des plus incongrus éveille en elle une soudaine envie d'aller marcher sous la pluie pour retrouver son naturel grincheux.*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*,

16 juin 1813

Au mois de juillet, Susannah se voyait déjà la bague au doigt.

*On a vu M. Mann-Formsby pousser la porte du plus sélect joaillier de Mayfair jeudi dernier. Les cloches de la célébration nuptiale vont-elles bientôt sonner ? Et qui pourrait encore ignorer qui sera l'heureuse élue ?*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 26 juillet 1813

C'est alors qu'arriva le mois d'août.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

*Les affaires privées et les petites manies de la bonne société sont généralement si prévisibles que c'en est déprimant. Toutefois, de temps à autre, survient un événement qui surprend tout le monde, y compris votre dévouée chroniqueuse.*
*M. Clive Mann-Formsby a effectivement fait sa demande.*
*Mais pas à Mlle Ballister.*
*Après l'avoir ostensiblement courtisée pendant toute une saison, c'est à Mlle Harriet Snowe qu'il a proposé le mariage, et s'il faut en croire une récente annonce dans le* London Times, *celle-ci a accepté.*
*On ne connaît pas encore la réaction de Mlle Ballister à ce coup de théâtre.*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 18 août 1813

Puis on parvint, non sans douleur, au mois de septembre.

*Votre dévouée chroniqueuse s'est laissé dire que Mlle Susannah Ballister avait quitté la ville pour se retirer jusqu'à la fin de l'année dans la demeure familiale du Sussex.*
*Nous ne saurions l'en blâmer.*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 3 septembre 1813

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 1

*Il a été rapporté à votre dévouée chroniqueuse que l'Honorable Clive Mann-Formsby et Mlle Harriet Snowe s'étaient mariés le mois dernier dans le fief du frère aîné du fiancé, le comte de Renminster.*

*Le jeune couple est rentré à Londres pour les fêtes de fin d'année, de même que Mlle Susannah Ballister qui, comme ne peuvent l'ignorer tous ceux qui se trouvaient à Londres, même seulement de passage, durant la saison dernière, était assidûment courtisée par M. Mann-Formsby avant qu'il demande la main de Mlle Snowe.*

*Votre dévouée chroniqueuse suppose qu'en ville, les maîtresses de maison établissent avec une attention particulière leurs listes d'invités afin de ne pas convier les Mann-Formsby et les Ballister aux mêmes événements mondains. Le temps est déjà assez frais comme cela ; si Clive et Harriet venaient à croiser Susannah, il deviendrait assurément glacial.*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 21 janvier 1814

D'après lord Middlethorpe, qui venait de consulter sa montre de gousset, il était précisément 23 h 06, et Susannah Ballister savait très bien que ce jour était un jeudi, la date le 27 janvier, et l'année, 1814.

À cet instant précis, le jeudi 27 janvier 1814 à 23 h 06, Susannah Ballister formula trois vœux, dont aucun ne se réalisa.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Le premier était une impossibilité. Elle souhaita disparaître de la salle de bal par une quelconque opération magique et se retrouver bien au chaud dans son lit dans la demeure familiale de Portman Square, au nord de Mayfair. Ou mieux, dans son lit du manoir de ses parents dans le Sussex, qui se trouvait bien loin de Londres et, plus précisément, de ses habitants.

Elle alla jusqu'à fermer les yeux en s'imaginant qu'en les rouvrant, elle aurait été transportée ailleurs. Hélas, comme il fallait s'y attendre, elle était toujours au même endroit, dans le recoin le plus sombre de la salle de bal de lady Worth, tenant à la main un verre de thé tiède qu'elle n'avait aucunement l'intention de boire.

Quand il fut devenu manifeste qu'elle n'irait nulle part, ni par des moyens surnaturels ni par les plus banals (elle ne pouvait s'en aller sans ses parents et, si elle en jugeait d'après leur expression, ils ne quitteraient pas le bal avant trois bonnes heures au moins), elle souhaita que Clive Mann-Formsby et sa nouvelle épouse Harriet, entourés de leur cour non loin d'une table pleine de gâteaux au chocolat, disparaissent.

Cela n'avait rien d'impossible. Ils n'étaient pas handicapés et pouvaient donc mettre un pied devant l'autre et quitter la pièce. Cela apporterait une amélioration considérable à la qualité de vie de Susannah, qui pourrait enfin profiter de cette soirée sans avoir en permanence dans son champ de vision l'homme qui l'avait publiquement humiliée.

Sans compter que cela lui permettrait d'aller chercher une part de gâteau au chocolat.

Seulement, Clive et Harriet semblaient s'amuser follement. Aussi follement, d'ailleurs, que les parents de Susannah, ce qui confirmait que son calvaire n'était pas près de s'achever.

C'était un supplice. Un pur supplice.

Toutefois, elle avait droit à trois souhaits, n'est-ce pas ? C'était toujours le cas pour les héroïnes de contes de fées. Quitte à rester coincée dans ce

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

recoin sombre toute la soirée sans autre passe-temps que de faire des vœux idiots, autant utiliser le quota qui lui était alloué.

— Je voudrais, demanda-t-elle entre ses dents serrées, qu'il ne fasse pas si froid.

— Amen, répondit le vieux lord Middlethorpe, qui se tenait toujours à ses côtés et que Susannah avait complètement oublié.

Elle lui sourit, mais il était occupé à siroter une quelconque boisson alcoolisée interdite aux jeunes filles, de sorte qu'ils recommencèrent à s'ignorer poliment.

La jeune femme baissa les yeux vers son verre. D'un moment à l'autre, un glaçon allait probablement s'y former. En raison du froid, leur hôtesse avait remplacé les traditionnels citronnade et champagne par du thé, mais l'infusion n'était pas restée chaude bien longtemps. De plus, quand on restait tapi dans un recoin sombre d'une salle de bal, les valets de pied ne venaient jamais reprendre les verres et les tasses dont on ne voulait plus.

Susannah frissonna. Jamais elle n'avait vu un hiver aussi froid, et tout le monde était de cet avis. C'était d'ailleurs, par une cruelle ironie, la raison de son retour à Londres. En ce mois de janvier où d'ordinaire on restait à la campagne au coin du feu, toute la bonne société était rentrée en ville comme un seul homme afin de savourer les joies du patin à glace et de la luge, et de participer à la Grande Fête de l'Hiver.

De l'avis de Susannah, ce froid mordant, ces vents glacés et les congères qui envahissaient la ville étaient des prétextes délirants pour justifier ces célébrations hivernales, mais elle n'avait pas son mot à dire, et elle devait à présent affronter les regards de tous ces gens qui s'étaient délectés de son humiliation l'été précédent.

Elle aurait préféré rester à la campagne, mais ses parents n'avaient rien voulu entendre, arguant que sa sœur Letitia et elle ne pouvaient s'offrir le luxe de manquer l'aubaine qu'offrait cette saison mondaine inattendue au cœur des frimas.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Susannah avait espéré disposer d’un répit plus long, au moins jusqu’au printemps, avant de revenir dans l’arène… Elle n’avait pas encore eu le temps de peaufiner l’art de redresser fièrement le menton en déclarant : « Oh, mais M. Mann-Formsby et moi avions bien compris que nous n’étions pas faits l’un pour l’autre. »

Il aurait fallu être une actrice exceptionnelle pour se montrer convaincante dans ce rôle, d’autant que tout le monde savait que Clive l’avait délaissée du jour au lendemain, quand les richissimes parents de Harriet Snowe avaient mis le grappin sur lui.

Non qu’il eût besoin de leur argent, au demeurant. N’était-il pas le frère cadet du comte de Renminster, dont la fortune était notoire ?

Quoi qu’il en soit, Clive avait choisi Harriet, humiliant Susannah devant toute la bonne société londonienne. Six mois plus tard, on en parlait encore. Même lady Whistledown avait jugé bon d’évoquer la question dans l’un de ses derniers articles.

Dans un soupir de dépit, la jeune femme s’appuya discrètement contre le mur en priant pour que personne ne remarque sa posture indigne d’une dame. En vérité, elle ne pouvait rien reprocher à lady Whistledown, songea-t-elle. La mystérieuse chroniqueuse mondaine n’avait fait que répéter ce que tout le monde disait. Rien que cette semaine, Susannah avait reçu quatorze visiteurs pour le thé, dont aucun n’avait eu la délicatesse de s’abstenir de mentionner Clive et Harriet.

Croyaient-ils vraiment qu’elle avait envie d’entendre parler de leur apparition à la dernière soirée musicale des Smythe-Smith ? Qu’elle voulait savoir quelle robe portait Harriet, ou être informée que Clive avait passé la soirée à murmurer à son oreille ?

Ce dernier point ne signifiait rien, au demeurant. Clive s’était toujours montré épouvantablement bavard pendant les concerts. Susannah ne se souvenait pas d’une seule représentation où il ait eu la décence de se taire.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Toutefois, ces visiteurs cancaniers n’étaient pas les pires. La palme de la grossièreté revenait aux âmes bien intentionnées qui la couvaient de regards apitoyés. En général, ces femmes-là avaient un neveu veuf dans le Shropshire, le Somerset ou quelque autre comté perdu. Peut-être Susannah aimerait-elle faire la connaissance du neveu, mais pas cette semaine car il accompagnait six de ses huit garçons à Eton, etc.

La jeune femme réprima une soudaine envie de pleurer. Au nom du Ciel, elle n’avait que vingt et un ans. Sa situation ne pouvait pas être aussi désespérée !

Et elle détestait qu’on la prenne en pitié.

Soudain, elle n’y tint plus. Il fallait qu’elle quitte cette salle de bal. Elle ne supportait plus d’être ici, de devoir regarder Clive et Harriet telle une voyeuse pathétique. Ses parents n’étaient pas près de quitter la soirée, mais peut-être trouverait-elle un salon où se réfugier. Quitte à se cacher, autant le faire vraiment. Elle n’en pouvait plus de rester dans ce recoin sombre. Déjà, trois personnes avaient pointé un doigt dans sa direction en murmurant derrière leur main.

Susannah n’avait jamais été lâche, mais elle n’était pas folle, et il aurait fallu qu’elle soit mentalement dérangée pour s’infliger volontairement un tel supplice.

Posant sa tasse sur le rebord d’une fenêtre, elle salua lord Middlethorpe, même si elle n’avait pas échangé plus de quelques mots avec lui alors qu’ils venaient de passer trois quarts d’heure debout l’un à côté de l’autre. Longeant un mur, elle se dirigea vers les portes à double battant qui menaient au couloir.

À l’époque lointaine où elle était la débutante la plus en vue grâce à son association avec Clive, elle avait été invitée dans cette demeure et se souvenait qu’un salon de repos était mis à la disposition des dames à l’autre bout du corridor.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Alors qu’elle parvenait presque aux grandes portes, elle tomba nez à nez avec… Seigneur, comment s’appelait-elle ? Cheveux bruns, silhouette ronde… Ah oui. Pénélope. Pénélope Quelque-Chose. Elles n’avaient jamais échangé plus d’une dizaine de mots.

Les deux jeunes femmes avaient fait leurs débuts la même année, mais leurs chemins s’étaient si rarement croisés qu’elles auraient pu vivre dans deux mondes différents. Susannah avait été la coqueluche de la ville tandis que Pénélope… Eh bien, Susannah ignorait ce que Pénélope avait été. Une laissée-pour-compte, sans le moindre doute.

— N’allez pas là-bas, murmura celle-ci sans regarder Susannah dans les yeux, comme le font les gens timides.

Comme Susannah, perplexe, ne répondait pas, la jeune femme expliqua :

— Il y a une dizaine de demoiselles dans le salon de repos.

Susannah n’avait pas besoin d’en savoir plus. Le seul endroit où elle avait encore moins envie de se trouver qu’une salle de bal, c’était un salon plein de jeunes personnes friandes de ragots, qui ne manqueraient pas de supposer que si Susannah se réfugiait ici, c’était uniquement pour fuir Clive et Harriet.

Elles auraient raison, bien sûr, mais Susannah n’avait guère envie d’attirer l’attention sur ce point.

— Merci, répondit-elle dans un murmure, touchée par la bonté de Pénélope.

Jamais Susannah n’avait eu la moindre pensée pour Pénélope, mais celle-ci la sauvait de l’embarras et de la souffrance. Sur une impulsion, Susannah prit sa main pour la serrer avec gratitude.

— Merci, répéta-t-elle.

Soudain, elle regrettait de ne pas avoir été plus attentive aux filles comme Pénélope à l’époque où elle était au sommet de sa gloire. À présent,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

elle savait ce que c'était que de faire tapisserie dans les soirées, et combien c'était douloureux.

Toutefois, avant qu'elle ait eu le temps d'en dire plus, Pénélope la salua dans un murmure et s'éclipsa. Susannah demeura là quelques instants, indécise.

Elle se trouvait maintenant dans la partie la plus animée de la salle de bal. Mal à l'aise, elle fit quelques pas. Elle n'avait pas de but précis, mais elle continua de marcher, ne fût-ce que pour ne pas avoir l'air totalement désœuvrée.

Il lui semblait qu'on devait toujours donner l'impression de savoir où on allait, même si ce n'était pas le cas. En vérité, c'était Clive qui lui avait enseigné cela. C'était peut-être l'un des rares enseignements utiles qu'elle avait conservés de sa cour assidue.

Toute à sa belle résolution, elle ne prêta aucune attention à ce qui l'entourait. C'est peut-être pour cela qu'elle fut si surprise en entendant *sa* voix.

— Mademoiselle Ballister.

Non, pas celle de Clive. Pire. Celle de son frère aîné, le comte de Renminster, plus impressionnant que jamais avec sa superbe chevelure brune et ses yeux verts étincelants.

Cet homme ne l'avait jamais aimée. Certes, il s'était montré poli envers elle, mais il était poli avec tout le monde. Et elle avait toujours perçu son dédain, sa conviction manifeste qu'elle n'était pas assez bien pour son frère cadet.

Sans doute devait-il se réjouir, à présent. Clive avait contracté une bien meilleure alliance avec Harriet Snowe, de sorte que jamais Susannah Ballister ne ternirait de sa présence la noble lignée des Mann-Formsby.

— Monsieur, répondit-elle en adoptant une voix égale.

Que lui voulait-il donc ? Il n'avait aucune raison de la saluer ainsi. Il aurait pu très facilement feindre de ne pas l'avoir remarquée ; cela n'aurait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

même pas paru grossier puisqu'elle marchait d'un pas résolu, comme si elle était pressée de se rendre quelque part.

Il lui sourit, si l'on pouvait qualifier de sourire cette incurvation des lèvres que ses yeux ne reflétaient pas.

— Mademoiselle Ballister, répéta-t-il. Comment allez-vous ?

Tout d'abord, elle ne put que le regarder, muette de surprise. Ce n'était pas le genre d'homme à poser des questions si la réponse ne l'intéressait pas, et rien n'indiquait qu'il eût la moindre raison de se soucier de savoir comment elle allait.

— Mademoiselle Ballister ? insista-t-il d'un air vaguement amusé.

Enfin, elle retrouva sa voix.

— Très bien, je vous remercie, dit-elle, même s'ils savaient l'un comme l'autre que rien n'était plus faux.

Il la scruta un long moment, mais elle n'aurait su dire ce qu'il cherchait.

— Monsieur ? demanda-t-elle, gênée par ce silence qui n'en finissait pas.

Cela parut le ramener à la réalité.

— Veuillez m'excuser, répondit-il avec des inflexions suaves. M'accorderiez-vous une danse ?

La jeune femme le regarda, bouche bée.

— Une danse ? répéta-t-elle gauchement, agacée de ne pas trouver de réplique plus sophistiquée.

— Une danse, confirma-t-il avec un flegme parfait.

Elle prit la main qu'il lui tendait – difficile de faire autrement sous les regards qui convergeaient à présent vers eux – et le suivit jusqu'à la piste de danse. Il était grand, même un peu plus que Clive, qui avait déjà une tête de plus qu'elle, et il arborait en permanence une expression curieusement réservée, presque trop maîtrisée, si cela était possible. Tout en le suivant alors qu'il fendait la foule, elle l'observa discrètement. Soudain, une étrange idée lui vint. Un jour, il perdrait son fameux self-control.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et le comte de Renminster se révélerait enfin au grand jour.

David Mann-Formsby n’avait pas pensé à Susannah Ballister depuis des mois. Depuis, plus exactement, que Clive avait choisi d’épouser Harriet Snowe plutôt que la beauté exotique qu’il faisait valser en cet instant. Une pointe de culpabilité le titilla. Dès qu’il l’avait reconnue, traversant la salle bondée d’un air paisible et assuré – alors qu’il suffisait de prendre le temps de l’observer plus d’une seconde pour voir ses traits tirés par le doute et la souffrance –, il s’était souvenu de la cruauté dont la bonne société avait fait preuve envers elle quand Clive avait décidé d’épouser Harriet.

Susannah Ballister n’avait rien fait pour mériter une telle humiliation.

Sa famille, certes tout à fait respectable, n’était ni titrée ni particulièrement fortunée. Quand Clive avait abandonné la jeune femme pour Harriet, dont le nom était aussi ancien que la dot était confortable, le beau monde avait ricané dans le dos de l’infortunée – et probablement aussi devant elle. On l’avait trouvée avide, prétentieuse et ambitieuse. Plus d’une matrone de la bonne société, dont les filles n’étaient pas aussi séduisantes que Mlle Ballister, avait déclaré que la « petite parvenue » avait été « remise à sa place », avant de se demander comment elle avait eu l’outrecuidance de s’imaginer qu’elle pourrait épouser le frère d’un comte.

David avait trouvé cet épisode parfaitement écœurant, mais qu’y pouvait-il ? Clive avait fait son choix, et de l’avis de David, il avait eu raison. Harriet, en fin de compte, ferait une meilleure épouse pour lui.

Toutefois, Susannah n’avait été qu’une innocente victime de cette déplorable affaire. Elle n’avait jamais su que Clive, littéralement assiégé par le père de Harriet, avait soudain décidé que cette petite jeune fille aux yeux bleus était la femme idéale. Clive aurait dû prévenir Susannah avant d’annoncer ses fiançailles dans le *Times*, et même s’il avait été trop couard pour lui parler directement, il aurait pu éviter de faire une déclaration publique au bal Mottram *avant* la parution du journal. Quand, une flûte de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

champagne à la main, il avait prononcé son joyeux petit discours devant l'assemblée, personne n'avait regardé Harriet.

C'était Susannah qui avait été au centre de tous les regards. Susannah, bouche bée, les yeux écarquillés de stupeur. Susannah, qui était demeurée stoïque… avant de s'enfuir.

Pendant des semaines, et même des mois, David avait gardé en mémoire son visage ravagé par l'humiliation. Puis cette image s'était dissipée, chassée par les soucis quotidiens.

Jusqu'à ce soir.

Jusqu'à ce qu'il l'aperçoive, cachée dans un angle de la salle de bal, feignant l'indifférence devant le spectacle de Clive et de Harriet entourés de leur cour. C'était une jeune femme fière, il le voyait bien, mais la fierté ne suffisait pas. À un moment ou à un autre, on n'avait plus qu'une envie : prendre la fuite, être enfin seul.

Aussi n'avait-il guère été surpris de la voir se diriger vers la sortie.

Au début, il avait envisagé de la laisser passer, voire de se détourner pour ne pas lui montrer qu'il l'avait vue s'enfuir. Puis, mû par une inexplicable impulsion, il s'était volontairement placé en travers de son chemin. Peu lui importait qu'elle soit devenue une laissée-pour-compte dans les réceptions. Il y en aurait toujours, et un homme à lui seul ne pouvait rendre justice à toutes les oubliées des bals.

En revanche, il était un Mann-Formsby, de toutes les fibres de son être. Et s'il y avait une chose qu'il ne tolérait pas, c'était qu'un membre de sa famille ait causé du tort à quelqu'un. Or, son frère cadet avait assurément causé du tort à cette jeune femme. David ne serait pas allé jusqu'à affirmer que la vie de Susannah Ballister était ruinée, mais elle avait subi une humiliation qui n'était nullement méritée.

En tant que comte de Renminster… non, en tant que chef du clan des Mann-Formsby, il lui devait réparation.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Voilà pourquoi il l’avait invitée à danser. On les remarquerait. On ferait des commentaires. Et même s’il n’était pas dans la nature de David de se vanter, il savait qu’une simple invitation à danser de sa part pouvait faire beaucoup pour restaurer l’image de Susannah Ballister.

Elle avait semblé surprise par son invitation mais ne l’avait pas refusée. Avec tous ces gens qui les regardaient, elle n’avait guère le choix.

Sans la quitter des yeux, il l’entraîna vers le centre de la piste de danse. Il n’avait jamais eu de mal à comprendre que Clive l’ait trouvée séduisante. Cette beauté brune et sereine lui semblait infiniment plus attirante que l’idéal blond aux yeux bleus en vogue dans la bonne société. Avec son teint de porcelaine, ses sourcils à l’arc délicat et ses lèvres rose framboise, elle était plus que jolie. On disait qu’elle avait des ancêtres gallois, et il n’en était pas étonné.

— Une valse, fit-elle remarquer avec des inflexions ironiques quand le quintette à cordes commença à jouer. Quel heureux hasard !

Il émit un petit rire. Mlle Ballister n’avait jamais été particulièrement extravertie, mais elle se montrait toujours directe, un trait de caractère qu’il admirait, surtout chez une personne intelligente. Ils commencèrent à danser. Alors qu’il s’apprêtait à formuler une banalité sur le temps – juste pour qu’on les voie discuter comme étaient censés le faire deux adultes bien éduqués –, elle le battit de vitesse.

— Pourquoi m’avez-vous invitée à danser ? demanda-t-elle.

Tout d’abord, il ne sut que répondre. Oh oui, elle était directe !

— Un gentleman a-t-il besoin de raisons ? rétorqua-t-il.

Elle pinça imperceptiblement les lèvres.

— Vous n’êtes pas le genre de gentleman qui agit sans raison.

Il haussa les épaules d’un geste évasif.

— Vous sembliez bien seule, dans ce recoin sombre.

— J’étais en compagnie de lord Middlethorpe, répliqua-t-elle d’un ton hautain.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il se contenta de hausser un sourcil dubitatif. Ils savaient l'un comme l'autre que le vieux lord Middlethorpe n'était pas un cavalier particulièrement recherché par les dames.

— Et je n'ai pas besoin de votre pitié, ajouta-t-elle.

— Absolument pas, renchérit-il.

Elle chercha son regard.

— Voilà que vous vous montrez condescendant, à présent.

— Je n'y songerais même pas ! se défendit-il, ce qui était la pure vérité.

— Alors à quoi rime ceci ?

— Ceci ? répéta-t-il, intrigué.

— Cette valse.

Il faillit sourire mais, craignant de lui donner l'impression qu'il se moquait d'elle, il se mordit les lèvres.

— Vous êtes bien méfiante pour une femme en train de valser.

— S'il y a une occasion où une femme doit se méfier, c'est bien une valse.

— La vérité, avoua-t-il à sa propre surprise, c'est que je voulais vous présenter des excuses.

Il émit une petite toux et poursuivit :

— Pour ce qui s'est passé cet été.

— À quoi exactement, demanda-t-elle, choisissant ses mots avec soin, faites-vous allusion ?

David la regarda en se composant une expression de bienveillance. N'étant guère accoutumé à manifester un tel sentiment, il n'était pas certain d'y parvenir. D'un ton qu'il espérait chaleureux, il répondit :

— Je crois que vous le savez.

Elle se tendit et, même s'ils dansaient, il eut soudain l'impression que son dos était en acier.

— C'est possible, répondit-elle d'une voix étranglée, mais je crains de ne pas voir en quoi cela vous concerne.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Peut-être cela ne me concerne-t-il pas, admit-il. Néanmoins, je n’ai pas apprécié la façon dont on vous a traitée après les fiançailles de Clive.

— Parlez-vous des commérages ? demanda-t-elle d’un air parfaitement indifférent. Des attaques directes ? Ou encore des mensonges éhontés ?

David déglutit péniblement. Il n’avait pas mesuré combien la situation de la jeune femme avait été douloureuse.

— De tout cela, répondit-il calmement. Il n’a jamais été dans mes intentions de…

— Vos intentions ? l’interrompit-elle, les yeux étincelants de colère. Je croyais que Clive avait pris lui-même sa décision. Seriez-vous en train d’avouer que c’est vous, et non lui, qui avez décidé qu’il épouserait Harriet ?

— Harriet était le choix de Clive, répondit-il fermement.

— Et le vôtre ? insista la jeune femme.

David ne voyait pas l’intérêt de mentir. De toute façon, il ne s’y abaisserait pas.

— Et le mien, admit-il.

Elle serra les dents, l’air déconfite, comme si elle avait attendu cet aveu depuis des mois et qu’à présent qu’elle l’obtenait, la victoire était moins douce qu’elle ne l’avait escompté.

— Toutefois, poursuivit David, si c’était vous qu’il avait préférée, je ne m’y serais pas opposé.

Elle chercha de nouveau son regard.

— S’il vous plaît, ne me mentez pas, demanda-t-elle dans un souffle.

— Je ne vous mens pas.

Il poussa un soupir.

— Un jour, vous rendrez un homme heureux, mademoiselle Ballister. N’en doutez pas.

Elle ne répondit pas, mais ses yeux brillaient, et il aurait juré que, l’espace d’un instant, ses lèvres avaient tremblé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Quelque chose se serra en lui. Il ignorait ce que c'était et n'avait pas très envie d'y réfléchir, d'autant que cela semblait se situer dangereusement près de son cœur, mais il s'apercevait qu'il n'aimait pas la voir sur le point de fondre en larmes. Toutefois, il ne pouvait pas y faire grand-chose, à part ajouter :

— Clive aurait dû vous informer de sa décision avant de l'annoncer publiquement.

— Oui, dit-elle avec un petit rire sec. Il aurait dû.

David sentit sa main se crisper sur la taille de sa cavalière. Elle ne l'aidait pas beaucoup, mais elle n'avait aucune raison de le faire. En vérité, il admirait sa dignité et n'avait que du respect pour sa façon de se tenir bien droite, comme si elle refusait à la bonne société le droit de lui dire comment elle aurait dû se juger.

Cette jeune femme était remarquable, songea-t-il avec surprise.

— Il aurait dû et il ne l'a pas fait, reprit-il. Voilà pourquoi je vous présente des excuses.

L'air vaguement amusée, elle pencha la tête de côté.

— Ne serait-ce pas plutôt à lui de le faire ?

Il lui répondit par un sourire poli.

— C'est bien possible, mais il est à craindre que cela n'arrive jamais. Par conséquent, en tant que Mann-Formsby…

Elle émit un petit reniflement ironique, qui ne lui donna pas du tout envie de sourire.

— En tant que Mann-Formsby…, reprit-il d'une voix plus forte, avant de baisser le ton en s'apercevant qu'on les observait. En tant que chef de famille des Mann-Formsby, je me vois dans l'obligation morale de présenter des excuses quand l'un des miens se comporte de façon déshonorante.

Il s'attendait à une réplique cinglante et, de fait, elle parut sur le point de riposter. Ses yeux lançaient des éclairs. Toutefois, elle referma la bouche,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

comme si elle s'était ravisée. Quand elle reprit la parole, ce fut pour déclarer :

— Alors je vous remercie, lord Renminster. J'accepte vos excuses.

Il y avait dans son maintien une dignité sereine, une irrésistible élégance qui donna soudain envie à David de l'attirer contre lui et de nouer sensuellement ses doigts aux siens.

Toutefois, s'il avait eu le projet d'explorer plus avant cette étrange impulsion – ce dont il n'était pas certain d'avoir envie –, le temps lui manqua. L'orchestre faisait déjà entendre les dernières notes de la valse. David salua donc sa partenaire d'une courbette polie, à laquelle celle-ci répondit d'un gracieux hochement de tête.

— Je vous remercie de m'avoir invitée, dit-elle à mi-voix, façon sans doute de lui signifier que leur conversation en resterait là.

Incapable de chasser les sensations inattendues qui l'avaient envahi, David demeura au beau milieu de la piste de danse en regardant la jeune femme s'éloigner dans la direction qu'elle prenait quand il l'avait interceptée.

Il en voulait plus.

Plus de ses paroles, plus de ses regards.

Plus d'*elle*.

Plus tard dans la soirée, deux étranges événements se produisirent.

Le premier eut lieu dans la chambre de Susannah Ballister.

Elle ne parvenait pas à dormir.

La plupart des gens n'auraient pas trouvé cela particulièrement curieux, mais Susannah était de ces personnes qui s'endorment dès que leur tête touche l'oreiller. Cela avait toujours contrarié sa sœur, à l'époque où elles partageaient une chambre. Le soir, Letitia avait envie de discuter, mais la participation de Susannah à la conversation se limitait à un ronflement discret mais régulier.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Même après la trahison de Clive, elle avait gardé un sommeil de plomb. Peut-être parce que c'était l'unique moment où elle pouvait oublier les souffrances que traverse une débutante que l'on a publiquement rejetée.

Ce soir, c'était différent. Elle était étendue sur le dos – cela en soi était inhabituel, car elle dormait toujours sur le côté – et regardait le plafond en se demandant depuis quand cette fêlure dans le plâtre avait commencé à ressembler à un lapin.

Ou plutôt, c'était la question qui revenait chaque fois qu'elle s'efforçait de chasser le comte de Renminster de ses pensées. En vérité, si elle ne trouvait pas le sommeil, c'était parce qu'elle repassait en boucle leur conversation, analysant chaque terme… et s'interdisant de songer au frisson qui la parcourait chaque fois qu'elle se rappelait le sourire ironique de son cavalier.

Elle n'arrivait toujours pas à croire qu'elle lui avait ainsi tenu tête. Clive avait toujours surnommé son frère « le vieux » et, selon les occasions, l'avait qualifié de guindé, de hautain, de cassant, d'arrogant ou d'exaspérant, dressant de lui un portrait si rébarbatif que Susannah avait toujours été effrayée par cet homme.

Pourtant, ce soir, elle n'avait pas abdiqué sa fierté devant lui.

Alors, si elle était si excitée qu'elle en perdait le sommeil, qu'importait ? Elle était trop heureuse pour s'en plaindre.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas été fière d'elle-même qu'elle en avait oublié combien cette sensation était bienfaisante.

Le second événement étrange se déroula de l'autre côté de la ville, dans le quartier de Holborn, devant la maison d'Anne Miniver. Cette jeune femme menait une vie discrète dans le quartier des avocats et autres hommes de loi résidant près de la Cour de justice, et sa principale occupation était d'être maîtresse.

Maîtresse du comte de Renminster, plus précisément.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Mlle Miniver ignorait que quelque chose se préparait. Le seul à s’en rendre compte, c’était David. Il avait ordonné à son cocher de l’emmener directement du bal Worth à l’élégante maison d’Anne, mais alors qu’il gravissait les marches du perron pour soulever le heurtoir de cuivre, il s’avisa qu’il n’avait pas envie de la voir. Le désir avait soudain disparu.

Et David en était tout à fait déconcerté.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 2

*Avez-vous remarqué que le comte de Renminster a fait danser Mlle Ballister hier soir au bal Worth ? Si ce n'est pas le cas, vous êtes bien le seul. Cette valse a sans doute constitué le clou de la soirée.*

*On ne peut pas dire que la conversation ait semblé particulièrement amicale. Votre dévouée chroniqueuse a même surpris un regard furieux et ce qui ressemblait fort à une parole véhémente.*

*Le comte est parti peu après, mais Mlle Ballister est restée plusieurs heures, et on l'a vue danser avec une dizaine d'autres gentlemen avant de quitter la soirée en compagnie de ses parents et de sa sœur. Dix cavaliers. Oui, nous avons compté. Impossible de ne pas remarquer la différence ! Avant l'invitation du comte, le nombre de ses partenaires s'élevait en tout et pour tout à zéro.*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 28 janvier 1814

Les Ballister n'avaient aucun souci financier, mais on n'aurait pas pu les qualifier de particulièrement fortunés. Du reste, cela n'avait jamais tracassé Susannah. Elle ne manquait de rien et ne voyait pas l'intérêt d'avoir trois paires de boucles d'oreilles puisque la seule qu'elle possédait, des perles, allait avec toutes ses tenues. Elle n'aurait pas refusé de nouveaux bijoux, certes, mais à quoi bon se languir de ce qu'elle ne pourrait jamais s'offrir ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Un seul détail lui faisait regretter que sa famille ne pût se vanter d'un nom ancien, d'une fortune, d'un titre ou de tout autre accomplissement qui l'eussent rendue plus influente.

Le théâtre.

Susannah adorait le théâtre. Elle adorait se perdre dans le récit de la vie d'un autre, elle adorait jusqu'à l'odeur particulière de la salle, les lumières, le fourmillement dans les paumes quand on applaudissait. C'était infiniment plus passionnant qu'un concert, et bien plus amusant que les bals et autres soirées qu'elle fréquentait au moins trois fois par semaine.

Le problème, plus exactement, était que ses parents ne possédaient de loge dans aucun théâtre digne de la bonne société, et qu'elle n'aurait jamais eu l'autorisation de prendre place dans la salle. Une jeune fille de bonne famille ne se mêlait pas à la populace, disait souvent sa mère. Ses seules occasions d'assister à une représentation se résumaient donc aux trop rares invitations de connaissances qui, elles, disposaient d'une loge.

Quand elle reçut un message de ses cousins Shelbourne qui la conviaient à les accompagner le soir même pour voir Edmund Kean jouer Shylock dans *Le Marchand de Venise*, elle faillit pleurer de joie. Voilà seulement quatre jours que Kean avait fait ses débuts dans le rôle, mais on ne parlait déjà que de lui en ville. On le qualifiait de magnifique, d'audacieux, d'incomparable, et toutes ces louanges ne pouvaient qu'éveiller en elle un irrépressible désir de le voir sur scène.

Bien sûr, pas un instant elle n'avait osé rêver qu'une telle aubaine se présenterait. Jusqu'à présent, elle avait surtout été conviée à des soirées parce que les gens s'amusaient de voir sa réaction devant le bonheur conjugal de Clive et de Harriet. Les invitations en petit comité étaient nettement plus rares.

Jusqu'au bal Worth, le jeudi précédent.

Sans doute en était-elle redevable au comte de Renminster. Depuis qu'il avait effectué quelques tours de piste avec elle, elle semblait être rentrée en

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

grâce aux yeux de la bonne société. Après le départ du comte, elle avait reçu au moins huit invitations à danser. Dix, précisément. Oui, elle avait compté. Dix gentlemen… soit dix de plus que pendant les trois heures qu'elle avait passées dans ce même bal *avant* sa valse avec lord Renminster.

Elle était médusée de constater l'influence que pouvait avoir un seul homme sur tous les autres.

Assurément, c'était à cause de lui que ses cousins s'étaient souvenus de son existence. Elle n'accusait pas les Shelbourne de l'avoir volontairement évitée – ce n'étaient que de lointains cousins qu'elle ne connaissait pas très bien. Sans doute avaient-ils eu besoin d'une dame afin d'avoir un nombre égal d'hommes et de femmes pour leur soirée et l'un d'entre eux s'était-il exclamé : « Pourquoi pas la cousine Susannah ? » après avoir lu son nom dans la dernière édition du *Whistledown*.

Peu lui importait, au demeurant. Elle allait voir Kean dans *Le Marchand de Venise* !

— Ce n'est pas juste, maugréa Letitia alors qu'elles attendaient l'arrivée des cousins Shelbourne, assises au salon.

Leur mère avait insisté pour que Susannah soit prête à temps pour ne pas faire attendre ces parents si influents. On devait laisser patienter les prétendants, mais pas les relations bien placées susceptibles d'envoyer des invitations très convoitées.

— Je suis sûre que tu auras bientôt l'occasion de voir la pièce, toi aussi, la rassura Susannah, sans toutefois contenir un sourire satisfait.

Letitia poussa un soupir de dépit.

— Ils auront peut-être envie de revoir la pièce.

— Ou de prêter leur loge à papa et à maman, renchérit Susannah.

Le visage de sa sœur s'éclaira.

— Excellente idée ! Tu devrais leur suggérer de…

— Certainement pas, l'interrompit Susannah. Ce serait terriblement mal élevé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Bien, mais si le sujet venait dans la conversation…

Susannah leva les yeux au plafond.

— Très bien, concéda-t-elle. Si lady Shelbourne me demande : « Ma chère mademoiselle Ballister, pensez-vous que votre famille aimerait profiter de notre loge ? », je te promets de répondre par l'affirmative.

Letitia lui lança un regard furieux.

Au même instant, le majordome apparut sur le seuil.

— Mademoiselle Susannah ? La voiture de lord et de lady Shelbourne vient d'arriver.

La jeune femme sauta sur ses pieds.

— Merci, je descends tout de suite.

— J'attendrai ton retour, l'avertit Letitia en la suivant dans le couloir. Il faudra tout me raconter.

— Et te gâcher le plaisir ? la taquina Susannah.

— Bah ! Comme si je n'avais pas déjà lu *Le Marchand de Venise* dix fois ! Je connais la fin. Je veux juste savoir comment joue Kean.

— Il n'est pas aussi séduisant que Kemble, fit remarquer Susannah en mettant son manteau et son manchon.

— J'ai vu Kemble, s'impatienta Letitia. C'est Kean que j'aimerais voir.

Susannah déposa un baiser affectueux sur la joue de sa sœur.

— Je te raconterai ma soirée en détail, dit-elle. Promis.

Puis, bravant le froid glacial, elle sortit de la maison et se dirigea vers la voiture des Shelbourne.

Moins d'une heure plus tard, elle se trouvait au théâtre royal de Drury Lane. Confortablement assise dans la loge de ses cousins, elle observait avec curiosité la salle qui venait d'être rénovée. Elle s'était réfugiée à la place la plus éloignée de la rangée, laissant les Shelbourne et leurs invités bavarder joyeusement. Pas plus que le reste de l'auditoire ils ne prêtaient la moindre attention à la farce que la troupe jouait en prélude à la pièce à

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

proprement parler. Susannah non plus ne s’y intéressait guère, fascinée par la nouvelle décoration de la salle de théâtre.

Par une étrange ironie, les meilleures places semblaient celles d’en bas, parmi la populace, comme l’aurait formulé sa mère. Susannah se trouvait dans l’une des loges les plus chères, mais un large pilier lui masquait la vue, de sorte qu’elle devait se tourner sur son siège et se pencher par-dessus la rambarde pour voir la scène.

— Prenez garde de ne pas tomber, murmura une voix grave tout près d’elle.

La jeune femme sursauta.

— Lord Renminster ? demanda-t-elle, stupéfaite, en le reconnaissant.

Il était assis dans la loge voisine de celle des Shelbourne, si proche qu’elle pouvait converser avec lui par-dessus l’étroit espace vide qui séparait les deux balcons.

— Quelle charmante surprise, dit-il en esquissant un sourire plaisant, bien qu’un peu énigmatique.

Susannah trouvait *tous* ses sourires un peu énigmatiques.

— Je suis avec mes cousins, expliqua-t-elle en désignant ses compagnons. Les Shelbourne, se crut-elle obligée de préciser, comme si ce n’était pas évident.

— Bonsoir, lord Renminster ! s’exclama lady Shelbourne avec excitation. J’ignorais que votre loge était juste à côté de la nôtre.

Il répondit à son salut.

— Je crains de ne pas avoir beaucoup fréquenté le théâtre récemment.

Lady Shelbourne acquiesça d’un vigoureux coup de menton.

— On ne peut pas tout faire. On est tellement occupé, cette année ! Qui aurait cru que tout le monde reviendrait en ville dès le mois de janvier ?

— Juste pour un peu de neige, ne put s’empêcher de commenter Susannah.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Lord Renminster rit à sa remarque, puis se pencha pour répondre à lady Shelbourne.

— Je crois que la pièce commence. Cela a été un plaisir de vous voir.

— Le plaisir est partagé, roucoula la cousine Shelbourne. J'espère que vous serez des nôtres pour mon bal de la Saint-Valentin le mois prochain ?

— Je ne manquerais cela pour rien au monde, assura-t-il.

Lady Shelbourne se cala de nouveau dans son siège, l'air ravie et soulagée, puis reprit sa conversation avec sa meilleure amie, une certaine Liza Pritchard qui, Susannah en aurait mis sa main au feu, était éprise de sir Royce Pemberley, le frère de lady Shelbourne, également présent dans la loge.

Susannah avait l'intuition qu'il lui rendait bien ces tendres sentiments, mais aucun des deux ne semblait s'en être avisé. D'ailleurs, Mlle Pritchard paraissait avoir jeté son dévolu sur un autre gentleman, lord Durham, qui, de l'avis de Susannah, était un véritable bonnet de nuit. Toutefois, ce n'était pas à elle de les informer de leurs propres sentiments. Sans compter qu'ils étaient plongés, ainsi que lady Shelbourne, dans une conversation passionnante à laquelle elle-même ne participait pas.

Son seul interlocuteur était lord Renminster, qui l'observait toujours depuis son balcon.

— Aimez-vous Shakespeare ? s'enquit-elle sur le ton de la conversation.

Elle était si enthousiaste à la perspective de voir Kean jouer Shylock qu'elle était même capable d'adresser un sourire radieux à cet homme glacial.

— Oui, répondit-il, mais je préfère l'histoire.

Elle hocha la tête. Pourquoi ne pas échanger quelques paroles polies, s'il semblait décidé à faire de même ?

— Je n'en suis pas étonnée. C'est un domaine bien plus sérieux.

Il lui décocha son fameux sourire énigmatique.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Dois-je être vexé ou flatté ?

— En général, répondit-elle, surprise de se sentir si à l'aise en sa compagnie, le mieux est de considérer les remarques comme des compliments. Cela simplifie considérablement la vie.

Il éclata de rire.

— Et vous ? demanda-t-il. Quelle est votre pièce préférée de notre dramaturge national ?

Elle poussa un soupir de délice.

— Je les adore toutes.

— Vraiment ? s'étonna-t-il.

À la surprise de Susannah, son intérêt ne semblait pas feint.

— J'ignorais que vous aimiez autant le théâtre, poursuivit-il.

Susannah l'observa, intriguée, et pencha la tête de côté.

— J'ignorais que vous saviez que j'aimais le théâtre, ne fût-ce qu'un peu.

— Le fait est que cela vous plaît, alors que Clive ne s'y intéresse pas du tout.

Elle tressaillit.

— Clive et moi ne partagions pas tous les mêmes centres d'intérêt.

— C'est manifeste, répondit-il.

Avait-elle imaginé ce soupçon d'approbation dans son intonation ?

Puis – et elle aurait été bien en peine d'expliquer pourquoi elle faisait ce commentaire devant cet homme qui était, après tout, le frère de Clive – elle s'entendit déclarer :

— Il parlait sans arrêt pendant les représentations.

Le comte parut s'étrangler.

— Allez-vous bien ? s'inquiéta la jeune femme en se penchant vers lui.

— Très bien, répondit-il dans un hoquet en se tapotant le torse. Vous m'avez juste… hum… surpris.

— Oh. Veuillez m'excuser.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vous en prie. Pour ma part, il y a longtemps que j'ai renoncé à aller au théâtre avec Clive.

— Oui, ne put-elle s'empêcher de répondre. Les acteurs ne peuvent pas placer une réplique.

Il poussa un soupir comique.

— À ce jour, j'ignore toujours la fin de *Roméo et Juliette*.

Elle ouvrit des yeux ronds, avant de comprendre.

— Vous ignorez… Vous me faites marcher !

— Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants, c'est bien cela ? demanda-t-il d'un air innocent.

— Exactement, confirma-t-elle avec un sourire joyeux. Leur histoire a le don de vous remonter le moral.

— Parfait, dit-il en s'adossant à son siège et en tournant les yeux vers la scène. Enfin, ce point est clarifié.

Susannah ne put retenir un petit rire. Le comte de Renminster avait le sens de l'humour. Incroyable. Clive lui avait souvent affirmé que son frère aîné était « le type le plus fichtrement barbant de toute l'Angleterre », et jamais elle n'avait mis ce point en doute. Peut-être parce qu'il avait employé le terme « fichtrement » devant une dame. Un gentleman ne jurait que si la situation l'exigeait.

C'est à cet instant que les lumières baissèrent, plongeant l'assistance dans la pénombre.

— Oh ! murmura Susannah en se tournant vers son voisin, émerveillée. Quelle bonne idée ! Ils ne laissent que les lampes qui éclairent la scène…

— C'est l'une des innovations de Wyatt, expliqua lord Renminster.

Il faisait allusion à l'architecte qui avait rénové le théâtre ravagé par les flammes.

— On voit bien mieux la scène ainsi, ne trouvez-vous pas ? reprit-il.

— C'est très ingénieux, répondit-elle en se glissant de côté sur son siège, gênée par le pilier qui lui masquait la vue. C'est tout à fait…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Puis la pièce commença, et elle s’interrompit aussitôt.

Depuis la loge voisine de celle des Shelbourne, David passa plus de temps à jeter des regards furtifs à Mlle Ballister qu’à suivre le spectacle. Il avait déjà vu d’autres représentations du *Marchand de Venise*, et même s’il était conscient que le Shylock d’Edmund Kean était remarquable, il ne pouvait s’arracher à la fascination qu’exerçait sur lui l’expression de Susannah Ballister qui regardait la pièce, manifestement captivée.

Il devrait revenir un autre jour pour voir la pièce, songea-t-il. Ce soir, il n’avait d’yeux que pour Susannah Ballister.

Comment avait-il pu être si réticent à la perspective qu’elle épouse Clive ? s’étonna-t-il. Non, ce n’était pas exactement cela. Il n’avait pas menti en affirmant qu’il ne se serait jamais opposé à leur mariage si c’était elle que Clive avait choisie.

Toutefois, il n’avait pas souhaité cette union. Quand il avait vu son frère en compagnie de Susannah, quelque chose lui avait semblé… comment dire… décalé.

Susannah rayonnait d’intelligence et de beauté sereine, tandis que Clive…

Eh bien, Clive était Clive. David l’adorait, mais le cœur de son frère était gouverné par une fièvre de vivre que David n’avait jamais comprise. Clive était une flamme ardente, un brasier qui attirait les gens de la même façon qu’une bougie attire les papillons. Certains s’y brûlaient les ailes.

Comme Susannah Ballister.

Susannah n’était pas la femme qu’il fallait à Clive. Et, plus encore, Clive n’était pas l’homme qu’il fallait à Susannah. Elle avait besoin de quelqu’un de plus mature. Quelqu’un comme…

Les pensées de David le traversaient tels des murmures de son âme. Susannah avait besoin de quelqu’un comme lui.

Une perspective commença à se former dans son esprit. S’il n’avait jamais été impulsif, il savait prendre des décisions rapidement, en se

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

fondant à la fois sur ce qu'il savait et sur ce qu'il ressentait.

Et alors qu'il se trouvait dans sa loge de Drury Lane, sans un regard pour la représentation, toute son attention concentrée sur la femme assise au balcon voisin, il prit une décision qui allait changer le cours de sa vie.

Il allait épouser Susannah Ballister.

Susannah Ballister… non, Susannah Mann-Formsby, lady Renminster. Cela sonnait si bien !

Elle ferait une comtesse parfaite. Elle était belle, intelligente, droite et digne. Comment ne s'en était-il pas aperçu plus tôt ? Peut-être parce qu'il ne l'avait vue qu'en compagnie de Clive et que celui-ci tendait à éclipser quiconque se trouvait en sa présence.

Voilà plusieurs années que David gardait l'œil ouvert, au cas où il croiserait une fiancée qui lui conviendrait. Il n'était pas pressé de convoler en justes noces, mais il savait qu'un jour ou l'autre, il devrait se marier. Aussi avait-il regardé avec attention toutes les demoiselles qu'il croisait.

En leur trouvant à toutes des défauts.

Elles étaient trop sottes ou trop ternes. Trop réservées ou trop bavardes. Et quand elles n'étaient pas *trop*, elles n'étaient *pas assez*.

Elles n'étaient pas celle qu'il lui fallait. Pas celle avec qui il avait envie de s'attabler chaque matin pour le petit déjeuner.

Il était exigeant, il le savait. Toutefois, songea-t-il en souriant dans la pénombre, cette longue attente portait enfin ses fruits.

Il jeta un nouveau coup d'œil au profil de sa voisine. Sans doute n'avait-elle même pas remarqué qu'il l'observait, trop fascinée par le spectacle pour songer à lui. De temps en temps, elle laissait échapper un petit « oh ! » d'admiration. Et David avait beau savoir que ce n'était qu'une illusion, il avait l'impression de sentir son souffle traverser l'espace entre eux et lui caresser la peau.

Une bouffée de fièvre monta en lui. Jamais il n'avait imaginé qu'il trouverait une fiancée aussi désirable, songea-t-il, ravi.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Du coin de l'œil, il vit la jeune femme se mordre les lèvres.

*Infiniment* désirable, rectifia-t-il en son for intérieur.

Il s'adossa à son siège, incapable de retenir un sourire de triomphe. Sa décision était prise. Il ne lui restait qu'à mettre son plan au point.

Quand les lumières se rallumèrent à la fin du troisième acte pour l'entracte, Susannah se tourna vers la loge voisine, ridiculement impatiente d'entendre l'avis du comte sur la pièce.

Il avait disparu.

— Curieux, murmura-t-elle.

Il avait dû sortir sur la pointe des pieds car elle ne s'était aperçue de rien. Inexplicablement déçue, elle sentit ses épaules s'affaisser. Elle avait eu très envie de connaître son opinion sur le jeu de Kean, qui interprétait un Shylock fort différent de ceux qu'elle avait vus auparavant. Il aurait sûrement émis des remarques intéressantes, vu des détails qui lui avaient échappé. Pendant les entractes, autrefois, Clive n'avait jamais eu d'autre urgence que de s'enfuir pour aller discuter avec des amis.

Peut-être était-il préférable que le comte soit parti. En dépit de son attitude amicale avant le début de la pièce, elle avait du mal à croire qu'il soit bien disposé envers elle.

Sans compter que, quand il était proche d'elle, elle se sentait… troublée. Désorientée, et le souffle court. C'était excitant mais pas tout à fait confortable, et la mettait même un peu mal à l'aise.

Aussi, quand lady Shelbourne lui proposa d'accompagner le reste du groupe à l'entresol pour l'entracte, préféra-t-elle décliner son offre. Le plus sage était de rester là, au seul endroit où elle ne risquait pas de croiser le comte de Renminster.

Les Shelbourne disparurent avec leurs invités, laissant la jeune femme seule, ce qui ne la dérangeait pas du tout. Les machinistes n'avaient pas complètement fermé l'un des rideaux, de sorte qu'en regardant avec

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

attention, Susannah pouvait voir des gens passer derrière à toute vitesse. C'était étrangement excitant, et même passionnant, voire…

Elle entendit des pas derrière elle. L'un des membres du clan Shelbourne devait avoir oublié quelque chose. Se composant un sourire poli, elle tourna la tête.

C'était le comte de Renminster.

— Monsieur, dit-elle, prise de court.

Il la salua d'un gracieux hochement de tête.

— Mademoiselle Ballister. Puis-je m'asseoir ?

— Je vous en prie, répondit-elle sans réfléchir.

Bonté divine, que faisait-il ici ?

— J'ai pensé qu'il serait plus confortable de discuter sans devoir crier d'une loge à l'autre.

Elle le regarda, incrédule. Les balcons étaient si proches qu'ils n'avaient assurément pas eu besoin de crier. Toutefois, songea-t-elle avec une bouffée de panique, pas aussi proches que leurs sièges l'étaient à présent. Dieu du Ciel, la cuisse de lord Renminster était pratiquement contre la sienne !

Elle ignorait en quoi c'était un problème, au demeurant. Lord Durham avait occupé ce siège pendant plus d'une heure sans qu'elle en soit le moins du monde affectée.

Avec lord Renminster, c'était différent. Avec lord Renminster, *tout* était différent, commençait-elle à comprendre.

— La pièce vous plaît-elle ? demanda-t-il.

— Oh oui ! Le jeu de Kean est exceptionnel, ne trouvez-vous pas ?

Il hocha la tête en murmurant quelques paroles d'acquiescement.

— Jamais je n'aurais imaginé Shylock sous un angle aussi tragique, poursuivit-elle. Bien sûr, j'ai vu d'autres représentations du *Marchand de Venise*, et je suppose que vous aussi, mais Shylock était toujours un personnage plus comique.

— Cela permet une interprétation intéressante.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle hocha la tête avec enthousiasme.

— J’ai trouvé que la perruque brune était une trouvaille de génie. Tous les autres Shylock que j’ai vus avaient les cheveux roux. Comment Kean aurait-il incarné un personnage tragique avec une perruque rousse ? Personne ne prend les roux au sérieux.

Le comte fut pris d’une quinte de toux.

Susannah se pencha vers lui, inquiète, en priant pour ne pas l’avoir offensé. Elle n’avait pas imaginé que sa réflexion le vexerait, lui qui était si brun.

— Je vous demande pardon, dit-il en reprenant son souffle.

— Y a-t-il un problème ?

— Pas du tout, la rassura-t-il. J’ai juste été surpris par votre observation pleine de finesse.

— Je n’ai pas affirmé que les hommes roux valaient moins que les autres, se défendit-elle.

— Non, mais peut-être que les bruns valaient tout de même un peu plus ? répliqua-t-il avec un sourire espiègle.

Elle se mordit les lèvres pour ne pas sourire en retour. Par quel miracle était-il parvenu à installer entre eux cette complicité tacite, tissée de plaisanteries destinées à eux seuls ?

— Ce que je voulais dire, répondit-elle en tentant de ramener la conversation vers des eaux plus sûres, c’est qu’il n’y a jamais d’hommes roux dans les romans, n’est-ce pas ?

— Sauf dans ceux que je lis.

Susannah lui jeta un regard impatient.

— Peut-être, mais ce ne sont pas les héros.

Le comte se pencha vers elle, ses yeux verts étincelants de promesses audacieuses.

— Et qui est le héros de votre histoire, mademoiselle Ballister ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je n’en ai pas, répliqua-t-elle, piquée au vif. Je croyais que ce point était à présent de notoriété publique.

Il ne répondit pas immédiatement. Puis, après l’avoir observée d’un air pensif, il murmura :

— Vous devriez.

Elle le regarda, éberluée, puis un soupir incrédule s’échappa de ses lèvres.

— Veuillez m’excuser ? demanda-t-elle, craignant d’avoir mal compris ses paroles.

Ou plutôt, craignant de les avoir parfaitement comprises mais refusant de les croire.

Un petit sourire entendu se forma sur les lèvres de son compagnon.

— Une femme telle que vous devrait avoir un héros. Un champion.

Elle haussa un sourcil un peu hautain.

— Seriez-vous en train de m’expliquer que je devrais me marier ?

De nouveau, il esquissa ce sourire presque complice, comme s’il dissimulait quelque délectable secret.

— Et vous-même, qu’en pensez-vous ?

— J’en pense, répondit vertueusement la jeune femme, que cette conversation a pris un tour beaucoup trop personnel à mon goût.

Il éclata de rire, mais d’un rire chaleureux et joyeux, totalement dénué de cette malice qui teintait trop souvent les rires dans la bonne société.

— Je retire ce que j’ai dit, répondit le comte avec un naturel désarmant. Vous n’avez pas besoin d’un champion. Vous vous défendez remarquablement bien sans l’aide de personne.

La jeune femme fronça les sourcils, indécise.

— La réponse est oui, reprit-il comme s’il avait lu dans ses pensées. Vous pouvez considérer ma remarque comme un compliment.

— Avec vous, on n’est jamais sûr de rien.

— Oh, mademoiselle Ballister ! Vous me blessez.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Cette fois, ce fut elle qui éclata de rire.

— Impossible, déclara-t-elle. Votre armure est à l'épreuve de tous les projectiles verbaux que je pourrais vous envoyer.

— Je n'en suis pas aussi certain que vous, dit-il, si doucement qu'elle douta d'avoir bien entendu.

Ce fut plus fort qu'elle, il fallait qu'elle sache.

— Pourquoi vous montrez-vous si gentil envers moi ? demanda-t-elle.

— Est-ce le cas ?

— Oui, insista-t-elle. Et puisque vous ne vouliez pas que j'épouse votre frère, je ne peux m'empêcher de m'interroger.

— Jamais je ne me serais…

— Opposé à ce mariage, l'interrompit-elle d'un ton égal. Vous l'avez déjà dit, mais nous savons tous les deux que vous ne le souhaitiez pas et que vous avez incité Clive à choisir Harriet.

David s'absorba dans un long silence, réfléchissant aux paroles de sa compagne. Rien de ce qu'elle affirmait n'était faux, mais elle n'avait apparemment pas compris ce qui s'était joué l'été précédent.

Elle n'avait pas compris qui était vraiment Clive.

Et si elle s'était imaginé pouvoir être heureuse avec lui, alors elle ne comprenait pas non plus qui elle était.

— J'adore mon petit frère, dit-il avec douceur, mais je connais ses défauts. Il lui fallait une femme qui aurait besoin de lui, qui dépendrait de lui. Une femme qui l'obligerait à devenir l'homme que je pressens en lui. S'il vous avait épousée…

Il la regarda. Elle l'observait de ses grands yeux francs, attendant patiemment qu'il formule ses pensées. Il voyait que ses paroles la touchaient profondément, aussi devait-il choisir ses paroles avec soin.

— Si Clive vous avait épousée, reprit-il, jamais il n'aurait eu besoin d'être fort. Vous auriez été assez solide pour deux. Il n'aurait eu aucune raison de grandir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Stupéfaite, elle entrouvrit les lèvres.

— Pour dire les choses simplement, mademoiselle Ballister, poursuivit-il avec une douceur inattendue, mon frère n'était pas digne d'une femme telle que vous.

Susannah regarda le comte, incapable de déchiffrer le sens de ses déclarations. Incapable même de se souvenir comment respirer.

Soudain, il se leva.

— Cela a été un plaisir de discuter avec vous, murmura-t-il en la saluant d'une courbette polie.

Ses yeux se rivèrent aux siens, brillants comme deux émeraudes et la pénétrant jusqu'à l'âme.

Puis il lui décocha ce sourire qui la faisait frissonner et ajouta d'une voix paisible :

— Bonne soirée, mademoiselle Ballister.

Il s'en alla, sans même lui laisser le temps de lui souhaiter le bonsoir.

Elle ne le vit pas reparaître dans la loge voisine. En revanche, l'indescriptible vertige qui se formait en elle chaque fois qu'il lui adressait son sourire énigmatique ne la quitta pas de la soirée.

Pour la première fois de sa vie, Susannah fut incapable de concentrer son attention sur une pièce de Shakespeare.

Même les yeux grands ouverts, elle ne voyait que le visage de lord Renminster.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 3

*De nouveau, on ne parle plus que de Mlle Ballister. Après avoir accompli l'exploit équivoque d'être la débutante la plus populaire* et *la moins populaire de la saison 1813 (grâce, dans l'ensemble, à M. Clive Mann-Formsby, qui ne brille pas toujours par son intelligence), elle profitait d'un peu de répit et de discrétion quand un autre Mann-Formsby, David, le comte de Renminster, l'a gratifiée de ses attentions exclusives samedi dernier, lors de la représentation du* Marchand de Venise *à Drury Lane.*

*On ne peut que s'interroger sur les intentions du comte. Mlle Ballister a failli devenir une Mann-Formsby l'été dernier, mais elle aurait été Mme Clive Mann-Formsby, la belle-sœur du comte.*

*Votre dévouée chroniqueuse ne craint pas de l'affirmer, aucun de ceux qui ont vu le comte la dévorer du regard pendant toute la soirée ne s'y est trompé : il n'y avait là rien de fraternel.*

*Quant à Mlle Ballister… Si les intentions de lord Renminster sont nobles, votre dévouée chroniqueuse ne craint pas non plus de l'affirmer, et tout le monde sera également d'accord sur ce point : elle a finalement décroché le bon Mann-Formsby.*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 31 janvier 1814

De nouveau, Susannah fut incapable de trouver le sommeil.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ce qui n’était guère surprenant. *Mon frère n’était pas digne d’une femme telle que vous.* Qu’avait-il voulu dire ? Pourquoi avait-il prononcé ces paroles ?

Était-il possible qu’il lui fasse la cour ? Lui, un comte ?

Elle secoua la tête, comme si cela pouvait chasser de son esprit ces réflexions absurdes. Jamais le comte de Renminster n’avait courtisé personne, et ce n’était certainement pas avec elle qu’il allait commencer.

D’ailleurs, elle n’avait que des raisons d’être furieuse contre lui. Seigneur, il lui faisait perdre le sommeil. Jamais personne ne lui avait fait perdre le sommeil. Pas même Clive !

Comme si cela ne suffisait pas, son insomnie du samedi revint le dimanche, puis le lundi – en plus pénible, à présent que la jeune femme avait été nommément citée dans le *Whistledown*. Aussi, le mardi matin, Susannah était-elle épuisée et de mauvaise humeur quand le majordome entra dans la salle où elle prenait son petit déjeuner en compagnie de Letitia.

— Mademoiselle Susannah ? dit-il en la saluant. Un courrier vient d’arriver.

— Pour moi ? s’étonna la jeune femme en prenant le pli qu’il lui tendait.

Le papier, épais et luxueux, était scellé d’une austère cire bleu marine. Susannah reconnut aussitôt la couronne comtale. Celle des Renminster.

— Qui t’écrit ? demanda Letitia en finissant d’engloutir un muffin.

— Je n’ai pas encore ouvert la lettre, lui rappela Susannah, agacée.

Elle n’était pas assez sotte pour la décacheter devant sa sœur.

Celle-ci la regarda comme si elle n’avait pas toute sa tête.

— Il est facile d’y remédier, fit-elle remarquer.

Susannah déposa le pli sur la table à côté d’elle.

— Je verrai cela plus tard. Pour l’instant, je meurs de faim.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pour l’instant, rétorqua Letitia, je meurs de curiosité. Si tu ne l’ouvres pas immédiatement, c’est moi qui m’en chargerai.

— Je vais finir mes œufs et… Letitia !

Avec un hurlement de frustration, elle plongea de l’autre côté de la table vers sa sœur qui, à la suite d’une manœuvre habile que Susannah aurait contrecarrée si ses réflexes n’avaient pas été ralentis par le manque de sommeil, venait de rafler la lettre.

— Letitia, dit-elle d’une voix menaçante. Si tu ouvres ce courrier, je ne te le pardonnerai jamais.

Comme cela ne semblait pas fonctionner, elle précisa :

— Je t’en voudrai jusqu’à mon dernier souffle.

Cela parut faire réfléchir sa sœur.

— Tu ne connaîtras plus un instant de paix, poursuivit Susannah. Tu ne seras en sécurité nulle part.

— Tu t’en prendrais à moi ? demanda Letitia d’un ton dubitatif.

— Donne-moi cette lettre.

— Vas-tu l’ouvrir ?

— Oui. Donne-la-moi.

— Vas-tu l’ouvrir *maintenant* ? insista sa sœur.

— Letitia, si tu ne me rends pas ce courrier immédiatement, tu te réveilleras un matin avec les cheveux rasés.

Letitia en demeura bouche bée.

— Tu n’es pas sérieuse ?

Susannah darda sur elle un regard assassin.

— Ai-je l’air de plaisanter ?

Sa sœur déglutit péniblement et lui rendit la lettre d’une main tremblante.

— Non, admit-elle. Tu en serais bien capable.

Susannah prit le courrier d’un geste sec.

— Je les aurais bien raccourcis, en tout cas, marmonna-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Eh bien, tu ne l’ouvres pas ? insista Letitia, qu’on ne détournait pas ainsi de son but.

— Si, répondit Susannah dans un soupir résigné.

De toute façon, elle ne pourrait pas garder secret indéfiniment le contenu de cette lettre. Elle avait juste espéré gagner un peu de temps. Elle prit son couteau à beurre encore inutilisé et le glissa sous le rabat pour faire sauter le cachet de cire.

— De qui est-ce ? demanda Letitia alors que Susannah n’avait pas encore déplié la missive.

— Renminster, répondit la jeune femme dans un soupir.

— Et tu es fâchée ? demanda Letitia d’un air atterré.

— Je ne suis pas fâchée.

— On dirait bien.

— Eh bien, on se tromperait, marmonna Susannah en sortant un feuillet de l’enveloppe.

Si elle n’était pas fâchée, que ressentait-elle, d’ailleurs ? De l’excitation ? Peut-être un peu, même si elle était trop épuisée pour le montrer. Le comte de Renminster était un homme excitant, énigmatique, et assurément plus intelligent que son cadet. Toutefois, c’était aussi un comte, et par conséquent jamais il n’épouserait une femme comme elle. Ce qui signifiait qu’un jour ou l’autre, elle serait connue comme la femme qui avait été abandonnée par *deux* Mann-Formsby.

C’était plus qu’elle n’en pourrait supporter. Elle avait enduré l’humiliation publique une fois et elle n’avait pas envie de revivre cela, en plus violent encore.

Voilà pourquoi, lorsqu’elle eut parcouru la lettre et découvert la requête qu’elle contenait, sa réponse fut-elle immédiate : non.

*Chère mademoiselle Ballister,*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

*J'aimerais avoir l'honneur de votre compagnie jeudi, pour la partie de patin à glace de lord et lady Moreland, quai de Swan Lane, à midi.*

*Avec votre autorisation, je passerai vous chercher chez vous une demi-heure avant.*

*Renminster*

— Que veut-il ? demanda Letitia, le souffle court.

Susannah se contenta de lui tendre la lettre. Cela lui semblait plus simple que d'en résumer le contenu.

Sa sœur émit un hoquet et porta une main à ses lèvres.

— Oh, pour l'amour du Ciel ! marmonna Susannah en essayant de reporter son attention sur son petit déjeuner.

— Susannah, cet homme te courtise !

— Mais non.

— Mais si ! Sinon, pourquoi t'inviterait-il à une partie de patin à glace ?

Letitia marqua une pause, songeuse.

— J'aurais bien aimé être invitée, poursuivit-elle. Le patin à glace est une des rares activités où je ne suis pas complètement ridicule.

Susannah hocha la tête, surprise par la modestie de Letitia. Dans leur maison de campagne du Sussex, il y avait une mare qui gelait chaque hiver. Les deux sœurs avaient passé des heures à s'entraîner sur la glace. Elles avaient même appris à tourner sur elles-mêmes. Durant l'hiver de sa quatorzième année, Susannah avait passé plus de temps sur les fesses que sur les pieds, mais elle avait fini par réussir à faire une pirouette.

Presque aussi bien que Letitia. Et elle avait commencé à se demander si elle serait un jour invitée à une partie de patin à glace.

— Tu pourrais venir avec nous, proposa-t-elle.

— Oh non, protesta sa sœur. C'est toi qu'il courtise. Rien de pire qu'un témoin pour tuer dans l'œuf une belle histoire d'amour.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il n’y a pas d’histoire d’amour, s’impatienta Susannah. De toute façon, je ne suis pas sûre d’accepter l’invitation.

— Tu viens de me proposer de t’accompagner, fit remarquer sa sœur.

Furieuse contre elle-même, Susannah planta sa fourchette dans son bacon d’un geste rageur. Elle détestait les gens qui changeaient d’avis pour un oui ou pour un non. Aujourd’hui, manifestement, elle faisait partie de ces méprisables girouettes.

— Je me suis mal exprimée, bougonna-t-elle.

Letitia ne répondit pas. Elle se remit à manger, puis elle prit une gorgée de thé. Toutefois, Susannah la soupçonnait de ne pas en avoir fini. Les silences de Letitia n’étaient en général que de brefs répits entre deux assauts.

De fait, alors que Susannah commençait à se détendre suffisamment pour boire un peu de thé sans s’étrangler, Letitia reprit :

— Tu es complètement folle.

Susannah porta sa serviette à ses lèvres pour s’empêcher de recracher son thé.

— Je crois au contraire que j’ai toute ma raison, rétorqua-t-elle avec hauteur.

— Le comte de Renminster ! s’exclama Letitia d’un air incrédule. Bonté divine, Susannah, il est riche, il est beau, et c’est un *comte*. Qu’est-ce qui te prend de refuser son invitation ?

— Letitia, enfin ! C’est le frère de Clive.

— Merci pour l’information.

— Il me détestait quand Clive me courtisait, et je ne vois pas ce qui l’aurait fait changer d’avis aussi rapidement.

— Dans ce cas, pourquoi te courtiserait-il ?

— Il ne me courtise pas ! s’impatienta la jeune femme.

— Il essaie, du moins.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Non, il n’ess… Oh, et puis flûte, grommela Susannah, exaspérée. Pourquoi tiens-tu absolument à ce qu’il me courtise ?

Letitia mordit dans son muffin, avala une bouchée et répondit sur le ton de l’évidence :

— Ce n’est pas moi qui le dis, c’est lady Whistledown.

— Que lady Whistledown aille au diable ! explosa la jeune femme.

Sa sœur sursauta, l’air horrifiée, comme si Susannah venait de commettre un péché mortel.

— Je ne peux pas croire que tu aies dit une chose pareille, murmura-t-elle.

— Je serais curieuse de savoir ce qu’a fait lady Whistledown pour mériter mon admiration et ma dévotion éternelles, ricana Susannah.

— J’adore lady Whistledown, déclara Letitia. Et je ne tolérerai pas qu’on la calomnie en ma présence.

D’ordinaire, Letitia était une fille plutôt sensée, songea Susannah, alarmée. Était-elle possédée par un mauvais esprit ?

— Lady Whistledown, poursuivit sa sœur, les yeux étincelants, s’est montrée plutôt bienveillante envers toi pendant cet affreux épisode avec Clive, l’été dernier. Elle a peut-être été la seule à Londres. Rien que pour cela, jamais je ne la critiquerai.

Susannah en demeura muette de stupeur.

— Merci, Letitia, dit-elle finalement d’une voix étranglée.

Sa sœur haussa les épaules d’un geste désinvolte, signe qu’elle n’avait pas envie de se laisser entraîner dans un registre trop sentimental.

— Ce n’est rien, répondit-elle d’un ton léger que démentait son regard ému. Je crois que tu devrais accepter l’invitation de lord Renminster, ne serait-ce que pour restaurer ta réputation. Si une seule danse avec lui a suffi à te rendre de nouveau fréquentable, pense à ce que pourrait faire une partie de patin à glace. Nous allons être envahis par tes admirateurs.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Susannah poussa un soupir las. Elle avait effectivement apprécié sa conversation avec le comte au théâtre, mais depuis la trahison de Clive, elle était devenue prudente. Elle n'avait aucune envie d'être de nouveau l'objet du mépris général, ce qui ne manquerait pas d'arriver dès que lord Renminster s'intéresserait à une autre.

— Je ne peux pas, dit-elle en se levant si brusquement qu'elle faillit renverser sa chaise. Je ne peux pas.

Moins d'une heure plus tard, elle avait envoyé un message déclinant l'offre du comte.

Soixante minutes très exactement après avoir vu un valet de pied s'en aller porter sa réponse à lord Renminster, Susannah fut informée par le majordome que le comte en personne l'attendait en bas.

De stupeur, elle lâcha le livre auquel elle tentait vainement de s'intéresser, et qui atterrit sur son pied.

— Aïe ! gémit-elle.

— Êtes-vous blessée, Mademoiselle ? s'enquit le majordome.

Elle secoua la tête, ignorant son orteil qui la lançait douloureusement. En une heure, elle n'avait pas réussi à lire plus de trois paragraphes de ce maudit roman. Chaque fois qu'elle regardait la page, les lignes se brouillaient et le visage de lord Renminster apparaissait.

Et voilà que celui-ci était là, comme si ses pensées lui avaient donné corps.

Était-ce pure cruauté de la part du comte ?

« Sans le moindre doute », songea-t-elle avec une joie mauvaise.

— Dois-je informer lord Renminster que vous descendez ?

La jeune femme hocha la tête. Elle n'était pas en position d'éconduire un comte, surtout sous son propre toit. S'étant assuré d'un bref regard que ses cheveux n'étaient pas trop décoiffés alors qu'elle venait de passer une heure assise sur son lit, elle quitta sa chambre, le cœur battant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Quand elle entra dans le salon, son visiteur se tenait devant une fenêtre, aussi droit et fier qu'à son habitude.

— Mademoiselle Ballister, la salua-t-il en se tournant vers elle. C'est un plaisir de vous voir.

— Eh bien… merci, bredouilla-t-elle.

— J'ai reçu votre réponse.

— Oui, répondit-elle en s'asseyant dans un fauteuil, mal à l'aise. Je m'en doutais.

— J'ai été déçu.

Elle chercha son regard. Si sa voix était calme et posée, ses inflexions trahissaient des émotions plus contrastées.

— Je suis désolée, répondit-elle en choisissant ses mots avec soin. Mon intention n'était pas de vous blesser.

Il se dirigea vers elle à pas lents, tel un prédateur.

— Ah non ? demanda-t-il dans un murmure.

— Pas du tout, s'empressa-t-elle de répondre, car c'était la vérité. Certainement pas.

— Dans ce cas, demanda-t-il en prenant place dans le fauteuil voisin du sien, pourquoi avez-vous refusé ?

Elle ne pouvait pas lui avouer ses raisons. Comment lui dire qu'elle ne se résignait pas à être celle qui aurait été rejetée par les *deux* frères Mann-Formsby ? S'il l'escortait lors de parties de patin à glace et autres sorties mondaines et ne l'épousait pas par la suite, la réputation de Susannah ne s'en remettrait pas. Or elle ne voulait pas lui donner l'impression qu'elle était assez naïve pour espérer une demande en mariage de sa part.

Bonté divine, rien ne serait plus embarrassant !

— Alors vous n'avez aucune bonne raison ? insista-t-il en la couvant d'un regard vaguement amusé.

— Je ne sais pas faire de patin à glace, improvisa-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

C’était un mensonge mais, dans sa panique, elle n’avait pas trouvé d’autre excuse.

— Rien d’autre ? demanda-t-il en souriant. N’ayez crainte, je vous tiendrai.

La jeune femme déglutit péniblement. Avait-il l’intention de la prendre par la taille tandis qu’ils glisseraient sur la glace ? Dans ce cas, elle n’avait pas réellement menti. Elle n’était pas certaine de pouvoir tenir longtemps debout si le comte la touchait d’aussi près.

— Je… hum…

— Parfait, dit-il en se levant. La question est réglée. Vous serez ma partenaire pour la partie de patin à glace. Si vous voulez bien vous lever, je vais vous donner votre première leçon.

Sans lui laisser le temps de protester, il la prit par la main pour l’aider à se remettre debout. Susannah jeta un regard en direction de la porte, qui n’était plus aussi ouverte qu’elle l’avait laissée en entrant.

*Letitia.*

Cette peste tentait de les marier ! Susannah devrait avoir une petite discussion avec elle dès que son visiteur serait parti. Tout compte fait, Letitia allait peut-être se réveiller un de ces jours avec les cheveux rasés.

Quant à lord Renminster, à quoi jouait-il ? Susannah était une excellente patineuse. Elle savait qu’on ne pouvait rien enseigner de ce sport sans être réellement sur la glace. Toutefois, elle se leva, un peu par curiosité… et beaucoup parce qu’il tirait si fort sur sa main qu’il ne lui laissait pas le choix.

— Le secret du patin à glace, déclara-t-il (d’un ton un peu pompeux, de l’avis de Susannah), ce sont les genoux.

Elle battit des paupières. Elle avait toujours trouvé que les femmes qui battaient des paupières avaient l’air stupides, mais puisqu’elle devait donner l’impression de ne rien comprendre, elle serait peut-être plus convaincante si elle jouait les néophytes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Les genoux ? répéta-t-elle.

— Exactement. Il faut les plier.

— Plier les genoux, dit-elle docilement. Ça alors…

S'il perçut le sarcasme sous son masque innocent, il n'en laissa rien paraître.

— Exactement, dit-il de nouveau.

Était-ce son mot préféré ? ne put-elle s'empêcher de se demander.

— Si vous essayez de garder les jambes droites, reprit-il, vous ne conserverez jamais votre équilibre.

— Comme ceci ? demanda-t-elle en s'agenouillant presque.

— Non, mademoiselle Ballister. Comme cela.

Joignant le geste à la parole, il fit semblant de patiner. Cela lui donnait l'air parfaitement ridicule, surtout au milieu d'un salon, mais Susannah conserva un masque impassible.

Un moment pareil, cela ne se gâchait pas.

— Je ne comprends pas, dit Mlle Ballister.

David fronça les sourcils, frustré.

— Venez ici, dit-il en se déplaçant vers une partie du salon où il n'y avait pas de meubles.

La jeune femme le suivit.

— Comme ceci, expliqua-t-il en se déplaçant sur le parquet comme s'il portait des patins à glace.

— Ça ne glisse pas beaucoup, dit sa compagne d'un air innocent.

Il lui décocha un regard soupçonneux. Voilà quelques instants qu'elle le regardait se ridiculiser, d'un air trop angélique pour être honnête. Ses bottines, parfaitement neuves, ne glissaient pas du tout sur le plancher.

— Montrez-moi encore, demanda-t-elle avec un sourire digne de la Joconde.

— Essayez plutôt vous-même, répliqua-t-il.

— Oh, je ne pourrais pas, répondit-elle en rougissant avec modestie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Sauf que… Bon sang, elle ne rougissait pas le moins du monde. Elle avait juste penché la tête de côté de cet air modeste qui, d'ordinaire, accompagne un rougissement.

— C'est en forgeant qu'on devient forgeron, déclara-t-il.

Il allait lui apprendre à faire du patin à glace, dût-il y laisser la vie !

— Il n'y a pas d'autre façon, insista-t-il.

S'il devait se ridiculiser, par le Ciel, elle aussi !

Elle parut réfléchir, puis elle sourit et répondit :

— Non, merci.

Agacé, il fit un pas vers elle.

— S'il vous plaît, murmura-t-il.

Il s'approcha d'elle, volontairement plus près que ne le permettaient les convenances. Aussitôt, elle entrouvrit les lèvres d'un air… troublé. Parfait. Il voulait qu'elle le désire. Même si elle ignorait ce que cela impliquait.

Se plaçant légèrement derrière elle, il la prit par la taille.

— Essayons comme ceci, chuchota-t-il à son oreille, conscient de se montrer d'une familiarité scandaleuse.

— Monsieur ! protesta-t-elle faiblement.

S'il en jugeait par ses inflexions étranglées, elle avait tenté de crier mais avait manqué d'énergie… ou peut-être de conviction.

Il se comportait effectivement de façon audacieuse, mais il était résolu à l'épouser. La réputation de la jeune femme ne serait pas en danger.

Et c'était tellement amusant de la séduire ! Même si… non, d'autant plus qu'elle semblait à peine s'en apercevoir.

— Comme ceci, murmura-t-il.

Il imprima une ferme pression sur sa taille, comme s'ils patinaient ensemble sur la glace et qu'il voulût l'entraîner dans son mouvement. Naturellement, elle perdit l'équilibre puisque ses chaussures ne glissaient pas plus que les siennes sur le parquet. Et quand elle vacilla, il en fit autant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Hélas, ils parvinrent à reprendre leur équilibre, au lieu de rouler sur le plancher comme il l'avait escompté.

La jeune femme se dégagea avec une telle agilité que David s'alarma. Avait-elle fait l'objet de semblables manœuvres de la part de Clive ? À cette idée, il serra les dents de rage.

— Quelque chose ne va pas, lord Renminster ? demanda-t-elle d'un air paisible.

— Bien sûr que non, marmonna-t-il. Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Vous avez l'air…

Elle l'observa longuement.

— … fâché, finit-elle.

— Pas du tout, répliqua-t-il d'un ton faussement détaché, tout en s'efforçant de chasser Clive et Susannah, *Susannah-et-Clive*, de ses pensées. Reprenons !

Avec un peu de chance, il parviendrait cette fois à la faire rouler sur le sol.

Fine mouche, elle recula d'un pas.

— Je crois que c'est l'heure du thé, déclara-t-elle d'une voix à la fois affable et résolue.

Si son ton n'avait pas signifié sans la moindre ambiguïté qu'il n'obtiendrait pas ce qu'il désirait – à savoir, s'étendre sur elle à même le sol –, il aurait admiré son adresse. Se faire obéir sans se départir un instant de son sourire poli, c'était un véritable talent !

— Puis-je vous en offrir une tasse ? poursuivit-elle.

— Avec plaisir, mentit-il.

David détestait le thé. Cela avait toujours contrarié sa mère, qui considérait comme un devoir patriotique de boire cet infâme breuvage. Toutefois, s'il refusait le thé que lui offrait Susannah, il n'aurait aucune excuse pour s'attarder.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

C’est alors que la jeune femme fronça les sourcils et le regarda droit dans les yeux.

— Vous détestez le thé, dit-elle d’un ton accusateur.

— Vous vous en souvenez ? marmonna-t-il, plus impressionné qu’il ne voulait le montrer.

— Vous m’avez menti.

— Dans l’espoir de rester en votre compagnie, plaida-t-il.

Il la couva d’un regard gourmand, comme si elle était un gâteau au chocolat. S’il n’aimait pas le thé, il adorait le chocolat.

Elle s’éloigna d’un pas.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— C’est une bonne question, murmura-t-il.

Elle recula de nouveau, avant de buter contre un canapé.

David ne put retenir un sourire de triomphe.

Susannah tenta de lui rendre son sourire, en vain.

— Je peux demander qu’on vous apporte autre chose que du thé, proposa-t-elle.

Son visiteur parut tenté d’accepter, mais il répondit :

— Non, merci. Je crois qu’il est temps que je vous laisse.

La jeune femme retint de justesse un petit gémissement de déception. Au nom du Ciel, quand son agacement envers ce prétentieux aristocrate s’était-il mué en désespoir à la perspective qu’il s’en aille ? Et lui, à quoi s’amusait-il ? D’abord il cherchait des prétextes grotesques pour la prendre par la taille, ensuite il lui mentait de manière éhontée dans l’espoir de s’attarder un peu plus chez elle, et voilà qu’il était soudain pressé de détaler !

Il jouait avec elle comme un chat avec une souris. Et le plus humiliant, c’était qu’une partie d’elle-même adorait cela.

Déjà, il se dirigeait vers la porte.

— Alors je vous verrai jeudi ? lança-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Jeudi ? répéta-t-elle, perdue.

— Pour la partie de patin à glace, lui rappela-t-il. Je vous ai dit que je viendrais vous chercher à 11 h 30.

— Mais je n’ai jamais accepté !

— Ah non ? demanda-t-il en lui adressant un sourire innocent. J’aurais juré que vous étiez d’accord.

Susannah savait qu’elle jouait avec le feu, mais la tentation de le provoquer était irrésistible.

— Non, dit-elle fermement. Je ne suis pas d’accord.

En un éclair, il fondit sur elle. À présent, il était tout près d’elle. Beaucoup trop près. Si près qu’elle en avait le souffle coupé et des frissons d’impatience. Elle pressentait quelque chose d’étrange.

Quelque chose qui était interdit… et terriblement délicieux.

— Je crois que vous allez accepter, dit-il en lui effleurant la joue.

— Lord Renminster ! protesta-t-elle, pétrifiée par sa proximité physique.

— David, rectifia-t-il.

— David, répéta-t-elle, fascinée par l’incendie émeraude au fond de ses yeux.

Étrangement, tout cela lui semblait parfaitement naturel. Jamais elle n’avait prononcé son prénom, jamais elle n’avait eu l’idée de l’appeler autrement que « le frère de Clive », ou « lord Renminster », ou juste « le comte ». Et tout à coup, voilà qu’il était David.

Voilà que quand elle regardait dans ses yeux, elle découvrait quelque chose de tout à fait nouveau.

Elle voyait l’homme.

Pas le titre ou la fortune, mais l’homme.

Il prit sa main pour la porter à ses lèvres.

— À jeudi, murmura-t-il en déposant un baiser brûlant sur le bout de ses doigts.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle hocha la tête, ne sachant que répondre, et le regarda quitter la pièce.

Puis, alors qu'il tendait la main vers la poignée de la porte, une fraction de seconde avant qu'il la touche, il fit halte et pivota sur ses talons.

— Non, non ! l'entendit-elle marmonner. Ce n'est pas possible !

En trois grandes enjambées, il fut de nouveau auprès d'elle. Puis, d'un mouvement fluide et sensuel, il la serra contre lui, chercha ses lèvres et l'embrassa.

Il l'embrassa si passionnément qu'elle pensa s'évanouir de désir.

Il l'embrassa si passionnément qu'elle pensa mourir asphyxiée.

Il l'embrassa si passionnément qu'elle ne pensa plus rien du tout. Elle ne voyait plus que lui, ne désirait plus que ses lèvres sur les siennes jusqu'à la fin des temps.

Puis, de façon aussi soudaine qu'il était venu vers elle, il se redressa.

— Jeudi ? demanda-t-il très doucement.

Elle hocha la tête avant de porter une main timide sur les lèvres de son compagnon.

Un sourire joyeux éclaira le visage du comte.

— Je suis impatient de vous retrouver, dit-il.

— Moi aussi, murmura-t-elle une fois qu'il fut parti. Moi aussi.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 4

*Bonté divine, nous n'avons même pas pu compter le nombre de gens qui se sont effondrés dans la neige ou sur la glace au mépris de toute élégance, hier après-midi durant la partie de patin à glace de lord et lady Moreland !*
*Il semble que la bonne société ne soit pas aussi douée qu'elle le prétend pour le sport, ou l'art d'évoluer sur la glace…*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 4 février 1814

D'après sa montre de gousset, dont David ne doutait pas qu'elle fût parfaitement à l'heure, il était très exactement 12 h 46. Et il savait très bien que ce jour était un jeudi, la date le 3 février, et l'année, 1814.

Et c'est précisément à cet instant, le jeudi 3 février 1814 à 12 h 46, que David Mann-Formsby, comte de Renminster, découvrit trois vérités irréfutables.

La première, à vrai dire, était plus une opinion qu'un fait. En l'occurrence, que cette partie de patin à glace était un désastre. Lord et lady Moreland avaient donné ordre à leurs domestiques de déambuler sur la glace en poussant de petites tables roulantes pour offrir aux invités des sandwichs et du vin de Madère. L'idée aurait apporté une touche charmante si les malheureux, qui grelottaient de froid, avaient su manœuvrer sur la glace glissante par endroits et traîtreusement bosselée à d'autres, le vent ayant soufflé sans discontinuer pendant que les eaux gelaient.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Résultat, une horde de pigeons à la mine patibulaire avaient fondu sur les sandwichs tombés d'une table renversée, et le pauvre domestique que l'on avait obligé à manœuvrer l'engin était à présent assis sur le quai, pressant un mouchoir sur son visage là où les oiseaux l'avaient attaqué avant qu'il prenne la fuite.

La deuxième vérité que David découvrit était encore moins agréable. Non seulement lord et lady Moreland n'avaient organisé ce divertissement que dans le but de trouver une fiancée pour leur fils, un crétin prénommé Donald, mais ils avaient manifestement jeté leur dévolu sur Susannah. Ils avaient donc séparé la jeune femme de David pour qu'elle fasse la conversation à Donald, conversation dont elle avait mis une bonne dizaine de minutes à s'extraire. (Ils s'étaient rabattus sur lady Caroline Sterling, mais David avait décidé que ce n'était pas son problème et que lady Caroline devrait trouver elle-même le moyen de les décourager.)

Quant à la troisième vérité, elle lui faisait grincer des dents. Littéralement. Susannah Ballister, qui avait affirmé avec innocence qu'elle ne savait pas patiner, était une fieffée menteuse.

Il aurait dû s'en douter dès l'instant où elle avait sorti ses patins de son sac : ils ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait jamais vu. Ceux de David, considérés comme étant du dernier cri, consistaient en de longues lames montées sur des semelles de bois qu'il avait attachées à ses chaussures. Ceux de la jeune femme avaient des lames bien plus courtes mais, surtout, celles-ci étaient directement fixées à des bottines spéciales, ce qui l'avait obligée à changer de souliers en arrivant.

— Je n'ai jamais vu ce genre de patins, fit-il remarquer en la regardant avec intérêt nouer les lacets.

— Oh, c'est ce que nous utilisons dans le Sussex, répondit-elle.

Avait-elle rougi, ou était-ce seulement le froid qui colorait ses joues ? Il n'aurait su le dire.

— On n'a plus peur de perdre un patin puisqu'ils sont attachés.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— En effet, répondit David. Je suppose que c’est un avantage, surtout quand on débute.

— Hum… oui, marmonna-t-elle.

Elle émit une petite toux. Puis elle lui adressa un sourire qui ressemblait étrangement à un rictus contraint.

Elle enfila sa seconde bottine et noua les lacets avec adresse malgré les gants qui devaient ralentir ses gestes. David l’observa en silence, puis il ne put s’empêcher de faire remarquer :

— Et les lames sont beaucoup plus courtes.

— Ah oui ? fit-elle sans le regarder.

— Bien sûr, répondit-il en se plaçant à côté d’elle. Regardez, les miennes font au moins trois pouces de plus.

— Ma foi, vous êtes plus grand que moi, dit-elle en lui souriant, toujours assise sur le banc.

— Voilà une intéressante théorie, mais mes patins sont de la taille standard.

D’un geste, il désigna la rivière gelée où d’innombrables dames et messieurs glissaient… ou tombaient avec plus ou moins d’élégance.

— Tous les autres ont les mêmes patins que moi.

Elle haussa les épaules et accepta la main qu’il lui tendait pour l’aider à se relever.

— Ma foi, je ne sais que vous dire. Dans le Sussex, les patins tels que les miens sont tout à fait ordinaires.

David jeta un coup d’œil en direction du pauvre Donald Spence, que sa mère, lady Moreland, poussait en avant. Les Moreland étaient originaires du Sussex, il en était certain, et leurs patins n’offraient pas la moindre ressemblance avec ceux de Susannah.

Tous deux se dirigèrent vers la rive en boitillant – vraiment, qui pouvait marcher sur le sol avec des patins ? –, puis David aida sa compagne à descendre sur la glace.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Faites attention à votre équilibre, lui rappela-t-il, plutôt ravi de la voir s’accrocher à son bras. Rappelez-vous, tout est dans les genoux.

— Merci, répondit-elle. Je m’en souviendrai.

Ils s’avancèrent un peu plus loin sur la surface glacée, et David les entraîna vers un endroit où il y avait moins de monde. Là, ils risqueraient moins de se faire cogner par un patineur maladroit. Susannah devait posséder un don naturel pour le patin à glace, car elle semblait parfaitement à l’aise et patinait en rythme avec lui.

Il fronça les sourcils, intrigué. Personne n’apprenait aussi vite !

— Vous avez déjà fait du patin à glace, dit-il.

— Une ou deux fois, concéda-t-elle.

Par curiosité, il pila net sur la glace. Elle conserva un équilibre parfait.

— Un peu plus qu’une ou deux fois, il me semble ? suggéra-t-il, soupçonneux.

Elle se mordit les lèvres d’un air pensif.

— Ma foi, c’est bien possible.

— Pourquoi m’avoir affirmé que vous ne saviez pas faire du patin à glace ? demanda-t-il en croisant les bras, agacé.

— Peut-être, répliqua-t-elle en imitant son geste, parce que je cherchais une excuse pour décliner votre invitation.

Il se redressa, surpris par sa franchise et plus impressionné qu’il ne voulait le montrer. Si son titre de comte – sans parler de sa fortune et de son pouvoir – s’accompagnait de nombreux privilèges, il le privait également d’interlocuteurs honnêtes. David ne comptait plus le nombre d’occasions où il aurait préféré que ses proches le regardent dans les yeux en lui disant le fond de leur pensée. Les gens avaient tendance à lui dire ce qu’ils pensaient qu’il voulait entendre plutôt que la vérité.

Susannah, elle, avait le courage de s’exprimer en toute franchise. David était agréablement surpris par cette nouveauté… même si les paroles de la jeune femme n’étaient pas exactement flatteuses pour lui.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il lui sourit néanmoins.

— Avez-vous changé d’avis ?

— Sur la partie de patin à glace ?

— Sur moi, dit-il doucement.

Elle entrouvrit les lèvres d’un air surpris.

— Je…, commença-t-elle.

À l’évidence, elle ne savait que répondre à cela. Il s’apprêtait à reprendre la parole pour lui épargner cet inconfort qu’il avait lui-même créé quand, à sa surprise, elle chercha son regard et, de cette façon directe qu’il trouvait si séduisante, répondit :

— Je n’ai pas encore décidé.

Il ne put retenir un petit rire.

— J’en déduis que je dois poursuivre mes efforts de persuasion.

En la voyant rougir, il comprit qu’elle pensait au baiser qu’il lui avait donné. Il en fut ravi car il n’avait songé qu’à cela ces derniers jours. Savoir qu’elle endurait le même supplice lui rendait celui-ci plus supportable.

Toutefois, ce n’était ni le lieu ni l’heure pour les entreprises de séduction. Aussi décida-t-il de voir jusqu’à quel point elle lui avait menti sur ses talents sportifs.

— Êtes-vous une patineuse accomplie ? demanda-t-il en lui lâchant le bras pour lui imprimer une légère poussée. La vérité, s’il vous plaît.

Loin de perdre l’équilibre, elle fila sur la glace, puis s’arrêta avec une aisance remarquable.

— Eh bien, je me débrouille, répondit-elle.

— Plutôt bien, je présume ?

Elle lui adressa un sourire espiègle.

— Plutôt bien, admit-elle.

David croisa de nouveau les bras, agacé.

— Voyons cela.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle jeta un coup d'œil circulaire comme pour évaluer la position des gens autour d'eux, avant de s'élancer… dans sa direction.

Puis, alors qu'il croyait qu'elle allait le heurter et rouler avec lui sur la glace, elle le contourna avec une agilité déconcertante et s'arrêta après avoir décrit autour de lui un cercle parfait.

— Très impressionnant, murmura-t-il.

Un sourire radieux éclaira le visage de la jeune femme.

— Surtout pour quelqu'un qui ne sait pas faire de patin à glace, ajouta-t-il.

Elle ne se départit pas de son sourire, mais une lueur penaude passa dans ses yeux.

— Que savez-vous faire d'autre ? s'enquit-il.

Comme elle semblait indécise, il l'encouragea :

— Allez-y, c'est votre heure de gloire. Je vous autorise à parader !

Elle éclata de rire.

— Alors si j'ai votre permission…

Elle s'éloigna, puis s'arrêta et lui décocha un regard frondeur.

— Jamais je n'oserais faire cela sans votre accord.

— Naturellement, répondit-il en se mordant les lèvres pour ne pas rire.

Elle regarda autour d'elle, s'assurant manifestement qu'elle disposait de la place suffisante.

— Personne ne vient vers nous, dit-il. Vous avez la glace pour vous toute seule.

D'un air concentré, elle s'élança, fila sur la glace en prenant de la vitesse et, soudain, se mit à tourner sur elle-même.

Jamais David n'avait vu cela.

Ses pieds ne quittaient pas la glace un seul instant, et pourtant elle pivotait sur elle-même une fois, deux fois, trois fois…

Elle finit par effectuer cinq rotations avant de s'arrêter, rayonnante.

— J'ai réussi ! s'exclama-t-elle en riant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’est extraordinaire, dit-il en la rejoignant. Comment avez-vous fait cela ?

— Je ne sais pas. C’est la première fois que j’arrive à faire cinq tours. Je m’arrêtais toujours au troisième, ou au quatrième si j’avais de la chance, et la moitié du temps, je tombais.

Elle parlait à toute vitesse, emportée par son enthousiasme.

— Rappelez-moi de ne jamais vous croire, la prochaine fois que vous affirmerez que vous ne savez pas faire quelque chose, marmonna David.

Pour une raison mystérieuse, cela fit rire Susannah. De tout son visage, de tout son cœur, de toute son âme ! Voilà des mois qu’elle avait l’impression de tout rater, se sentait ridicule et se forçait en permanence à se rappeler toutes les choses qu’elle ne devait ou ne pouvait pas faire. Et voilà que cet homme – si merveilleux, si beau, si intelligent – lui disait qu’elle pouvait faire tout ce qu’elle désirait.

Emportée par la magie du moment, elle l’aurait presque cru.

Ce soir, elle reviendrait à la réalité, elle se rappellerait qu’il était comte et, pire, qu’il était un Mann-Formsby, et elle regretterait probablement de s’être affichée avec lui, mais pour l’instant, dans la lumière du soleil qui parsemait la glace et la neige de myriades de petits diamants, dans le vent piquant qui l’éveillait d’un long sommeil, elle voulait seulement savourer la vie.

Alors elle rit. Ici et maintenant, sans se soucier un instant de passer pour une folle aux yeux des gens qui, peut-être, l’observaient, elle éclata d’un rire joyeux, et rien n’était plus merveilleux.

— Qu’y a-t-il de si drôle ? demanda son compagnon en la rejoignant. Je veux absolument le savoir.

— Rien, répondit-elle en reprenant son souffle. Je ne sais pas… Je suis heureuse, c’est tout.

À cet instant, quelque chose changea dans le regard du comte. Jusqu’à présent, elle avait vu de l’admiration au fond de ses yeux, et même du désir,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

mais ce qu’elle discernait à présent était plus profond. Comme s’il venait de la voir telle qu’elle était vraiment et ne parvenait pas à s’arracher à sa fascination. Peut-être ce regard était-il calculé pour séduire, peut-être l’avait-il utilisé sur des centaines de femmes, mais Susannah refusait de l’envisager pour l’instant.

Cela faisait si longtemps qu’elle n’avait pas été regardée ainsi !

— Prenez mon bras, proposa son compagnon.

Elle obtempéra, et ils s’élancèrent sur la glace, d’un mouvement lent mais fluide, louvoyant sans peine entre les patineurs.

Puis il lui posa l’unique question à laquelle elle ne s’était pas attendue un seul instant. Sa voix était douce, presque insouciante, mais tout son être était tendu – elle le percevait à sa façon de serrer sa main sur son bras.

— Que trouviez-vous donc à Clive ?

Par miracle, elle ne trébucha pas, ne perdit pas l’équilibre et parvint à répondre d’une voix sereine :

— À vous entendre, vous n’avez pas beaucoup d’estime pour votre frère.

— C’est faux. Je donnerais ma vie pour lui.

— C’est possible, répondit Susannah, qui n’en doutait pas un instant, mais l’appréciez-vous en tant que personne ?

Son compagnon garda le silence pendant un long moment. Une dizaine de pas plus loin, il répondit :

— Bien sûr. Tout le monde aime Clive.

Susannah s’apprêtait à lui reprocher de ne pas répondre vraiment à sa question quand elle comprit qu’il n’avait pas terminé.

— J’adore mon frère, poursuivit-il lentement, presque solennellement. Toutefois, cela ne me fait pas oublier ses défauts. Je compte sur son union avec Harriet pour le rendre plus mûr et responsable.

Une semaine plus tôt, Susannah aurait pris ses paroles pour une insulte personnelle. À présent, elle les voyait comme la simple constatation

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

qu’elles étaient. Et il lui semblait juste de répondre avec la même honnêteté.

— J’aimais beaucoup Clive, dit-elle, laissant les souvenirs affluer à sa mémoire. Parce que… eh bien, je ne sais pas… peut-être parce qu’il semblait toujours si heureux, si spontané. Sa joie était contagieuse.

Elle souligna ses paroles d’un haussement d’épaules fataliste. Bientôt, ils ralentirent. Ils approchaient de la jetée, où étaient rassemblés la plupart des invités.

— Je suppose que je n’étais pas la seule à ressentir cela, poursuivit-elle. Tout le monde avait envie d’être auprès de lui. Étrangement…

Elle esquissa un sourire où se mêlaient la nostalgie et les regrets. Les souvenirs de sa relation avec Clive étaient doux et amers à la fois.

— Étrangement, reprit-elle, tout le monde avait le sourire aux lèvres, avec lui. Surtout moi.

Elle haussa de nouveau les épaules mais, cette fois, comme pour s’excuser.

— C’était très gratifiant d’être à son bras.

Tournant les yeux vers son compagnon, elle s’aperçut qu’il l’observait avec attention. Il ne semblait pas en colère ou déçu, mais plutôt intrigué. Sa curiosité était presque palpable.

La jeune femme laissa échapper un petit souffle, presque un soupir. Elle avait du mal à mettre des mots sur des sentiments qu’elle n’avait jamais vraiment pris le temps d’examiner.

— Quand on est avec Clive, poursuivit-elle, tout semble…

Il lui fallut plusieurs secondes pour trouver le terme juste, mais son compagnon ne la pressa pas.

— … plus lumineux, dit-elle. Cela a-t-il du sens ? C’est comme s’il répandait une lumière et que tout ce qu’elle touchait en devenait meilleur. Les gens paraissaient plus beaux, les plats plus goûteux, les fleurs plus parfumées…

Elle se tourna de nouveau vers le comte, un peu mal à l’aise.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pouvez-vous comprendre cela ?

Il hocha la tête.

— Cependant, poursuivit-elle, j'ai fini par m'apercevoir qu'il brillait tellement, que *tout* brillait tellement autour de lui que j'en étais aveuglée.

Elle se mordit les lèvres, pensive.

— Je ne remarquais plus certaines choses que j'aurais dû voir.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

Quand elle scruta son regard, elle comprit qu'il l'écoutait avec le plus grand sérieux. Il avait manifestement envie d'entendre sa réponse.

— Au bal Worth, par exemple… j'ai été sauvée par Pénélope Featherington d'une scène qui aurait pu être pénible.

Le comte fronça les sourcils.

— Voyons, ce nom me dit quelque chose…

— C'est exactement ce que je veux dire. Je n'ai pas eu une seule pensée pour cette jeune femme de tout l'été. Bien sûr, je n'ai pas été cruelle envers elle, juste… indifférente. Je ne faisais attention à personne en dehors de mon petit cercle. Ou, plutôt, celui de Clive.

D'un hochement de tête, il fit signe qu'il comprenait.

— Or il se trouve que c'est une jeune femme tout à fait charmante, reprit-elle avec chaleur. Letitia et moi sommes allées lui rendre visite la semaine dernière. Elle est remarquablement intelligente, mais jamais je n'avais pris le temps de faire plus ample connaissance avec elle. Je regrette de…

Elle marqua de nouveau une pause.

— Je croyais être une meilleure personne que cela, voilà tout.

— Moi, je crois que vous l'êtes, dit-il avec douceur.

Elle acquiesça d'un coup de menton en tournant les yeux vers l'horizon, comme si elle pouvait y trouver les réponses à ses interrogations.

— Peut-être. Je suppose qu'il est inutile que je me reproche mon comportement de l'été dernier. J'ai vécu des moments merveilleux, Clive

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

était charmant, et c’était très agréable d’être avec lui.

Elle sourit, nostalgique.

— Il est difficile de refuser cela. Être au centre des regards, se sentir aimée et admirée…

— Par Clive ?

— Par tout le monde.

Ils firent quelques pas en silence sur la glace.

— Alors ce n’est pas l’homme en lui-même que vous aimiez, mais plutôt les sensations qu’il éveillait en vous.

— Y a-t-il une différence ? demanda Susannah.

Il prit le temps de réfléchir à sa question avant d’y répondre.

— Oui. Oui, je pense qu’il y a une différence.

Elle le regarda, surprise. Voilà bien longtemps qu’elle n’avait pas songé à Clive avec autant de sérieux. Elle s’apprêtait à répondre quand…

*Bam !*

Quelque chose la heurta de plein fouet, lui coupant le souffle et la projetant sur la glace jusqu’à ce que, déséquilibrée, elle tombe lourdement sur une congère.

— Susannah ! l’appela son compagnon en la rejoignant rapidement. Êtes-vous blessée ?

Elle battit des paupières, émit un hoquet en essayant de chasser la neige plaquée sur son visage, ses yeux, sa tête… tout son corps. Elle avait atterri sur le dos et se trouvait presque ensevelie sous la congère.

Elle marmonna une question – du moins cela ressemblait-il à une question, même si elle ignorait laquelle – et parvint à ôter assez de neige de ses yeux pour voir une femme en manteau de velours vert qui s’éloignait rapidement.

Elle plissa les yeux. C’était Anne Bishop, au nom du Ciel ! Anne Bishop, qu’elle avait fréquentée la saison précédente. Elle refusait de croire qu’Anne l’avait fait tomber et avait pris la fuite !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— La peste ! marmonna-t-elle.

— Êtes-vous blessée ? répéta le comte en s’asseyant sur ses talons.

— Non, répondit la jeune femme, mais je suis sidérée qu’elle soit partie comme une voleuse.

Son compagnon jeta un regard par-dessus son épaule.

— Je crains qu’elle n’ait disparu.

— Eh bien, elle a intérêt à avoir une bonne raison, maugréa Susannah. À moins que sa vie n’ait été en jeu, je n’aurai aucune indulgence pour son comportement.

Le comte parut réprimer un sourire.

— Ma foi, vous semblez indemne et vos capacités mentales sont manifestement excellentes. Puis-je vous aider à vous relever ?

— Je vous en prie, répondit-elle en acceptant avec gratitude la main qu’il lui tendait.

Apparemment, on ne pouvait pas en dire autant des capacités mentales de lord Renminster. Sans doute avait-il oublié qu’il était toujours accroupi et n’avait donc pas assez d’équilibre pour soutenir la jeune femme car, quand il tira sur sa main, ils demeurèrent un instant comme suspendus dans l’air… puis les patins de la jeune femme glissèrent sous son poids, et ils roulèrent tous les deux dans la congère.

Susannah éclata de rire. C’était plus fort qu’elle. Le spectacle du digne lord Renminster enfoui dans la neige était d’une drôlerie irrésistible. Il restait pourtant diablement séduisant, songea-t-elle, avec ses cils parsemés de flocons blancs.

— Vous moqueriez-vous de moi ? fit-il mine de grogner en soufflant un nuage de neige.

— Je n’oserais pas, lord Snowman[1], répondit-elle en se retenant de rire.

— Ne m’appelez pas ainsi, marmonna-t-il d’un air faussement fâché.

— Lord Snowman ? répéta-t-elle, surprise. Pourquoi ?

Il l’observa d’un air vaguement intrigué.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous ne savez pas ?

Elle secoua la tête – dans la mesure où l'on pouvait secouer la tête quand on était enfoui dans une congère.

— Les parents de Harriet étaient très tristes qu'elle doive renoncer à son nom de famille. C'est la dernière des Snowe, voyez-vous.

— Ce qui signifie…

Un sourire où se mêlait une pointe de malice étira ses lèvres.

— Non ! reprit-elle. Ne me dites pas que…

— Si, répondit le comte, comme si lui aussi luttait contre un fou rire. Mon frère doit désormais être appelé Clive Snowe-Mann-Formsby.

— Oh, j'ai honte de moi, dit-elle, incapable de réprimer son hilarité. Je dois être une très mauvaise personne, mais… mais… Seigneur, que c'est drôle !

— Allez-y, riez donc, dit son compagnon. Pour ma part, je ne m'en suis pas privé.

— Clive devait être furieux.

— Je n'irais pas jusque-là, mais il était très embarrassé.

— Ce n'est déjà pas très pratique de porter un nom avec deux traits d'union, dit la jeune femme. Je n'aimerais pas devoir me présenter comme Susannah Ballister-Bates…

Elle chercha un troisième patronyme assez détestable pour sa démonstration.

— … Bismarck ! conclut-elle avec des accents triomphants.

— En effet, murmura-t-il avec flegme. Je comprends pourquoi cela ne vous plairait pas.

— Mais *ceci*, poursuivit-elle sans vraiment l'écouter, c'est au-delà de… Eh bien, je ne sais même pas de quoi. Au-delà de ma compréhension, je suppose.

— Clive voulait changer pour Snowe-Formsby, dit le comte, mais j'ai répondu que nos aïeux de la branche des Mann ne seraient pas contents.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pardonnez-moi cette remarque, mais vos ancêtres ne sont plus de ce monde. Je doute qu'ils aient encore la latitude de se fâcher.

— Sauf s'ils ont laissé des documents légaux déshéritant tout descendant qui renoncerait à leur nom.

— Ils n'ont pas fait cela ? s'exclama-t-elle, choquée.

Son compagnon se contenta de sourire.

— Non, reprit-elle, répondant à sa propre question. Vous n'avez dit cela que pour tourmenter ce pauvre Clive.

— Tiens ? C'est le « pauvre Clive », à présent ?

— Quiconque s'appelle Snowe-Mann mérite notre compassion.

— Snowe-Mann-Formsby, je vous prie, rectifia-t-il avec un sourire espiègle. Vous ne voudriez pas contrarier mes aïeux Formsby ?

— Oh non. Car je suppose qu'ils ont eux aussi privé d'héritage ceux qui renonceraient à leur nom ?

— Figurez-vous que c'est le cas, en effet, répondit le comte. Où croyez-vous que j'aie trouvé cette idée ?

— Vous êtes incorrigible, déclara-t-elle en tentant vainement de prendre un ton sévère.

La vérité, c'était qu'elle admirait son sens de l'humour. Et si Clive, entre tous, devait en faire les frais, c'était la cerise sur le gâteau.

— Alors je vous appellerai Lord Snowflake[2], décida-t-elle.

— Ce n'est pas très élégant.

— Et encore moins héroïque, renchérit-elle, mais comme vous le voyez, je suis toujours prisonnière de cette congère.

— Tout comme moi.

— Le blanc vous va bien, fit-elle remarquer.

Il haussa un sourcil amusé.

— Vous devriez en porter plus souvent, ajouta-t-elle.

— Je vous trouve bien impertinente, pour une femme coincée dans la neige.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle sourit joyeusement.

— Je vous rappelle que vous êtes aussi coincé que moi.

Il esquissa une grimace ironique, comme s'il riait de lui-même.

— Ma foi, ce n'est pas si inconfortable.

— Si l'on fait abstraction de la dignité, concéda Susannah.

— Et du froid, ajouta-t-il.

— En effet. Je ne sens plus mes f… hum…

— Pieds ? proposa-t-il galamment.

Elle émit une petite toux, comme si cela pouvait chasser la rougeur qui avait envahi ses joues.

— Exactement, marmonna-t-elle, embarrassée.

Une lueur amusée passa dans les iris émeraude de son compagnon, puis il retrouva son sérieux, du moins en partie.

— Ma foi, je suppose qu'il est temps que je vole à votre secours. J'adore vos…

Elle lui jeta un regard où se mêlaient l'horreur et la mortification.

— … pieds, poursuivit-il à son immense soulagement. Et je serais désolé qu'ils finissent gelés.

— David, marmonna-t-elle entre ses dents serrées.

— Voilà donc ce qu'il faut faire pour que vous m'appeliez par mon prénom ? demanda-t-il. Une remarque légèrement inappropriée bien que pleine de respect ?

— Esprit, sortez de ce corps ! ordonna la jeune femme d'un ton théâtral. Qu'avez-vous fait de son propriétaire ?

— Vous parlez de lord Renminster ? demanda-t-il en s'approchant d'elle jusqu'à ce qu'ils soient nez à nez.

Surprise par sa réaction, elle hocha timidement la tête.

— Peut-être ne l'avez-vous jamais connu, répondit-il. Peut-être en étiez-vous persuadée mais n'avez-vous jamais regardé sous la surface.

— C'est bien possible, murmura-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il sourit, puis la prit par les mains.

— Voici ce que nous allons faire. Je vais me lever et, dans le même mouvement, vous aider à vous redresser. Prête ?

— Je ne sais pas si…

— Allons-y !

Il se souleva, ce qui n'était pas une mince affaire étant donné qu'il était sur des patins, lesquels reposaient sur la glace.

— David, non ! tenta-t-elle de protester.

En vain. Il se comportait d'une façon typiquement masculine, ce qui signifiait qu'il n'écoutait pas la voix de la raison (du moins, pas quand elle interférait avec une occasion de démontrer sa force virile). Susannah lui aurait dit – en vérité, elle essaya de le faire – que l'angle n'était pas le bon, que ses patins allaient glisser sous lui et qu'ils allaient tomber tous les deux.

Ce qui fut exactement ce qui se produisit.

Cette fois, en revanche, il ne se comporta pas de façon typiquement masculine, qui aurait consisté à se vexer puis à présenter des excuses de mauvaise grâce. Au lieu de cela, il regarda la jeune femme dans les yeux et éclata de rire.

Elle rit avec lui, si fort que tout son corps fut secoué d'une joie presque euphorique. Jamais elle n'avait connu cela avec Clive. En sa compagnie, quand elle riait, elle avait toujours l'impression d'être en représentation, comme si tout le monde la regardait en se demandant quelle était la plaisanterie, parce qu'on ne pouvait pas estimer faire partie des cercles les plus élégants si on ne comprenait pas tous les sous-entendus et les plaisanteries privées.

Avec Clive, elle comprenait les plaisanteries et les sous-entendus, ne les trouvait pas toujours drôles, mais riait tout de même en espérant que personne ne remarquerait son manque d'enthousiasme.

Ceci était différent. Ceci était unique. Ceci était…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

« Non », se dit-elle fermement. Ce n’était pas de l’amour… mais peut-être en était-ce les prémices. Peut-être cette graine germerait-elle. Peut-être…

— Tiens, tiens ! Qui avons-nous là ?

Susannah leva les yeux, mais elle avait reconnu cette voix.

Une bouffée de panique l’envahit.

*Clive.*

1. *Snowman* : bonhomme de neige. *(N.d.T.)*
2. *Snowflake* : flocon de neige. *(N.d.T.)*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 5

*Les frères Mann-Formsby participaient tous les deux à la partie de patin à glace des Moreland, mais il serait difficile de qualifier leurs interactions de cordiales. Votre dévouée chroniqueuse s'est laissé dire que le comte et son cadet avaient failli en venir aux mains.*
*Ma foi, chers lecteurs, quel spectacle cela aurait été ! Un pugilat sur glace ! Quelles perspectives cela n'ouvre-t-il pas ! De l'escrime sous-marine ? Du tennis à cheval ?*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 4 février 1814

Quand Susannah prit la main que lui tendait Clive, elle eut l'impression de remonter le temps. Cela faisait six mois qu'elle ne s'était pas trouvée aussi proche de l'homme qui avait brisé son cœur ou, du moins, sa fierté. Elle aurait préféré ne rien ressentir en sa présence… mais ce n'était pas le cas.

Son cœur s'emballa, son estomac se noua, son souffle se fit plus rapide. Aussitôt, elle se détesta pour cela. Cet homme ne signifiait rien pour elle. Rien du tout. Et même moins que rien, si cela était possible.

— Clive ? dit-elle d'une voix qu'elle espérait posée, tout en retirant sa main de la sienne.

— Susannah, répondit-il chaleureusement en la couvant de son regard plein d'assurance. Comment allez-vous depuis tout ce temps ?

— Très bien, répondit-elle en contenant un mouvement d'agacement.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Vraiment, comment s’imaginait-il qu’elle avait vécu les derniers mois ?

Il se tourna pour aider son frère à se redresser, mais celui-ci était déjà debout.

— David, dit Clive d’un ton toujours aussi amical. Je ne m’attendais pas à te voir ici avec Susannah.

— Et moi, je ne m’attendais pas du tout à te voir ici, répondit son aîné.

Clive haussa les épaules d’un geste insouciant. Il ne portait pas de chapeau, et une mèche blonde retombait sur son front.

— Je me suis décidé à venir ce matin.

— Où est Harriet ? demanda David.

— Là-bas, près du feu, avec sa mère. Elle n’aime pas le froid.

Bientôt, un silence gêné tomba sur le trio. Comme c’était étrange ! songea la jeune femme en faisant passer son regard d’un frère à l’autre. Pendant tout le temps qu’elle avait passé avec Clive, jamais elle ne l’avait vu à court de répliques ou de sourires faciles. C’était un véritable caméléon, capable de s’adapter à n’importe quelle situation. Pourtant, en cet instant, il se contentait de regarder son frère d’un air… pas tout à fait hostile, mais assurément pas chaleureux.

David non plus ne semblait pas très à l’aise. Il s’était toujours tenu de façon plus raide que son cadet, droit comme un I – au demeurant, peu d’hommes se mouvaient avec cette grâce fluide qui était la signature de Clive –, mais en cet instant, il semblait presque trop rigide, les mâchoires trop serrées. Quand ils avaient éclaté de rire un peu plus tôt dans la congère, elle n’avait plus vu en lui que l’homme.

À présent, le comte était de retour.

— Un petit tour sur la glace ? proposa soudain Clive.

La jeune femme sursauta lorsqu’elle se rendit compte qu’il s’était adressé à elle. Certes, il aurait été fort improbable qu’il ait envie de faire un tour sur la glace avec son frère, mais même avec elle, cela semblait… hautement inapproprié. Surtout alors que Harriet était si près.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Susannah fronça les sourcils. Surtout alors que *la mère* de Harriet était si près. C'était une chose de mettre une épouse dans une situation gênante, mais une belle-mère… c'était encore pire.

— Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée, répondit-elle prudemment.

— Ce serait une façon d'apaiser les rumeurs, répondit-il d'un ton léger. De montrer à tout le monde que nous sommes restés bons amis.

*Bons amis ?* Susannah serra les dents. Que s'imaginait-il ? Elle n'était certainement pas son amie ! Après ce qui s'était passé l'été précédent, elle se considérait même comme son ennemie.

— En souvenir du bon vieux temps, insista Clive.

Un sourire enjôleur éclaira son visage. Non, rectifia-t-elle. Son sourire éclaira le monde. Comme chaque fois que Clive Mann-Formsby souriait.

Cette fois, pourtant, Susannah n'en ressentit aucune bouffée de joie, mais plutôt de l'agacement.

— Je suis avec lord Renminster, lui rappela-t-elle froidement. Ce ne serait pas correct de ma part.

Clive éclata de rire.

— David ? Bah ! Ne vous inquiétez pas pour lui.

Il se tourna vers son frère.

— Ça ne t'ennuie pas, mon vieux ?

Cela semblait ennuyer « le vieux » au plus haut point mais il se contenta de répondre :

— Pas du tout.

À présent, Susannah était encore plus agacée par David qu'elle ne l'avait été par Clive jusqu'à présent. Si cela l'ennuyait, pourquoi ne réagissait-il pas ? S'imaginait-il qu'elle avait envie de patiner avec Clive ?

— Très bien, grommela-t-elle. Alors allons-y, avant que mes *pieds* gèlent sur place.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle avait parlé d’un ton si cassant que les deux frères la regardèrent, visiblement surpris.

— Je vous retrouverai près de la marmite de chocolat chaud, dit David en les congédiant d’un coup de menton.

Clive prit la jeune femme par le bras.

— Et s’il a refroidi, tu seras près de la marmite de cognac ? lança-t-il à son frère en riant.

Le comte répondit par un sourire guindé et s’éloigna.

— Susannah ! s’exclama Clive en couvant la jeune femme d’un regard chaleureux. Enfin tranquilles. Cela faisait une éternité.

— Ah oui ?

Il émit un petit rire.

— Oui, et vous le savez.

— Comment trouvez-vous le mariage ? demanda-t-elle d’un ton hautain.

— Vous ne perdez pas de temps ! répondit-il en tressaillant.

— Vous non, plus, apparemment, répliqua-t-elle.

À son soulagement, ils se mirent à patiner. Plus vite ils auraient effectué leur tour de piste, plus tôt elle en aurait fini avec cette pénible discussion.

— Êtes-vous toujours fâchée ? demanda-t-il. J’espérais que vous auriez tourné la page sur le passé.

— J’ai tourné la page sur *vous*, rétorqua-t-elle. Ma colère, c’est une autre affaire.

— Susannah, dit-il d’une voix qui ressemblait à un gémissement.

En l’entendant pousser un soupir, elle se tourna vers lui. Son regard était inquiet, et il semblait blessé.

Peut-être l’était-il effectivement. Sans doute n’avait-il pas eu l’intention de la blesser et s’était-il sincèrement imaginé qu’elle oublierait vite ce navrant épisode.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ce n’était pas le cas. Susannah était bienveillante, mais elle n’était pas une sainte. Si certaines personnes étaient profondément bonnes et généreuses, d’autres tentaient seulement de l’être… et sans doute faisait-elle partie du second groupe, car elle ne se sentait pas assez charitable pour pardonner à Clive. Pas encore.

— Les derniers mois n’ont pas été très agréables, admit-elle avec des inflexions glaciales.

La main de son compagnon se crispa sur son bras.

— Je suis désolé, dit-il, mais ne comprenez-vous pas que je n’avais pas le choix ?

Elle le regarda, incrédule.

— Clive, je ne connais personne qui ait plus de choix que vous !

— Ce n’est pas vrai, insista-t-il en la couvant d’un regard appuyé. Il fallait que j’épouse Harriet. Je n’ai pas pu faire autrement. Je…

— Arrêtez, l’avertit-elle à voix basse. Épargnez-moi vos jérémiades. Ce n’est pas correct envers moi et ça ne l’est pas non plus envers Harriet.

— Vous avez raison, répondit-il d’un air penaud, mais…

Elle ne le laissa pas continuer.

— Et je me contrefiche de savoir pourquoi vous avez épousé Harriet. Je me contrefiche de savoir si vous êtes allé à l’autel avec le pistolet de son père dans le dos.

— Susannah !

— Quelles qu’aient été vos raisons de l’épouser, poursuivit-elle d’un ton furieux, vous auriez pu m’en parler *avant* de l’annoncer au bal Mottram devant quatre cents personnes !

— Je suis désolé. Je me suis comporté de façon méprisable.

— Ravie de vous l’entendre dire, marmonna-t-elle.

Elle ressentait un léger apaisement à présent qu’elle avait eu l’occasion de déverser sa colère sur Clive, mais elle en avait assez supporté. Elle n’avait aucune envie de rester plus longtemps en sa compagnie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous pouvez me raccompagner auprès de David, reprit-elle.

Il haussa un sourcil intrigué.

— C’est David, à présent ?

— Clive, grommela-t-elle.

— Je refuse de croire que vous appelez mon frère par son prénom !

— Il m’y a autorisée. De toute façon, je ne vois pas en quoi cela vous concerne.

— Bien sûr que cela me concerne. Je vous ai courtisée pendant des mois !

— Avant d’en épouser une autre, lui rappela-t-elle.

Bonté divine, Clive était-il jaloux ?

— Tout de même… David, entre tous les hommes, Susannah !

— Que lui reprochez-vous, au juste ? C’est votre frère.

— Précisément. Je le connais mieux que quiconque.

Sa main se serra sur la taille de la jeune femme alors qu’ils contournaient la jetée.

— Et ce n’est pas l’homme qu’il vous faut, reprit-il.

— Vous êtes fort mal placé pour me donner des conseils matrimoniaux, ne pensez-vous pas ?

— Susannah…

— Il se trouve que je l’aime bien. Il est drôle, intelligent et…

Clive faillit trébucher, ce qui n’arrivait pas souvent à cet homme toujours à l’aise.

— Vous avez dit « drôle » ? répéta-t-il.

— Eh bien, je ne sais plus. Oui, je suppose.

— David ? Drôle ?

La jeune femme songea à l’épisode de la congère, au rire de David, à la magie de son sourire.

— Oui, répondit-elle paisiblement. Il est irrésistible.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, marmonna-t-il. Mon frère n’a aucun sens de l’humour.

— Ce n’est pas vrai.

— Susannah, je le connais depuis vingt-six ans. Il me semble que cela compte plus que… Depuis combien de temps le fréquentez-vous ? Une semaine ?

La jeune femme serra les dents, agacée. Elle n’avait aucune envie d’être ainsi prise de haut, et surtout pas par Clive.

— J’aimerais revenir sur la rive, je vous prie, dit-elle d’un ton sec. Maintenant.

— Susannah…

— Si vous ne souhaitez pas me raccompagner, l’interrompit-elle, j’irai toute seule.

— Rien qu’un dernier tour, s’il vous plaît. En souvenir du bon temps.

Elle le regarda… et le regretta aussitôt. Il l’observait de cet air qui l’avait toujours fait fondre. Elle n’aurait su dire par quel miracle des yeux bleus pouvaient rayonner d’une lumière aussi chaude, mais ceux de Clive semblaient en fusion. Il la regardait comme si elle était la seule femme au monde, ou le dernier morceau de pain un jour de famine…

Au nom du Ciel, elle était plus solide que cela ! Elle savait pertinemment qu’elle n’était pas la seule femme dans le monde de Clive. Pourtant, il semblait sincère. Et, malgré son immaturité, il n’était pas foncièrement mauvais. Bientôt, sa résolution fondit.

— Bien, concéda-t-elle dans un soupir résigné. Un dernier, mais c’est tout. Je suis venue avec David, et il ne serait pas correct de ma part de le laisser seul trop longtemps.

Tandis qu’ils s’éloignaient pour effectuer un nouveau tour de la piste que les Moreland avaient fait baliser pour leurs invités, Susannah se rendit compte qu’elle avait réellement envie de retourner auprès de David. Clive était peut-être très bel homme, il était peut-être doté d’un charme

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

irrésistible, mais il avait perdu le pouvoir de faire battre son cœur d'un seul regard.

À présent, c'était David qui faisait battre son cœur.

Et elle en était profondément surprise.

Les domestiques des Moreland avaient allumé un feu sous la marmite de chocolat, de sorte que la boisson était bien chaude, à défaut d'être suffisamment sucrée. David en but trois tasses avant de s'aviser que la chaleur qui se diffusait dans tout son corps n'était pas due aux flammes qui crépitaient tout près de lui, mais à la colère qui l'avait envahi quand Clive s'était approché de Susannah et lui.

Enfer et malédiction ! Non seulement Clive avait à peine paru remarquer la présence de David – son frère aîné, bon sang ! –, mais il avait couvé Susannah d'un regard qu'un homme marié ne devrait réserver qu'à son épouse.

Ses doigts se crispèrent sur sa tasse. Peut-être exagérait-il un peu. Clive n'avait pas louché sur la jeune femme, les yeux brillants de convoitise (David en savait quelque chose, lui-même s'étant surpris à faire exactement cela avec elle), mais son expression avait indéniablement été possessive et ses regards enflammés par la jalousie.

La jalousie ? Si Clive l'avait voulu, il aurait eu le droit de se montrer jaloux en toute légitimité. En épousant Susannah et non Harriet.

Bouillant d'une rage impuissante, David regarda son cadet évoluer sur la glace avec la jeune femme. La désirait-il encore ? David n'était pas inquiet. Du moins, pas vraiment. Jamais Susannah ne se couvrirait de honte en se montrant trop familière avec un homme marié.

Mais si elle avait toujours pour lui de tendres sentiments ? Si elle était encore éprise de lui ? Elle s'en défendait, mais connaissait-elle son propre cœur ? Dans ce domaine, les femmes comme les hommes avaient tendance à s'illusionner.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

S’il l’épousait – il y était fermement résolu – et qu’elle aimait toujours Clive ? Comment supporterait-il que son épouse lui préfère son propre frère ?

Cette perspective était désespérante.

Il posa sa tasse sur une table, ignorant les regards surpris autour de lui quand le récipient cogna sourdement la surface et que du chocolat en déborda.

— Votre gant, monsieur ! fit remarquer quelqu’un.

Il baissa un regard indifférent au gant à présent éclaboussé de cacao. Le luxueux article de cuir était probablement ruiné, mais peu lui importait.

— Monsieur ? insista son voisin.

David se tourna vers lui. Son expression devait être féroce, car le jeune homme détala aussitôt.

Et pour s’éloigner du feu par un froid si mordant, il fallait avoir de solides raisons.

Quelques instants plus tard, Clive et Susannah réapparurent, patinant parfaitement en rythme. Clive regardait sa compagne de cet air éperdu qu’il maîtrisait déjà à l’âge de quatre ans (jamais il n’avait été grondé ; un seul regard penaud de ses grands yeux bleus le sortait des pires situations), et Susannah tournait vers lui un visage… Comment dire ?

David n’était pas certain de déchiffrer correctement son expression, mais il ne voyait pas sur ses traits la rage et le mépris qu’il aurait aimé y lire.

Il se serait même contenté d’une simple colère. Voire d’un manque d’intérêt total. Oui, un manque d’intérêt total aurait été encore mieux.

Hélas, elle regardait son frère d’un air d’affection indulgente que David était bien en peine d’interpréter.

— Je te la rends, annonça Clive quand ils s’approchèrent. Saine et sauve, comme promis.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

David songea que son frère en faisait un peu trop mais, pressé de le voir partir, il répondit simplement :

— Merci.

— Nous avons passé un moment délicieux, n’est-ce pas, Susannah ? poursuivit Clive.

— Pardon ? Oh oui, bien sûr, répondit-elle. C’était un plaisir de se retrouver.

— Bien. Je suppose que Harriet t’attend ? s’enquit David.

Son frère lui décocha un sourire qui ressemblait étrangement à un défi.

— Harriet peut se passer de moi quelques minutes. Et je t’ai dit qu’elle était avec sa mère.

— Quoi qu’il en soit, marmonna David, agacé, Susannah est venue avec moi.

— Quel est le rapport avec Harriet ? demanda Clive d’un ton frondeur.

David redressa le menton.

— Le rapport, c’est que tu es son mari.

Clive planta les poings sur ses hanches.

— Contrairement à toi, qui n’es le mari de personne.

Intriguée, Susannah regarda successivement les deux frères.

— Que diable cela signifie-t-il ? gronda David.

— Rien, sinon que tu devrais t’occuper de tes affaires au lieu de te mêler des miennes, répliqua Clive.

— Les tiennes ? tonna David. Depuis quand as-tu ton mot à dire sur ce que fait Susannah ?

La jeune femme se tourna vers lui, médusée.

— Depuis quand en as-tu un toi-même ? riposta Clive du tac au tac.

— Je serais curieux de savoir en quoi cela te regarde.

— Cela me regarde certainement plus que…

— Messieurs ! s’écria la jeune femme, abasourdie devant ce spectacle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

David et Clive se chamaillaient comme deux gamins se disputant un jouet.

Un jouet qui s’appelait Susannah Ballister et qui trouvait cela fort déplaisant.

Ils ne l’entendirent pas, ou ce fut tout comme, car ils continuèrent à se quereller. Elle dut se placer entre eux pour les calmer.

— David ! Clive ! Cela suffit !

— Ne vous en mêlez pas, Susannah, gronda David. Cela ne vous concerne pas.

— Ah non ? demanda-t-elle, incrédule.

— Non. Cela concerne Clive. Cela concerne *toujours* Clive.

— Eh bien voyons ! ricana celui-ci en donnant un petit coup sur le torse de son frère.

Susannah émit un hoquet de stupeur. Ils n’allaient pas en venir aux mains, tout de même ? Elle jeta un regard furtif autour d’eux. Par chance, personne ne semblait avoir encore remarqué la tension entre les deux frères, pas même Harriet, qui discutait avec sa mère un peu plus loin.

— Tu en as épousé une autre, siffla David. Tu as renoncé à tous tes droits sur elle en…

— Je m’en vais, annonça la jeune femme.

— … choisissant Harriet. Et tu aurais dû réfléchir à…

— Je vous dis que je m’en vais, insista Susannah.

En vérité, elle se demandait pourquoi elle se souciait de se faire entendre. David ne lui avait-il pas déclaré que cela ne la concernait pas ?

D’une certaine façon, il avait dit vrai. Elle le comprenait, à présent. À leurs yeux, elle n’était qu’un prix à gagner. Clive la voulait parce qu’il croyait que David l’avait. David la voulait parce que Clive avait failli l’avoir. Aucun d’eux ne se souciait réellement d’elle. Tout ce qui leur importait, c’était de battre l’autre, et cette compétition absurde était

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

manifestement l'histoire de leur vie. Lequel était le meilleur ? Lequel était le plus fort ? Lequel possédait le plus de jouets ?

C'était parfaitement puéril, songea la jeune femme, presque écœurée.

Et pour elle, c'était blessant. C'était même profondément douloureux. Il y avait eu un instant de magie, où David et elle avaient ri et plaisanté, où elle s'était autorisée à rêver que quelque chose de spécial était en train de naître entre eux. Il ne se comportait pas comme les autres hommes qu'elle connaissait ; il l'écoutait réellement, ce qui représentait une agréable nouveauté. Et quand il riait, c'était d'un rire chaleureux, joyeux, authentique. Susannah avait toujours considéré que le rire d'une personne en disait long sur son caractère, mais peut-être ne s'agissait-il que d'une illusion.

Une de plus.

— Je pars, dit-elle de nouveau.

Elle ne savait même pas pourquoi elle s'obstinait à le répéter. Peut-être par fascination malsaine pour le triste spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Peut-être était-elle animée par la curiosité morbide de savoir ce qu'ils feraient quand elle s'en irait vraiment.

— Vous restez ! s'exclama alors David en la saisissant par le poignet alors qu'elle se détournait.

Elle battit des paupières, surprise. Ainsi, il l'avait bel et bien entendue.

— Je vous raccompagne, reprit-il d'un ton sec.

— Apparemment, vous êtes très occupé ici, répondit-elle en désignant Clive d'un regard ironique. Je trouverai bien quelqu'un pour me ramener à la maison.

— Vous êtes venue avec moi. Vous repartez avec moi.

— Ne vous croyez pas obl…

— Ce n'est pas négociable, l'interrompit-il.

Elle comprit alors pourquoi cet homme était si redouté dans la bonne société. Ses inflexions glaciales auraient congelé la Tamise !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle regarda alors le fleuve aux eaux prises par les glaces… et faillit éclater de rire.

Se tournant vers son cadet, David ajouta d'un ton sec :

— Nous finirons cette discussion plus tard.

Cette fois, Susannah ne put retenir un fou rire. Elle plaqua sa main sur sa bouche, en vain.

Les deux frères se tournèrent vers elle d'un air irrité. En les voyant, la jeune femme dut contenir un nouvel éclat de rire. Jamais elle n'avait pensé qu'ils se ressemblaient autant, mais quand ils étaient en colère, ils arboraient exactement la même expression.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? maugréa Clive.

Elle se mordit les lèvres pour recouvrer son sérieux.

— Rien, mentit-elle.

— Ce n'est pas l'impression que vous donnez, marmonna David. Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Cela ne vous concerne pas, rétorqua-t-elle.

Elle n'avait pas résisté au plaisir de lui retourner ses paroles. Jamais elle ne s'était autant amusée !

— Vous riez, dit-il d'un ton accusateur.

— Pas du tout.

— Elle rit ! affirma Clive, s'adressant à David.

Enfin, ils avaient cessé de se quereller.

Pour se liguer contre elle.

Susannah regarda l'aîné, puis le cadet, puis de nouveau l'aîné. L'expression rageuse de David était si effrayante que la jeune femme aurait dû sauter littéralement hors de ses patins à glace sur mesure et prendre la fuite… mais au lieu de cela, elle rit de plus belle.

— Quoi ? grommelèrent les deux frères comme un seul homme.

La jeune femme se contenta de secouer la tête. Elle voulut répondre que ce n'était rien du tout, mais plus elle tentait de contenir son hilarité, plus

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

elle devait passer pour une déséquilibrée.

— Je la ramène chez elle, dit David à Clive.

— Fais donc, répondit ce dernier. Elle ne peut pas rester ici.

*Parmi les gens civilisés.* Il ne l'avait pas dit, mais c'était clairement sous-entendu dans ses paroles.

David la prit par le coude.

— Êtes-vous prête à partir ? demanda-t-il, comme si elle n'avait pas déjà annoncé à trois reprises que c'était précisément son intention.

Elle hocha la tête, salua Clive et suivit David.

— Qu'y avait-il de si drôle ? demanda-t-il une fois qu'ils furent installés dans sa voiture.

Elle secoua la tête, impuissante.

— Vous ressembliez tellement à Clive !

— À Clive ? répéta-t-il d'un ton incrédule. Certainement pas.

— Vous n'avez peut-être pas les mêmes traits, concéda-t-elle en jouant avec les fibres de la couverture sur ses genoux, mais vous arboriez exactement la même expression. Et vous vous êtes comporté de la même façon.

Le visage de son compagnon se figea.

— Je ne me comporte jamais comme Clive, marmonna-t-il.

Pour toute réponse, elle haussa les épaules d'un geste désinvolte.

— Susannah !

Elle l'interrogea d'un regard altier.

— Je ne me comporte jamais comme Clive, répéta-t-il.

— En temps normal, peut-être pas.

— Et aujourd'hui non plus, insista David.

— Si. Aujourd'hui, je crains que si.

— Je…

Il n'acheva pas sa phrase. Il garda longtemps les dents serrées et ne rouvrit la bouche que pour dire :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous serez bientôt chez vous.

Ce qui n’était pas exactement la vérité. Il fallait une quarantaine de minutes pour rentrer à Portman Square, et chacune de ces minutes fut un long supplice. Ils ne prononcèrent pas une parole jusqu’à l’arrivée.

Certains silences, songea la jeune femme, pouvaient être assourdissants.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 6

*Détail amusant, on a vu lady Eugénia Snowe traîner son tout nouveau gendre sur la glace en le tirant par l'oreille.*
*Peut-être parce qu'elle l'avait vu patiner en compagnie de la jolie Susannah Ballister ?*
*À présent, le cadet des Mann-Formsby ne regrette-t-il pas d'avoir oublié de mettre un chapeau ?*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 4 février 1814

*Exactement comme Clive ?*

David prit le journal qu'il tentait vainement de lire et le roula en boule d'un geste rageur. Puis, comme cela ne suffisait pas, il le lança à travers la pièce. Ce geste de colère ne lui apporta aucun soulagement. Le papier, qui ne pesait rien, atterrit en douceur et roula en silence sur le tapis.

Il aurait été beaucoup plus satisfaisant de heurter quelque chose avec fracas. Par exemple, l'exaspérant sourire de Clive sur le portrait de famille suspendu au-dessus de la cheminée.

Clive, bonté divine ! Comment Susannah pouvait-elle penser qu'il ressemblait à Clive ?

David avait passé sa vie à sauver son cadet de toutes sortes de mésaventures, calamités et autres catastrophes potentielles – le terme « potentielles » étant crucial ici, car David avait toujours réussi à intervenir

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

avant que les situations dans lesquelles se mettait Clive virent au désastre complet.

Tout en maugréant, il ramassa le journal qui avait roulé sur le sol et le jeta dans les flammes crépitantes. Peut-être s'était-il montré trop protecteur envers Clive, surtout ces dernières années. Avec un grand frère toujours là pour résoudre ses problèmes, pourquoi Clive aurait-il appris la droiture et la responsabilité ? Peut-être, la prochaine fois qu'il trouverait son cadet en difficulté, devrait-il le laisser se débrouiller tout seul…

Toutefois, cela ne changeait rien à son problème. Comment Susannah pouvait-elle affirmer qu'ils se ressemblaient ?

Oh, Susannah ! Il se laissa tomber sans élégance dans le fauteuil devant l'âtre. Quand il pensait à elle – ce qui se produisait environ trois fois par minute depuis qu'il l'avait déposée chez elle, six heures auparavant –, elle lui apparaissait toujours avec ses joues rosies par le froid, des flocons de neige accrochés à ces cils, secouée d'un joyeux éclat de rire.

Il la revoyait encore étendue dans la congère, à cet instant précis où il avait fait une découverte aussi extraordinaire qu'inattendue. Certes, il avait tout d'abord courtisé la jeune femme parce qu'elle ferait une excellente comtesse, mais lorsqu'il avait regardé son beau visage, lorsqu'il avait dû faire appel à toute sa volonté pour ne pas l'embrasser là, devant toute la bonne société, il avait compris qu'elle ferait bien plus qu'une excellente comtesse.

Elle serait une merveilleuse épouse.

Son cœur avait bondi de ravissement. Et de terreur.

Il n'était toujours pas certain de ses sentiments pour elle, mais il devenait évident que ces sentiments se logeaient, avec une remarquable opiniâtreté, dans la région de son cœur.

Si elle aimait encore Clive, toutefois, elle était perdue pour lui. Peu importait qu'elle accepte sa demande en mariage. Si c'était Clive qu'elle désirait, David ne pourrait jamais vraiment l'avoir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

La question importante était donc de savoir s'il le supporterait. Qu'est-ce qui serait le pire ? Être l'époux d'une femme qui en aimait un autre, ou renoncer à elle pour toujours ?

Il n'en savait rien.

Pour la première fois de sa vie, David Mann-Formsby, comte de Renminster, ne savait pas ce qu'il voulait. Il ignorait ce qu'il devait faire.

Et c'était une impression pénible, douloureuse, profondément déstabilisante.

Il jeta un regard morose au verre de whisky posé sur une table devant l'âtre, hors de sa portée. Bon sang, il avait vraiment eu envie de s'enivrer, mais à présent, il était épuisé et, à son grand dégoût, trop paresseux pour se lever de son fauteuil.

Même si ce whisky semblait très tentant.

Il pouvait presque en sentir les effluves.

Quelle quantité d'énergie lui faudrait-il pour se lever ? Combien de pas jusqu'à son verre ? Deux, trois ? Ce n'était pas grand-chose, mais cela lui semblait si loin !

— Graves m'a dit que je te trouverais ici.

Sans même se tourner vers la porte, David poussa un gémissement de contrariété. Clive.

Ce n'était pas vraiment la personne qu'il avait envie de voir en ce moment.

C'était même la dernière personne au monde qu'il avait envie de voir.

Il aurait dû ordonner au majordome de répondre à son frère qu'il n'était pas là – ç'aurait bien été la première fois qu'il n'était pas là pour son frère. La famille avait toujours été sa priorité dans la vie. Clive était son seul frère, mais David avait des cousins, des oncles et des tantes, et il était responsable du bien-être de tous jusqu'au dernier.

Au demeurant, il n'avait pas le choix. Depuis que, à l'âge de dix-huit ans, il était devenu le chef de famille des Mann-Formsby après le décès de

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

son père, pas un seul jour il n’avait eu le luxe de ne penser qu’à lui-même.

Jusqu’à Susannah.

Il la voulait, elle. Il la voulait pour qui elle était, et non parce qu’elle aurait beaucoup à apporter à sa famille.

Il la voulait pour lui. Pas pour eux.

— As-tu bu ? demanda Clive.

David darda un regard nostalgique vers son verre.

— Hélas, non.

Aussitôt, son frère prit le whisky et le lui tendit.

Après l’avoir remercié d’un hochement de tête, David en but une gorgée.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il sans se soucier de la rudesse de son accueil.

Son frère ne répondit pas immédiatement.

— Je ne sais pas, dit-il.

Curieusement, David n’en fut pas surpris.

— Je n’aime pas ta façon de traiter Susannah, reprit soudain Clive.

David lui jeta un regard incrédule. Son cadet se tenait devant lui, raide de colère, les poings serrés.

— Tu n’aimes pas ma façon de traiter Susannah ? répéta David, abasourdi. Toi ? De quel droit oses-tu donner ton avis ? Et depuis quand dois-je tenir compte de tes opinions ?

— Tu ne devrais pas jouer avec ses sentiments, insista Clive entre ses dents serrées.

— Pour que toi, tu puisses le faire ?

— Je ne joue avec personne, grommela son cadet. Je suis marié.

Dans un claquement sonore, David reposa son verre sur une table basse.

— En effet, et tu ferais bien de t’en souvenir.

— J’aime bien Susannah.

— Elle se passera de ton affection, bougonna David.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tu n’as pas le droit de…

David bondit sur ses pieds.

— À quoi joues-tu, Clive ? Tu n’as que faire de ce que ressent Susannah, et tu le sais aussi bien que moi.

Clive ne répondit pas. Rouge de fureur, il jeta à son frère un regard ulcéré.

— Bonté divine, murmura David d’une voix vibrante de mépris. Ne me dis pas que tu es jaloux ! Parce que si c’est le cas, tu as perdu tous tes droits sur elle en l’humiliant publiquement l’été dernier.

Clive pâlit.

— Je n’avais aucune intention de l’embarrasser.

— Bien sûr que non ! rétorqua David. Tu n’as *jamais* la moindre intention.

Clive serrait les dents de rage. Ses mains tremblaient. Il avait envie de le frapper, c’était manifeste.

— Rien ne m’oblige à écouter ce genre de discours, gronda-t-il.

— Parfait. Bon vent. De toute façon, c’est toi qui es venu sans y avoir été invité, et sans même te faire annoncer.

Clive ne bougea pas. Il resta là, immobile, frémissant de rage.

David n’en pouvait plus. Il n’en pouvait plus d’être bon et généreux, de jouer le grand frère plein de maturité. Tout ce qu’il voulait en cet instant, c’était être seul.

— Je croyais que tu partais ? Va-t’en ! gronda-t-il.

D’un geste, il fit mine de le chasser.

— File !

Une lueur de rage impuissante et d’incrédulité passa dans les yeux de Clive.

— Seigneur, mais quel genre de frère es-tu ? demanda-t-il d’une voix blanche.

— Quel… Que veux-tu dire ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

David le regarda, médusé.

— Comment oses-tu douter de mon dévouement ? reprit-il. J’ai passé ma vie à réparer tes dégâts ! Ton dernier coup d’éclat étant, au cas où tu l’aurais oublié, Susannah Ballister, dont tu as ruiné la réputation l’été dernier.

— Je ne l’ai jamais compromise, s’empressa de rectifier Clive.

— En effet, tu n’as pas anéanti tout espoir de mariage pour elle. Tu t’es contenté de la ridiculiser devant tout le monde. Qu’a-t-elle ressenti, à ton avis ?

— Je ne pense pas…

— C’est bien le problème ! s’emporta David. Tu ne penses jamais. À aucun moment tu n’as songé à qui que ce soit à part ta petite personne !

— Ce n’est pas ce que je voulais dire !

Écœuré par tant de veulerie, David se détourna et, s’étant approché d’une fenêtre, s’appuya lourdement sur le rebord.

— Que fais-tu ici, Clive ? demanda-t-il d’un ton las. Je suis trop fatigué pour me quereller avec toi ce soir.

Il y eut un long silence. Puis la voix de Clive s’éleva.

— Alors c’est cela que tu vois en Susannah ?

David savait qu’il aurait dû se retourner, mais il n’avait aucune envie de voir le visage de son frère. Il attendit que celui-ci s’explique, en vain.

— Qu’est-ce que je vois en Susannah ? demanda-t-il sans comprendre.

— Un dégât à réparer.

David ne répondit pas immédiatement.

— Non, dit-il enfin d’une voix à peine audible.

— Dans ce cas, que vois-tu en elle ? reprit son frère.

Une goutte de sueur perla sur le front de David.

— Je…

— Eh bien ? insista son frère.

— Clive ! maugréa David, exaspéré.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Celui-ci ne parut même pas l’entendre.

— Que vois-tu en elle ? répéta-t-il d’un ton grave, presque autoritaire.

— Je l’aime ! s’écria David en pivotant sur ses talons, vibrant d’émotion. Je l’aime. Là, es-tu content ? Je l’aime et je jure devant Dieu que si tu lui fais encore du mal, je te tuerai.

— Bonté divine, murmura Clive.

Il avait les yeux écarquillés de stupeur et observait David, bouche bée. Celui-ci le saisit par les revers de sa veste pour le plaquer contre un mur.

— Si tu donnes la moindre impression, je dis bien la moindre, de flirter avec elle, je te taille en pièces.

— Au nom du Ciel, dit son frère, tu en serais bien capable.

Baissant les yeux, David remarqua ses propres mains aux jointures blanchies par l’effort. Choqué par sa propre violence, il libéra son cadet et s’éloigna de quelques pas.

— Je suis désolé, marmonna-t-il.

— Alors tu l’aimes vraiment ?

David hocha la tête avec gravité.

— Incroyable. Toi ? Amoureux ?

Clive semblait abasourdi.

— Pourquoi ne le serais-je pas, nom de nom ?

Son frère secoua la tête d’un air perdu.

— Parce que tu es… eh bien, toi.

— À savoir ? demanda David, agacé.

Après avoir paru chercher ses mots avec soin, Clive répondit :

— Je ne te croyais pas capable d’aimer quelqu’un.

David faillit chanceler sous le choc.

— Pas capable d’aimer quelqu’un ? répéta-t-il. Toute ma vie adulte, je n’ai rien fait d’autre !

— Oh, épargne-moi ton discours sur ton dévouement familial, s’impatienta Clive. Cela, je n’en doute pas un instant. Tu me l’as assez

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

souvent lancé à la figure.

— Je n’ai pas…

— Si ! l’interrompit son frère.

David voulut protester, mais il renonça. Son frère avait raison. David lui rappelait trop souvent ses défauts. Et peut-être que Clive, sans qu’ils en soient vraiment conscients, ne parvenait pas à se montrer à la hauteur des attentes de David.

— Pour toi, ce n’est pas de l’amour, ce n’est qu’un devoir. Ton devoir envers la famille ! Ton devoir envers les Mann-Formsby !

— C’est bien plus que cela, protesta David.

Son frère pinça les lèvres.

— Possible, concéda-t-il, mais si c’est de l’amour, tu l’as bien caché.

— Alors j’en suis désolé.

Dans un long soupir d’épuisement, David laissa ses épaules s’affaisser. Quelle cruelle ironie ! Son unique projet, celui sur lequel il avait construit toute sa vie, était un fiasco. Il n’avait vécu que pour les siens et, apparemment, ils ne s’en étaient même pas aperçus. Dans son amour pour eux, ils ne semblaient avoir vu que des attentes. Des attentes pesantes.

— L’aimes-tu vraiment ? demanda Clive d’un ton calme.

David hocha la tête. Il ignorait quand et comment cela était arrivé – il ne la connaissait réellement que depuis si peu de temps ! –, mais il l’aimait. Il aimait Susannah Ballister. Et cet échange avec Clive lui révélait ses sentiments avec une clarté presque douloureuse.

— Moi pas, dit alors Clive.

— Pardon ? demanda David, partagé entre la lassitude et l’agacement.

— Je ne l’aime pas.

David laissa échapper un petit rire sans joie.

— J’espère bien que non !

— Épargne-moi tes ricanements, marmonna son frère. Si je te dis cela, c’est uniquement parce que tout à l’heure, j’ai pu te laisser croire que je…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

hum… Bref, n’en parlons plus. Ce que je voulais dire, c’est que j’ai assez d’affection envers toi pour te dire que… Enfin, tu es mon frère.

David faillit sourire. Il ne s’en serait pas cru capable en cet instant, mais c’était plus fort que lui.

— Je ne l’aime pas, répéta Clive. Je ne suis allé vers elle tout à l’heure que parce que j’étais jaloux.

— De moi ?

— Je ne sais même pas, admit Clive. C’est possible. Jamais je n’aurais imaginé qu’elle jetterait son dévolu sur toi.

— Elle n’en a rien fait. C’est moi qui l’ai approchée.

— Ma foi, peu importe. Je l’imaginais chez elle, en train de me pleurer.

Il tressaillit.

— C’est affreux…

— Oui, confirma David.

Son frère poussa un soupir de frustration.

— Ce n’est pas ce que je voulais dire. Je n’espérais pas réellement qu’elle passerait sa vie à me regretter, mais j’y croyais tout de même un peu. Et quand je l’ai vue avec toi…

Il s’assit dans le fauteuil que David avait quitté quelques instants auparavant et enfouit son visage entre ses mains. Après un long silence, il redressa la tête.

— Ne la laisse pas partir.

— Pardon ? demanda David.

— Susannah… Ne la laisse pas partir.

— Il m’était déjà venu à l’esprit que ce ne serait pas une bonne idée d’abandonner une telle perle, confirma David d’un ton sarcastique.

Son frère fronça les sourcils.

— C’est une chic fille, David. Elle n’est pas la femme qu’il me fallait. Je reconnais que cela ne me serait jamais venu à l’esprit si tu ne t’étais pas épris d’elle, mais je pense que vous êtes tout à fait compatibles.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— On ne peut pas être plus romantique, marmonna David.

— Tu me pardonneras d'avoir du mal à te voir dans le rôle du prince charmant, rétorqua son cadet avec des inflexions ironiques. J'ai encore du mal à croire que tu sois tombé amoureux.

— Je sais, j'ai un cœur de pierre. Tu me l'as assez dit.

— Ne plaisante pas avec cela, l'avertit son frère. Je suis très sérieux.

— Oh, j'en suis bien conscient.

— Tout à l'heure, quand nous patinions…, commença Clive. Susannah m'a dit certaines choses…

David sursauta.

— Des choses ? Quelles choses ?

— Des *choses*, reprit Clive, manifestement agacé d'avoir été interrompu. Des choses qui m'amènent à penser qu'elle pourrait bien ne pas être totalement insensible à tes attentions.

— Vas-tu t'exprimer clairement ?

— Je pense qu'elle pourrait bien être amoureuse de toi.

De stupeur, David s'assit sans façon sur la table basse.

— Tu en es certain ?

— Absolument pas. Je viens de te dire que je *pensais* qu'elle pourrait bien l'être.

— Autant dire que tu n'en as pas la moindre idée, grommela David.

— Je ne suis pas sûr qu'elle sache elle-même quels sont ses sentiments, dit Clive, ignorant la remarque de son frère. Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'elle a de l'affection pour toi.

— Que veux-tu dire exactement ? demanda David, cherchant désespérément une affirmation solide dans les paroles de Clive.

Bonté divine, son frère pouvait parler des heures sans jamais en venir au fait !

— Tout ce que je dis, c'est que je crois que si tu lui faisais la cour, si tu lui faisais sérieusement la cour, elle pourrait accepter.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Hum. Tu *crois*.

— Oui, je *crois*, s’impatienta Clive. Bonté divine, quand ai-je prétendu être un voyant extralucide ?

Pensif, David pinça les lèvres.

— Et que veux-tu dire quand tu parles de faire sérieusement la cour ?

Clive battit des paupières d’un air perdu.

— Je veux dire que tu devrais lui faire sérieusement la cour.

— Clive, gronda David.

— Un grand geste, s’empressa de préciser son cadet. Sois romantique, montre un peu de panache, surprends-la ! Fais quelque chose qui ne te ressemble pas.

— Les gestes romantiques, ce n’est pas mon style, marmonna David.

— Précisément.

Quand David leva les yeux, il vit que son frère souriait joyeusement.

— Que dois-je faire ? demanda-t-il.

Il détestait être celui qui demandait conseil, mais il était si désespéré que, pour une fois, il pouvait bien s’asseoir sur sa fierté.

Clive se leva et émit une petite toux.

— Ce ne serait pas amusant si je te le disais.

— Ce serait largement assez amusant à mon goût, répliqua David entre ses dents serrées.

— Tu trouveras bien quelque chose, dit Clive.

Bon sang, songea David, il ne l’aidait pas !

— Un grand geste, reprit son cadet. N’importe quel homme en est capable, au moins une fois dans sa vie.

— Clive, gémit David, tu sais très bien que ce n’est pas du tout mon registre.

— Eh bien, cela va le devenir. Provisoirement, du moins.

Il fronça les sourcils et poursuivit en riant :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Juste pour la Saint-Valentin, qui est dans… voyons… une dizaine de jours.

David éprouva soudain une désagréable sensation. Ce devait être son cœur qui venait de lui tomber sur l'estomac. La Saint-Valentin. Le cauchemar de tout homme sain d'esprit. Si un grand geste était attendu de vous, c'était bien en ce jour maudit.

Il frissonna.

— La Saint-Valentin, répéta-t-il d'une voix lugubre.

— Tu n'y échapperas pas, déclara joyeusement Clive.

David darda sur lui un regard meurtrier.

— Je crois qu'il est temps de m'en aller, à présent, reprit son cadet.

David ne se donna même pas la peine de lui souhaiter le bonsoir.

La Saint-Valentin. Il aurait dû savoir que c'était le moment idéal. L'occasion rêvée de déclarer son amour.

Ah ! L'occasion rêvée, à condition d'être beau parleur, romantique et poète, ce que David n'était assurément pas.

La Saint-Valentin.

Il se pressa la tête entre les mains. Au nom du Ciel, qu'allait-il faire ?

Le lendemain matin, à son réveil, Susannah était épuisée. Elle n'était pas heureuse, ni dynamique, ni de bonne humeur. Elle n'était même pas reposée.

Parce que, une fois de plus, elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Certes, elle avait bien dû dormir un peu, si l'on voulait être d'une précision rigoureuse, pour ne pas dire ennuyeuse. Elle n'était pas restée *toute la nuit* les yeux ouverts. Toutefois, elle avait vu l'horloge indiquer 1 h 30. Et elle se rappelait clairement avoir vu 2 h 30, 4 h 30, 5 h 15 et 6 heures. Et elle s'était couchée vers minuit.

Autant dire que si elle avait dormi, c'était, au mieux, d'un sommeil bref et entrecoupé d'insomnies.

Et elle se sentait affreusement mal.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Le pire n’était pas qu’elle était fatiguée. Ce n’était pas qu’elle était de mauvaise humeur.

C’était qu’elle avait le cœur brisé.

Jamais elle n’avait autant souffert. C’était si douloureux qu’elle le ressentait presque physiquement. Il s’était passé quelque chose la veille entre David et elle. Cela avait commencé plus tôt, peut-être au théâtre, et cela avait grandi, mais cela s’était manifesté lorsqu’ils avaient roulé dans la congère.

Quand ils avaient éclaté de rire, elle l’avait regardé dans les yeux. Et, pour la première fois, elle l’avait vraiment vu.

Et elle était tombée amoureuse de lui.

Rien de pire n’aurait pu lui arriver. Rien n’aurait pu la conduire avec une aussi cruelle précision à une déception sentimentale. Au moins, elle n’avait pas été éprise de Clive. Elle avait cru l’être, mais en réalité elle avait passé plus de temps à se demander si elle l’aimait qu’à affirmer qu’elle l’était. Et, en vérité, quand il l’avait rejetée, c’était sa fierté qui avait été brisée. Pas son cœur.

Avec David, c’était une tout autre histoire.

Et elle ne savait que faire.

Pendant ses insomnies de la nuit précédente, elle avait envisagé trois scénarios. Le premier était idéal : David l’aimait, et tout ce qu’elle avait à faire, c’était lui dire que ses sentiments étaient réciproques pour que leur histoire connaisse une fin heureuse.

Elle fronça les sourcils, perplexe. Peut-être devait-elle attendre qu’il avoue sa flamme le premier. Après tout, s’il l’aimait, il voudrait se montrer romantique et faire une déclaration en bonne et due forme.

Elle ferma les paupières, désespérée. La vérité, c’était qu’elle ignorait les sentiments de David pour elle, aussi le deuxième scénario était-il peut-être plus proche de la vérité : il ne l’avait courtisée que pour contrarier Clive. Si c’était effectivement le cas, elle n’avait aucune idée de ce qu’elle

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

devait faire. Le mieux était de le fuir comme la peste en priant pour que son cœur brisé se répare rapidement.

Le troisième scénario, à son avis, était sans doute le plus probable : David l'aimait bien mais n'était pas amoureux d'elle, et ne l'avait invitée à cette partie de patin à glace que pour se divertir. Cela n'aurait rien eu de surprenant. Les hommes de la bonne société se comportaient souvent ainsi.

Dans un gémissement de frustration, elle se rejeta en arrière sur les oreillers. Quel que soit le bon scénario, peu importait. Aucun des trois ne lui offrait de solution claire.

— Susannah ?

Elle leva les yeux et vit sa sœur passer la tête par la porte entrebâillée.

— C'était ouvert, reprit Letitia.

— Non.

— D'accord, c'était fermé, concéda Letitia en entrant. Je t'ai entendue faire des bruits bizarres et j'ai voulu m'assurer que tu allais bien.

— Non, dit de nouveau Susannah en levant les yeux au plafond. Tu as entendu des bruits bizarres et tu as voulu savoir ce que je faisais.

— D'accord, répéta Letitia.

Puis, comme Susannah ne disait rien, elle ajouta :

— Que faisais-tu ?

Susannah adressa un sourire ironique au plafond.

— Des bruits bizarres.

— Susannah.

— Très bien, admit-elle.

Avec Letitia, impossible de garder un secret, de toute façon.

— Je pleurais sur mon cœur brisé, et si tu le dis à qui que ce soit…

— Tu me coupes les cheveux, je sais.

— Je te coupe la tête.

Un sourire joyeux aux lèvres, Letitia ferma la porte derrière elle.

— Je serai muette comme une tombe, promit-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Puis elle traversa la chambre et vint s’asseoir sur le lit de Susannah.

— Est-ce le comte ?

Susannah hocha la tête.

— Tant mieux.

Intriguée, elle se redressa.

— Comment ça, tant mieux ? demanda-t-elle.

— Je l’aime bien.

— Tu ne le connais pas.

Letitia haussa les épaules d’un geste évasif.

— Ce n’est pas bien difficile de cerner sa personnalité.

Susannah demeura songeuse. Elle n’en était pas aussi certaine que sa sœur. N’avait-elle pas cru pendant presque un an que David était hautain, froid et insensible ? Bien sûr, cette opinion avait été essentiellement fondée sur les affirmations de Clive.

À la réflexion, peut-être Letitia avait-elle raison. Dès que Susannah avait commencé à passer du temps en tête à tête avec David, sans la présence de Clive, il ne lui avait pas fallu bien longtemps pour s’éprendre de lui.

— Que dois-je faire ? murmura-t-elle.

Sa sœur ne lui fut d’aucune aide.

— Je n’en ai pas la moindre idée.

— Moi non plus, gémit Susannah.

— Connaît-il tes sentiments ?

— Non. Enfin, je ne crois pas.

— Connais-tu ses sentiments ?

— Pas plus.

Letitia émit un claquement de langue impatient.

— Penses-tu qu’il pourrait éprouver de l’affection pour toi ?

Une moue indécise étira les lèvres de Susannah.

— Ce n’est pas complètement impossible.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Alors tu dois lui dire ce que tu ressens.

— Et me couvrir de ridicule ?

— Ou vivre une merveilleuse histoire d'amour.

— Ou m'humilier définitivement, insista Susannah.

Letitia se pencha vers elle.

— Au risque de passer pour une personne sans cœur, Susannah, serait-ce si terrible de te sentir embarrassée ? Que pourrait-il y avoir de plus mortifiant que ce que tu as subi l'été dernier ?

— Ce serait encore pire, gémit Susannah.

— Voyons, personne n'en saurait rien.

— Sauf David.

— Bien, une seule personne, concéda sa sœur.

— La seule qui compte.

— Oh ! murmura Letitia d'une voix surprise et excitée. Si c'est vraiment ce que tu ressens, il faut absolument que tu lui parles.

Comme Susannah ne répondait que par un soupir, Letitia insista :

— Que pourrait-il arriver de pire ?

Susannah lui lança un regard désespéré.

— Je ne veux même pas y penser.

— Tu *dois* lui avouer tes sentiments.

— Pour que tu te réjouisses de mes malheurs ? gémit Susannah.

— De ton bonheur, rectifia sa sœur. Cet homme ne pourra que tomber amoureux de toi, j'en suis sûre. S'il ne l'est pas déjà.

— Letitia, tu n'as pas l'ombre d'un fait pour étayer de telles suppositions.

Sa sœur ne prêta aucune attention à ses paroles.

— Il faut y aller ce soir, décréta-t-elle.

— Ce soir ? répéta Susannah. Où ? Nous n'avons aucune invitation. Maman a dit que nous resterions à la maison.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Justement. C’est la seule soirée de la semaine où tu pourras t’échapper pour lui rendre visite.

— Chez lui ? s’offusqua Susannah.

— Ce que tu as à lui révéler ne peut se dire que dans l’intimité. Jamais tu n’auras un moment de tranquillité dans un bal londonien.

— Il n’est pas question que j’aille chez lui, protesta Susannah. Ma réputation serait définitivement ruinée.

Sa sœur haussa joyeusement les épaules.

— Pas si personne ne l’apprend.

Susannah s’absorba dans ses pensées. Jamais David n’en parlerait – cela, au moins, elle en était certaine. Même s’il l’éconduisait, il ne ferait rien pour mettre sa réputation en danger. Il se contenterait de la faire monter dans une voiture n’arborant pas ses armoiries pour la renvoyer chez elle en toute discrétion.

D’une certaine façon, elle n’avait rien d’autre à perdre que sa fierté.

Et son cœur, bien entendu.

— Eh bien ? demanda Letitia. Vas-tu le faire ?

Susannah redressa le menton, regarda sa sœur dans les yeux et hocha la tête.

Son cœur ? Elle l’avait déjà perdu.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 7

*Malgré tout ce froid, cette neige, cette glace, ces vents polaires et… eh bien, malgré ce temps abominable, pour dire les choses honnêtement, votre dévouée chroniqueuse peut-elle vous rappeler, amis lecteurs, que la Saint-Valentin approche à grands pas ?*
*Il est temps de vous rendre à la papeterie chercher des cartes de Saint-Valentin. Et peut-être, pour faire bonne mesure, de passer aussi chez le confiseur et le fleuriste.*
*Messieurs, le moment est venu de vous faire pardonner vos péchés et vos égarements. Ou, à tout le moins, d'essayer.*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 4 février 1814

En temps normal, le bureau de David était dans un ordre impeccable – chaque livre à sa place dans la bibliothèque, les papiers et documents en piles bien nettes ou, mieux, rangés dans les dossiers et tiroirs appropriés, et rien, absolument rien sur le parquet à part les meubles et tapis.

Ce soir, la pièce était jonchée de papiers. De papiers froissés. De cartes de Saint-Valentin froissées, plus exactement.

David n'était pas un romantique, du moins en était-il persuadé, mais même lui savait que les cartes de la Saint-Valentin s'achetaient chez H. Dobbs & Co. Aussi, ce matin-là, s'était-il rendu dans New Bridge Street, de l'autre côté de la ville, non loin de la cathédrale Saint-Paul, pour acheter une boîte de leurs plus belles cartes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Hélas, ses tentatives d'écriture élégante et de poésie fleurie s'étaient révélées plus désastreuses les unes que les autres. Aussi, vers midi, était-il retourné dans le paisible quartier où était situé H. Dobbs & Co pour faire l'acquisition d'une seconde boîte de leurs plus belles cartes. Cette fois, un paquet de douze et non d'une demi-douzaine comme celui qu'il avait acheté un peu plus tôt.

L'épisode avait été embarrassant, mais pas autant que quand il était retourné en fin de journée au même magasin, cinq minutes avant la fermeture, après avoir traversé la ville à bord de son cabriolet à une vitesse que l'on ne pouvait qualifier que d'imprudente (bien que « stupide » et « inconsciente » eussent convenu aussi). Le vendeur était manifestement un professionnel, car il était resté imperturbable en tendant à David la plus grande des boîtes (celle qui contenait dix-huit cartes)… avant de lui suggérer l'achat d'un livret intitulé *Le Guide de l'auteur de cartes de Saint-Valentin*, qui proposait des modèles de messages pour toutes sortes de destinataires.

David était accablé. Lui qui avait obtenu une mention très bien en littérature à Oxford en était réduit à utiliser un manuel pour écrire une satanée carte de Saint-Valentin. Toutefois, il avait stoïquement accepté l'ouvrage en feignant d'ignorer ses joues en feu.

Bonté divine, il avait rougi. Depuis quand cela ne lui était-il pas arrivé ? Il n'aurait pas pu tomber plus bas.

Voilà pourquoi, quand 22 heures sonnèrent, il se trouvait toujours à son bureau devant une carte de Saint-Valentin, les trente-cinq premières jonchant le parquet, plus ou moins froissées et roulées en boule.

Sa dernière carte. Son ultime chance de mener à bien cette satanée entreprise. Il craignait que H. Dobbs & Co ne soit pas ouvert le samedi, et il était certain que le magasin serait fermé le dimanche. S'il échouait encore, il devrait patienter jusqu'à lundi pour en finir avec cette épreuve.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il laissa retomber sa tête en arrière avec un gémissement de découragement. Bon sang, ce n'était qu'une carte de la Saint-Valentin. Le défi n'était tout de même pas insurmontable ! On ne pouvait même pas parler de grand geste.

Hélas ! Que disait-on à une femme que l'on voulait aimer jusqu'à la fin de ses jours ? Ce maudit *Guide de l'auteur de cartes de Saint-Valentin* n'offrait aucun conseil dans ce registre, du moins aucun qui fût valable quand on craignait d'avoir blessé la dame de ses pensées la veille en se querellant stupidement avec son propre frère.

Il regarda la carte blanche pendant si longtemps que ses yeux se mirent à larmoyer.

— Monsieur ?

David leva la tête en clignant des paupières. Jamais il n'avait été aussi content d'être interrompu par son majordome.

— Une dame demande à être reçue, Monsieur.

David poussa un soupir las. Il n'attendait personne. Ce devait être Anne Miniver, qui ignorait que leur relation était terminée puisqu'il ne lui avait toujours pas annoncé qu'il avait renoncé aux maîtresses.

— Faites-la entrer, dit-il au majordome.

Il aurait dû lui être reconnaissant de venir à lui – cela lui épargnait d'avoir à effectuer le trajet jusqu'à Holborn.

Un soupir irrité lui échappa. Il aurait parfaitement pu aller la voir. N'était-il pas passé à six reprises devant chez elle en allant à la papeterie ? La vie était parfois d'une cruelle ironie…

Il se leva, parce qu'il n'aurait pas été correct de la recevoir assis. Même si elle n'était pas bien née et ne menait pas une vie conforme aux convenances, elle était, à sa façon, une vraie dame et méritait qu'il se conduise en gentleman.

En attendant son arrivée, il alla se poster à une fenêtre, tira un rideau et laissa son regard errer dans la nuit d'un noir d'encre.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Monsieur, dit le majordome depuis le seuil.

Puis une voix féminine demanda :

— David ?

Une voix qui n'était pas celle d'Anne.

David pivota sur ses talons.

— Susannah ? s'exclama-t-il, incrédule, avant de congédier Graves d'un signe. Que faites-vous ici ?

Elle répondit par un sourire, l'air un peu tendue, puis parcourut la pièce d'un regard curieux.

Enfer ! Le parquet était jonché de cartes froissées. David pria pour que sa visiteuse soit trop bien élevée pour en faire la remarque.

— Susannah ? demanda-t-il de nouveau, inquiet.

Quelle mystérieuse raison l'avait poussée à traverser la ville pour se rendre chez un célibataire au beau milieu de la nuit ?

— Je suis désolée de vous déranger, dit-elle.

Elle jeta un coup d'œil derrière son épaule, en direction de la porte que le majordome avait refermée en partant.

— Je vous en prie, répondit-il en s'interdisant de se ruer vers elle.

Elle devait avoir un problème, sinon jamais elle ne serait venue jusqu'ici, et il était si inquiet qu'il doutait de sa capacité à rester longtemps près d'elle sans la prendre dans ses bras.

— Personne ne m'a vue, dit-elle avant de se mordre les lèvres. J'ai fait bien attention et…

— Susannah, que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Renonçant à sa résolution de rester à trois pas d'elle, il franchit l'espace qui les séparait et, comme elle ne répondait pas, il prit sa main.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? insista-t-il. Pourquoi êtes-vous ici ?

Il eut l'impression qu'elle ne l'avait pas entendu. Elle regarda de nouveau vers la porte en serrant les dents, puis déclara :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Nous ne serons pas surpris dans une situation compromettante qui vous obligerait à réparer, si c’est ce qui vous inquiète.

Il lâcha sa main. Cela n’avait pas été son inquiétude. Cela avait même été son plus grand espoir.

— Je voulais juste…

Elle déglutit péniblement et se résolut enfin à le regarder en face. L’éclat qu’il vit dans ses yeux faillit le briser. Ses iris, si sombres et lumineux en même temps, brillaient, non pas de larmes, mais d’une émotion qu’il ne savait nommer. Et ses lèvres… Au nom du Ciel, était-elle vraiment obligée de les lécher ? S’il ne l’embrassait pas dans la minute, il mériterait d’être canonisé.

— J’avais quelque chose à vous dire, reprit-elle d’une voix à peine audible.

— Ce soir ?

Elle hocha la tête.

— Ce soir.

Il attendit. En vain. Elle se contentait de détourner les yeux et de déglutir, comme si elle tentait de rassembler son courage et n’y parvenait pas.

— Susannah, murmura-t-il en lui caressant la joue. Vous pouvez me dire tout ce que vous voulez.

Sans le regarder, elle commença :

— J’ai pensé à… à vous et… je…

Elle leva les yeux vers lui.

— C’est très difficile.

Il lui sourit avec tendresse.

— Quoi que vous disiez, cela restera entre nous. Vous avez ma parole.

Elle laissa échapper un petit rire, mais un rire qui avait des accents de désespoir.

— Oh, David ! Il ne s’agit pas d’un secret. C’est seulement…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Fermant les paupières, elle secoua lentement la tête.

— En vérité, le problème n’est pas que j’aie pensé à vous, mais plutôt que…

Elle rouvrit les yeux mais les détourna, comme incapable d’affronter son regard.

— … que je ne peux pas m’arrêter de penser à vous et que je… je…

Le cœur de David fit un bond dans sa poitrine. Qu’essayait-elle de lui dire ?

— Je me pose des questions, poursuivit-elle. Il faut que je sache…

Elle ferma de nouveau les paupières, comme sous l’effet d’une douleur lancinante.

— Pensez-vous que vous pourriez avoir de l’affection pour moi ? Même un peu ?

Tout d’abord, il ne sut que répondre. Puis, sans un mot, sans même réfléchir, il prit son visage entre ses mains et l’embrassa.

Il mit dans son baiser toutes les émotions qu’il tentait désespérément de contrôler depuis quelques jours. Et il l’embrassa jusqu’à ce qu’ils en aient le souffle coupé.

— J’ai de l’affection pour vous, murmura-t-il avant de prendre de nouveau ses lèvres.

Susannah s’abandonna contre David, submergée par l’intensité de la passion qui faisait trembler sa voix. Son compagnon fit courir ses lèvres de sa bouche à son oreille, traçant sur sa peau un sillon de feu.

— Beaucoup d’affection, reprit-il.

Il défit les boutons de son manteau et laissa le vêtement tomber sur le plancher.

— Énormément d’affection.

Ses mains se posèrent dans son dos et descendirent jusqu’à ses fesses. Surprise par l’intimité de ce geste, la jeune femme émit un hoquet. Malgré l’épaisseur de vêtements qui les séparaient, elle percevait la preuve de son

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

désir. Elle la sentait dans les battements de son cœur, dans sa respiration rapide, dans tout son corps viril et puissant.

Puis il prononça les paroles dont elle avait tant rêvé. Il s'écarta d'elle, juste assez pour la regarder droit dans les yeux, et murmura :

— Je vous aime, Susannah. J'aime votre force et j'aime votre beauté. J'aime votre cœur généreux et j'aime votre esprit malicieux. J'aime votre courage et…

Sa voix se brisa. Bouleversée, Susannah vit qu'il avait presque les larmes aux yeux.

— Je vous aime, reprit-il dans un souffle. Voilà le plus important.

— Oh, David ! gémit-elle d'une voix nouée par l'émotion. Moi aussi, je vous aime. Je ne savais même pas ce qu'était l'amour avant de vous rencontrer.

Il lui caressa le visage avec tendresse, presque avec révérence. Elle s'apprêtait à lui dire combien elle l'aimait quand elle remarqua quelque chose de tout à fait étrange.

— David ? demanda-t-elle. Que sont ces papiers par terre ?

Il s'écarta alors d'elle et se mit à ramasser rapidement les feuillets froissés.

— Ce n'est rien, répondit-il avant de prendre la corbeille pour y jeter les cartes.

— Ce n'est pas rien, protesta-t-elle en luttant contre un sourire.

Il y avait quelque chose d'incongru dans le spectacle de cet homme si viril et si posé courant à travers la pièce pour ramasser les feuillets roulés en boule.

— J'étais en train de… eh bien…

Se penchant de nouveau, il récupéra un autre papier.

Susannah en aperçut un qui avait échappé à son attention, sous le bureau. Elle se pencha pour le ramasser.

— Merci, dit-il en tentant de le lui arracher.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Attendez ! répondit-elle.

Elle leva le bras pour l'empêcher de lui prendre le feuillet des mains.

— Vous piquez ma curiosité, ajouta-t-elle.

— Il n'y a vraiment rien d'intéressant, marmonna-t-il en essayant de nouveau de le lui arracher.

Trop tard. Susannah avait déjà lissé le feuillet. « Il y a tant de choses que j'aimerais vous dire, lut-elle. L'éclat de vos yeux quand… »

La phrase s'arrêtait là.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une carte de la Saint-Valentin, maugréa-t-il.

— Pour… moi ? demanda-t-elle en s'interdisant de mettre trop d'espoir dans sa voix.

Il hocha la tête.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas terminée ?

— Pourquoi n'en ai-je terminé aucune ? marmonna David.

D'un geste, il désigna le parquet, où des dizaines d'autres cartes gisaient ici et là.

— Parce que je ne savais que vous dire. Ou, plutôt, comment vous le dire.

— Et qu'aviez-vous envie de me dire ? demanda-t-elle dans un souffle.

Il prit ses mains entre les siennes.

— Voulez-vous m'épouser ? demanda-t-il.

L'espace d'un instant, elle en demeura muette de saisissement. Puis, devant la ferveur qu'elle lisait dans son regard, les larmes lui vinrent aux yeux.

— Oui. Oh, David… oui ! s'écria-t-elle d'une voix étranglée par l'émotion.

Comme pour sceller leur pacte, il porta ses mains à ses lèvres.

— Maintenant, murmura-t-il d'une voix vibrante de respect, je ferais mieux de vous ramener chez vous.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Toutefois, il ne semblait guère pressé de joindre le geste à la parole.

Susannah ne dit rien. Elle n'avait pas envie de rentrer à la maison. Pas encore. Elle voulait savourer ce moment magique.

— Les convenances l'exigent, reprit son compagnon… tandis que, de son autre main, il lui enlaçait la taille pour l'approcher de lui.

— Rien ne presse, murmura-t-elle.

Une lueur de passion éclaira le regard de David.

— Si vous restez, dit-il avec douceur, vous aurez perdu votre innocence quand vous repartirez d'ici. Je ne puis vous promettre…

Il déglutit péniblement, comme s'il tentait de reprendre son empire sur lui-même.

— Je n'aurai pas la force, Susannah. Je ne suis qu'un homme.

Prenant sa main, elle la posa sur son cœur.

— Je ne peux pas m'en aller, insista-t-elle. À présent que je suis ici, que je suis enfin auprès de vous, je ne peux pas m'en aller si vite.

Alors, sans un mot, il chercha les boutons qui fermaient sa robe dans son dos et les détacha l'un après l'autre avec habileté. Un soupir échappa à la jeune femme quand l'air frais passa sur sa peau… suivi de la chaleur des mains de son compagnon qui la caressaient avec une infinie douceur.

— Êtes-vous sûre, Susannah ? chuchota-t-il à son oreille d'une voix enrouée.

La jeune femme ferma les yeux, touchée par sa délicatesse. Elle hocha la tête, puis s'obligea à formuler une réponse.

— Je veux être avec vous, dit-elle dans un souffle.

Il fallait que ce soit dit. Pour elle. Pour lui.

Pour eux.

Dans un gémissement d'impatience, il la souleva dans ses bras et traversa la pièce. Puis, poussant une porte du pied, il entra dans…

Susannah regarda autour d'eux. Ils se trouvaient dans sa chambre à coucher. Ce ne pouvait être que cela. La pièce était sombre, confortable et

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

très masculine avec ses tentures et son couvre-lit d'une riche nuance grenat.

Quand il la déposa sur l'immense lit, elle se sentit délicieusement féminine, audacieuse, aimée. Et malgré sa robe qui couvrait encore ses épaules, elle avait l'impression d'être nue et vulnérable. Son compagnon dut percevoir ses craintes, car il entreprit de se dévêtir. Il se redressa et, sans la quitter des yeux, défit ses boutons de manchette.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, murmura-t-il.

Elle non plus, songea-t-elle. Saisie par sa beauté virile, elle le regarda se déshabiller dans la lueur des bougies. Jamais elle n'avait vu un homme torse nu, mais quand David laissa tomber sa chemise, elle sut que jamais elle n'en verrait d'aussi beau.

Il s'étendit à ses côtés et chercha de nouveau ses lèvres, comme assoiffé d'elle. Avec des gestes empreints de respect, il fit descendre sa robe le long de son corps jusqu'à ce que le vêtement ne soit plus qu'un souvenir. La sensation de l'air frais sur ses seins lui coupa le souffle mais, curieusement, elle n'éprouva aucun embarras quand son compagnon la fit rouler sur le dos, s'étendit sur elle et, toujours vêtu de son pantalon, posa ses hanches contre les siennes dans un gémissement enroué.

— J'en ai tellement rêvé ! murmura-t-il en levant le visage, juste assez pour chercher son regard.

Ses yeux étincelaient de passion, et malgré la faible lueur des bougies, elle perçut leur couleur émeraude dans la pénombre.

— Moi aussi, avoua-t-elle timidement, j'ai rêvé de vous.

Un sourire gourmand étira les lèvres de son compagnon.

— Racontez-moi, ordonna-t-il tendrement.

Elle rougit, et bientôt, la brûlure de ses joues gagna toute sa personne. Pourtant, elle répondit bravement :

— J'ai rêvé que vous m'embrassiez.

— Comme ceci ? demanda-t-il en déposant un baiser sur le bout de son nez.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle secoua la tête en souriant.

— Comme cela ? poursuivit-il en effleurant ses lèvres des siennes.

— Un peu, admit-elle.

— Ou peut-être, proposa-t-il tandis qu'une lueur espiègle s'allumait dans son regard, comme ceci ?

Sa bouche descendit vers la gorge de Susannah, passa sur la rondeur de son sein et se referma sur son mamelon.

La jeune femme poussa un petit cri de surprise… qui se transforma bientôt en gémissement de plaisir. Jamais elle n'aurait cru qu'une telle chose soit possible, et encore moins qu'elle éveillerait en elle d'aussi délicieuses sensations. David était d'une habileté diabolique et lui donnait l'impression d'être une femme dépravée.

Et elle adorait cela.

— Eh bien, était-ce comme cela ? insista-t-il avant de recommencer l'exquise torture.

— Non ! s'exclama-t-elle d'une voix tremblante. Jamais je n'aurais imaginé une chose pareille.

Se redressant, il parcourut son visage d'un regard rêveur.

— Et vous n'avez pas tout vu, ma douce.

Il roula sur le côté, ôta son pantalon avec des gestes rapides et se retrouva nu. Si nu que c'en était troublant. Ou choquant, plutôt, songea Susannah en regardant, médusée, son sexe dressé.

Il ne put retenir un petit rire.

— Ce n'est pas ce que vous attendiez ? demanda-t-il en s'étendant de nouveau à ses côtés.

— Je ne savais pas à quoi m'attendre, avoua-t-elle.

L'air soudain sérieux, il lui caressa les cheveux.

— Vous n'avez rien à craindre, je vous le promets.

Elle leva les yeux vers lui, éperdue d'amour. Il était si bon, si honnête, si sincère ! Et il avait de l'affection pour elle – non pas comme on aime une

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

possession ou un privilège, mais une personne. *Elle.* Celle qu'elle était réellement. Susannah avait assez fréquenté le monde pour avoir surpris quelques confidences sur ce qui se passait pendant une nuit de noces, et elle savait que tous les hommes ne montraient pas la même délicatesse.

— Je vous aime, chuchota-t-il. Ne l'oubliez jamais.

— Jamais, promit-elle.

Puis ils cessèrent de parler. De ses mains, de ses lèvres, il la plongea dans une fièvre de passion, l'entraîna aux limites d'un monde sauvage et inconnu. Il l'embrassa, la caressa, l'adora telle une déesse jusqu'à ce qu'elle tremble d'un désir presque insoutenable. Puis, alors qu'elle était certaine qu'elle n'y survivrait pas, il posa son front contre le sien et pressa sa virilité entre ses jambes comme pour la supplier de s'ouvrir à lui.

— Vous êtes prête, murmura-t-il, les traits tendus par l'effort.

Elle hocha la tête, indécise. Non seulement elle ignorait qu'elle était prête, mais elle n'avait aucune idée de ce à quoi elle était censée être prête. Et cependant, elle désirait… quelque chose qu'elle ne savait nommer. Cela, elle en était certaine.

Il imprima une légère poussée, juste assez pour entrer un peu en elle. Choquée par cette intimité, elle émit un petit cri de stupeur.

— David ! gémit-elle en le prenant par les épaules.

Il serra les dents, comme sous l'effet d'une vive douleur.

— David ? demanda-t-elle, à présent inquiète.

Il reprit sa lente progression en elle, très doucement, comme pour lui laisser le temps de s'accoutumer à lui.

Susannah retint son souffle, vaguement alarmée, puis la curiosité fut la plus forte.

— Allez-vous bien ? demanda-t-elle.

Il émit un petit rire enroué.

— Très bien, répondit-il en lui caressant la joue, mais je commence à… Je vous aime tant ! J'ai du mal à me retenir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Alors ne le faites pas, dit-elle.

Il ferma les paupières quelques instants, puis déposa un baiser très tendre sur ses lèvres.

— Vous ne comprenez pas, chuchota-t-il.

— Expliquez-moi.

Il plongea en elle.

Susannah poussa un nouveau cri de surprise.

— Si je vais trop vite, dit-il, je risque de vous faire mal. Et je ne le supporterais pas.

Il reprit sa prudente progression en elle, serrant les dents.

— Si je vais doucement, en revanche…

Susannah n'avait pas l'impression qu'il appréciait cette lenteur et, pour tout dire, elle non plus. Sa présence en elle ne lui posait aucun problème et l'intensité de ses sensations était intrigante, mais elle ne ressentait plus la même impatience que quelques instants plus tôt.

— Cela peut vous faire mal, insista son compagnon en entrant un peu plus en elle, mais cela ne durera pas, je vous le promets.

Elle leva les yeux vers lui et prit son visage entre ses mains.

— Je n'ai pas peur, dit-elle sereinement.

Si surprenant que cela paraisse, c'était la vérité. Susannah avait une totale confiance en cet homme ; elle savait qu'elle pouvait lui confier son corps, son esprit, son cœur. Elle était prête à s'unir à lui de toutes les façons possibles, à lier sa vie à la sienne pour l'éternité.

Et cette seule perspective éveillait en elle plus de joie que son corps ne semblait pouvoir en contenir.

Soudain, il fut totalement en elle. La douleur avait presque disparu, ne laissant qu'une légère sensation d'inconfort. Son compagnon demeura immobile quelques instants, le souffle court. Puis, après avoir murmuré son prénom, il commença à bouger en elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Au début, Susannah ne comprit pas ce qui se passait. Il allait lentement, à un rythme régulier, hypnotisant. Peu à peu, l'excitation qu'elle avait ressentie, cette impatience d'un assouvissement dont elle ne savait rien, se réveilla en elle. Cela commença très discrètement, telle une petite graine de désir, avant de grandir, jusqu'à posséder tout son être.

Bientôt, ses mouvements se firent désordonnés, fiévreux. Elle se cambrait, suivant son tempo de son mieux, mue par une irrésistible envie de bouger elle aussi, de laisser ses hanches onduler au rythme de la passion qui les unissait, de faire courir ses mains sur le corps de son amant.

Et soudain, alors qu'elle songeait qu'elle ne pourrait contenir plus longtemps le brasier qui la consumait, elle fut emportée par une formidable vague de jouissance.

Aussitôt, son compagnon sembla perdre tout empire sur lui-même. Il plongea une dernière fois en elle, émit un gémissement de triomphe… et s'effondra sur elle, le souffle court, comme sans vie.

Elle était presque écrasée sous son corps, mais c'était délicieux d'être sous lui, sous son poids d'homme comblé. Il lui semblait qu'elle aurait pu rester ainsi pour l'éternité.

— Je vous aime, murmura-t-il quand il eut retrouvé la parole. Je vous aime tant !

Elle l'embrassa.

— Moi aussi, je vous aime.

— Épousez-moi !

— Je vous ai déjà donné ma parole.

Un sourire gourmand éclaira le visage de son compagnon.

— Je le sais, mais voulez-vous m'épouser dès demain ?

— Demain ? répéta-t-elle en se dégageant de sous son poids.

— Bien, concéda-t-il, la semaine prochaine. Je suppose qu'il me faudra quelques jours pour obtenir une dispense de bans.

— Êtes-vous certain de vouloir aller aussi vite ? demanda-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Même si elle avait envie de crier de joie en le voyant si impatient de la faire sienne, elle savait que sa position dans le monde était importante pour lui. Les Mann-Formsby ne devaient pas avoir l'habitude des mariages précipités.

— Cela va faire jaser, dit-elle.

Il chassa l'argument d'un haussement d'épaules insouciant.

— Peu m'importe. Et à vous ?

Incapable de contenir un sourire de ravissement, elle secoua la tête.

— Parfait, dit-il en l'attirant de nouveau à lui. Peut-être devrions-nous sceller notre accord plus fermement ?

— Plus fermement ? répéta-t-elle dans un petit soupir de surprise et de joie mêlées.

— Oui, répondit-il.

Il referma les dents sur le lobe de son oreille et le mordilla jusqu'à ce qu'elle frissonne de plaisir.

— Au cas où vous ne seriez pas encore totalement convaincue que vous êtes mienne.

— Oh, j'en suis…

Elle émit un hoquet quand il posa une main sur son sein.

— … tout à fait convaincue, croyez-moi.

Il lui décocha un sourire carnassier.

— J'aimerais avoir plus d'assurance sur ce point.

— Plus ?

— Beaucoup plus, répondit-il d'un ton définitif.

Beaucoup, beaucoup plus…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# Épilogue

*Heureuse Saint-Valentin, chers lecteurs ! Au fait, connaissez-vous la nouvelle ? Le comte de Renminster a épousé Mlle Susannah Ballister !*

*Si vous marmonnez parce que vous n'avez pas reçu d'invitation, consolez-vous. Personne n'en a reçu. À part, peut-être, la famille proche, y compris M. et Mme Snowe-Mann-Formsby.*

*(Oh, comme votre dévouée chroniqueuse aime écrire ce patronyme. Il vous met le cœur en joie, non ?)*

*Selon nos sources, le jeune couple nage dans le bonheur. Et lady Shelbourne ne manque pas une occasion de faire savoir que nos tourtereaux assisteront à son bal ce soir.*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 14 février 1814

— Nous arrivons, murmura le comte de Renminster à sa toute nouvelle épouse.

Susannah poussa un soupir.

— Devons-nous vraiment y aller ?

— Je croyais que vous en aviez envie, répondit-il en haussant un sourcil surpris.

— Je croyais que *vous* en aviez envie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous plaisantez ? Je préférerais être à la maison en train de vous arracher vos vêtements.

Susannah rougit.

— Ah. Je vois que vous êtes du même avis.

— On nous attend, objecta-t-elle sans enthousiasme.

Il balaya l'argument d'un haussement d'épaules.

— Je m'en moque. Et vous ?

— Si vous vous en moquez, alors moi aussi.

Il l'embrassa, avant de lui mordiller les lèvres avec douceur.

— Puis-je commencer tout de suite à vous arracher vos vêtements ?

Elle s'écarta de lui dans un sursaut.

— Certainement pas !

Puis, voyant sa mine déçue, elle expliqua :

— Nous sommes dans une voiture.

Cela ne parut guère le consoler.

— Et il fait froid, dehors.

Cette fois, il éclata de rire. Il frappa ensuite au plafond pour appeler le cocher… et ordonna à celui-ci de les ramener chez eux.

— Au fait ! s'exclama-t-il. Avant que j'oublie… J'ai une carte de Saint-Valentin pour vous.

Susannah ne put réprimer un sourire ravi.

— Oh ? Je croyais que vous y aviez renoncé.

— Ma foi, en effet. Et je suis soulagé que vous soyez mon épouse pour l'éternité. N'attendez pas de déclarations fleuries ni de cartes romantiques à l'avenir. Ma première tentative a bien failli m'achever.

Intriguée, Susannah prit le billet qu'il lui tendait. La feuille était pliée et scellée par un superbe cachet de cire d'un joyeux rouge vermillon. D'ordinaire, David scellait sa correspondance avec une cire d'une sobre nuance bleu marine, se souvint-elle, touchée par cette note de fantaisie.

Avec précaution, elle décacheta le pli et l'ouvrit sur ses genoux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il ne contenait que trois mots.

— Cela résume tout ce que j’avais à vous dire, expliqua David.

— Oh, David, murmura-t-elle, émue aux larmes. Moi aussi, je vous aime.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# IL A SUFFI D’UN BAISER

*Traduit de l’anglais (États-Unis)*
*par Cécile Desthuilliers*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

*Pour les lecteurs et lectrices de par le monde*
*qui aimaient trop lady W. pour la laisser partir.*

*Et pour Paul, même s'il a considéré comme une victoire*
*personnelle que j'aie réussi à évoquer* Star Wars
*dans le titre de cet ouvrage.*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 1

*L'invitation la plus convoitée de la semaine semble être le dîner de lady Neely, qui aura lieu mardi soir. La liste des invités n'est ni particulièrement longue ni particulièrement huppée, mais tout le monde a entendu parler du dîner de l'an dernier ou, pour être plus précise, du menu, et tout Londres (surtout ceux qui ont un bon coup de fourchette) espère être de la partie.*

*Votre dévouée chroniqueuse n'ayant pas été conviée, elle devra se contenter de rester à la maison avec un verre de vin, un morceau de pain et cet article à rédiger, mais ne la plaignez pas, cher lecteur. Elle ne sera pas obligée d'écouter lady Neely !*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 27 mai 1816

La soirée aurait pu être pire.

Même si Tillie Howard ne voyait guère comment.

Elle n'avait pas eu très envie d'assister au dîner de lady Neely, mais ses parents avaient insisté. Voilà pourquoi elle était là, s'efforçant d'ignorer que la voix de son hôtesse – la redoutable et ridicule lady Neely – lui faisait l'effet d'ongles crissant sur une ardoise.

Tillie essayait également de faire taire les grondements de son estomac, qui protestait depuis une bonne heure. Le carton d'invitation ayant indiqué « 19 heures », Tillie et ses parents, le comte et la comtesse de Canby, s'étaient présentés à 19 h 30 dans l'espoir qu'on passerait à table à

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

20 heures. Hélas, 21 heures n'allaient pas tarder à sonner, et lady Neely ne donnait toujours pas le moindre signe que le dîner serait servi bientôt.

Toutefois, ce que Tillie avait le plus de mal à ignorer, ce qui lui donnait une furieuse envie de prendre ses jambes à son cou, c'était l'homme qui se tenait près d'elle.

— Ah, c'était un sacré larron ! s'exclama Robert Dunlop de ce ton jovial de celui qui a bu un verre de trop. Un vrai boute-en-train !

Tillie lui décocha un sourire poli. Il parlait de son frère Harry, tombé un an plus tôt sur le champ de bataille à Waterloo. Quand on lui avait présenté M. Dunlop, elle avait été ravie de faire sa connaissance. Harry, qu'elle avait aimé de tout son cœur, lui manquait cruellement, et elle s'était réjouie d'entendre parler de lui, de ses derniers jours, par un de ses camarades.

Le seul problème, c'était que M. Dunlop ne lui racontait rien d'intéressant.

— Il parlait tout le temps de vous, poursuivit-il alors qu'il l'avait déjà dit une dizaine de minutes auparavant. Sauf que…

Tillie se composa un masque impassible. Tout cela n'augurait rien de bon, et elle n'était pas certaine d'avoir envie d'entendre la suite.

M. Dunlop l'observa en plissant les yeux.

— Sauf qu'il vous décrivait comme une gamine aux genoux cagneux et aux tresses de travers.

Par réflexe, Tillie porta la main à son chignon impeccable.

— Quand Harry est parti pour le Continent, j'avais effectivement des tresses de travers, concéda-t-elle sans s'attarder sur la caractéristique de ses genoux.

— Il vous aimait beaucoup, poursuivit son voisin.

Sa voix avait pris un ton si doux, si pensif, que l'attention de Tillie en fut aussitôt éveillée. Peut-être avait-elle jugé cet homme un peu vite. Peut-être Robert Dunlop n'avait-il que de louables intentions. Il avait manifestement bon cœur, il n'était pas vilain, et il avait plutôt belle allure

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

dans son uniforme. Harry, dans ses lettres, parlait toujours de lui avec tant d'affection que même à présent Tillie continuait à le considérer comme « Robbie ». Peut-être gagnait-il à être connu. Peut-être était-ce seulement le vin. Peut-être…

— Il n'avait que des éloges pour vous ! tonna Robbie. Que des éloges !

Tillie se contenta de hocher la tête avec politesse. Harry lui manquait, certes, mais quel besoin avait-il eu d'informer ses compagnons qu'elle n'était qu'une gamine mal coiffée aux genoux cagneux ?

Indifférent à son supplice, Robbie poursuivit :

— Il disait que vous étiez une chic fille, si on voyait plus loin que vos taches de rousseur.

La jeune femme chercha d'un regard inquiet une porte de sortie. Pouvait-elle prétendre qu'elle avait déchiré un ourlet, ou feindre une quinte de toux, et s'éclipser discrètement ?

Son voisin se pencha vers elle, probablement pour inspecter ces fameuses taches de rousseur.

« Ou simuler une mort subite ? » songea Tillie, reprenant le fil de ses pensées. Sa fin tragique ferait assurément la une de la *Chronique mondaine de lady Whistledown* du lendemain, mais les situations désespérées n'appelaient-elles pas des mesures désespérées ?

— Il nous répétait qu'il commençait à douter de vous voir un jour mariée, continua Robbie d'un ton compatissant. Et il ne manquait pas de nous rappeler que vous aviez une dot rondelette.

Alors c'était cela ! Son frère avait passé son temps sur le champ de bataille à tenter de la marier, en vantant non pas son charme ou, ne rêvons pas, son cœur, mais sa dot !

Cela lui ressemblait bien d'être mort avant qu'elle ait pu l'étrangler de ses mains.

— Si vous voulez bien m'excuser, murmura-t-elle en se détournant.

Robbie regarda autour d'eux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Où allez-vous ?

« N’importe où ! » faillit-elle s’exclamer.

— Dehors, répondit-elle en priant pour qu’il ne se montre pas plus curieux.

Il fronça les sourcils d’un air perplexe en suivant le regard de la jeune femme, déjà tourné vers la porte la plus proche.

— Oh, dit-il. Bien. Je suppose que… Tiens, vous êtes là ?

Tillie pivota sur ses talons pour voir qui avait réussi l’exploit de détourner d’elle l’attention de M. Dunlop. Un gentleman de haute taille s’approchait d’eux. Il portait le même uniforme que Robbie mais, contrairement à lui, il semblait…

Dangereux.

Ses cheveux étaient châtain doré et ses yeux… eh bien, elle n’aurait su dire leur couleur de si loin, mais peu importait, car le reste de sa personne aurait suffi à faire se pâmer n’importe quelle demoiselle. Ses épaules étaient larges, sa posture altière et son visage comme taillé dans le marbre.

— Thompson ! s’exclama Robbie. Quelle bonne surprise !

« Thompson ? songea Tillie. Mais bien sûr ! » Cet homme devait être Peter Thompson, le meilleur ami de Harry. Son frère parlait de lui dans presque toutes ses lettres. En revanche, jamais il ne l’avait décrit. Dommage. Cela aurait préparé la jeune femme à la vision du dieu grec qui se tenait devant elle. Au demeurant, si Harry en avait tenté une description, cela aurait donné quelque chose comme « un type normal, je suppose ».

Les hommes ne prêtaient jamais la moindre attention aux détails.

— Vous connaissez lady Mathilda ? poursuivit Robbie.

— Tillie, murmura le dieu grec en s’inclinant galamment. Veuillez me pardonner ma familiarité, mais c’est ainsi que Harry vous désignait toujours.

— Je vous en prie, répondit-elle en le saluant d’un petit hochement de tête. Moi-même, j’ai failli appeler M. Dunlop « Robbie ».

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous auriez dû ! s’exclama ce dernier d’un ton affable. Tout le monde le fait.

— Dois-je en déduire que Harry nous a mentionnés dans ses lettres ? s’enquit M. Thompson.

— Tout le temps.

— Il vous aimait profondément. Il parlait très souvent de vous.

Tillie tressaillit.

— Oui. C’est ce que M. Dun… Robbie me disait justement.

— Je n’aurais pas voulu qu’elle s’imagine que son frère l’avait oubliée, expliqua celui-ci. Oh, voilà ma mère !

Tillie et M. Thompson se tournèrent vers lui, surpris par ce brusque changement de sujet.

— Mieux vaut que je me fasse discret, marmonna M. Dunlop en s’éloignant pour aller se réfugier derrière une grande plante verte en pot.

— Elle le trouvera tout de même, murmura M. Thompson avec un sourire flegmatique.

— Sinon, ce ne serait pas sa mère, renchérit Tillie.

Le silence s’installa entre eux. Pour un peu, Tillie aurait aimé que Robbie revienne pour le combler par ses bavardages truffés de platitudes mais plutôt chaleureux. En présence de M. Thompson, elle ne savait plus que dire ni que faire. Et elle ne pouvait s’empêcher de se demander – Harry devait bien rire, là où il était ! – s’il s’intéressait à sa « dot rondelette », sa plus grande qualité s’il fallait en croire son frère.

C’est alors que M. Thompson fit la déclaration la plus inattendue.

— Je vous ai reconnue dès l’instant où je suis entré dans cette salle.

Tillie battit des paupières, prise au dépourvu.

— Vraiment ?

Ses yeux, qui étaient d’un fascinant gris-bleu, s’avisa-t-elle soudain, l’observaient avec une telle intensité qu’elle en était sur des charbons ardents.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Il vous a très bien décrite.

— Je n’ai pourtant pas de tresses de travers, répliqua-t-elle, consciente de la pointe de sarcasme dans son intonation.

Il rit doucement.

— Je vois que vous avez eu le temps de discuter avec Robbie.

— En effet.

— Ne faites pas attention à lui. Nous avons tous parlé de nos sœurs, et je crois pouvoir affirmer que nous vous avons toutes décrites telles que vous étiez à douze ans.

En son for intérieur, Tillie estima qu’elle n’avait aucune raison de l’informer que la description de Harry était restée valable bien au-delà de cet âge. Pendant que ses amies grandissaient, se transformaient et portaient des tenues de plus en plus féminines, Tillie avait conservé sa silhouette enfantine jusqu’à son seizième printemps. Encore à présent, elle était d’une minceur presque androgyne, même si elle avait acquis quelques courbes, à son grand soulagement.

Maintenant, elle avait dix-neuf ans, presque vingt, et, le Ciel soit loué, elle n’était plus une gamine aux genoux cagneux. Ce temps était révolu.

— Alors comment m’avez-vous reconnue ? ne put-elle s’empêcher de demander.

Peter Thompson sourit.

— N’avez-vous pas deviné ?

Ses cheveux, bien sûr. La satanée crinière Howard. Qu’importait, si ses tresses avaient été remplacées par un élégant chignon ? Tout comme Harry et leur frère aîné, William, elle possédait l’horrible chevelure rousse des Howard. Non pas blond vénitien ou cuivrée, mais d’un orangé presque rouge qui, elle l’aurait juré, devait faire mal aux yeux des gens dans la lumière du soleil. Pour une raison mystérieuse, leur père avait échappé à cette malédiction familiale, laissant ses trois enfants en payer le prix fort.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Pas seulement cela, reprit son compagnon, la comprenant à demi-mot. Vous lui ressemblez beaucoup. Le dessin de vos lèvres, la forme de votre visage…

Il disait cela avec une telle émotion, bien que contenue, que Tillie comprit combien lui aussi avait souffert de la mort de Harry. Peut-être presque autant qu'elle, songea-t-elle, les yeux embués.

— Je…

Sa voix s'étrangla. Affreusement gênée, elle émit un hoquet douloureux, avant de renifler sans la moindre grâce. Ce n'était assurément pas digne d'une dame, ni même un tant soit peu délicat. C'était juste une tentative aussi maladroite que désespérée de ne pas fondre en larmes en public.

Peter comprit aussitôt ce qui se passait. Prenant la jeune femme par le coude, il la fit pivoter afin qu'elle tourne le dos à la foule. Puis il sortit de sa poche un mouchoir qu'il lui tendit.

— Merci, murmura-t-elle en se tamponnant les yeux. Je suis désolée, je ne sais pas ce qui m'a pris.

Cela devait s'appeler le chagrin, songea-t-il, mais à quoi bon souligner ce qui était évident ? Harry leur manquait à tous les deux. Il manquait à tout le monde.

— Et qu'est-ce qui vous amène chez lady Neely ? s'enquit-il pour changer de sujet.

Elle lui sourit avec gratitude.

— Mes parents ne m'ont pas laissé le choix. Mon père affirme que son cuisinier est le meilleur de Londres, et il a décrété qu'il n'était pas question de rater une telle occasion. Et vous-même ?

— Mon père connaît lady Neely, dit-il. Je suppose qu'elle a pris pitié de moi, qui viens tout juste de rentrer en ville.

De nombreux soldats bénéficiaient de la même sollicitude, songea-t-il avec une pointe d'ironie amère. Des hommes jeunes qui avaient quitté

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

l’armée ou étaient sur le point de retourner à la vie civile, se demandant ce qu’ils devaient faire à présent qu’ils ne maniaient plus de fusils et n’arpentaient plus les champs de bataille.

Certains de ses amis avaient choisi de rester dans l’armée. Pour un homme tel que lui, cadet d’une famille de la petite aristocratie, c’était une activité respectable, mais Peter était las de la vie militaire, des massacres, des tueries. Ses parents l’incitaient à entrer dans le clergé – l’autre choix convenable pour un gentleman aux revenus modestes –, car c’était son frère qui hériterait du manoir et du titre de baron. Pour Peter, il n’y aurait rien.

Pourtant, le clergé ne lui semblait pas la bonne voie. Certains de ses amis étaient sortis des combats avec une foi fortifiée. En ce qui le concernait, c’était l’exact inverse qui s’était produit, et il se sentait désespérément incapable de mener le moindre paroissien dans le droit chemin.

Ce qu’il désirait vraiment, quand il s’autorisait à en rêver, c’était une vie tranquille à la campagne. Il se serait bien vu en gentleman-farmer. Cela lui semblait si paisible, si radicalement différent de ce qu’avait été sa vie ces dernières années…

Toutefois, une telle existence supposait de détenir des terres, ce qui impliquait d’avoir de l’argent, une ressource que Peter ne possédait qu’en maigre quantité. Il toucherait une petite somme quand il vendrait son brevet d’officier pour prendre sa retraite de l’armée, mais pas assez pour financer son projet.

Ce qui expliquait son retour à Londres. Il devait trouver une épouse… ou, plus exactement, une fiancée bien dotée. Rien d’extravagant – de toute façon, aucune riche héritière ne voudrait d’un homme comme lui. Tout ce qu’il espérait, c’était rencontrer une jeune femme avec une modeste dot, voire quelques terres. N’importe quel coin d’Angleterre où il pourrait mener une vie paisible et indépendante lui conviendrait.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ce but ne lui semblait pas irréaliste. De nombreux hommes seraient ravis de marier leur fille à un fils de baron, décoré d'une médaille militaire de surcroît. Certes, jamais les pères d'authentiques héritières, de demoiselles arborant le titre de lady, ne l'autoriseraient à courtiser leur fille, mais pour les autres, il restait un bon parti.

Il regarda Tillie Howard… ou, plutôt, lady Mathilda. Elle incarnait à la perfection le type de femme que jamais il n'épouserait. Fille unique d'un comte, elle jouissait d'une fortune si colossale qu'il n'aurait peut-être même pas dû lui adresser la parole. On allait le traiter de coureur de dot, et même si c'était exactement ce qu'il était, il préférait éviter de s'attirer une telle réputation.

Toutefois, elle était la sœur de Harry, à qui il avait fait une promesse solennelle. Et c'était tellement étrange de se trouver là, près d'elle… Cela aurait dû lui rappeler cruellement Harry, à qui elle ressemblait de façon saisissante, jusqu'à ses yeux d'un vert doré et cette drôle de façon de pencher la tête de côté pour écouter quelqu'un parler.

Au lieu de cela, il se sentait bien. Détendu, même. Comme s'il était exactement là où il devait être, à défaut d'être près de Harry.

Il lui sourit, et elle lui rendit son sourire. Soudain, quelque chose se serra en lui, en un mouvement à la fois étrange et bienfaisant.

— Le voilà ! glapit alors lady Neely.

Peter se tourna pour voir ce qui faisait ainsi hurler – plus que d'habitude, si cela était possible – leur hôtesse. Sa compagne fit un pas de côté car il lui masquait la vue, puis elle laissa échapper un petit hoquet de surprise.

Un grand perroquet vert pomme était perché sur l'épaule de lady Neely et piaillait : « Martin ! Martin ! »

— Qui est Martin ? s'enquit Peter.

— Mlle Martin, rectifia Tillie. C'est sa dame de compagnie.

L'oiseau continuait à répéter : « Martin ! Martin ! »

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Si j’étais elle, murmura Peter, je me cacherais.

— Je crains qu’elle ne puisse pas. Lord et lady Easterly ont été invités à la dernière minute, et lady Neely a requis sa présence pour avoir un nombre égal d’hommes et de femmes.

Elle lui décocha un sourire espiègle.

— À moins que vous ne vous fassiez porter pâle, la pauvre Mlle Martin devra être des nôtres.

Peter tressaillit en voyant le perroquet quitter l’épaule de lady Neely pour s’envoler à travers la salle jusqu’à une femme mince et brune qui aurait manifestement préféré être n’importe où sauf ici. Elle tenta de repousser l’animal, mais ce dernier ne se laissa pas impressionner.

— La malheureuse, murmura Tillie. Pourvu qu’il ne lui donne pas de coups de bec !

— C’est peu probable, répondit Peter, qui observait la scène, amusé. On dirait qu’il l’adore.

De fait, l’oiseau se mit à frotter sa tête contre l’infortunée en roucoulant : « Martin, Martin » comme s’il venait de franchir les portes du paradis.

— Madame ! implora la dame de compagnie, manifestement à bout de nerfs.

Lady Neely se contenta de ricaner.

— J’ai payé cent livres pour cet oiseau, et tout ce qu’il sait faire, c’est courtiser Mlle Martin.

Peter se tourna vers sa compagne, qui pinçait les lèvres d’un air furieux.

— C’est incroyable, murmura-t-elle d’un ton outré. Cet animal harcèle cette pauvre femme, et lady Neely s’en soucie comme d’une guigne.

Peter crut comprendre qu’elle attendait qu’il joue les preux chevaliers et vole au secours de la malheureuse dame de compagnie, mais avant qu’il ait eu le temps de faire un pas, elle s’était élancée. Il la suivit, intrigué, et la regarda chasser l’oiseau de l’épaule de Mlle Martin.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vous remercie, dit cette dernière. J’ignore pourquoi ce perroquet se comporte ainsi. D’habitude, il ne fait pas attention à moi.

— Lady Neely ne devrait pas garder un tel animal chez elle, déclara sévèrement la jeune femme.

Mlle Martin ne répondit pas. Tout le monde savait que jamais leur hôtesse ne se séparerait du perroquet.

Tillie ramena celui-ci à sa maîtresse.

— Bonsoir, lady Neely. Avez-vous un perchoir pour cet oiseau ? Ou peut-être devrions-nous le remettre dans sa cage ?

— N’est-il pas adorable ? roucoula leur hôtesse.

En voyant le sourire poli mais ferme de la jeune femme, Peter dut se mordre les lèvres pour ne pas rire.

— Son perchoir est là-bas, ajouta lady Neely en désignant un angle de la pièce. Son plat est rempli de graines, il ne se sauvera pas.

Tillie hocha la tête et ramena l’animal, qui se jeta sur son repas.

— Vous avez des oiseaux ? s’enquit Peter.

— Non, mais j’ai vu des gens s’en occuper.

— Lady Mathilda ! l’appela lady Neely.

— Je crois qu’on vous convoque, murmura-t-il.

Elle lui lança un regard suprêmement agacé.

— Eh bien, puisque vous voilà mon cavalier, vous devez m’accompagner, à présent.

Puis, prenant une voix suave, elle ajouta :

— Oui, lady Neely ?

Peter suivit la jeune femme, qui traversait la salle en sens inverse, puis il fit halte quand la maîtresse des lieux tendit un bras vers eux.

— Comment le trouvez-vous ? demanda-t-elle en agitant un bracelet sous leur nez. Il est tout neuf !

— Il est superbe, répondit Tillie. Ce sont des rubis ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Bien sûr. Ces pierres sont rouges. Que voudriez-vous que ce soit d’autre ?

— Eh bien…

Peter sourit. À l’évidence, sa compagne se demandait si la question était purement rhétorique ou si elle appelait une réponse. Avec lady Neely, on ne savait jamais.

— J’ai également le collier assorti, poursuivit celle-ci avec une joyeuse insouciance, mais je ne voulais pas en faire trop.

Elle se pencha et, d’un ton qui – pour elle – pouvait passer pour discret, ajouta :

— Tout le monde ici n’a pas les poches aussi bien remplies que vous et moi, ma petite.

Peter aurait juré qu’elle l’avait regardé, mais il décida d’ignorer l’affront. Il n’aurait pas été raisonnable de prendre ombrage des propos de lady Neely. Non seulement cela aurait été accorder trop d’importance à ses opinions, mais on se serait senti insulté à chaque instant.

— J’ai quand même choisi de porter mes boucles d’oreilles ! ajouta-t-elle.

Tillie se pencha pour admirer docilement les bijoux. Quand elle se redressa, le bracelet de son hôtesse glissa de son poignet et atterrit sur le tapis.

Tandis que lady Neely poussait un petit cri de surprise, Tillie se baissa pour le ramasser.

— Il est magnifique, dit-elle en observant les pierres précieuses avant de le rendre à sa propriétaire.

— Je ne comprends pas pourquoi il est tombé, marmonna lady Neely. Il est peut-être trop grand ? C’est que j’ai des poignets très délicats, voyez-vous.

Peter ne put retenir une petite toux ironique.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Puis-je l’examiner ? demanda Tillie en lui donnant un discret coup de pied dans la cheville.

— Je vous en prie. Ma vue n’est plus ce qu’elle était.

Un cercle de curieux s’était formé autour d’eux. Sous les regards intrigués, Tillie plissa les yeux et actionna le petit mécanisme en or qui fermait le bijou.

— Vous devrez le faire réparer, conclut-elle en le rendant à sa propriétaire. Le fermoir est abîmé. Il risque de se détacher de nouveau.

— C’est absurde, ricana lady Neely.

Puis, tout en tendant le bras, elle aboya :

— Mademoiselle Martin !

Celle-ci accourut vers elle pour remettre le bracelet à son poignet. Dans un marmonnement, lady Neely éleva une fois de plus le bijou devant ses yeux, l’examina, puis laissa retomber sa main.

— Il vient de chez Asprey, et je vous assure qu’il n’y a pas de meilleur joaillier à Londres. Jamais ils ne m’auraient vendu un bracelet défectueux.

— Je suis sûre que ce n’était pas leur intention, insista Tillie, mais…

Elle n’eut même pas besoin d’achever sa phrase. Tout le monde avait tourné le regard vers le tapis, où le bijou venait d’atterrir pour la seconde fois.

— Plus de doute, c’est le fermoir, murmura Peter.

— C’est un scandale ! glapit la maîtresse des lieux.

Peter était bien de cet avis, d’autant que ce satané bracelet faisait perdre un temps précieux à une assistance affamée. Autour de lui, ce n’était qu’un concert d’estomacs qui protestaient.

— Que dois-je faire de ceci, à présent ? demanda lady Neely quand sa dame de compagnie eut de nouveau ramassé le bijou pour le lui rendre.

Un homme brun, de haute taille, que Peter ne connaissait pas, tendit une petite bonbonnière.

— Peut-être ceci vous serait-il utile ? proposa-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Easterly, le salua lady Neely d’un ton maussade, comme vexée d’avoir eu besoin de son aide.

Elle mit néanmoins le bijou dans le petit récipient de cristal, qu’elle déposa sur une console.

— Là, dit-elle en arrangeant le bracelet en un cercle parfait. Au moins, tout le monde pourra l’admirer.

— Il ferait peut-être un parfait centre de table ? suggéra Peter en insistant sur ce dernier mot.

— Excellente idée, monsieur Thompson, répondit leur hôtesse, saisissant la perche par miracle. D’ailleurs, il est presque l’heure de dîner.

Peter l’aurait juré, quelqu’un dans l’assistance murmura : « Presque ? »

— Oh, très bien. Il *est* l’heure de dîner, reprit lady Neely. Mademoiselle Martin ?

La dame de compagnie, qui avait prudemment battu en retraite, se tourna vers sa patronne.

— Allez prévenir en cuisine que nous passons à table, ordonna cette dernière.

Mlle Martin s’éloigna tandis que l’assemblée se dirigeait vers la salle à manger dans un chœur de soupirs de soulagement.

Peter eut la bonne surprise de découvrir qu’il était assis près de lady Mathilda. En temps normal, jamais on ne l’aurait placé à côté d’une fille de comte, et il soupçonnait que c’était plutôt sa voisine de droite qui était censée être sa cavalière, mais celle-ci était assise près de Robbie, qui semblait déterminé à lui faire la conversation.

Comme l’avait promis la rumeur, le repas était excellent. Peter venait de porter à sa bouche une délicieuse cuillerée de bisque de homard lorsqu’il perçut un mouvement sur sa gauche. Quand il se tourna, Tillie l’observait d’un air pensif, comme si elle était sur le point de dire quelque chose.

Elle était très jolie, songea-t-il. Bien plus que les descriptions de Harry ne l’avaient laissé deviner. Bien plus, probablement, que son ami ne s’en

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

était rendu compte. Sans doute Harry n'avait-il jamais discerné la femme derrière cette sœur cadette, jamais remarqué la courbe de cette pommette délicate qui appelait les caresses, ni la façon qu'avait la jeune femme de se mordre la bouche avant de parler, comme si ses lèvres attendaient un baiser.

Non, jamais Harry n'aurait vu cela. Peter, lui, le voyait très bien. Et il en était troublé plus que de raison.

— Oui ? demanda-t-il pour l'inviter à parler.

Il s'était exprimé d'une voix si calme, du moins en apparence, qu'il en était presque surpris lui-même.

— Eh bien… comment dire…

Il attendit qu'elle formule sa question.

Finalement, elle se pencha vers lui, regarda autour d'elle pour s'assurer que l'on ne prêtait pas attention à eux et demanda dans un murmure :

— Étiez-vous présent ?

— Où ? demanda-t-il.

En réalité, il savait exactement ce qu'elle voulait dire.

— Quand il est mort, répondit-elle avec calme. Étiez-vous près de lui ?

Il hocha la tête. Il n'aimait pas raviver ce souvenir, mais il ne pouvait se dérober à la demande de la jeune femme.

Il vit sa lèvre trembler, puis elle demanda d'une voix à peine audible :

— A-t-il souffert ?

Tout d'abord, Peter ne sut que répondre. Harry avait vécu trois jours de supplice, les jambes affreusement brisées. Il aurait pu y survivre, et même marcher de nouveau – le chirurgien du régiment accomplissait des miracles –, si la fièvre ne s'en était pas mêlée. Peter avait rapidement compris que Harry ne gagnerait pas cette bataille. Deux jours plus tard, son ami était mort.

Quand il avait quitté la vie, il était si affaibli que Peter ne savait même plus s'il ressentait la douleur, surtout avec les doses de laudanum qu'il avait volées à leur commandant pour les administrer à son ami mourant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Se décidant enfin à répondre, il dit simplement :

— Un peu. Son départ n’a pas été sans souffrances, mais je crois qu’à la fin elles se sont apaisées.

Elle hocha la tête.

— Merci. Je me suis toujours posé la question. Il fallait que je sache.

Peter reporta son attention sur son assiette en s’efforçant de chasser les terribles souvenirs des derniers jours de Harry, mais sa voisine reprit :

— Il paraît que cela devrait être plus facile pour moi parce qu’il est mort en héros, mais ça ne l’est pas.

Il se tourna de nouveau vers elle et l’interrogea du regard.

— Tout le monde nous répète que nous devons être fiers de lui, poursuivit-elle, parce qu’il a donné sa vie à Waterloo en tuant un soldat français, mais je ne vois pas en quoi cela serait une consolation.

Ses lèvres tremblantes esquissèrent un petit sourire impuissant.

— Il nous manque autant que s’il était tombé de cheval, avait contracté une maladie ou s’était étouffé en mangeant.

— Harry *était* un héros, dit simplement Peter.

C’était la vérité. Son ami l’avait démontré bien des fois en se battant vaillamment et en sauvant plus d’une vie. Pourtant, il n’était pas mort en héros, du moins pas comme les gens l’imaginaient. Quand ils avaient donné le dernier assaut à Waterloo, Harry était déjà décédé dans un accident stupide, écrasé par un chariot que l’on avait tenté de réparer une fois de trop. Ce maudit véhicule aurait dû être débité en bois de chauffage depuis des mois, songea Peter avec une colère rentrée, mais l’armée manquait de tout, même du véhicule le plus délabré, et le commandant du régiment avait refusé de l’admettre.

Apparemment, ce n’était pas l’histoire que l’on avait racontée à la jeune femme et à ses parents. On avait sans doute tenté d’atténuer leur chagrin en peignant les derniers instants de Harry des couleurs flamboyantes du champ de bataille, dans toute leur gloire morbide.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Harry était un héros, répéta Peter avec conviction.

Non seulement c'était exact, mais il savait depuis longtemps que ceux qui n'ont pas vécu la guerre ne peuvent pas en comprendre la réalité. Et si cela pouvait consoler les proches de penser qu'une mort était plus noble qu'une autre, il ne lui appartenait pas de détruire cette illusion.

— Vous étiez un ami, un vrai, dit Tillie. Je suis heureuse que vous ayez été à ses côtés.

— Je lui ai fait une promesse, s'entendit dire Peter.

Il n'avait pas eu l'intention de lui en parler, mais cela avait été plus fort que lui.

— Nous nous sommes fait la même promesse, en vérité. Plusieurs mois avant sa mort. La veille, il y avait eu une hécatombe dans le régiment.

La jeune femme se pencha vers lui, les yeux brillants de compassion. Avec sa peau laiteuse et les taches de rousseur qui parsemaient son nez de petites étoiles, elle était ravissante, songea Peter en l'observant, fasciné… et saisi d'une soudaine envie de lui voler un baiser.

Bonté divine ! Là, au beau milieu du dîner de lady Neely, il avait envie de prendre Tillie Howard par les épaules pour la serrer contre lui et l'embrasser à perdre haleine.

Rien que pour cela, Harry l'aurait convoqué sur le pré à l'aube.

— Que s'est-il passé ? demanda la jeune femme.

Ses paroles auraient dû le ramener à la réalité, lui rappeler qu'il était sur le point de lui confier un secret important, mais il ne parvenait pas à s'arracher à la fascination de ses lèvres. Étaient-elles roses ou pêche ? Et d'ailleurs, pourquoi cette question, que jamais il ne s'était posée avant d'embrasser une femme ?

— Monsieur Thompson ? insista-t-elle.

— Veuillez m'excuser.

Il serra le poing sous la table, comme si la douleur de ses ongles dans sa paume pouvait l'aider à recouvrer ses esprits.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J’ai fait une promesse à Harry, reprit-il. Nous évoquions nos familles, comme souvent dans les moments les plus durs. Il a parlé de vous, j’ai parlé de ma sœur, qui a quatorze ans, et nous nous sommes promis que si l’un d’entre nous venait à disparaître, l’autre prendrait soin de sa sœur. Qu’il veillerait sur elle.

Tout d’abord, elle ne fit rien d’autre que le regarder. Puis elle répondit :

— C’est très généreux de votre part, mais rassurez-vous. Je vous libère de ce vœu. Je ne suis plus une petite fille et j’ai un autre frère, William. De plus, jamais personne ne pourra remplacer Harry.

Il voulut protester, mais y renonça aussitôt. Les sentiments que la jeune femme éveillait en lui n’étaient pas exactement fraternels, et il doutait que ce fût à cela qu’avait pensé Harry en lui demandant de prendre soin de sa sœur.

La dernière chose qu’il voulait, c’était être un frère de remplacement pour elle.

Toutefois, la déclaration de sa compagne semblait appeler une réponse. Elle le regardait d’un air patient, la tête penchée de côté, comme si elle attendait des paroles pleines de sagesse et de profondeur ou, à tout le moins, une réplique qui lui offrirait l’occasion d’une boutade légère.

Il ressentit donc presque du soulagement quand la voix de lady Neely déchira l’air, vrillant douloureusement les tympans de l’assistance.

— Il a disparu ! Mon bracelet a disparu !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 2

*L'invitation la plus convoitée de la semaine est en passe de devenir l'invitation la plus* commentée *de la semaine. S'il est possible que vous n'ayez pas encore appris la nouvelle, cher lecteur, votre dévouée chroniqueuse se fait un plaisir de vous la révéler. Les invités affamés de lady Neely n'avaient pas terminé leur bisque qu'on s'est aperçu que le bracelet de rubis de leur hôtesse avait été volé.*

*Le destin d'un bijou de prix ne va probablement pas sans quelques tribulations. Plusieurs invités affirment que le bracelet a simplement été égaré, mais lady Neely maintient qu'elle a conservé un souvenir limpide des événements de la soirée et qu'il a bel et bien été dérobé.*

*Apparemment, le bijou (dont lady Mathilda Howard a découvert que le fermoir était défectueux) a été placé dans une bonbonnière (sur la suggestion du mystérieux lord Easterly), et celle-ci posée sur une console dans le salon de lady Neely. Cette dernière avait émis l'intention de l'apporter sur la table du dîner afin que ses invités puissent en admirer la beauté mais, dans la ruée vers le repas (à ce moment-là, nous sommes-nous laissé dire, il était si tard que les convives affamés, abdiquant toute dignité, se sont littéralement précipités vers la salle à manger), le bracelet a été oublié.*

*Se souvenant qu'il était resté au salon, lady Neely a envoyé un valet de pied le chercher, mais l'homme n'a rapporté qu'une bonbonnière*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

*vide.*

*L'excitation a alors été portée à son comble. La maîtresse de maison a exigé que tous ses invités soient fouillés, mais croit-on que quelqu'un comme le comte de Canby consentirait à se soumettre aux explorations d'un valet de pied ? Il a été suggéré que le bracelet avait pu être volé par un domestique, mais lady Neely voue une remarquable loyauté à son personnel (lequel, chose étrange, le lui rend bien) et a refusé de croire que l'un de ses serviteurs, qui sont tous à son service depuis au moins cinq ans, ait pu la trahir de la sorte.*

*Pour finir, tout le monde est parti de mauvaise humeur. Plus tragique encore, le repas, à part la bisque de homard, est resté en cuisine. On ne peut qu'espérer que lady Neely aura eu la bonne idée de l'offrir à son personnel, qu'elle a si vaillamment défendu.*

*Soyez certain, cher lecteur, que votre dévouée chroniqueuse ne manquera pas de suivre les développements de cet événement. Peut-on imaginer qu'un membre du meilleur monde ne soit qu'un vulgaire voleur ? C'est absurde. Néanmoins, seul un être exceptionnel peut avoir dérobé un objet d'une telle valeur sous le nez de lady N…*

*LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY WHISTLEDOWN*, 29 mai 1816

— Et alors, s'extasia un jeune élégant manifestement ravi de répandre les derniers potins, elle a obligé M. Brook, son propre neveu, à ôter sa veste et à se laisser fouiller par deux valets de pied.

— On m'a dit qu'ils étaient trois.

— C'est faux, dit paisiblement Peter depuis le seuil du salon de lord Canby.

Sept gentlemen se tournèrent vers lui. Cinq semblaient contrariés, un autre blasé, et un dernier amusé. Quant à Peter, il était prodigieusement

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

agacé. Il n’aurait su dire à quoi il s’était attendu quand il avait décidé de venir jusqu’à l’opulent hôtel particulier des Canby, dans Mayfair, pour rendre visite à lady Mathilda, mais assurément pas à cela.

Le vaste salon était rempli de gentlemen et de bouquets de fleurs somptueuses qui faisaient paraître bien modestes les quelques iris qu’il tenait à la main.

Si on lui avait dit que lady Mathilda était si recherchée !

— Je suis certain, affirma l’élégant, qu’il y avait deux valets de pied.

Peter haussa les épaules. Que lui importait que ce fat sache ou non la vérité ?

— Lady Mathilda était là, dit-il. Si vous ne me croyez pas, posez-lui la question.

— M. Thompson dit vrai, confirma celle-ci en lui adressant un sourire de bienvenue. Toutefois, M. Brook a bel et bien retiré sa veste.

Le partisan de la thèse des trois domestiques se tourna vers Peter et lui demanda d’un ton hautain :

— Et vous, avez-vous ôté votre veste ?

— Non.

— Après que M. Brook a été fouillé, les autres invités se sont rebellés, expliqua Tillie.

Puis, visiblement pressée de changer de sujet, elle demanda à ses admirateurs :

— Connaissez-vous M. Thompson, messieurs ?

Peter n’avait rencontré que deux d’entre eux. Il n’était pas un habitué de Londres, et la plupart de ses relations se limitaient à ses camarades d’Eton et de Cambridge. Lady Mathilda procéda aux présentations, puis Peter fut relégué au fond de la pièce, aucun des gentlemen présents n’ayant manifesté le désir de lui céder sa place, au risque de lui concéder un avantage dans la compétition pour les beaux yeux – et la dot rondelette – de lady Mathilda.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Peter lisait le *Whistledown* ; il savait que la jeune femme était considérée comme l'héritière la plus en vue de la saison. Et il se rappelait avoir entendu Harry dire à maintes reprises qu'il devrait un jour faire fuir les coureurs de dot à coups de bâton. Toutefois, ce qu'il n'avait pas mesuré, c'était l'avidité avec laquelle les prétendants se bousculaient.

C'en était presque écœurant.

En vérité, il incombait à Harry de s'assurer que l'homme que Tillie choisirait (ou, plus probablement, l'homme que son père choisirait pour elle) la traiterait avec le respect et l'affection qu'elle méritait.

Aussi entreprit-il de sonder, puis, s'il le jugeait approprié, de décourager les soupirants éperdus d'amour présents dans la pièce.

Le premier fut presque trop facile. Il ne fallut que quelques minutes à Peter pour comprendre que son vocabulaire ne comptait pas plus d'une centaine de mots. À peine Peter lui eut-il fait remarquer que le passe-temps favori de lady Mathilda était de lire des traités de philosophie que le jeune homme se leva et quitta le salon. Peter décida que même si Tillie n'avait jamais mentionné une telle préférence, elle était assez intelligente pour lire des traités de philosophie si elle en avait envie, ce qui suffisait amplement à disqualifier ce garçon.

Le deuxième, Peter le connaissait de réputation. Joueur invétéré, il s'en alla à son tour dès que Peter eut fait allusion à une course de chevaux impromptue dans Hyde Park en ce moment même… entraînant trois autres gentlemen dans son sillage, nota Peter avec satisfaction.

Ce dernier se félicita toutefois que cette course ne soit pas une pure invention de sa part, même si les quatre jeunes gens risquaient d'être déçus en apprenant que Peter ne s'était pas souvenu avec exactitude de l'heure du départ et que les paris étaient fermés depuis une bonne heure.

Ma foi, tant pis pour eux.

Peter sourit. Tout cela était infiniment plus divertissant qu'il ne l'aurait cru.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Monsieur Thompson, dit alors une voix féminine un peu sèche. Seriez-vous en train de mettre en fuite les prétendants de ma fille ?

En se tournant, il vit lady Canby qui le couvait d'un regard amusé. Il lui en fut reconnaissant. À sa place, la plupart des mères auraient été furieuses.

— Certainement pas, madame. Du moins, pas ceux que vous souhaiteriez pour gendres.

Elle se contenta de hausser un sourcil interrogateur.

— Un homme qui préfère parier sur un cheval plutôt que de rester en votre présence n'est pas digne de lady Mathilda.

Elle éclata de rire. Soudain, elle ressemblait à Tillie.

— Bien dit, monsieur Thompson. Quand on est la mère d'une aussi riche héritière, on n'est jamais trop prudente.

Il ne répondit pas immédiatement, ne sachant comment prendre cette remarque. Si lady Canby savait qui il était – et elle le savait forcément, puisqu'elle avait tout de suite reconnu son nom quand il lui avait été présenté la veille au soir –, elle savait également qu'il avait les poches vides, ou presque.

— J'ai promis à Harry de veiller sur elle, dit-il d'un ton résolu.

Il était décidé à tenir cet engagement, cela ne devait pas faire le moindre doute.

— Je vois, murmura lady Canby en penchant la tête de côté. C'est donc cela qui motive votre visite ?

— Naturellement.

Il disait vrai. Du moins, il aurait aimé s'en persuader. Qu'importait si, dans ses rêves, il avait passé la nuit à embrasser Tillie ? Cette femme n'était pas pour lui.

Il la regarda, en grande conversation avec le frère cadet de lord Bridgerton. Les dents serrées, il dut se rendre à l'évidence : il n'avait rien à objecter à ce candidat-là. Grand, solide, manifestement intelligent, il était issu d'une bonne famille et en possession d'une estimable fortune. Tillie

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

devrait certes se passer du titre de lady, mais les Canby ne pourraient que se réjouir d’une union avec un Bridgerton.

— Celui-ci nous conviendrait fort bien, confirma la comtesse comme si elle avait lu dans ses pensées. C’est un artiste talentueux, et sa mère est l’une de mes meilleures amies depuis bien longtemps.

Peter hocha la tête d’un geste un peu guindé.

— Hélas, poursuivit son hôtesse, je crains que nos espoirs ne soient vains. Je le soupçonne de n’être ici que pour apaiser Violet Bridgerton, qui désespère de marier toute sa progéniture. M. Bridgerton ne semble guère pressé de s’établir, et sa mère le croit secrètement épris d’une inconnue.

Peter dut se mordre l’intérieur des joues pour retenir un sourire de triomphe.

— Tillie, ma chérie ? l’appela-t-elle une fois que le dangereusement séduisant M. Bridgerton eut pris congé. Venez donc dire quelques mots à M. Thompson, qui a fait l’effort de nous rendre visite par pure amitié envers notre cher Harry.

— Pas uniquement par amitié, précisa aussitôt Peter d’un ton moins désinvolte qu’il ne l’aurait voulu. C’est un plaisir de vous voir, lady Mathilda.

— Je vous en prie, dit celle-ci, appelez-moi Tillie.

Elle se tourna vers sa mère.

— Harry ne m’a jamais appelée autrement, et à ce qu’il semble, il a souvent parlé de moi quand il était sur le Continent.

Lady Canby hocha la tête en battant des paupières, manifestement émue. Son regard était si triste que les larmes ne devaient pas être loin, songea Peter, le cœur serré. Dans un réflexe, il lui tendit son mouchoir, mais elle le refusa.

— Je vais chercher mon mari, dit-elle en se levant. Je sais qu’il aimerait vous rencontrer. Je suis désolée qu’il n’ait pas été à mes côtés hier quand

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

nous avons été présentés et… eh bien, je suis sûre qu'il sera heureux de faire votre connaissance.

Elle quitta rapidement le salon et laissa la porte ouverte, gardée par un valet de pied.

— Elle déteste verser des larmes en public, dit simplement lady Mathilda.

S'il en jugeait d'après son ton, elle ne tentait pas d'éveiller en lui la moindre culpabilité. Ce n'était qu'une constatation.

— Il lui arrive encore de pleurer, ajouta-t-elle.

— Je suis désolé, répondit Peter, ému.

Elle eut un haussement d'épaules fataliste.

— Cela nous arrive encore à tous, dit-elle. Je suppose que nous n'avions jamais sérieusement envisagé qu'il ne reviendrait pas. Aujourd'hui, cela semble d'une telle naïveté ! Nous aurions dû nous y attendre. Au nom du Ciel, il partait à la *guerre* ! Qu'espérions-nous donc ?

Peter secoua la tête, pensif.

— Il n'y a rien de naïf là-dedans. On se croit toujours immortel. Jusqu'à ce qu'on assiste à son premier combat.

Il déglutit péniblement, assailli par de douloureux souvenirs. Hélas, une fois qu'ils étaient réveillés, il était difficile de les chasser.

— On ne peut pas comprendre cela si on ne l'a pas vu de ses yeux.

La jeune femme pinça les lèvres, et il craignit de l'avoir offensée.

— Il n'y avait rien de condescendant dans ma remarque, s'empressa-t-il d'ajouter.

— Je ne l'avais pas pris ainsi, le rassura-t-elle. J'étais seulement en train de réfléchir.

Elle se pencha vers lui, le regard soudain plus lumineux.

— Ne parlons plus de Harry, voulez-vous ? demanda-t-elle. Je n'en peux plus d'être triste.

— Oui, bien sûr.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle l’observa comme si elle attendait qu’il dise autre chose. Il n’en fit rien.

— Hum… Quel temps fait-il, aujourd’hui ? s’enquit-elle finalement.

— Un peu de crachin, répondit-il. Rien de remarquable.

Elle hocha la tête.

— Fait-il doux ?

— Pas particulièrement. Un peu plus qu’hier soir, il me semble.

— Oui, la nuit était vraiment fraîche. Dire que nous sommes déjà en mai !

— Êtes-vous déçue ?

— Naturellement. Nous sommes censés être au printemps.

— En effet.

— Certes.

— Oui.

« Des phrases d’un seul mot », songea la jeune femme. Cela annonçait immanquablement la mort de la discussion. Peter Thompson et elle devaient bien avoir d’autres points communs que le souvenir de Harry, non ? Elle le regarda à la dérobée. C’était un bel homme, manifestement intelligent, et quand il la couvait de ce regard un peu rêveur, elle était parcourue de délicieux petits frissons.

Quel dommage que leur unique sujet de conversation lui donne toujours envie de pleurer !

Elle lui adressa un sourire d’encouragement en espérant qu’il allait relancer la discussion, mais il garda le silence. Elle lui sourit de nouveau, puis toussa pour s’éclaircir la voix.

Enfin, il fit une tentative.

— Lisez-vous ? s’enquit-il poliment.

— Si je lis ? répéta-t-elle d’un ton incrédule.

— Je ne vous demande pas si vous savez lire mais si cela vous arrive, précisa-t-il aussitôt.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Oui, bien sûr. Pourquoi ?

Il esquissa un geste évasif.

— Il se peut que j'en aie informé l'un des gentlemen qui étaient ici tout à l'heure.

— Il se peut ? répéta-t-elle d'un ton intrigué.

— Il se trouve, rectifia-t-il.

Elle serra les dents. Elle n'aurait su dire pourquoi M. Thompson lui semblait soudain irritant, mais c'était indéniablement le cas. Qu'avait-il donc fait ? se demanda-t-elle en le regardant inspecter ses ongles d'un air faussement détaché. On aurait dit un chat aux moustaches pleines de crème.

— Quel gentleman ? s'enquit-elle avec prudence.

Quand il leva enfin les yeux, elle s'interdit de le remercier de la trouver plus intéressante que ses ongles.

— Je crois qu'il s'appelle M. Berbrooke, répondit-il.

Un homme dont jamais elle n'aurait voulu pour mari, songea-t-elle, soulagée. Nigel Berbrooke n'était pas méchant, mais il ne brillait pas par son intelligence, et la perspective d'épouser une intellectuelle avait dû le terrifier. D'une certaine façon, songea-t-elle, magnanime, Peter Thompson lui avait rendu service en le décourageant, mais elle n'aimait pas beaucoup qu'il se mêle de ses affaires.

— Que lui avez-vous dit au juste ? ne put-elle s'empêcher de demander.

— Oh, rien de précis. Je crois avoir parlé de traités de philosophie.

— Je vois. Et vous avez jugé utile de mentionner cela parce que…

— J'ai cru que cela pourrait l'intéresser, répondit son compagnon, en toute innocence.

— Oh. Et, par pure curiosité, qu'a-t-il répondu ?

M. Thompson n'eut même pas la bonne grâce de prendre un air penaud.

— Rien. Figurez-vous qu'il a aussitôt détalé. Étonnant, non ?

Tillie aurait voulu rester impassible. Elle aurait voulu hausser les sourcils d'un air sophistiqué et décocher à son compagnon un regard

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

hautain. Hélas, elle ne possédait pas une telle maîtrise d'elle-même. Dardant sur lui un regard positivement ulcéré, elle maugréa :

— Et qu'est-ce qui vous fait penser que je lis des traités de philosophie ?

— Ce n'est pas le cas ?

— Là n'est pas la question. Vous n'avez pas le droit de faire fuir mes prétendants.

— Pensez-vous que c'était mon intention ?

— Je vous en prie ! s'impatienta-t-elle. Puisque vous avez vanté mon intelligence devant M. Berbrooke, n'essayez pas de l'insulter.

Croisant les bras sur son torse, il la regarda de cet air que son père et William arboraient quand ils la réprimandaient.

— Pourriez-vous promettre une fidélité éternelle à M. Berbrooke ? demanda-t-il. Ou à l'un de ces messieurs qui se sont rués hors d'ici pour aller perdre de l'argent dans une course de chevaux ?

— Bien sûr que non, mais ce n'est pas une raison pour les faire fuir. Plus j'ai d'admirateurs, expliqua-t-elle avec une patience contrainte, plus j'en aurai.

— Je vous demande pardon ?

— Vous êtes comme des moutons, tous autant que vous êtes. Une femme ne vous intéresse que parce qu'elle plaît aux autres.

— Et vous n'avez pas d'autre but dans la vie que de remplir votre salon de hordes d'admirateurs ?

Il avait posé la question d'un ton si condescendant, pour ne pas dire insultant, que Tillie était à deux doigts de le faire jeter à la porte comme un malpropre. S'il n'avait pas été le meilleur ami de Harry – et si elle n'avait pas eu l'intuition qu'il se comportait de façon aussi grossière par loyauté envers ce dernier –, elle aurait déjà appelé le majordome.

— Mon but dans la vie, répondit-elle d'une voix étranglée, est de rencontrer mon futur époux. Pas de le séduire, de le piéger ou de le traîner

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

de force devant l'autel nuptial, mais de le trouver, en espérant que notre union sera longue et heureuse. Et comme j'ai un peu de sens pratique, il me semble que la meilleure façon de procéder est de faire la connaissance d'autant de gentlemen que possible afin de prendre une décision basée sur des certitudes et non sur un caprice.

Elle se cala contre le dossier de son siège, croisa les bras à son tour et soutint le regard de son compagnon.

— D'autres questions ? s'enquit-elle d'un ton sec.

Il la regarda d'abord d'un air perdu, puis il demanda :

— Voulez-vous que je vous les ramène ?

— Non ! s'exclama-t-elle.

Puis, voyant son expression espiègle, elle reprit :

— Oh. Vous me faites marcher.

— Un peu, admit-il.

S'il avait été Harry, elle lui aurait lancé un coussin à la figure. S'il avait été Harry, elle aurait éclaté de rire.

Oui, mais s'il avait été Harry, elle n'aurait pas trouvé ses lèvres aussi fascinantes quand il souriait. Aucun frisson secret ne l'aurait traversée. Aucune inavouable chaleur n'aurait couru dans ses veines.

Et, par-dessus tout, s'il avait été Harry, elle n'aurait pas éprouvé cette affreuse déception. Parce que Peter Thompson n'était pas son grand frère et que la dernière chose qu'elle voulait, c'était qu'il se comporte comme s'il l'était.

Pourtant, il semblait résolu à la traiter comme une sœur.

Il avait promis à Harry de veiller sur elle. Pour lui, elle n'était qu'une obligation. Éprouvait-il seulement la moindre affection pour elle ? La trouvait-il un tant soit peu amusante ou intéressante ? Ou bien ne s'obligeait-il à la supporter que parce qu'elle était la sœur de Harry ?

Impossible de le savoir, et jamais elle ne pourrait poser la question. À présent, elle était impatiente de le voir s'en aller. Mais elle ne le mettrait pas

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

dehors. Cela aurait fait d'elle une couarde, et elle s'y refusait. Elle devait bien cela à Harry, comprit-elle. Vivre avec le même courage, la même détermination que lui dans ses derniers instants.

Affronter Peter Thompson, c'était peu de chose en comparaison des exploits héroïques de Harry. Toutefois, puisque personne ne l'enverrait combattre pour défendre son pays, si elle voulait apprendre à regarder ses peurs en face, elle savait ce qu'elle devait faire à présent.

— Je vous pardonne pour cette fois, dit-elle en croisant les mains sur ses genoux.

— Vous ai-je présenté des excuses ? demanda-t-il d'un ton traînant.

De nouveau, il lui décocha ce sourire paresseux dont il semblait posséder le secret.

— Non, mais vous auriez dû.

Elle lui adressa un sourire poli. Un peu trop poli.

— Je suis trop bien élevée pour refuser les excuses que vous n'avez pas eu la bienséance de présenter.

— Donc, vous les acceptez.

— Bien sûr. Sinon, ce serait grossier de ma part.

Il éclata d'un rire si joyeux, si chaleureux que la jeune femme ne put retenir un sourire.

— Très bien, concéda-t-il. Vous avez gagné. Absolument, définitivement, indubitablement.

— Indubitablement ? répéta-t-elle, ravie.

— Tout à fait. Vous avez gagné, et je vous présente mes excuses.

Elle soupira.

— La victoire n'a jamais été aussi douce.

— Vous avez raison de vous en féliciter, rétorqua-t-il d'un ton hautain. Je vous assure que je ne présente pas mes excuses à la légère.

— Ni de si bonne grâce, je suppose ? demanda-t-elle.

— Jamais de si bonne grâce.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Tillie cherchait une réplique pleine d’esprit quand le majordome arriva, apportant un plateau de thé qu’elle n’avait pas commandé. Sa mère avait dû donner des instructions, comprit-elle. Ce qui signifiait qu’elle n’allait pas tarder à revenir et que son tête-à-tête avec M. Thompson touchait à sa fin.

Elle aurait dû être plus attentive à la déception qui lui serrait la poitrine. Ou aux frissons qui la traversaient chaque fois qu’il la regardait. Si elle s’était donné cette peine, elle n’aurait pas été surprise, quand elle lui tendit une tasse de thé, que leurs doigts se frôlèrent, que leurs regards se croisèrent.

Elle eut l’impression de tomber.

Elle tombait… tombait… tombait. Une brise tiède la caressait, lui coupant le souffle, et il lui semblait que son cœur s’était arrêté de battre. Quand cet étrange phénomène cessa – ou n’avait-il fait que s’atténuer ? –, elle ne put que s’émerveiller de ne pas avoir laissé choir la tasse brûlante.

M. Thompson avait-il remarqué son trouble ?

Avec plus de soin que nécessaire, elle prépara sa propre tasse. Un nuage de lait, puis le thé bien chaud. Si elle concentrait toute son attention sur cette modeste activité, peut-être oublierait-elle ce qui venait de lui arriver.

Car, elle l’aurait juré, elle était effectivement tombée.

Amoureuse.

Et elle soupçonnait que c’était ce qui causerait sa chute, en fin de compte. Elle n’avait pas une grande expérience des hommes. Sa première saison londonienne avait été tragiquement écourtée par la disparition de Harry, et elle venait de passer un an à la campagne avec sa famille, portant le deuil de son frère.

Hélas, il était évident que M. Thompson ne voyait pas en elle une femme désirable. Elle était un devoir. La petite sœur de Harry.

Une enfant à protéger.

Une promesse à tenir, rien de plus, rien de moins. Elle aurait pu trouver cela d’une froideur presque clinique si elle n’avait pas été touchée par le

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

dévouement de cet homme envers Harry.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-il.

Elle leva les yeux et lui adressa un sourire poli. Non, quelque chose n'allait pas. Et c'était pire qu'il n'aurait pu l'imaginer.

— Tout va très bien, mentit-elle. Pourquoi cette question ?

— Vous ne buvez pas votre thé.

— Je le préfère tiède, improvisa-t-elle avant de porter sa tasse à ses lèvres.

Elle prit une gorgée en feignant d'avoir peur de se brûler.

— Là, dit-elle d'un ton faussement léger. Il est parfait, à présent.

Devant son regard perplexe, Tillie contint un soupir de dépit. Quand on s'éprenait malencontreusement d'un homme, comprit-elle, on avait intérêt à ce qu'il ne soit pas trop intelligent. Encore une bourde comme celle-ci, et il aurait tôt fait de percer son cœur à jour.

Et ce serait affreusement mortifiant.

— Irez-vous au grand bal des Hargreaves vendredi ? demanda-t-elle, pressée de changer de conversation.

Il hocha la tête.

— Je suppose que vous y serez ?

— Bien sûr. Il y aura un monde fou, et je suis impatiente de voir lady Neely arriver avec son bracelet au poignet.

— L'a-t-elle retrouvé ? s'étonna-t-il.

— Non, mais elle ne devrait pas tarder. Je ne peux imaginer qu'un invité l'ait subtilisé. Il sera sans doute tombé derrière la console, où personne n'aura eu l'idée de le chercher.

— J'admets que c'est l'hypothèse la plus plausible, dit-il.

Il ne semblait guère convaincu, pourtant, songea Tillie en le voyant se mordre les lèvres.

— Mais ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas immédiatement.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Mais vous n’avez jamais manqué de rien, lady Mathilda. Vous ne savez rien du désespoir qui peut pousser un homme à voler.

Elle n’aimait pas qu’il l’appelle ainsi. Cela donnait à la conversation une tonalité formelle dont elle aurait préféré se dispenser. Et sa remarque semblait sous-entendre qu’il était un homme mûr alors qu’elle n’était qu’une gamine surprotégée.

— En effet, admit-elle.

À quoi bon le nier ? Elle avait toujours mené une existence privilégiée.

— Toutefois, poursuivit-elle, j’ai du mal à imaginer qu’on ait assez d’audace pour ravir un bijou sous le nez de sa propriétaire.

M. Thompson demeura immobile un long moment, observant Tillie avec une telle acuité que c’en était inconfortable. Il devait la trouver terriblement provinciale ou, à tout le moins, d’une déplorable naïveté, et elle détestait passer pour une sotte parce qu’elle croyait l’être humain fondamentalement bon.

C’était injuste. On aurait dû pouvoir faire confiance à ses amis et voisins. Et elle n’aurait pas dû se sentir ridicule parce qu’elle le faisait.

Toutefois, à sa surprise, il se contenta de répondre :

— Vous avez sûrement raison. J’ai compris depuis longtemps que la plupart des mystères ont une explication si prosaïque que c’en est presque déprimant. Avant la fin de la semaine, lady Neely aura probablement reconnu qu’elle s’est trompée en criant au vol.

— Alors vous ne me trouvez pas stupide d’être aussi confiante dans l’être humain ? demanda Tillie sans réfléchir.

Seigneur, elle se serait giflée. Apparemment, elle était incapable de s’empêcher de solliciter l’opinion de cet homme. Elle n’avait pas le souvenir que l’avis de quiconque ait été si important à ses yeux.

Il lui sourit.

— Non. Je ne suis pas nécessairement d’accord avec vous, mais cela fait un bien fou de prendre le thé avec une personne encore capable d’avoir

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

foi en l’humanité.

Une inexplicable tristesse envahit la jeune femme. Harry avait-il été aussi brisé que Peter Thompson par la guerre ? C’était bien probable. Comment n’y avait-elle jamais pensé ? Elle s’était imaginé qu’il était resté ce sacré Harry, toujours prêt à rire ou à jouer un bon tour.

Quand elle regardait Peter Thompson, elle distinguait une ombre au fond de ses yeux. Une ombre qui ne se dissipait jamais.

Harry avait combattu aux côtés de cet homme pendant toute la guerre. Ses yeux avaient vu les mêmes horreurs. Ils auraient gardé les mêmes ombres s’il était rentré vivant de Belgique.

— Lady Mathilda ?

Elle leva les yeux vers lui. Elle était restée silencieuse plus longtemps que ne l’exigeaient les convenances, et il l’observait d’un air intrigué.

— Veuillez m’excuser, dit-elle. J’étais perdue dans mes pensées.

Tout en lui jetant un regard discret par-dessus le rebord de sa tasse, elle s’avisa qu’elle ne songeait plus à Harry. Pour la première fois depuis un an, finalement, miraculeusement, elle ne pensait plus à Harry.

Elle pensait à Peter Thompson, en se désolant de ces ombres dans ses yeux. Et elle espérait être celle qui les chasserait pour toujours.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 3

*À présent que votre dévouée chroniqueuse a publié la liste des invités au Dîner Qui A Mal Tourné, voici en petit bonus une analyse des suspects.*

*On ne sait pas grand-chose de M. Peter Thompson, sinon qu'il est généralement reconnu comme un valeureux soldat de la campagne contre Bonaparte. La bonne société n'appréciera pas de voir un héros de guerre sur une liste de suspects, mais votre dévouée chroniqueuse serait fort négligente de ne pas signaler que M. Thompson est également considéré comme un coureur de dot. Depuis son arrivée en ville, il est manifestement en quête d'une fiancée. Au demeurant – votre chroniqueuse doit lui accorder cela –, il a toujours fait preuve de tact et de délicatesse.*

*Toutefois, et c'est de notoriété publique, non seulement son père, le baron Stoughton, n'est pas particulièrement fortuné, mais M. Thompson est le cadet et, son frère aîné ayant déjà un héritier, il n'arrive qu'en troisième position pour le titre. Aussi, si M. Thompson espère mener une vie confortable après son départ de l'armée, il devra épouser une femme bien dotée.*

*Ou, pourrait-on imaginer si l'on était d'humeur spéculative, trouver des fonds autrement que par le mariage.*

*LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY WHISTLEDOWN*, 31 mai 1816

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Si Peter avait connu l’identité de la mystérieuse lady Whistledown, il l’aurait étranglée.

Coureur de dot. Ce détestable sobriquet était une véritable insulte, et il ne pouvait le prononcer sans être saisi de dégoût. Depuis un mois qu’il était à Londres, il s’était comporté avec la plus grande discrétion afin de ne pas s’attirer une si déplorable réputation.

Il y avait une différence entre un homme qui cherchait une épouse modestement dotée et un homme qui ne séduisait que pour l’argent. Une différence qui se résumait en un seul mot.

L’honneur.

Voilà ce qui avait gouverné toute sa vie, depuis le jour où son père, alors que Peter n’avait que cinq ans, lui avait expliqué ce qui distinguait un véritable gentleman d’un homme ordinaire. Et, par Dieu, Peter n’allait pas laisser cette vipère ternir son image avec ses insinuations assassines.

Si cette maudite chroniqueuse mondaine avait eu un minimum de sens de l’honneur elle-même, songea-t-il, furieux, elle n’aurait pas dissimulé ainsi lâchement son identité. Seuls les pleutres se réfugiaient dans l’anonymat pour insulter et agresser.

Hélas, il ignorait qui était lady Whistledown et il soupçonnait que personne ne le saurait jamais, du moins pas de son vivant. Il devrait se contenter de déverser sa mauvaise humeur sur le premier venu.

Il était à craindre que Peter ne doive très prochainement présenter de plates excuses à son valet.

Il tira sur sa cravate tout en se frayant un chemin dans la salle de bal bondée de lady Hargreaves. Il n’avait pu refuser son invitation, cela aurait donné trop de crédit aux accusations de lady Whistledown. Mieux valait garder la tête haute et chasser tout cela d’un éclat de rire. D’autant qu’il pouvait se consoler en se rappelant qu’il n’était pas le seul à avoir été éreinté dans l’édition du jour. Lady Whistledown avait consacré de longs paragraphes à cinq invités en tout, dont la pauvre Mlle Martin. C’était

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

probablement elle que la bonne société allait désigner comme bouc émissaire, car elle n'était qu'une modeste dame de compagnie et non, ainsi qu'il l'avait entendu dire, « l'une des nôtres ».

De toute façon, il ne pouvait plus se dédire. Il avait déjà accepté l'invitation, et toutes les demoiselles à marier de Londres seraient là. Il ne devait pas perdre de vue le but de ce séjour londonien, d'autant qu'il n'avait pas les moyens de finir la saison sans être fiancé. Il parvenait tout juste à payer le loyer de son modeste logement de célibataire, non loin d'Oxford Street.

Les pères de demoiselles à marier darderaient sûrement des regards méfiants dans sa direction ce soir, certains interdiraient même peut-être à leur progéniture de lui adresser la parole, mais se terrer chez lui aurait été considéré comme un aveu de culpabilité. Le mieux était de se comporter normalement.

Même s'il avait désespérément envie de donner un coup de poing dans le mur.

Le plus pénible dans l'affaire, c'était que la personne avec qui il ne devait absolument pas s'afficher n'était autre que lady Mathilda. Non seulement elle était la plus riche héritière de l'année sur le marché du mariage, mais sa beauté et sa vivacité d'esprit faisaient d'elle un parti très recherché. Il aurait été difficile pour n'importe qui de la courtiser sans s'attirer l'étiquette de coureur de dot. Si l'on voyait Peter tourner autour d'elle, jamais il ne laverait cette tache sur son honneur.

Et, bien entendu, lady Mathilda était la seule, l'unique personne qu'il avait vraiment envie de voir.

Elle hantait ses rêves et ses pensées, parfois souriante, parfois grave, mais semblant toujours le comprendre. Sa seule présence était un apaisement. Pourtant, il voulait plus que cela. Il voulait tout. Il voulait être celui qui dénouerait son chignon trop strict et découvrirait jusqu'où ses cheveux retombaient dans son dos. Il voulait connaître le parfum de sa peau

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

et les courbes de ses hanches. Il voulait danser avec elle en la serrant de plus près que ne l'autorisaient les convenances. Il voulait l'enlever, l'emmener dans un lieu où aucun autre homme que lui ne pourrait poser les yeux sur elle.

Hélas, ses rêves devraient rester ce qu'ils étaient : des rêves. Jamais le comte de Canby n'accepterait une union entre sa fille unique et le cadet désargenté d'un obscur baron. Et même si Peter enlevait lady Mathilda et qu'ils fuguaient tous les deux, elle serait déshéritée. Et jamais il ne supporterait d'avoir fait d'elle une paria.

Cela n'était pas du tout ce qu'avait espéré Harry en lui demandant de veiller sur elle, songea-t-il avec amertume.

Voilà pourquoi il demeura loin de la piste de danse en feignant d'être passionné par sa flûte de champagne et en se félicitant d'ignorer si la jeune femme était arrivée. S'il savait qu'elle était là, il n'aurait pas le courage de s'empêcher de la chercher.

Et, dans ce cas, il la verrait forcément.

Et quand il la verrait, s'imaginait-il qu'il parviendrait à détacher les yeux d'elle ?

Car, naturellement, elle le verrait aussi. Leurs regards se croiseraient. Il devrait aller la saluer. Elle voudrait peut-être danser.

Bon sang, songea-t-il avec une ironie amère, n'avait-il pas justement quitté l'armée pour éviter la torture ? Autant s'arracher les ongles tout de suite !

Discrètement, il changea de position pour tourner le dos à la foule. Trois secondes plus tard, il faillit se donner une gifle en s'avisant qu'il était en train de jeter des regards par-dessus son épaule.

Il retrouva finalement un groupe de camarades de l'armée, tous venus à Londres dans le même espoir que lui. Toutefois, à l'exception de Robert Dunlop, aucun d'eux n'avait eu la malchance d'être convié au dîner calamiteux de lady Neely. Et lady Whistledown n'avait pas retenu Robbie

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

parmi ses suspects. Apparemment, cette vieille sorcière savait que celui-ci n'était pas assez habile pour concocter – et encore moins pour exécuter – un vol aussi audacieux.

— Quelle déveine, cet article dans le *Whistledown*, compatit l'un de ses anciens camarades en secouant la tête d'un air sincèrement navré.

Pour toute réponse, Peter émit un marmonnement indistinct en haussant les épaules d'un geste fataliste.

— Bah ! ricana un autre. Dans une semaine, la Whistledown aura trouvé un autre scandale à dénoncer et tout le monde aura oublié l'affaire. De toute façon, personne ne peut croire un seul instant que vous ayez subtilisé ce bracelet, Thompson.

Peter se tourna vers lui, glacé d'horreur. Pas un instant il n'avait imaginé qu'on le prendrait réellement pour un voleur. Ce qui l'avait alarmé, c'était d'être vu comme un coureur de dot.

— Hum… j'aurais mieux fait de me taire, reprit l'autre avant de reculer d'un pas, peut-être alerté par l'expression meurtrière qui devait se peindre sur les traits de Peter. Je suis sûr qu'on va découvrir que c'est la dame de compagnie. Ces gens-là n'ont jamais deux sous en poche.

— Ce n'était pas Mlle Martin, dit Peter entre ses dents serrées.

— Qu'en savez-vous ? demanda un troisième. La connaissez-vous ?

— Ce n'était pas Mlle Martin, répéta Peter. Et il est indigne de jouer ainsi avec la réputation d'une femme.

— D'accord, mais comment pouvez-vous affirmer que…

— Je me tenais à côté d'elle, l'interrompit Peter. La malheureuse était harcelée par le perroquet de lady Neely, elle n'a pas eu une seule occasion de dérober le bracelet.

Puis il ajouta d'un ton caustique :

— Cela dit, je suppose que personne ne me croira, à présent que j'ai été désigné comme le suspect numéro un.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Tous ses camarades s’empressèrent de protester qu’ils avaient toujours une confiance totale en lui, même si l’un d’entre eux eut la maladresse de tenter de le rassurer en rappelant qu’il n’était pas le *premier* suspect.

Peter se contenta de darder sur lui un regard ulcéré. Premier ou dernier sur la liste de lady Whistledown, il était à présent considéré comme un voleur par la bonne société londonienne.

Enfer !

— Bonsoir, monsieur Thompson.

Lady Mathilda. Il ne manquait plus qu’elle.

Peter pivota sur ses talons, furieux que le simple son de sa voix éveille en lui un tel trouble. Il ne devait pas regarder cette femme. Il ne devait même pas avoir envie de la regarder.

— Ravie de vous voir, dit-elle.

Elle lui adressa un sourire complice qui acheva de le perdre.

— Lady Mathilda, répondit-il en esquissant une courbette.

Elle se tourna vers Dunlop pour le saluer, puis demanda à Peter :

— Pouvez-vous me présenter vos amis ?

Il s’exécuta, agacé de les voir tous subjugués par son charme… ou, peut-être, par le charme de sa dot. Harry n’avait pas montré la moindre retenue quand il avait évoqué ce point.

— J’ai entendu sans le vouloir votre plaidoyer pour Mlle Martin, dit la jeune femme.

Elle ajouta à la cantonade :

— J’étais présente également et je vous assure qu’elle ne peut pas avoir commis ce vol.

— Alors qui est-ce, à votre avis, lady Mathilda ? demanda l’un des hommes.

La jeune femme pinça les lèvres. Cela ne dura qu’une fraction de seconde, mais cela suffit à indiquer à ceux qui se donnaient la peine de l’observer avec attention qu’elle était irritée. Toutefois, aux yeux de tous les

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

autres (c’est-à-dire tout le monde sauf Peter), pas un instant elle ne se départit de son expression radieuse.

— Je n’en sais rien, répondit-elle. Je suis persuadée qu’on retrouvera le bracelet derrière un meuble.

— Lady Neely a sûrement déjà fait fouiller la pièce, fit remarquer l’un des hommes.

La jeune femme chassa le sujet d’un geste évasif, mais Peter ne put s’empêcher de penser qu’elle faisait seulement semblant de ne pas s’intéresser à ces questions oiseuses.

— Ma foi, peu importe, conclut-elle dans un soupir.

La manœuvre fonctionna, constata Peter avec admiration. Le débat était clos. D’un « peu importe » distrait, lady Mathilda avait habilement réorienté la discussion.

Peter ne prêta guère attention à la suite. On débita les banalités d’usage sur le temps, plutôt frais pour la saison, assorties de quelques remarques sur les tenues de certains invités. Peter se composa une expression d’ennui poli. D’abord parce qu’il ne voulait pas trahir son intérêt pour la jeune femme, mais surtout parce que, même s’il ne se flattait pas d’être le sujet de toutes les conversations, il avait vu plus d’une commère le désigner du regard avant d’échanger avec quelque connaissance des murmures entendus.

Puis toutes ses bonnes intentions firent naufrage quand lady Mathilda se tourna vers lui.

— Monsieur Thompson ? Je crois que la musique commence.

Impossible de feindre qu’il n’avait pas compris l’allusion. Après que ses camarades se furent rués sur le carnet de bal de la jeune femme pour y inscrire leur nom, Peter n’eut d’autre choix que de lui offrir son bras pour l’inviter sur la piste de danse.

C’était une valse. Bien entendu. Comment aurait-il pu en être autrement ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Quand Peter prit la main de sa compagne en luttant contre une folle envie de nouer ses doigts aux siens, il eut l'étrange impression de tomber d'une falaise.

Ou, pire, de se jeter dans le vide.

Il avait beau tenter de se convaincre que ceci était une terrible erreur, qu'il ne devait pas s'afficher en compagnie de la jeune femme – bon sang, qu'il ne devait pas *se trouver* en compagnie de la jeune femme –, il ne put éteindre la bouffée de joie sauvage qui l'envahit quand il la tint dans ses bras.

Et si les commères voulaient faire de lui le plus vil des coureurs de dot, tant pis.

Rien que pour cette valse, cela en valait la peine.

Tillie avait passé ses dix premières minutes au grand bal des Hargreaves à tenter d'échapper aux griffes de ses parents, les dix suivantes à chercher Peter Thompson et les dix dernières à se tenir à ses côtés tout en bavardant de tout et de rien avec ses amis.

À présent, elle était résolue à obtenir toute son attention pendant les dix prochaines minutes, dût-elle y laisser sa vie.

Elle était toujours agacée d'avoir été pratiquement obligée de le supplier de l'inviter à danser – devant une douzaine d'autres hommes, qui plus est –, mais elle ne voulait plus y songer, maintenant qu'il la tenait dans ses bras pour la faire virevolter sur la piste de danse.

Comment se faisait-il, se demanda-t-elle, que le seul contact de sa main au creux de son dos éveille en elle de si troublantes sensations ? On aurait pu croire que, si elle devait tomber sous son charme, cela serait à cause de son regard qui, après l'avoir superbement ignorée ces dix dernières minutes, était à présent rivé au sien, si brûlant qu'il lui coupait presque le souffle.

Toutefois, si elle était prête à oublier toute prudence, si elle avait soudain besoin de toute sa détermination pour ne pas s'abandonner contre

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

lui dans un soupir en lui offrant ses lèvres, c'était seulement à cause de cette main virile posée sur ses reins.

Peut-être était-ce en raison de cet emplacement précis, à la base de sa colonne vertébrale, à deux doigts de la part la plus intime d'elle-même… Ou peut-être était-ce la façon dont elle se sentait aspirée, comme si elle pouvait perdre tout contrôle d'un instant à l'autre et presser son corps contre celui de son cavalier sans la moindre pudeur, assoiffée de quelque chose qu'elle ne savait même pas nommer…

Ce contact d'une douceur inattendue l'attirait vers lui, irrésistiblement, inexorablement.

Quand la jeune femme baissa les yeux, elle ne put que constater avec surprise que la distance entre elle et son compagnon n'avait pas diminué. Pourtant, une chaleur presque oppressante régnait à présent.

Elle était en feu !

— Ai-je fait quelque chose qui vous a déplu ? demanda-t-elle en s'efforçant d'ignorer la vague brûlante qui la submergeait.

— Bien sûr que non, marmonna-t-il. D'où vous vient cette idée absurde ?

Elle haussa les épaules.

— Vous sembliez… je ne sais pas… un peu distant, peut-être. Comme si ma compagnie vous gênait.

— C'est ridicule ! s'exclama-t-il de ce ton qu'adoptent les hommes lorsqu'ils savent qu'une femme a raison mais refusent de l'admettre.

Tillie, qui avait grandi avec deux frères, savait quand il ne fallait pas insister. Aussi déclara-t-elle :

— Vous avez magnifiquement pris la défense de Mlle Martin, tout à l'heure.

Sa main se crispa un instant sur sa taille. Hélas, cela ne dura pas.

— N'importe qui en aurait fait autant, protesta-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne crois pas. Je dirais même que c’est le contraire, et je suis sûre que vous savez que j’ai raison.

D’un regard appuyé, elle le mit au défi de la contredire. En homme avisé qu’il était, il ne tomba pas dans le piège.

— Un gentleman ne joue pas avec la réputation d’une femme, répondit-il d’un ton un peu guindé.

Une douce joie monta en elle quand elle comprit qu’elle était touchée par son sens moral un peu rigide. Loin de suivre la mode des libertins cyniques et désabusés, Peter Thompson ne semblait pas abriter la moindre cruauté en lui.

— Une femme ne devrait pas non plus jouer avec la réputation d’un gentleman, répondit-elle doucement. J’ai été navrée de lire les affirmations de lady Whistledown. Elle aurait pu s’en dispenser.

— Connaîtriez-vous cette dame, par hasard ?

— Non. En général, j’apprécie ses articles mais, cette fois, elle a passé les bornes.

— Elle n’accuse personne, répondit-il.

Il haussa les épaules comme si tout cela lui était indifférent, mais son intonation ne mentait pas. Il était furieux, et douloureusement touché, par la dernière parution du *Whistledown*. Si Tillie avait connu l’identité de la chroniqueuse, elle l’aurait volontiers étranglée.

Et elle était la première surprise par la colère qu’éveillait en elle le simple fait que Peter Thompson ait été blessé.

— Lady Mathilda… Tillie.

Arrachée à ses réflexions, elle leva le visage vers lui.

Un sourire amusé aux lèvres, il tourna ses yeux vers leurs mains enlacées. Suivant son regard, elle s’avisa qu’elle serrait ses doigts avec autant de force que s’il s’était agi du cou de lady Whistledown.

— Oh ! s’exclama-t-elle, mortifiée. Veuillez m’excuser.

— Est-ce une habitude chez vous de broyer les mains de vos cavaliers ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Seulement quand je dois les sommer de m’inviter à danser, répliqua-t-elle.

— Et moi qui croyais la guerre dangereuse, murmura-t-il.

Elle était abasourdie qu’il puisse plaisanter sur ce sujet. Elle se demandait que répondre à cela quand l’orchestre fit retentir les dernières notes de la valse, lui épargnant de trouver une réplique pleine d’ironie.

— Dois-je vous ramener auprès de vos parents ? s’enquit M. Thompson en l’entraînant à l’écart de la piste de danse. Ou de votre prochain partenaire ?

— À vrai dire, je suis assoiffée, improvisa-t-elle. Vers la table des rafraîchissements, plutôt ?

Laquelle se trouvait, par un heureux hasard, à l’autre extrémité de la salle.

— À votre guise.

Leur progression à travers la foule fut laborieuse. Tillie marchait d’un pas particulièrement lent, dans l’espoir de grappiller une ou deux minutes avec lui.

— Appréciez-vous cette soirée ? demanda-t-elle.

— Ma foi, il y a du pour et du contre, répondit-il.

— Fais-je partie du pour ou du contre ?

Il garda les yeux résolument devant lui, mais elle le vit réprimer un sourire amusé.

— Je ne sais si je dois…, commença-t-il.

— Lady Mathilda ? Lady Mathilda !

Elle ne connaîtrait jamais la fin de sa phrase. Mme Featherington, une amie de la mère de Tillie et l’une des pires commères de Londres, venait d’apparaître à leurs côtés, traînant dans son sillage sa fille Pénélope, vêtue d’une désastreuse robe jaune.

— Lady Mathilda, reprit chaleureusement Mme Featherington.

Puis, d’un ton glacial, elle ajouta :

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Monsieur Thompson.

Tillie s’apprêtait à procéder aux présentations quand elle se souvint que la mère et la fille avaient également assisté au dîner de lady Neely. D’ailleurs, Mme Featherington faisait partie des cinq malheureux que lady Whistledown avait désignés à la vindicte publique dans son article du jour.

— Vos parents savent-ils où vous êtes ? lui demanda alors Mme Featherington.

Tillie battit des paupières, surprise.

— Je vous demande pardon ?

Elle se tourna vers Pénélope, qu’elle avait toujours trouvée gentille mais discrète. Celle-ci savait peut-être où sa mère voulait en venir, mais elle n’en montra pas le moindre signe. Toutefois, si Tillie pouvait se fier à son expression douloureuse, la jeune femme se serait volontiers cachée sous le tapis.

— Vos parents savent-ils où vous êtes ? répéta Mme Featherington d’un ton plus ferme.

— Bien sûr, puisque nous sommes venus ensemble, répondit Tillie, interloquée.

— Je vous ramène auprès d’eux, décréta Mme Featherington.

Enfin, Tillie comprit.

— N’ayez crainte, répondit-elle froidement. M. Thompson s’en chargera.

— Mère, intervint Pénélope en prenant Mme Featherington par le bras.

Cette dernière l’ignora superbement.

— Une demoiselle comme vous doit veiller avec soin à sa réputation, dit-elle à Tillie.

— Si vous faites allusion aux insinuations de lady Whistledown, répliqua Tillie, je vous rappelle qu’elle vous a également citée, madame Featherington.

Pénélope émit un petit hoquet étranglé.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ses déclarations ne m’inquiètent nullement, répliqua sa mère. Je sais très bien que je n’ai pas volé ce bracelet.

— Et moi, rétorqua Tillie, je sais très bien que M. Thompson ne l’a pas volé non plus.

— Je n’ai jamais affirmé que c’était le cas.

À la surprise de Tillie, elle se tourna enfin vers M. Thompson.

— Je suis navrée si c’est ce que j’ai laissé penser. Jamais je n’accuserais quelqu’un de vol sans en avoir la preuve.

Peter Thompson, qui se tenait près de Tillie, droit comme un I, accueillit ces excuses d’un hochement de tête un peu raide. La jeune femme soupçonna que c’était le mieux qu’il pût faire sans perdre son calme.

— Mère, répéta Pénélope avec des inflexions désespérées. Prudence nous attend près de la porte et nous fait signe depuis tout à l’heure.

Tillie jeta un regard vers la sœur de Pénélope, qui était en pleine conversation avec une amie et semblait s’amuser follement. Elle se promit de se montrer plus amicale avec Pénélope, qui avait la réputation de toujours faire tapisserie, à la première occasion.

— Lady Mathilda, reprit Mme Featherington sans prêter la moindre attention à sa fille. Je dois…

— Mère ! insista celle-ci en tentant de la tirer par la manche.

— Pénélope ! s’exclama Mme Featherington en se tournant vers elle d’un air agacé. J’essaie de…

— Nous devons y aller, l’interrompit Tillie, profitant de cette distraction momentanée. Je transmettrai vos amitiés à maman.

Puis, avant que Mme Featherington ait réussi à se dégager de sa fille, qui la tenait d’une main ferme, elle prit la fuite, traînant pratiquement Peter Thompson derrière elle.

Il n’avait pas dit un seul mot pendant tout cet échange. Que devait-elle en déduire ? se demanda Tillie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je suis terriblement désolée, dit-elle une fois qu’elle fut certaine que Mme Featherington ne pouvait plus les entendre.

— Vous n’avez rien fait, répondit-il d’une voix tendue.

— Non, mais… Eh bien…

Elle s’interrompit, confuse. Elle n’avait pas particulièrement envie d’endosser le blâme pour le comportement de Mme Featherington, mais il lui semblait que quelqu’un, n’importe qui, devait présenter des excuses à M. Thompson.

— Personne n’a le droit de vous traiter de voleur, reprit-elle. C’est inacceptable.

Il lui adressa un sourire sans joie.

— Elle ne m’a pas traité de voleur, rectifia-t-il. Elle m’a traité de coureur de dot.

— Jamais elle ne…

— Croyez-moi, l’interrompit-il d’un ton sans appel.

Soudain, elle eut l’impression de n’être qu’une gamine stupide. Comment avait-elle pu ne pas saisir une telle allusion ? Était-elle à ce point naïve ?

— Je n’ai jamais rien entendu de plus absurde, marmonna-t-elle, sur la défensive.

— Vraiment ?

— Tout à fait ! Vous êtes le dernier homme au monde qui se marierait pour de l’argent !

Il fit halte et la regarda droit dans les yeux.

— Et vous êtes parvenue à cette conclusion alors que vous ne me connaissez que depuis trois jours ?

Elle pinça les lèvres.

— Je n’ai pas eu besoin de si longtemps.

Les paroles de la jeune femme frappèrent Peter avec la force d’un coup de poing. Elle plaçait en lui une telle confiance qu’il ressentit un léger

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

vertige. En la voyant le défier du regard, le menton résolu, les bras tendus sur ses côtés, il fut saisi d'une étrange envie de lui faire peur, de la repousser, de lui rappeler que les hommes étaient tous des brutes et des idiots, et qu'elle ne devait pas accorder ainsi sa confiance.

— Je suis venu à Londres dans le seul but de trouver une épouse, dit-il en détachant ses mots avec une froide netteté.

— Il n'y a rien d'original à cela, répondit-elle. Ne suis-je pas ici pour trouver un mari ?

— Je n'ai pas un sou en poche, insista Peter.

Elle écarquilla les yeux de surprise.

— Je suis un coureur de dot, poursuivit-il d'un ton implacable.

La jeune femme secoua la tête.

— Pas du tout.

— Vous ne pouvez pas additionner deux et deux, lady Mathilda, et espérer obtenir trois.

— Et vous, *monsieur* Thompson, vous ne pouvez pas vous exprimer par énigmes ridicules et espérer que je vais les déchiffrer.

— Tillie, marmonna-t-il.

Elle l'avait presque fait rire, et il en était furieux. Bon sang, jamais il ne parviendrait à l'effrayer !

— Vous avez peut-être besoin d'argent, poursuivit-elle, mais vous n'allez pas pour autant séduire quelqu'un pour en obtenir.

— Tillie…

— Vous n'êtes pas un coureur de dot, insista la jeune femme avec conviction. Et je ne laisserai personne insinuer que vous l'êtes.

Il fallait qu'il le dise. Il devait jouer cartes sur table pour que la jeune femme comprenne la vérité.

— Si vous tenez vraiment à laver ma réputation, dit-il avec lassitude, vous ne devez plus vous afficher en ma compagnie.

Elle le regarda, bouche bée.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Peter se composa une expression désinvolte.

— Pour votre information, je viens de passer trois semaines à déployer des trésors de diplomatie pour qu'on ne me traite jamais de coureur de dot, s'entendit-il avouer.

Peter n'en revenait pas. Était-il réellement en train de dire cela ?

— Et j'y suis plutôt bien parvenu. Jusqu'à la parution du *Whistledown* de ce matin.

— Ce sera vite oublié, murmura-t-elle.

Hélas, sa voix manquait singulièrement de conviction.

— Pas si on croit que je vous courtise.

— Mais c'est affreux !

C'était un bon résumé, songea-t-il. Toutefois, il s'abstint de le dire à haute voix.

— Et vous ne me courtisez pas. Vous tenez la promesse que vous avez faite à Harry.

Elle marqua une pause et demanda :

— N'est-ce pas ?

— Qu'importe ? répliqua Peter.

— Pour moi, c'est important, marmonna-t-elle.

— À présent que lady Whistledown m'a mis une étiquette, répondit Peter en s'interdisant de se demander pourquoi c'était important pour la jeune femme, je ne pourrai plus me tenir près de vous sans qu'on se demande si je n'en veux pas à votre dot.

— Vous vous tenez près de moi, lui rappela-t-elle.

Et c'était une véritable torture, songea-t-il en poussant un soupir.

— Je ferais mieux de vous raccompagner auprès de vos parents.

Elle hocha la tête.

— Je suis désolée.

— Ne vous excusez pas, dit-il plus sèchement que nécessaire.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il était furieux contre lui-même, contre lady Whistledown, contre cette maudite bonne société, mais pas contre lady Mathilda. Surtout pas contre elle. Et la dernière chose qu'il voulait, c'était qu'elle le prenne en pitié.

— Donc, résuma-t-elle avec un petit rire désespéré, c'est moi qui ruine votre réputation. C'est presque drôle.

Il lui jeta un regard sardonique.

— C'est nous, les débutantes, qui devons surveiller chacun de nos gestes, expliqua-t-elle. Vous autres, les hommes, pouvez faire tout ce que vous voulez.

— Pas exactement, répondit-il en regardant derrière l'épaule de la jeune femme, de peur de laisser ses yeux descendre vers des régions plus pulpeuses.

— Quoi qu'il en soit, dit-elle en esquissant de nouveau ce petit geste évasif dont elle paraissait posséder le secret, il semble que je sois un obstacle sur votre chemin. Vous voulez une épouse et… Eh bien…

Sa voix avait soudain perdu de sa légèreté. Et quand elle sourit, il manquait quelque chose dans son sourire.

Personne d'autre ne s'en serait aperçu, songea Peter. Personne n'aurait remarqué que ce sourire n'en était pas réellement un.

Lui, si. Et cela lui brisait le cœur.

— Quelle que soit celle que vous choisirez, poursuivit-elle avec un petit rire sans joie, vous ne la trouverez pas si je suis dans les parages, on dirait.

C'était vrai, songea Peter, mais pas pour les raisons qu'elle croyait. S'il ne rencontrait pas de fiancée alors que Tillie Howard était là, ce serait parce qu'il était incapable de détacher les yeux d'elle, qu'il ne pouvait même pas penser à une autre s'il percevait sa présence.

— Je ferais mieux d'y aller, dit-elle.

Elle avait raison, comprit-il. Pourtant, il ne se décidait pas à lui dire au revoir. S'il avait évité de l'approcher ce soir, c'était précisément pour cela.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Et, à présent qu’il devait la laisser partir une fois pour toutes, c’était encore plus difficile qu’il ne s’y était attendu.

— Vous allez briser votre promesse à Harry, lui rappela-t-elle.

Il secoua la tête, même si jamais elle ne comprendrait à quel point, en réalité, il tenait sa promesse. Car il avait donné à son frère sa parole de la protéger des hommes indignes d’elle.

À commencer par lui-même.

Il la vit déglutir péniblement.

— Mes parents sont là-bas, dit-elle en désignant une vague direction.

Ayant acquiescé d’un coup de menton, Peter prit Tillie par le bras et la fit pivoter pour la ramener auprès du comte et de la comtesse.

Et ils tombèrent nez à nez avec lady Neely.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 4

*On ne peut que se demander quels événements surviendront ce soir au grand bal des Hargreaves. Votre dévouée chroniqueuse sait de source sûre que lady Neely envisage d'y assister, de même que tous les principaux suspects, y compris Mlle Martin, qui n'a reçu d'invitation qu'à la discrétion de lady Neely.*

*Toutefois, M. Thompson a répondu favorablement, ainsi que M. Brooks, Mme Featherington et lord Easterly.*

*Votre dévouée chroniqueuse ne peut que conclure par : que les jeux commencent !*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 31 mai 1816

— Monsieur Thompson ! glapit lady Neely. Vous tombez bien, je vous cherchais !

— Vraiment ? s'étonna Tillie… avant de se souvenir qu'elle était fâchée contre lady Neely et avait eu l'intention de se montrer d'une politesse glaciale la prochaine fois qu'elle la croiserait.

— Tout à fait, répondit lady Neely. Je suis furieuse du *Whistledown* de ce matin. Cette infernale lady Whistledown ne comprend pas la moitié des réalités du monde.

— À quelle moitié faites-vous allusion ? demanda froidement Peter Thompson.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous ne pouvez être un voleur, voyons. Il n’aura échappé à personne que vous traquez une fortune…

Elle jeta un regard appuyé à Tillie et poursuivit :

— … mais cela ne fait pas de vous un cambrioleur.

— Lady Neely ! protesta la jeune femme, choquée par sa grossièreté.

— Comment en êtes-vous arrivée à cette conclusion ? s’enquit M. Thompson.

— Je connais votre père. Cela me suffit bien, répondit-elle. D’ailleurs, je soupçonne plutôt Easterly. Il est bien trop tanné.

— Tanné ? répéta Tillie en cherchant le rapport avec le fait de voler des rubis.

— Et, ajouta lady Neely avec des airs de conspiratrice, il triche aux cartes.

— Lord Easterly m’a paru tout à fait sympathique, protesta la jeune femme, mal à l’aise.

Elle n’avait pas le droit de jouer, bien entendu, mais elle avait passé assez de temps en société pour savoir qu’une accusation de tricherie était grave. Beaucoup plus, selon certains, qu’une accusation de vol.

Lady Neely tourna vers elle un regard condescendant.

— Ma chère petite, vous êtes bien trop jeune pour connaître toute l’histoire.

Pinçant les lèvres, Tillie s’interdit de répliquer.

— Peut-être devriez-vous vérifier vos sources avant d’accuser un homme, suggéra Peter Thompson, raide comme la justice.

— Bah ! J’aurai toutes les preuves nécessaires quand on trouvera mon bracelet chez lui.

— Lady Neely, demanda Tillie dans l’espoir de détourner la conversation, avez-vous fait fouiller les lieux ?

— Chez lui ?

— Non, chez vous. La salle de réception.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Naturellement, voyons. Me prenez-vous pour une sotte ?

Tillie s’abstint de tout commentaire.

— Je l’ai fait passer au peigne fin à deux reprises, insista lady Neely. Et j’ai cherché moi-même une troisième fois par précaution. Le bracelet n’est pas dans le salon, je puis vous l’affirmer avec certitude.

— Je ne mets pas vos paroles en doute…, commença Tillie d’une voix apaisante.

On commençait à s’assembler autour d’eux. Déjà, une douzaine de curieux tendaient l’oreille dans l’espoir manifeste de surprendre l’échange entre lady Neely et le possible voleur.

— Faites attention à ce que vous dites, l’interrompit M. Thompson.

La jeune femme sursauta, choquée par son ton sévère, avant de comprendre avec soulagement que ce n’était pas à elle qu’il s’était adressé.

— Je vous demande pardon ? répliqua lady Neely en se redressant de toute sa taille, piquée au vif.

— Je ne connais pas bien lord Easterly, aussi ne puis-je me porter garant de son honnêteté, mais ce que je sais avec certitude, c’est que vous n’avez aucune preuve solide pour l’accuser. Vous vous aventurez en terrain dangereux, madame, et vous seriez bien inspirée de ne pas salir le nom d’un gentleman, au risque…

Lady Neely ouvrit la bouche pour protester, mais il ne lui laissa pas le temps de parler.

— Au risque, reprit-il en forçant la voix, de voir votre propre nom souillé à son tour.

Lady Neely émit un petit hoquet indigné, et Tillie écarquilla les yeux de stupeur tandis qu’un silence abasourdi tombait sur le cercle de curieux.

— Ce sera dans le *Whistledown* de demain, croyez-moi ! murmura quelqu’un dans l’assistance.

— Vous vous oubliez, monsieur Thompson, répliqua lady Neely.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Hélas, madame, je suis probablement le seul sujet que je n’oublie jamais.

La tension autour d’eux était presque palpable. Puis, alors que Tillie était persuadée que lady Neely allait cracher du venin, celle-ci éclata de rire.

Au beau milieu de la salle de bal, sous le regard médusé de la foule, elle émit un rire joyeux.

— Vous ne manquez pas de cran, Thompson, dit-elle. Je dois au moins vous accorder cela.

Il hocha la tête galamment, ce que Tillie trouva tout à fait admirable étant donné les circonstances.

— Vous ne me ferez pas changer d’avis sur Easterly, reprit-elle. Même s’il n’a pas volé ce bracelet, il s’est conduit de façon choquante envers cette chère Sophie.

Puis, passant à un autre sujet avec une rapidité déconcertante, elle demanda :

— Bien, où est Mlle Martin ?

— Elle est ici ? s’étonna Tillie.

— Naturellement, marmonna lady Neely. Si elle était restée à la maison, tout le monde l’aurait prise pour la voleuse.

Elle décocha un regard entendu à Peter Thompson.

— Tout comme vous, monsieur Thompson, je suppose ?

Il ne répondit pas, mais inclina imperceptiblement la tête.

Lady Neely sourit – ou, plus exactement, un effrayant rictus tendit ses lèvres –, puis elle se tourna et aboya :

— Mademoiselle Martin ? Mademoiselle Martin !

Et elle s’éloigna dans un nuage de soie rose.

La pauvre Mlle Martin méritait une médaille, songea Tillie.

— Vous avez été admirable, dit-elle à son compagnon. Je n’ai jamais vu personne lui tenir tête ainsi.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Ce n’était rien, dit-il d’une voix à peine audible.

— Pas du tout ! protesta la jeune femme. Vous avez été absolument…

— Tillie, s’il vous plaît, l’interrompit-il, manifestement mal à l’aise sous les regards des curieux.

— À votre guise, concéda-t-elle. Bien, je n’ai toujours pas eu ma citronnade. Auriez-vous la bonté de m’escorter ?

Il ne pouvait pas refuser une demande aussi directe devant ce parterre de spectateurs, et elle le savait. Quand il lui offrit son bras pour l’entraîner vers la table des rafraîchissements, Tillie retint un sourire de triomphe. Dans sa tenue de soirée, Peter Thompson était plus séduisant que jamais. Elle ignorait pourquoi il avait décidé de renoncer à l’uniforme, mais il n’avait rien perdu de sa prestance et c’était un ravissement de s’afficher à son bras.

— Quoi que vous en disiez, insista la jeune femme, vous avez été impeccable. Lord Easterly vous doit une fière chandelle.

— N’importe qui à ma place aurait…

— Non, et vous le savez, l’interrompit-elle. Cessez donc d’avoir honte de votre sens de l’honneur. Pour ma part, je trouve cela fort séduisant.

Il rougit et parut pris d’une soudaine envie de tirer sur sa cravate d’un air gêné. Tillie aurait ri de plaisir si elle n’avait craint de le mettre encore plus mal à l’aise.

C’est à cet instant qu’elle comprit – elle l’avait pressenti deux jours plus tôt mais, en cet instant, c’était une certitude absolue – qu’elle l’aimait. C’était surprenant, merveilleux… et remarquablement *naturel*. Comme si ce sentiment faisait désormais partie d’elle. Elle n’était pas certaine de savoir qui elle avait été auparavant, mais elle n’était plus la même. Elle n’existait pas que pour lui, mais il était d’une certaine façon devenu une petite part de son âme. Et elle pressentait que plus rien ne serait jamais pareil.

— Allons faire quelques pas dehors, proposa-t-elle sur une impulsion en l’entraînant vers une porte.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il résista.

— Tillie, vous savez que ce n’est pas une bonne idée.

— Pour votre réputation ou pour la mienne ? demanda-t-elle, espiègle.

— Pour les deux, répondit-il avec fermeté. Néanmoins, je dois vous le rappeler, la mienne s’en remettrait vite.

La sienne aussi, songea Tillie, rêveuse. S’il l’épousait. Certes, elle n’avait pas l’intention de le contraindre au mariage par la ruse, mais une image venait de s’imposer à son esprit : tous deux côte à côte devant l’autel nuptial, parents et amis rassemblés autour d’eux pour les entendre prononcer leurs vœux.

— Personne ne s’en apercevra, insista-t-elle en le tirant discrètement par le bras. D’ailleurs, regardez ! Il y a plein de monde dans le jardin. Nous ne serons pas seuls.

Peter suivit le regard de sa compagne en direction des portes-fenêtres. De fait, tant de personnes déambulaient déjà dans les allées que leur réputation ne serait pas en danger.

— Très bien, concéda-t-il. Si vous insistez.

Elle lui décocha un sourire de triomphe.

— Oui, j’insiste !

Après la moiteur étouffante de la salle de bal, l’air nocturne était frais mais bienfaisant. Peter s’efforça de rester bien en vue depuis les portes-fenêtres, hélas sa compagne tentait régulièrement de l’entraîner vers les ombres. Il aurait dû résister, mais il n’en trouva pas la force.

Vaincu, il la suivit. Il avait beau savoir que c’était une erreur, il se sentait impuissant.

— Pensez-vous vraiment que quelqu’un a volé le bracelet ? demanda Tillie.

Ils s’étaient accoudés à la balustrade pour observer le jardin éclairé par des torches.

— Je ne veux plus parler de ce satané bracelet.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Très bien, dit-elle. Et moi, je ne veux plus parler de Harry.

Il sourit. Il y avait dans la voix de sa compagne une note d'amusement.

— Nous reste-t-il un sujet de conversation ? demanda-t-elle en lui souriant.

— Voyons… La pluie et le beau temps ?

Elle fronça les sourcils d'un air faussement fâché.

— Je présume que vous n'avez aucune envie de discuter politique ou religion ? reprit-il.

— Pas la moindre. En tout cas, pas ce soir.

— Très bien, dit-il. À vous de faire des propositions.

— D'accord. Parlez-moi donc de votre épouse.

Peter fut pris d'une quinte de toux.

— Mon épouse ? répéta-t-il faiblement.

— Celle que vous cherchez, précisa Tillie. Autant me dire quelle fiancée vous espérez rencontrer, puisque je dois manifestement vous aider à la trouver.

— Le devez-vous ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Absolument. Puisque vous passez pour un coureur de dot et que voilà une demi-heure que je m'affiche en votre compagnie devant les pires commères de Londres, je viens de vous faire perdre un mois de louables efforts.

Elle haussa les épaules sous l'étole de soie bleue dont elle s'était drapée.

— C'est le moins que je puisse faire pour me racheter, ajouta-t-elle.

Il l'observa longuement, avant de déclarer forfait.

— Très bien. Que voulez-vous savoir ?

Un sourire ravi aux lèvres, elle demanda :

— Est-elle intelligente ?

— Naturellement.

— Bonne réponse, monsieur Thompson.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il hocha la tête en regrettant sa faiblesse – il était incapable de ne pas savourer cet instant. Au demeurant, à quoi bon lutter ? Il ne savait pas résister à cette femme.

Tapotant sa joue d'un geste pensif, elle demanda :

— Est-elle compatissante ?

— Je l'espère.

— Bienveillante envers les animaux et les petits enfants ?

— Bienveillante envers *moi*, répondit-il avec un sourire sensuel. N'est-ce pas le plus important ?

Devant son air offusqué, il rit doucement et s'appuya un peu plus sur la balustrade. Une étrange torpeur l'envahissait, lui faisant oublier le reste du monde. Il savait qu'ils se trouvaient dans un grand bal londonien mais, en cet instant, plus rien n'existait que Tillie et ses adorables provocations.

— Vous découvrirez peut-être, répondit celle-ci avec des airs supérieurs, que si elle est intelligente… car j'ai cru comprendre que c'était une qualité indispensable à vos yeux, n'est-ce pas ?

D'un hochement de tête, il confirma ce point.

— Que si elle est intelligente, reprit-elle, sa bienveillance sera à la mesure de la vôtre. « Ne fais pas à autrui… » Vous connaissez la suite.

— Soyez sûre, murmura-t-il, que je serai très bienveillant envers mon épouse.

— Vraiment ? demanda-t-elle sur le même ton.

Il s'aperçut alors qu'elle était toute proche de lui. Il n'aurait su dire comment c'était arrivé, mais la distance qui les séparait avait soudain diminué de moitié.

Elle se tenait près de lui. Beaucoup trop près. Si près qu'il aurait pu compter les taches de rousseur sur son nez. La lumière dansante des torches jetait des étincelles dans sa chevelure. Ses mèches rousses étaient remontées en un chignon sophistiqué, mais quelques-unes s'en étaient échappées et encadraient son visage.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Tiens ? Elle avait les cheveux bouclés. Comment se faisait-il qu'il ne le découvre que maintenant ? Peut-être parce qu'elle avait toujours été coiffée à la perfection.

Jusqu'à cet instant. Il ne put s'empêcher de rêver. Cette imperceptible touche décoiffée… était-ce pour lui ?

— Comment est-elle ?

— Qui ? demanda-t-il distraitement.

Que se passerait-il s'il tirait sur l'une de ces boucles ? Elles semblaient délicieusement soyeuses et pleines de ressort.

— Votre épouse, voyons, répondit-elle d'une voix mélodieuse.

— Ma foi, je n'en sais rien puisque je ne l'ai pas encore rencontrée.

— Ah non ?

Il secoua la tête, incapable de répondre à cela.

— Bien, mais comment l'imaginez-vous ? demanda-t-elle avec douceur.

Du bout du doigt, elle souligna la manche de sa veste, de son coude à son poignet. À travers le vêtement, il perçut la tiédeur de son contact.

— Vous devez bien avoir une petite idée, insista-t-elle.

— Tillie, marmonna-t-il d'une voix enrouée.

Il jeta des regards alarmés autour d'eux. Les avait-on vus ? Ils étaient seuls à présent dans le patio, mais ils ne le resteraient peut-être pas longtemps.

— Brune ? murmura sa compagne. Blonde ?

— Tillie…

— Rousse ?

Alors il n'y tint plus. Lui qui était un héros de guerre, qui avait combattu d'innombrables Français et risqué sa vie plus d'une fois pour éloigner du champ de bataille un camarade blessé, était impuissant face à cette débutante à la voix mélodieuse et aux paroles provocantes. Elle l'avait poussé au-delà de ses limites. À présent, il n'avait plus aucun rempart contre son propre désir.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il l’attira à lui et la fit pivoter pour l’entraîner dans l’obscurité d’un pilier.

— Ne jouez pas avec le feu, Tillie.

— Je n’ai pas le courage de résister, avoua-t-elle.

Lui non plus. Il prit ses lèvres et l’embrassa.

Il l’embrassa, même s’il savait que jamais cela ne lui suffirait. Il l’embrassa même s’il savait qu’il n’aurait rien de plus que ce baiser.

Il l’embrassa pour la marquer de son empreinte. Pour être son premier. Pour que, même lorsque son père l’aurait mariée à un autre, elle garde un souvenir de lui jusqu’à son dernier souffle.

C’était cruel. C’était égoïste. Et c’était plus fort que lui. Il avait l’intime conviction que cette femme était à lui, mais cette possessivité presque primitive ne signifiait rien aux yeux du monde, et c’était comme un coup de poignard dans son cœur.

Elle laissa échapper un doux soupir qui ne fit que jeter de l’huile sur le brasier de son désir.

— Tillie, Tillie…, murmura-t-il en laissant ses mains descendre vers ses hanches, puis ses fesses.

Il la saisit avec fermeté et la plaqua contre lui, ne lui cachant rien de son désir brûlant.

— Peter ! gémit-elle.

Il la fit taire d’un nouveau baiser. En réponse à son tendre assaut, elle se rapprocha de lui. Plus son corps se pressait contre le sien, plus l’incendie grandissait en lui. Bon sang, il était au bord de l’explosion.

Il devait mettre un terme à cette folie. Immédiatement. Cependant, il n’y parvenait pas.

Tout au fond de lui, il savait que ceci serait peut-être sa seule chance. L’unique baiser qu’il lui volerait jamais. Il n’avait pas le courage de s’interrompre maintenant. Il n’en avait pas eu assez. Il ne lui en avait pas donné assez.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vous veux, dit-il d’une voix rauque de passion. N’en doutez jamais, Tillie. Je vous désire plus que tout et…

Il n’acheva pas sa phrase. Les mots lui manquaient. Il ne pouvait que la regarder, plonger au fond de ses yeux et frissonner en y reconnaissant l’écho de son propre désir. Le souffle court, elle fit courir son doigt sur les lèvres de Peter et demanda :

— Qu’avez-vous fait ?

Il haussa un sourcil interrogateur.

— À moi, reprit-elle. Que m’avez-vous fait ?

Peter ne pouvait répondre à une telle question. Il ne pouvait prendre le risque de lui laisser deviner ses rêves les plus secrets.

— Tillie…, commença-t-il avant de s’interrompre.

— Ne me dites pas que ceci est une erreur, murmura-t-elle.

Il n’en fit rien. Il en aurait été bien incapable, même si c’était la vérité. Malgré tout, il ne parvenait pas à regretter ce baiser. Plus tard, peut-être, quand il serait étendu dans son lit, brûlant de désir et de frustration, mais pas maintenant, alors qu’elle était si proche de lui, l’enveloppant de sa tiédeur et de son parfum.

— Tillie, répéta-t-il, puisque c’était apparemment le seul mot que ses lèvres pouvaient former.

Elle ouvrit la bouche pour répondre mais, à cet instant, ils entendirent des pas. Quelqu’un approchait. Ils n’étaient plus seuls dans le patio, comprit Peter. Dans un réflexe protecteur, il repoussa sa compagne dans les ombres, puis porta un doigt à ses lèvres pour lui enjoindre de ne pas faire de bruit.

C’était lord Easterly, comprit-il. Il se querellait à voix basse avec son épouse, qu’il avait abandonnée une douzaine d’années auparavant dans de mystérieuses circonstances, s’il fallait en croire la rumeur. Ils semblaient tellement absorbés par leur dispute que Peter crut d’abord qu’ils ne remarqueraient pas qu’ils avaient des témoins. Il recula pour se dissimuler dans l’ombre à son tour et…

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Aïe !

Enfer. Il avait marché sur le pied de sa compagne.

Aussitôt, le vicomte et son épouse se tournèrent en sursautant.

— Bonsoir, dit Peter.

— Hum… belle soirée, répondit Easterly.

— En effet, marmonna Peter.

— Oh oui ! s'exclama Tillie au même instant.

— Lady Mathilda, la salua lady Easterly.

Grande et blonde, elle était de ces femmes qui semblent élégantes en toutes circonstances. Mais, ce soir, elle paraissait nerveuse.

— Bonsoir, lady Easterly. Comment allez-vous ?

— Bien, je vous remercie. Et vous ?

— Très bien. J'avais… hum… un peu chaud.

Tillie esquissa un geste vague, probablement censé désigner la fraîcheur nocturne qui les entourait.

— J'ai pensé qu'un peu d'air frais me ferait du bien, ajouta-t-elle.

— En effet, répondit lady Easterly. Nous avons eu la même idée.

Son mari acquiesça d'un marmonnement indistinct.

— Hum… Easterly ? demanda Peter, se décidant à épargner aux deux dames leur échange d'amabilités un peu guindées. Je devrais peut-être vous avertir…

Lord Easterly pencha la tête d'un air intrigué.

— Lady Neely vous a publiquement accusé du vol.

— Accusé ? répéta lady Easterly.

— Publiquement ? répéta son époux.

Peter hocha la tête.

— Oui, et sans la moindre ambiguïté, je le crains.

— M. Thompson a pris votre défense, déclara Tillie, les yeux brillants d'admiration. Il a été héroïque.

— Tillie ! murmura Peter, gêné.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je vous remercie, Thompson, dit Easterly. Je savais qu'elle me soupçonnait – elle ne s'en est d'ailleurs pas cachée. Toutefois, jamais elle n'était allée jusqu'à lancer une accusation en public.

— Eh bien, c'est fait, à présent, répondit sombrement Peter.

À ses côtés, Tillie hocha la tête.

— Je suis désolée, dit-elle.

Puis, se tournant vers lady Easterly, elle ajouta :

— Elle peut se montrer cruelle.

Lady Easterly acquiesça d'un coup de menton.

— Jamais je n'aurais accepté son invitation si je n'avais pas entendu parler de la réputation de son cuisinier.

— Merci pour l'avertissement, Thompson, dit Easterly, qui ne semblait pas très intéressé par les prouesses culinaires du chef de lady Neely.

Peter hocha la tête et déclara :

— Je dois ramener lady Mathilda à l'intérieur.

— Peut-être mon épouse ferait-elle une escorte préférable, suggéra le vicomte.

Peter comprit qu'il lui rendait son service. Jamais les Easterly n'iraient raconter qu'ils avaient croisé Peter et Tillie en tête à tête, et la réputation impeccable de la vicomtesse protégerait la jeune femme de toute rumeur scabreuse.

— Vous avez tout à fait raison, répondit Peter.

Il prit le coude de sa compagne pour la pousser avec douceur vers lady Easterly.

— Je vous verrai demain, murmura-t-il.

— Promis ?

Dans son regard, il vit qu'elle ne jouait pas les coquettes.

— Promis, répondit-il, plus touché qu'il ne voulait le montrer.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 5

*En l'absence de nouveau développement sur le Mystère du Bracelet Disparu, votre dévouée chroniqueuse doit se rabattre sur ses centres d'intérêt habituels, à savoir les petites manies quotidiennes des membres de la bonne société dans leur quête de fortune, de prestige… ou de l'épouse idéale.*

*Parmi les sujets de prédilection de votre dévouée chroniqueuse se trouve M. Peter Thompson qui, comme tout œil observateur l'aura remarqué, courtise avec assiduité lady Mathilda Howard, fille unique du comte de Canby.*

*Les tourtereaux étaient inséparables au grand bal des Hargreaves, et depuis une semaine, pas une matinée n'est passée sans que M. Thompson rende visite à Canby House.*

*Un tel déploiement d'activité ne peut qu'éveiller la curiosité. M. Thompson, c'est désormais de notoriété publique, est un coureur de dot, mais il nous faut pour être honnête rappeler que ses aspirations financières avant sa rencontre avec lady Mathilda semblaient plutôt modestes et, selon les critères de la bonne société, à l'abri de tout reproche.*

*Toutefois, la dot de lady Mathilda n'a rien de modeste, et voilà longtemps que tout le monde s'accorde sur le fait que son futur époux sera au moins un comte. Du reste, votre dévouée chroniqueuse a appris de source sûre que le livre des paris de chez*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

*White prédit ses fiançailles avec le duc d'Ashbourne qui est, comme plus personne ne l'ignore, le dernier duc d'Angleterre à marier. Pauvre M. Thompson !*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 10 juin 1816

Pauvre M. Thompson, en effet.

Voilà une semaine que l'humeur de Peter oscillait entre le désespoir et l'euphorie, selon qu'il parvenait ou non à oublier que Tillie était l'une des personnes les plus riches d'Angleterre et que, pour dire les choses simplement, il ne l'était pas.

Les parents de la jeune femme ne pouvaient désormais plus ignorer son intérêt pour elle. Il s'était rendu à Canby House chaque jour depuis le bal des Hargreaves, et ils n'avaient jamais tenté de l'en décourager, peut-être par égard pour son amitié pour Harry. Jamais les Canby n'auraient éconduit un proche de leur fils, et la comtesse semblait particulièrement apprécier sa présence. Elle aimait lui parler de Harry, l'entendre évoquer ses derniers jours, surtout quand Peter lui décrivait comment Harry parvenait encore à faire rire tout le monde malgré les horreurs de la guerre.

En fait, Peter soupçonnait qu'elle était tellement heureuse de faire revivre le souvenir de son fils qu'elle le laissait tourner autour de sa fille, même s'il était, personne n'en doutait, le pire prétendant possible pour lady Mathilda.

Bientôt, les Canby auraient une petite discussion avec lui pour lui rappeler, dans les termes les plus clairs, que, bien qu'il fût tout à fait sympathique et qu'il ait été le meilleur des amis pour leur fils, cela ne faisait pas de lui un fiancé envisageable pour leur fille.

Toutefois, ce moment n'était pas encore arrivé. Aussi Peter avait-il pris le parti de tirer le meilleur de la situation et de savourer le temps qui lui était imparti. Voilà pourquoi il devait retrouver Tillie dans Hyde Park ce jour-là. Ils étaient tous deux des cavaliers accomplis et, par cette belle

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

journée où le soleil se montrait pour la première fois depuis longtemps, ils n’avaient pas résisté au plaisir d’une promenade.

Un enthousiasme qui semblait partagé, du reste. Toute la bonne société londonienne semblait s’être donné rendez-vous au parc, de sorte que les cavaliers devaient aller au pas, ralentis par la foule. Peter attendait lady Mathilda non loin des berges de la Serpentine, observant les badauds en se demandant combien de jeunes gens fous amoureux se trouvaient parmi leurs rangs.

Un certain nombre, probablement, mais aucun ne pouvait être aussi fou que lui.

— Monsieur Thompson ? Monsieur Thompson !

Il sourit en reconnaissant la voix de Tillie. En public, elle prenait toujours soin de ne pas l’appeler par son prénom, mais dès qu’ils étaient seuls, surtout quand il parvenait à lui voler un baiser, il était toujours « Peter ».

Jamais il n’avait réfléchi au prénom que ses parents lui avaient donné, mais depuis que Tillie le murmurait dans leurs instants de passion, il en était venu à l’adorer et à trouver que ses parents lui avaient donné le meilleur des prénoms.

Elle remontait l’allée dans sa direction, suivie de deux domestiques, un homme et une femme. Surpris de constater qu’elle était venue à pied, Peter s’empressa de descendre de son cheval.

— Lady Mathilda, la salua-t-il avec formalité.

De nombreux promeneurs les entouraient, et il craignait qu’on ne les entende. Pour ce qu’il en savait, cette satanée lady Whistledown l’épiait peut-être derrière un arbre.

— Ma jument boite, expliqua la jeune femme. Je n’ai pas voulu la fatiguer. Cela vous ennuie-t-il si nous marchons ? J’ai amené mon valet d’écurie pour qu’il s’occupe de votre cheval.

Aussitôt, Peter tendit les rênes de sa monture au jeune homme.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— John s’occupe à merveille des chevaux, ajouta-t-elle. Roscoe sera parfaitement en sécurité avec lui.

Puis, une fois qu’ils se furent éloignés de quelques pas, elle ajouta dans un murmure :

— Et ma bonne et lui éprouvent de tendres sentiments l’un pour l’autre. J’ai pensé qu’ils ne feraient pas trop attention à nous.

Peter se tourna vers elle, amusé.

— Vous êtes machiavélique, Mathilda Howard.

Elle se redressa d’un air indigné, mais elle se mordait les lèvres comme pour ne pas rire.

— Jamais je n’aurais inventé que ma jument boite.

Il émit un petit rire incrédule.

— Vous ne me croyez pas ? protesta-t-elle.

— Si vous le dites…

— Je l’affirme ! Disons que j’ai seulement tourné la situation à notre avantage. Auriez-vous préféré que j’annule notre rendez-vous ?

Elle jeta un regard par-dessus son épaule en direction des deux domestiques qui, près d’un bosquet, étaient en grande conversation.

— Je pense que si nous disparaissons, ils ne le remarqueront même pas, poursuivit-elle. À condition que nous n’allions pas trop loin.

Peter haussa un sourcil dubitatif.

— Disparaître, c’est disparaître. Si nous sommes hors de leur vue, est-il vraiment important que nous soyons loin ou près ?

— Bien sûr ! C’est une question de principe. Je ne voudrais pas leur attirer le moindre problème, surtout s’ils ont la délicatesse de ne pas faire trop attention à nous.

— Très bien, concéda Peter. Allons sous cet arbre, voulez-vous ?

Il désigna un immense orme à mi-chemin entre Rotten Row et Serpentine Drive.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Juste entre les deux principales allées ? s’exclama-t-elle en esquissant une moue de dépit. Quelle drôle d’idée ! Allons plutôt là, de l’autre côté de la Serpentine.

Ils se mirent en chemin à pas lents, hors de vue des domestiques de la jeune femme mais pas des autres promeneurs.

Ils marchèrent en silence quelques minutes puis, d’un ton détaché, la jeune femme déclara :

— J’ai entendu parler d’une rumeur à votre sujet, aujourd’hui.

— Pas dans le *Whistledown*, j’espère ?

— Non, répondit-elle, pensive. C’est un de mes prétendants qui l’a mentionnée.

Puis, comme Peter ne mordait pas à l’hameçon, elle ajouta :

— Ce matin, quand vous n’étiez pas là.

— Je ne peux pas venir chez vous chaque jour, répondit-il. Cela manquerait de discrétion. Et nous avions prévu de nous voir cet après-midi.

— Vos visites chez moi n’ont plus rien de secret ; j’ai du mal à imaginer qu’une de plus ou de moins y changerait quelque chose.

Il ne put retenir un sourire joyeux.

— Seriez-vous jalouse, Tillie Howard ?

— Non, répliqua-t-elle. Et vous ?

— Ai-je des raisons de l’être ?

— Aucune, mais puisque nous en parlons, pourquoi devrais-je l’être ?

— Je n’en ai pas la moindre idée. J’ai passé la matinée chez Tattersalls à admirer des chevaux que jamais je ne pourrai m’offrir.

— Voilà qui a dû être assez frustrant. Bien, ne voulez-vous vraiment pas savoir quelle est cette fameuse rumeur ?

— Pas autant, répondit-il, que vous semblez avoir envie de me la dire.

Elle pinça les lèvres, mais elle poursuivit :

— En général, je n’écoute pas les cancans, commença-t-elle, mais j’ai cru comprendre que vous aviez mené une vie assez dissipée depuis votre

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

retour en Angleterre l'an dernier.

— Et qui vous a dit cela ?

— Personne en particulier, mais cela soulève une question.

— Cela soulève *beaucoup* de questions, rectifia-t-il.

Ignorant sa remarque, elle poursuivit :

— Comment se fait-il que je n'en aie jamais entendu parler ?

— Peut-être parce que ce n'est pas pour vos chastes oreilles, répondit-il d'un ton guindé.

— Voilà qui devient de plus en plus intéressant.

— Non, cela devient de moins en moins intéressant, répliqua-t-il d'un ton qui ne souffrait aucune contradiction. Et c'est pour cette raison que j'ai réformé ma conduite.

— À vous entendre, votre vie était tout à fait passionnante.

— Ma vie était déprimante.

— Que s'est-il passé ? insista-t-elle, démontrant une fois pour toutes qu'il ne parviendrait pas à la faire taire.

Il s'arrêta, incapable de marcher et de réfléchir posément en même temps. On aurait pu croire qu'il avait maîtrisé cette capacité sur les champs de bataille mais, manifestement, il n'en était rien. Du moins, pas au beau milieu de Hyde Park.

Et certainement pas avec Tillie Howard.

Comme c'était étrange ! Pendant toute la semaine passée, il avait presque oublié Harry. Certes, il avait évoqué son souvenir avec lady Canby, et il avait été ému chaque fois qu'il avait croisé un soldat en uniforme et qu'il avait reconnu l'ombre dans son regard, cette même ombre qu'il voyait si souvent dans son propre miroir…

Pourtant, quand il était avec Tillie, Harry disparaissait – ce qui était étrange, puisqu'elle était la sœur de Harry et lui ressemblait en bien des points. Peter ne l'oubliait pas à proprement parler, mais Harry n'était plus

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

là, le hantant tel un spectre et lui rappelant à chaque instant que Peter était vivant et que son ami ne l'était plus.

Quant à ce qu'il avait vécu avant de rencontrer Tillie…

— Je suis rentré en Angleterre peu de temps après le décès de Harry, commença-t-il d'une voix lente. Peu de temps après le décès de beaucoup de camarades, en vérité, mais c'est son départ qui m'a le plus affecté.

Elle hocha la tête. Peter s'efforça de ne pas remarquer que ses yeux étaient embués de larmes.

— Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, poursuivit-il. Je ne crois pas l'avoir prémédité, mais j'étais sous le choc d'être encore vivant alors qu'il était mort. Un soir, je suis sorti avec des amis, et tout à coup, j'ai eu l'impression que je devais vivre pour nous deux.

Pendant un mois, peut-être un peu plus, il s'était perdu. Ses souvenirs étaient flous. Il avait été ivre la plupart du temps, il avait joué de l'argent qu'il ne possédait pas, et s'il n'avait pas fini dans un asile pour pauvres, c'était un pur miracle. Sans parler des femmes. Il n'y en avait pas eu autant que cela aurait été possible, mais beaucoup plus que nécessaire. Et à présent qu'il regardait lady Mathilda, celle qu'il révérerait jusqu'à la fin de ses jours, il se sentait sale, grossier, comme s'il avait souillé quelque chose de précieux, et même de sacré.

— Pourquoi avez-vous arrêté ? s'enquit la jeune femme.

— Je ne sais pas.

C'était la vérité. Un soir, alors qu'il se trouvait dans un tripot, il avait pris conscience dans l'un de ses rares moments de sobriété que cette vie-là ne le rendait pas heureux. Il ne vivait pas pour deux. Bon sang, il ne vivait même pas pour lui-même ! Il était simplement en train de fuir son avenir et de repousser le moment de prendre une décision et d'aller de l'avant.

Il était sorti de cette salle de jeu et n'y était jamais retourné. Toutefois, songea-t-il, il avait dû être plus modeste dans sa décadence qu'il ne l'avait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

cru, car personne jusqu'à présent n'y avait jamais fait allusion. Pas même lady Whistledown.

— J'ai ressenti la même chose, dit Tillie avec douceur.

Son regard était doux mais elle semblait loin, très loin de là.

— Que voulez-vous dire ?

Elle haussa les épaules d'un geste évasif.

— Eh bien, je ne me suis pas mise à boire et à jouer, naturellement, mais quand nous avons appris que…

Elle s'interrompit, émit une petite toux et détourna les yeux.

— Quelqu'un est venu nous voir, le saviez-vous ?

Peter hocha la tête. Cela n'avait rien d'étonnant : Harry appartenait à l'une des plus grandes familles d'Angleterre ; il n'était pas surprenant que l'armée ait envoyé un messager pour annoncer son décès aux siens.

— Je faisais comme s'il était là, avec moi, dit-elle. Peut-être l'était-il, d'une certaine façon. Tout ce que je voyais, tout ce que je faisais, m'amenait à me demander : « Qu'en penserait Harry ? » ou bien : « Oh, Harry adorerait ce pudding. Il se servirait une double portion et ne m'en laisserait pas une miette. »

— Et en preniez-vous plus, ou moins ?

Elle battit des paupières d'un air perdu.

— Pardon ?

— Le pudding. Quand vous vous disiez que Harry aurait dévoré votre part, la mangiez-vous ? La laissiez-vous ?

— Oh.

Elle s'absorba dans un silence nostalgique.

— Je crois que je n'en prenais pas beaucoup. Après quelques bouchées, de toute façon, je n'avais plus d'appétit.

Sans réfléchir, il la prit par la main.

— Marchons encore un peu, proposa-t-il.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Tillie sourit et accéléra le pas pour suivre son compagnon. Il marchait à si grandes enjambées qu'elle devait presque courir pour rester à sa hauteur.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— N'importe où.

— N'importe où… dans Hyde Park ?

— N'importe où sauf ici, avec huit cents personnes autour de nous, précisa son compagnon.

— Huit cents ?

Elle ne put retenir un sourire.

— Je n'en vois que quatre.

— Quatre centaines ?

— Non, quatre promeneurs.

Il fit halte et la couva d'un regard dubitatif.

— Bon, très bien, admit Tillie. Disons huit, en comptant le chien de lady Bridgerton.

— Que diriez-vous de faire la course ? demanda-t-il soudain.

— Avec vous ?

Tillie écarquilla les yeux de stupeur. Le comportement de son compagnon était des plus étranges. Toutefois, ce n'était pas inquiétant, mais plutôt amusant.

— Je vous laisse un peu d'avance, dit-il.

— Parce que mes jambes sont plus petites ?

— Non, à cause de votre constitution fragile, répliqua-t-il d'un ton provocateur.

Cela marcha.

— C'est faux ! s'indigna-t-elle.

— Le croyez-vous ?

— Je le *sais*.

Il s'adossa à un arbre en croisant les bras d'un air si condescendant que c'en était exaspérant.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vous allez devoir me le prouver.

— Devant huit cents spectateurs ?

Il haussa un sourcil ironique.

— Je n’en vois que quatre. Cinq, en comptant le chien.

— Pour un homme qui n’aime pas attirer l’attention, vous allez un peu loin, monsieur Thompson.

— Bah ! Les gens sont accaparés par leurs propres affaires. Et ils sont trop occupés à profiter du beau temps pour s’intéresser à nous.

Tillie regarda autour d’eux. Il disait vrai. Les promeneurs – et il y en avait bien plus de huit, même s’ils n’étaient pas des centaines – riaient et plaisantaient, insouciants et joyeux, comme ivres de lumière. Ce devait être le soleil, songea-t-elle. Après une période de grisaille qui avait duré une éternité, cette journée était superbe, avec un grand ciel bleu et une clarté si vive que chaque feuille d’arbre paraissait plus éclatante, chaque fleur plus colorée. S’il existait des règles que l’on devait suivre – et Tillie était certaine qu’il y en avait, on les lui avait inculquées depuis sa naissance –, la bonne société semblait les avoir oubliées cet après-midi, du moins celles qui imposaient de rester sage et guindé par un jour de grand soleil.

— Très bien, dit-elle, se prenant au jeu. J’accepte votre défi. Où est la ligne d’arrivée ?

Son compagnon désigna un grand bosquet.

— Cet arbre, dit-il.

— Le premier ou le dernier ?

— Celui du milieu, répondit Peter, sans doute pour le seul plaisir de la contrarier.

— Très bien. Et combien d’avance m’accordez-vous ?

— Cinq secondes.

— Que vous allez mesurer avec une montre ou compter mentalement ?

— Bonté divine, que vous êtes tatillonne !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— J’ai grandi avec deux frères, lui rappela-t-elle en le toisant avec défi. Je n’ai pas eu le choix.

— Je compterai mentalement.

Elle allait poser une autre question mais n’en eut pas le temps.

— Lentement, ajouta-t-il. Je compterai lentement. Moi aussi j’ai un frère, voyez-vous.

— Je sais. Vous a-t-il jamais laissé gagner ?

— Pas une fois.

Elle plissa les yeux.

— Allez-vous me faire cadeau de la victoire ? demanda-t-elle.

Il lui adressa un sourire mystérieux.

— Peut-être.

— Comment, peut-être ?

— Cela dépend.

— De quoi ?

— De ma récompense si je perds.

— N’est-ce pas le vainqueur qui reçoit une récompense ?

— Pas quand le vaincu l’a volontairement laissé gagner.

Elle émit un hoquet indigné.

— Personne ne vous demande cela, Peter Thompson. Rendez-vous à la ligne d’arrivée.

Puis, sans prévenir, elle s’élança à travers la pelouse, toute élégance oubliée. Elle le paierait probablement dès le lendemain, quand les amies de sa mère viendraient prendre leur ration quotidienne de thé et de potins, mais pour l’instant, avec le soleil sur son visage et l’homme de ses rêves courant sur ses talons, elle s’en moquait éperdument.

Elle avait toujours été rapide à la course. Elle éclata de rire, balançant une main au rythme de ses pas, soulevant de l’autre sa jupe à quelques pouces du sol. Elle entendait son compagnon derrière elle et son rire de triomphe tandis que ses pas se rapprochaient. Elle arriverait la première,

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

c’était certain. Si elle ne remportait pas cette course sans contestation possible, elle n’aurait pas fini d’en entendre parler. Pourtant, étrangement, peu lui importait.

Une victoire était une victoire, et en cet instant, Tillie se sentait invincible.

— Attrapez-moi si vous pouvez ! le défia-t-elle.

Elle regarda par-dessus son épaule pour évaluer son avance sur Peter.

— Jamais vous ne… Ouch !

Tillie eut soudain le souffle coupé, puis elle roula sur le sol, entraînant quelqu’un dans sa chute. Une femme, comprit-elle avec soulagement.

— Charlotte ? demanda-t-elle, abasourdie.

Elle venait de reconnaître Charlotte Birling, une de ses amies.

— Je suis désolée ! s’exclama-t-elle.

— Que faisiez-vous, au nom du Ciel ? s’écria Charlotte en redressant son chapeau.

— Une course à pied, pour tout vous dire, marmonna Tillie. Pas un mot à ma mère, s’il vous plaît.

— Je n’en aurai pas besoin. Si vous croyez qu’elle n’en entendra pas parler…

— Je sais, je sais, répondit Tillie dans un soupir. Il me reste à espérer qu’elle pensera que j’ai été étourdie par le soleil.

— Ou plutôt aveuglée par le soleil ? rectifia une voix masculine.

Levant les yeux, Tillie vit un gentleman aux cheveux châtains qu’elle ne connaissait pas. Charlotte s’empressa de faire les présentations.

— Lady Mathilda, dit-elle tandis que son compagnon l’aidait à se redresser, permettez-moi de vous présenter le comte Matson.

La jeune femme saluait celui-ci quand Peter arriva en courant.

— Tillie, allez-vous bien ? s’enquit-il.

— Très bien. Ma robe est probablement irréparable mais, pour ma part, je n’ai rien.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle prit la main qu’il lui tendait et se releva.

— Connaissez-vous Mlle Birling ? s’enquit-elle.

Comme il secouait la tête, elle procéda aux présentations. Elle se tournait vers le comte quand Peter hocha la tête.

— Matson, dit-il.

— Vous vous êtes déjà rencontrés ? demanda-t-elle.

— Dans l’armée.

— Oh, bien sûr. Alors vous connaissiez peut-être mon frère, Harry Howard ?

— C’était un chic type, répondit lord Matson. Nous l’aimions tous beaucoup.

— Oui, renchérit Tillie. Tout le monde aimait Harry.

Le comte acquiesça d’un coup de menton.

— Je suis désolé, dit-il simplement.

— Nous le sommes tous, mais je vous remercie.

— Étiez-vous dans le même régiment ? demanda Charlotte en se tournant vers Peter.

— Oui, répondit son compagnon, mais Thompson a eu la chance de rester pendant tous les combats.

— Vous n’étiez pas à Waterloo ? s’étonna la jeune femme.

— Non, j’ai été rappelé chez moi pour raisons familiales.

— Oh, murmura Tillie, un peu gênée.

— À propos de Waterloo, demanda Charlotte, assisterez-vous à la reconstitution, la semaine prochaine ? Lord Matson se plaignait justement d’avoir manqué le plus amusant.

— Waterloo n’a pas été exactement une partie de plaisir, marmonna Peter.

— Vous avez raison, dit Tillie avec diplomatie.

Elle savait que Peter détestait qu’on glorifie la guerre et craignait qu’il n’ait du mal à garder son calme en présence d’un homme qui se désolait

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

d’avoir échappé à un tel carnage.

— La reconstitution de Prinny ! J’avais complètement oublié. Ce sera à Vauxhall, n’est-ce pas ?

— Oui, confirma Charlotte. Dans une semaine jour pour jour, pour l’anniversaire de Waterloo. J’ai entendu dire que Prinny ne tenait pas en place. Il y aura même des feux d’artifice.

— Pour être au plus près de la réalité, je suppose, maugréa Peter.

— Du moins, de l’idée que s’en fait le prince régent, rectifia lord Matson.

— Je suppose que c’est pour imiter les canonnades, dit Tillie. Y assisterez-vous, monsieur Thompson ? Vous pourriez m’accompagner.

Il ne répondit pas immédiatement. Tillie comprit qu’il n’en avait aucune envie mais, n’écoutant que son égoïsme, elle insista :

— S’il vous plaît. J’aimerais voir ce que Harry a vu.

— Harry n’a pas…

Il s’interrompit et toussa.

— Vous ne verrez jamais ce que Harry a vu.

— Je sais, mais ce sera aussi proche que cela peut l’être. S’il vous plaît, dites oui.

Il pinça les lèvres mais répondit :

— Si vous voulez.

Elle lui adressa un sourire radieux.

— Merci. C’est très généreux de votre part, d’autant que…

Aussitôt, elle s’interrompit. Charlotte et lord Matson n’avaient pas besoin de savoir que Peter n’avait aucune envie d’assister à cette reconstitution. Peut-être l’avaient-ils déjà compris, mais Tillie préférait ne pas insister sur ce point.

— Nous devrions y aller avant qu’on… hum…, commença Charlotte.

— Il est temps de rentrer, déclara le comte d’un ton suave.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je suis désolée, pour tout à l’heure, dit Tillie en pressant la main de son amie.

— N’y pensez plus ! répondit celle-ci en répondant à son geste avec chaleur. Considérez que j’étais la ligne d’arrivée, ainsi vous aurez remporté votre course.

— Excellente idée. Comment n’y ai-je pas pensé moi-même ?

— J’aurais dû savoir que vous trouveriez le moyen de gagner, murmura Peter tandis que Charlotte et lord Matson s’éloignaient.

— En avez-vous douté un seul instant ? demanda Tillie avec des inflexions joueuses.

Sans la quitter des yeux, il fit non de la tête. Il l’observait avec une telle intensité que, soudain, elle s’aperçut que son cœur battait plus vite et que toute sa peau était parcourue de picotements.

— Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle.

Si elle ne parlait pas, elle en oublierait de respirer, elle en était sûre. En moins d’une minute, quelque chose en Peter avait changé, et l’intuition de la jeune femme lui soufflait que, quoi que ce fût, cela allait également changer sa vie.

— J’ai une question à vous poser, dit-il.

Le cœur de Tillie s’emballa. *Oh oui, oui, oui !* Elle savait déjà ce qu’il allait lui demander. Toute cette semaine n’avait mené qu’à cet instant, et Tillie était certaine que ses sentiments pour cet homme étaient payés de retour. Elle hocha la tête, consciente que son compagnon lisait dans ses yeux les émotions qui l’animaient.

— Je…

Il s’interrompit et toussa pour s’éclaircir la voix.

— Vous devez savoir que vous m’êtes particulièrement chère.

Elle hocha la tête.

— Je l’espérais, murmura-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Et je crois que mes sentiments pour vous sont partagés ? poursuivit-il.

Ce n'était pas une affirmation mais une question, ce qu'elle trouva particulièrement touchant. Elle commença par hocher de nouveau la tête puis, oubliant toutes ses réserves, répondit :

— N'en doutez pas un instant.

— Mais vous devez aussi savoir que ni votre famille ni personne n'a jamais envisagé une union entre nous deux.

— En effet, répondit-elle en se demandant où il voulait en venir, mais je ne vois pas en quoi…

— Je vous en prie, l'interrompit-il, laissez-moi aller jusqu'au bout.

Elle s'obligea à garder le silence mais, tout à coup, son euphorie avait cédé la place à un mauvais pressentiment.

— Je veux que vous m'attendiez, dit son compagnon.

Elle battit des paupières, prise au dépourvu.

— Pardon ?

— Je désire vous épouser, Tillie, répondit-il d'une voix solennelle, mais je ne le peux pas. Pas encore.

— Alors quand ? demanda-t-elle dans un murmure.

Elle s'attendait à deux semaines, ou deux mois, ou même deux ans… n'importe quel délai, tant qu'elle pourrait avoir une date, mais il répondit seulement :

— Je ne sais pas.

Elle le regarda, abasourdie, tandis que les questions se bousculaient dans son esprit.

— Tillie ?

Elle secoua la tête.

— Tillie, je…

— Non.

— Non… quoi ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je ne sais pas.

La voix de sa compagne était si triste, si blessée que Peter en avait le cœur serré. À l'évidence, elle ne comprenait pas ce qu'il lui demandait. Et la vérité, c'était que lui non plus.

Jamais il n'avait eu d'autre intention que de se promener avec elle au parc. Dans son esprit, cet après-midi n'avait été qu'un moment parmi d'autres dans la cour perdue d'avance qu'il faisait à lady Mathilda Howard. Jamais il n'avait sérieusement envisagé de la demander en mariage !

Puis quelque chose d'indéfinissable avait changé. Peter avait regardé la jeune femme, elle lui avait souri, ou peut-être pas, peut-être avait-elle seulement esquissé un imperceptible mouvement de ses lèvres ensorcelantes, et il avait eu l'impression que Cupidon lui avait lancé une flèche. Sans comprendre pourquoi ni comment, il s'était entendu demander la main de Mathilda, comme si les mots avaient jailli d'une part inconnue de son cœur. Il avait beau être parfaitement conscient qu'elle lui était interdite, il n'avait pu retenir ses paroles.

Finalement, peut-être tout n'était-il pas perdu. Peut-être avaient-ils une chance. Il entrevoyait une issue, une seule, mais il devait faire comprendre cela à Tillie.

— Je dois d'abord m'établir, tenta-t-il d'expliquer. J'ai très peu de moyens, pour ne pas dire aucun, mais une fois que j'aurai vendu mon brevet d'officier, je disposerai d'une petite somme à investir.

— De quoi parlez-vous ? demanda sa compagne.

— Je vous demande de m'attendre quelques années. Donnez-moi le temps de faire fortune avant de demander officiellement votre main.

— Pourquoi ferais-je cela ? s'étonna-t-elle.

L'espace d'un instant, le cœur de Peter cessa de battre.

— Parce que vous tenez à moi.

Elle ne répondit pas. Elle semblait tout juste respirer.

— N'est-ce pas ? demanda-t-il dans un murmure.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Bien entendu. Je viens de vous le dire.

Elle secoua la tête comme si elle tentait de rassembler ses pensées pour en faire un tout cohérent.

— Pourquoi devrais-je attendre ? Pourquoi ne pas nous marier maintenant ?

Tout d'abord, il ne put que la regarder, abasourdi. Elle n'avait pas compris. Comment était-ce possible ? Voilà des jours qu'il endurait un enfer, et elle n'y avait pas songé un seul instant !

— Je n'ai pas les moyens de vous entretenir ! s'exclama-t-il. Ne me dites pas que vous ne l'avez pas compris ?

Elle lui adressa un sourire soulagé.

— Ne dites pas de sottises ! Nous aurons ma dot.

— Je ne vivrai pas de votre dot, rétorqua-t-il sèchement.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai ma dignité, répondit-il d'un ton guindé.

— N'êtes-vous pas venu à Londres pour trouver une épouse bien dotée ? Vous me l'avez dit vous-même.

Il serra les dents d'un air résolu.

— Je ne vous épouserai pas pour votre argent.

— Voyons, ce n'est pas pour mon argent que vous m'épouseriez, répondit-elle avec douceur. N'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, Tillie. Vous savez combien vous m'êtes chère.

La voix de la jeune femme se fit plus insistante.

— Alors ne m'obligez pas à attendre.

— Je n'ai pas les moyens de vous offrir la vie que vous désirez.

— Cela, c'est à moi d'en décider, siffla-t-elle.

Soudain, il s'avisa qu'elle était en colère. Elle n'était pas agacée, ni irritée, mais bel et bien furieuse.

Et tellement naïve, en même temps ! Naïve comme peut seulement l'être quelqu'un qui n'a jamais affronté l'adversité. Elle ne connaissait que

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

l’admiration de la bonne société. Elle était célébrée, adorée, enviée. Elle ne pouvait même pas imaginer une vie où les gens murmureraient dans son dos ou la regarderaient de haut.

Et jamais il ne lui était venu à l’esprit que ses parents pourraient lui refuser quoi que ce soit.

Pourtant, ils lui refuseraient ceci. Ou, plus précisément, ils lui refuseraient Peter Thompson. Il était prêt à le jurer : jamais ils ne la laisseraient l’épouser, du moins pas dans l’état actuel de sa fortune.

— Très bien, dit-elle, brisant un silence interminable. Puisque vous ne voulez pas de ma dot, nous nous en passerons. Je peux me contenter de peu.

— Vraiment ? demanda-t-il d’un ton plus ironique qu’il ne l’aurait voulu.

— Vraiment. Je préfère être pauvre et heureuse que riche et malheureuse.

— Tillie, vous n’avez connu que la richesse et le bonheur. Vous n’avez aucune idée de ce qu’est la pauvreté.

— Épargnez-moi votre ton condescendant, je vous prie. Vous pouvez me refuser, vous pouvez me rejeter, mais je vous interdis de me parler comme à une gamine.

— Je ne puis vous demander de vous contenter de mes revenus, insista-t-il d’une voix tendue. Je n’ai jamais promis à Harry de vous forcer à vivre dans la misère.

Elle émit un hoquet de stupeur.

— Alors c’est à cause de cela ? À cause de Harry ?

— Que voulez-vous dire ?

— C’est à cause de lui ? À cause d’une stupide promesse à un mourant ?

— Tillie, vous…

— Ah, non ! Cette fois, c’est vous qui allez m’écouter jusqu’au bout.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Ses yeux lançaient des éclairs et ses épaules tremblaient de rage. Peter l'aurait trouvée sublime s'il n'avait pas eu le cœur brisé par ce spectacle.

— Ne me dites plus jamais que vous tenez à moi ! poursuivit-elle. Si c'était le cas, si vous éprouviez ne serait-ce qu'un minimum d'affection pour moi, vous vous préoccuperiez un peu plus de mes sentiments et un peu moins de ceux de Harry. Il est mort, Peter. Mort !

— Je le sais mieux que quiconque, dit-il d'une voix éteinte.

— Vous n'avez aucune idée de qui je suis, reprit-elle, vibrante de rage. Pour vous, je ne suis que la petite sœur d'un ami. Une écervelée que vous avez juré de protéger.

— Tillie…

— Taisez-vous ! gronda-t-elle. Je vous interdis de prononcer mon prénom. Je vous interdis de m'adresser la parole tant que vous ne saurez pas qui je suis.

Il voulut protester, puis renonça. Pendant un long moment, ils ne firent que se dévisager dans un silence horrifié. Ils ne bougeaient pas, peut-être dans l'espoir que tout ceci n'était qu'un affreux malentendu et que, s'ils restaient immobiles encore quelques instants, il se dissiperait et tout redeviendrait comme avant.

Naturellement, cela n'arriva pas. Sous le regard impuissant de Peter, Tillie pivota sur ses talons et s'en alla aussi vite que le lui permettait la dignité.

Plusieurs minutes passèrent. Puis le garçon d'écurie de la jeune femme apparut, ramenant Roscoe. Sans un mot, il tendit à Peter les rênes du cheval.

En les saisissant, Peter ne put chasser le douloureux pressentiment que tout était terminé. Comme si on lui disait : « Prenez ceci et fichez le camp. »

C'était probablement, comprit-il avec surprise, les instants les plus douloureux de sa vie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 6

*Pauvre M. Thompson. Pauvre, pauvre M. Thompson ! Cet adjectif prend une nouvelle signification, n'est-ce pas ?*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 17 juin 1816

Il n'aurait pas dû venir.

Peter n'avait aucune envie d'assister à une reconstitution de la bataille de Waterloo. La première avait été assez épouvantable, merci bien ! Et s'il ne pensait pas que la version de Prinny – qui pour l'instant faisait rage sur sa gauche – fût particulièrement effrayante ou véridique, il était malade de constater que ce carnage était transformé en spectacle pour le bon peuple de Londres.

Un spectacle ? Même pas ! Il secoua la tête, dégoûté, en regardant les Londoniens de toutes classes sociales rire et plaisanter dans les allées des jardins de Vauxhall. La plupart ne prêtaient pas la moindre attention aux combats fictifs. Ne comprenaient-ils pas que des hommes étaient morts à Waterloo ? Des hommes bons. Des hommes jeunes.

Quinze mille hommes. Sans compter les soldats ennemis.

Pourtant, en dépit de toutes ses préventions, il était venu. Il avait payé ses deux shillings pour accéder aux jardins, non pas pour admirer la mise en scène, commenter les éclairages spectaculaires ni s'émerveiller des feux d'artifice, dont on lui avait dit qu'ils seraient les plus grandioses jamais donnés en Angleterre, mais pour Tillie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il aurait dû l'accompagner ce soir, mais il doutait qu'elle eût annulé cette sortie au simple motif qu'ils ne s'adressaient plus la parole. N'avait-elle pas déclaré qu'elle avait besoin de voir cette reconstitution afin de pouvoir dire adieu à son frère ?

Elle serait là ce soir. Il en était certain.

Ce dont il était moins certain, en revanche, c'était de la trouver dans cette foule. Des milliers de spectateurs étaient déjà là, et il en arrivait encore par centaines. Les allées étaient envahies de monde. S'il y avait un aspect par lequel la reconstitution était juste, songea Peter, c'était l'odeur. Même si les senteurs âcres du sang et de la mort étaient absentes, il retrouvait cette puanteur suffocante qui se formait quand trop de gens se pressaient les uns contre les autres.

Des gens dont la plupart, se dit-il en s'engageant dans une allée secondaire pour éviter un groupe un peu trop bruyant qui venait à sa rencontre, n'avaient pas dû se laver depuis des mois. Qui avait affirmé que l'on devait laisser derrière soi les joies de la vie militaire quand on prenait sa retraite ? songea-t-il avec une pointe de misanthropie.

Il ignorait ce qu'il dirait à Tillie s'il la croisait. Il ne savait même pas s'il lui dirait quelque chose. Tout ce qu'il espérait, c'était la voir, si pathétique que cela paraisse. Depuis leur querelle dans Hyde Park une semaine plus tôt, elle avait refusé toutes ses tentatives de dialogue. Il s'était rendu à deux reprises à Canby House pour s'entendre dire chaque fois que Mademoiselle n'était pas là. Ses plis lui étaient revenus sans même avoir été décachetés. Puis il avait reçu une missive dans laquelle Tillie l'informait qu'à moins de lui poser une question bien précise, il pouvait passer son chemin.

Au moins, elle ne mâchait pas ses mots.

Si Peter en croyait une rumeur qui circulait en ville, la bonne société devait se retrouver ce soir sur le côté nord de la pelouse, où Prinny avait fait installer un point de vue. Il dut contourner le champ des opérations en se

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

tenant à prudente distance des soldats, au cas où certains n’auraient pas eu l’idée de décharger leurs armes.

Tout en maugréant, il se fraya un passage dans la foule en direction du nord. Pour lui qui avait toujours marché à grandes enjambées, devoir piétiner parmi cette cohue était un enfer. Un individu lui marcha sur le pied, un autre le cogna à l’épaule. Quant au troisième… D’un geste vif, Peter repoussa une main qui se tendait vers lui pour fouiller ses poches.

Enfin, après une demi-heure de pénible progression, il parvint dans un espace dégagé. Les gardes du régent avaient chassé tous les badauds, à l’exception d’une poignée de gens du meilleur monde, afin d’offrir à ces derniers une vue imprenable sur le spectacle. Lequel, constata Peter avec soulagement, semblait à présent toucher à sa fin.

Il parcourut la foule du regard à la recherche d’une chevelure rousse. Rien. Tillie avait-elle annulé cette sortie ?

Un canon retentit non loin de lui, le faisant sursauter.

Où était Tillie ?

Encore une explosion et… Bonté divine, était-ce du Haendel ? Il regarda autour de lui, atterré. De fait, une centaine de musiciens venaient de commencer à jouer.

Bon sang, où était Tillie ?

Le bruit devenait insupportable. La foule rugissait, les soldats hurlaient, et l’orchestre… Enfer, quelle idée de jouer de la musique !

Enfin, au beau milieu de ce chaos, elle apparut.

Peter aurait juré que, soudain, un silence absolu était tombé sur les jardins.

Elle était là. Plus rien d’autre ne comptait.

Tillie regrettait d’être venue. Elle ne s’était pas attendue à apprécier la reconstitution, mais elle avait espéré… comment dire… en apprendre quelque chose. Ressentir un lien avec Harry.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Tout le monde n’avait pas la chance d’assister à la reconstitution du décès d’un frère tendrement aimé.

Pourtant, en cet instant, sa seule pensée était qu’elle aurait dû apporter du coton pour ses oreilles. Non seulement le spectacle était affreusement bruyant, mais elle se trouvait à côté de Robert Dunlop, qui considérait apparemment de son devoir de commenter la scène.

Et une seule idée tournait dans son esprit : c’était avec Peter qu’elle aurait dû se trouver.

C’était lui qui aurait dû l’escorter. Lui qui aurait dû lui expliquer la signification des manœuvres. Lui qui aurait dû l’avertir de se boucher les oreilles quand le bruit se faisait trop fort.

S’il avait été là, elle aurait pu prendre discrètement sa main et la serrer quand la bataille devenait trop intense. Elle aurait osé lui demander, à lui, à quel moment Harry était tombé.

À sa place, elle avait Robert Dunlop. Robbie, qui trouvait cela tout à fait exaltant. Qui se penchait vers elle pour hurler : « Extraordinaire, pas vrai ? » Qui, à présent que le spectacle était terminé, lui parlait de vestes, de chevaux et sans doute d’autres choses qu’elle ne comprenait pas.

Non seulement la musique était trop forte, mais Tillie avait toujours autant de mal à suivre les bavardages de Robert Dunlop.

Puis, alors que l’orchestre entonnait un passage plus doux, il se pencha vers elle pour déclarer :

— Harry aurait apprécié.

Était-ce le cas ? Tillie n’en savait rien, et cela la désolait. Harry aurait probablement beaucoup changé s’il était revenu de la guerre, et elle était triste à l’idée qu’elle ne saurait jamais quel homme il serait devenu.

Toutefois, Robert Dunlop n’avait que de louables intentions, et il avait bon cœur. Aussi se contenta-t-elle de hocher la tête en souriant.

— Quel dommage qu’il soit mort ainsi, poursuivit son voisin.

— Oui, répondit la jeune femme, ne sachant que dire d’autre.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Vraiment, quelle fin absurde !

Intriguée, elle se tourna vers lui. Voilà qui ne ressemblait pas à M. Dunlop, qui ne brillait jamais par sa subtilité.

— Toutes les guerres sont absurdes, dit-elle lentement. N’est-ce pas votre avis ?

— Certes, mais il fallait bien que quelqu’un nous débarrasse de Bonaparte. Je suppose que lui dire « s’il vous plaît » n’aurait pas suffi.

Voilà, songea la jeune femme, la phrase la plus complexe que Robert Dunlop eût jamais prononcée. Elle se demandait s’il n’avait pas plus de profondeur qu’elle ne l’avait cru jusqu’alors quand, soudain… elle sut.

Elle n’avait rien vu, elle n’avait rien entendu, mais elle savait qu’*il* était là. De fait, quand elle leva les yeux, elle l’aperçut.

Peter. Juste à côté d’elle. Elle était stupéfaite de ne pas avoir perçu sa présence plus tôt.

— Monsieur Thompson, dit-elle froidement.

Du moins essaya-t-elle de le dire froidement. Elle n’était pas certaine d’y être parvenue tant elle était soulagée de le voir.

Certes, elle était toujours si furieuse contre lui qu’elle n’était même pas certaine d’avoir envie de lui parler, mais cette soirée était si étrange et cette reconstitution si déstabilisante que la présence grave de Peter lui apparaissait soudain comme un havre de paix et de sécurité.

— Nous parlions de Harry, dit M. Dunlop d’un ton jovial.

Peter hocha la tête.

— Quel dommage qu’il ait manqué cela ! poursuivit l’autre. Je veux dire, tout ce temps dans l’armée pour rater la bataille, quel dommage, hein ?

Tillie le regarda, confuse.

— Comment cela, rater la bataille ?

Elle se tourna vers Peter, à temps pour le voir faire les gros yeux à Robert Dunlop.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Que voulez-vous dire ? insista la jeune femme d'une voix plus ferme.

— Tillie, commença Peter. Vous devez comprendre que…

— Harry est mort à Waterloo, l'interrompit-elle en faisant passer son regard de Robbie à Peter, saisie d'un horrible pressentiment. On est venu nous le dire à la maison. On nous a dit qu'il était mort à Waterloo.

La voix de la jeune femme avait pris des accents si effrayés que Peter ne savait que faire. Bon sang, il aurait pu étrangler Dunlop ! Ce type n'avait donc pas le moindre bon sens ?

— Tillie…, commença-t-il en se demandant comment gagner du temps.

— Comment est-il décédé ? insista-t-elle. Vous allez me le dire, et maintenant !

Il la regarda, accablé. Seigneur, elle tremblait de la tête aux pieds.

— Je veux savoir comment mon frère est mort !

— Tillie, je vous en prie.

— Allez-vous me dire…

*BOUM !*

Ils sursautèrent tous les trois quand une déflagration se fit entendre à quelques pas de l'endroit où ils se trouvaient.

— Sacré spectacle ! s'écria Robbie en levant les yeux.

Malgré lui, Peter suivit son regard. Bleues, roses, vertes, des étoiles filaient vers le firmament dans un concert de craquements et de sifflements, faisant pleuvoir des nuées d'étincelles sur les jardins.

— Peter, insista Tillie en le tirant par la manche. Dites-moi. Maintenant.

Il savait qu'il aurait dû lui répondre, lui accorder toute son attention, mais il était incapable de s'arracher à la fascination du spectacle pyrotechnique. Il tourna les yeux vers la jeune femme, puis les leva de nouveau vers le ciel, indécis.

— Peter ! hurla-t-elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— C’était une charrette, dit alors Robert Dunlop, profitant d’un moment d’accalmie dans le feu d’artifice. Elle lui est tombée dessus.

— Harry a été écrasé par une charrette ?

— Un chariot, plus exactement, rectifia Robbie. Il a été…

*BOUM !*

— Oh ! s’exclama Dunlop. Admirez donc celle-là !

— Peter, supplia la jeune femme.

— C’était un accident stupide, répondit celui-ci, parvenant enfin à la regarder. Stupide, horrible et impardonnable. Ce chariot aurait dû être débité en bois de chauffage depuis des semaines.

— Que s’est-il passé ? demanda-t-elle dans un souffle.

Alors il lui raconta. Pas en détail, car ce n’était ni le moment ni le lieu, mais il lui en dit assez pour qu’elle comprenne la vérité. Harry était un héros, mais il n’était pas mort en héros. Du moins, pas de la façon dont l’Angleterre voyait ses héros.

Cela n’aurait pas dû compter, mais il voyait bien sur le visage de la jeune femme que c’était important.

— Pourquoi ne me l’avez-vous pas dit ? demanda-t-elle d’une voix tremblante. Vous m’avez menti. Comment avez-vous pu me mentir ?

— Tillie, je…

— Vous m’avez menti ! Vous m’avez dit qu’il était mort sur le champ de bataille.

— Jamais je n’ai affirmé cela.

— Vous me l’avez laissé croire ! gémit-elle. Comment avez-vous pu faire cela ?

— Tillie, insista-t-il, je…

*BOUM !*

Par réflexe, ils levèrent tous les deux les yeux.

— J’ignore pourquoi on ne vous a pas dit la vérité, reprit-il une fois que la poudre fut retombée en spirales d’étincelles vertes. C’est seulement au

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

dîner de lady Neely que j’ai compris qu’on vous l’avait cachée. Sur le moment, je n’ai su que vous dire.

— Ah, non ! s’emporta-t-elle. N’essayez pas de vous justifier !

Bon sang, ne venait-elle pas de lui demander des explications ?

— Demain, reprit-elle d’une voix étranglée. Vous me parlerez demain. Pour l’instant, je… je…

*BOUM !*

Dans une nuée d’étincelles roses, elle saisit ses jupes, pivota sur ses talons et s’élança. Il la vit traverser, éperdue, le seul espace libre et passer juste sous le nez de Prinny, puis devant l’orchestre.

Bon sang, il allait la perdre. Une fois de plus.

— Espèce de crétin ! siffla-t-il en se tournant vers Dunlop.

— Hein ? fit ce dernier, les yeux toujours levés vers le ciel.

— Laissez tomber, marmonna Peter.

Il devait trouver Tillie. Il savait qu’elle n’avait pas envie de le voir, et en temps normal, il aurait respecté sa demande, mais on était dans les jardins de Vauxhall. Il y avait là des milliers de gens, dont tous n’avaient pas des intentions innocentes.

Ce n’était pas un endroit pour une femme seule. Surtout dans l’état de choc où était Tillie.

Il s’élança à sa suite à travers la clairière, marmonnant des excuses quand il heurta l’un des gardes du prince régent. La robe de Tillie était d’un vert pâle presque irréel dans les lumières des lampes à gaz, de sorte que la jeune femme fut facile à suivre une fois qu’elle fut ralentie par la foule. Peter ne l’avait pas encore rattrapée mais, au moins, il la voyait.

Toutefois, elle progressait plus rapidement que lui. Avec sa silhouette fine, elle pouvait se faufiler là où il devait forcer le passage. Bientôt, la distance entre eux grandit. Peter ne la voyait plus que grâce à la déclivité que suivait l’allée, et grâce à laquelle il était toujours légèrement au-dessus d’elle.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Jusqu’à ce que…

— Enfer ! marmonna-t-il.

Elle se dirigeait vers la pagode chinoise. Que lui passait-il par la tête ? Impossible de savoir s’il y avait du monde à l’intérieur. Et l’endroit comportait apparemment plusieurs sorties. Une fois qu’elle y serait entrée, il aurait le plus grand mal à suivre sa piste.

— Tillie ! maugréa-t-il en accélérant le pas.

Il n’était pas certain qu’elle ait compris qu’il la suivait. Pourtant, elle venait de choisir le meilleur endroit pour le semer.

*BOUM !*

Peter tressaillit. C’était encore un feu d’artifice, mais celui-ci ne sonnait pas comme les autres. Il était passé juste au-dessus de sa tête, comme dirigé trop bas. Peter se tourna en essayant de comprendre ce qui se passait quand…

— Seigneur ! murmura-t-il d’une voix blanche.

La fusée avait atterri sur la pagode chinoise, dont tout un côté était en flammes.

— Tillie ! hurla-t-il.

Fou d’angoisse, il se rua vers la pagode, n’hésitant pas à pousser, à bousculer et même à piétiner les badauds qui lui barraient le chemin.

Autour de lui, on riait en montrant la bâtisse en feu. Apparemment, on était persuadé que cela faisait partie du spectacle.

Peter parvint enfin à la pagode. Il voulut gravir l’escalier d’accès, mais deux gardes lui barrèrent le chemin.

— Interdit d’entrer, dit l’un d’eux en tentant de le retenir. Trop dangereux.

— Il y a une femme à l’intérieur ! protesta-t-il en se débattant pour se libérer.

— Non, il n’y a personne.

— Je l’ai vue entrer ! gronda-t-il, hors de lui. Laissez-moi passer !

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Les deux hommes se consultèrent du regard, puis l'autre déclara :

— À vos risques et périls.

Et il le laissa passer.

Peter se rua dans la pagode, son mouchoir sur la bouche pour se protéger de la fumée. Tillie avait-elle un mouchoir ? Était-elle encore en vie ?

Il scruta le rez-de-chaussée. L'espace était obscurci par des volutes noirâtres, mais c'était le premier étage que les flammes ravageaient. Tillie était introuvable.

L'air retentissait de craquements suspects. Juste à côté de Peter, une colonne en bois sculpté s'effondra. Il leva les yeux. Le plafond se désintégrait à vue d'œil. Une minute de plus, et il serait mort. S'il pouvait sauver Tillie, il devait prier qu'elle soit encore consciente et qu'elle se trouve près de l'une des fenêtres du niveau supérieur, car l'escalier ne soutiendrait pas son poids s'il tentait de gravir les marches.

Étouffé par les fumées âcres, il sortit en trébuchant par la porte de derrière et scruta désespérément les fenêtres de l'étage tout en cherchant un passage vers l'autre côté de la pagode, que l'incendie n'avait pas encore gagné.

— Tillie ! hurla-t-il, même s'il savait que le rugissement des flammes couvrait sa voix.

— Peter !

Son cœur battit follement quand, pivotant sur ses talons, il l'aperçut, retenue par deux autres gardes qui l'empêchaient de se ruer vers lui.

— Tillie ? murmura-t-il, incrédule.

Elle parvint alors à se dégager et s'élança vers lui. S'arrachant enfin à sa stupeur, il comprit qu'ils étaient bien trop près de l'incendie pour leur sécurité. Il la souleva entre ses bras et l'emmena à prudente distance de la pagode ravagée par les flammes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Que faisiez-vous ? hurla-t-elle, agrippée à ses épaules. Pourquoi êtes-vous allé dans la pagode ?

— Pour vous chercher, voyons ! Je vous ai vue y entrer et…

— Mais j'en suis sortie aussitôt, l'interrompit-elle.

— Bon sang, je n'en savais rien !

Comme à court d'arguments, ils demeurèrent silencieux un long moment. Puis la jeune femme murmura :

— J'ai cru mourir d'angoisse quand vous êtes entré. Je vous ai vu par une fenêtre.

Peter avait les yeux brûlants et larmoyants mais, quand il regarda sa compagne, tout devint d'une clarté limpide.

— En voyant la fusée retomber sur la pagode, j'ai eu la peur de ma vie, avoua-t-il.

Il ne mentait pas. Malgré deux années de guerre, de mort, de destruction, rien ne l'avait autant terrifié que l'idée de perdre Tillie.

En cet instant, il comprit qu'il n'attendrait pas un an pour l'épouser. Il ne savait pas encore comment convaincre ses parents d'accepter leur union, mais il trouverait. Sinon, Gretna Green[1] était une solution aussi valable qu'une autre.

Toutefois, il avait une certitude : il n'envisageait plus la vie sans elle.

— Tillie, je…

Il avait tant de choses à lui dire qu'il ne savait par où commencer. Il ne lui restait qu'à espérer qu'elle les lirait dans ses yeux. En cet instant, les mots lui manquaient pour exprimer tout ce qu'il avait dans le cœur.

— Je vous aime, murmura-t-il.

Même cela ne semblait pas assez.

— Je vous aime et…

— Tillie ! hurla une voix féminine.

Quand ils se tournèrent, ils virent une femme qui courait vers eux, bien plus vite que ne le voulait la dignité. Lady Canby.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Tillie, Tillie ! sanglota la comtesse en serrant sa fille dans ses bras. On m’a dit que vous étiez dans la pagode ! J’ai craint le pire !

— Tout va bien, maman, la rassura celle-ci. Je n’ai rien.

Lady Canby s’interrompit en battant des paupières et se tourna vers Peter. Elle ne dut remarquer qu’à ce moment ses vêtements noircis de suie et ses cheveux en désordre, car elle demanda :

— Est-ce vous qui l’avez sauvée ?

— Elle s’est sauvée elle-même, répondit-il.

— Mais il l’aurait fait, dit Tillie. Il est entré dans la pagode en feu pour me chercher.

— Je… je…

La comtesse ne trouvait plus ses mots.

— Merci, monsieur Thompson, dit-elle seulement.

— Je n’ai rien fait, protesta Peter, mal à l’aise.

— Bien au contraire, répondit-elle en prenant un mouchoir dans son réticule pour se tamponner les paupières.

Elle posa sur sa fille un regard éperdu de gratitude.

— Je n’aurais pas supporté de vous perdre vous aussi, Tillie. Je n’y aurais pas survécu.

— Je vais bien, maman, répondit la jeune femme d’un ton apaisant. Vous n’avez rien à craindre.

— Je sais, je sais…

Puis quelque chose parut se briser en elle car elle se redressa, prit sa fille par les épaules et la secoua avec force.

— Que vous est-il passé par la tête ? s’écria-t-elle. C’était de la folie de partir seule !

— Je ne pouvais pas prévoir que la pagode allait prendre feu, protesta Tillie.

— Nous sommes dans les jardins de Vauxhall ! insista lady Canby. Ne savez-vous donc pas ce qui arrive aux jeunes femmes seules dans un endroit

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

pareil ? Oh, je vais…

— Lady Canby, intervint Peter avec douceur. Ce n’est peut-être pas le meilleur endroit pour une explication.

La comtesse s’interrompit aussitôt et regarda autour d’elle, craignant visiblement qu’on n’ait remarqué son moment de panique.

Par chance, personne ne semblait prêter la moindre attention à eux. Toute l’attention des badauds était tournée vers l’incendie. Le spectacle était si saisissant que même Peter, Tillie et sa mère ne purent qu’observer, fascinés, la structure s’effondrer dans un brasier infernal.

— Bonté divine, marmonna Peter.

— Peter, murmura Tillie d’une voix étranglée.

Elle n’avait pas besoin d’en dire plus ; il avait compris.

— Nous rentrons à la maison, décréta lady Canby en prenant sa fille par la main. La voiture nous attend.

— Maman, je dois parler avec M. Thompson.

— Vous aurez tout le temps demain, dit la comtesse.

Elle darda sur Peter un regard perçant.

— N’est-ce pas, monsieur Thompson ?

— Tout à fait, répondit-il, mais je vais vous accompagner jusqu’à votre attelage.

— Ce ne sera pas nécessaire.

— Je crois que si, insista-t-il avec douceur.

La comtesse parut d’abord déconcertée par sa fermeté, mais elle répondit :

— Vous avez peut-être raison.

Elle avait parlé d’une voix pensive, comme si elle venait seulement de mesurer la profondeur des sentiments qu’il éprouvait pour sa fille.

Il ramena les deux femmes à leur voiture, puis les regarda s’éloigner en se demandant comment il aurait le courage de patienter jusqu’au lendemain… ce qui était parfaitement ridicule. Après avoir exigé de Tillie

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

qu’elle l’attende pendant un an ou deux, voilà qu’il ne supportait pas un délai de quelques heures !

Dans un soupir, il se tourna vers les jardins. Il devait à présent revenir à l’endroit où les voitures de location attendaient leurs clients.

— Monsieur Thompson ? Peter !

Il reconnut alors le père de Tillie, qui franchissait les grilles au pas de course.

— Lord Canby, le salua-t-il.

— Avez-vous vu mon épouse ? demanda le comte d’un ton inquiet. Ou Tillie ?

Peter lui relata les événements de la soirée et le rassura. Bientôt, il vit le comte se détendre.

— Elles sont parties il n’y a pas deux minutes, conclut-il.

Le père de Tillie esquissa un sourire blasé.

— En m’oubliant complètement, marmonna-t-il. Je suppose que vous n’avez pas d’attelage qui vous attend ?

Peter secoua la tête, penaud.

— Je suis venu en fiacre, avoua-t-il.

Cela révélait le déplorable état de ses finances, mais si le comte n’était pas encore au fait de sa situation pécuniaire, il le serait bientôt. Aucun père n’acceptait une demande en mariage pour sa fille sans avoir étudié les perspectives de son prétendant.

Dans un soupir résigné, lord Canby posa les poings sur ses hanches et regarda la rue devant eux.

— Ma foi, je suppose qu’il ne nous reste qu’à marcher.

— Marcher, monsieur ?

L’autre l’évalua du regard.

— Cela vous fait-il peur ?

— Certainement pas, monsieur.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il y avait une sacrée trotte jusqu'à Mayfair, où résidaient les Canby, puis au logement de Peter dans Portman Square, mais c'était peu de chose comparé aux marches forcées qu'il avait effectuées en Espagne.

— Parfait. Une fois que nous aurons regagné Canby House, mon cocher vous ramènera chez vous.

Sans un mot, ils traversèrent le pont d'un pas rapide, avant de faire une halte pour admirer les derniers feux d'artifice.

— On aurait pu croire qu'ils les auraient tous épuisés, à présent, fit remarquer le comte, appuyé au parapet.

— Ou qu'après ce qui s'est passé à la pagode, ils auraient interrompu le spectacle, renchérit Peter.

— En effet.

Peter avait eu l'intention de se remettre en chemin, mais il s'entendit soudain déclarer :

— J'aimerais épouser Tillie.

Le comte se tourna pour chercher son regard.

— Je vous demande pardon ?

— J'aimerais épouser Tillie, répéta Peter d'un ton plus ferme.

Voilà, il l'avait dit. Deux fois, même.

Au moins, le comte ne parut pas saisi d'une folle envie de l'étrangler. C'était déjà cela.

— Je dois avouer que ce n'est pas tout à fait une surprise, murmura-t-il.

— Et j'aimerais que vous divisiez sa dot par deux, poursuivit Peter.

— Cela, en revanche, c'en est une.

— Je ne suis pas un coureur de dot.

Le comte étira ses lèvres. Ce n'était pas exactement un sourire, mais cela y ressemblait beaucoup.

— Si vous êtes si résolu à le prouver, pourquoi ne pas vous passer totalement de sa dot ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Parce que ce ne serait pas juste pour elle, répondit Peter en se redressant. Je n’ai pas le droit de sacrifier son confort sur l’autel de ma fierté.

Lord Canby le regarda pendant ce qui fut probablement les trois secondes les plus longues de toute l’existence de Peter, puis il demanda :

— L’aimez-vous ?

— De tout mon cœur.

— Très bien, répondit le comte avec un hochement de tête approbateur. Je vous accorde sa main. À condition que vous acceptiez la totalité de sa dot. Et qu’elle veuille de vous, naturellement.

Peter en demeura saisi de stupeur. Pas un instant il n’avait imaginé que ce serait aussi simple. Il s’était préparé à un combat… et résigné à une fugue.

— N’ayez pas l’air si surpris, dit le comte en riant. Savez-vous combien de fois Harry nous a parlé de vous dans ses lettres ? Malgré ses airs de vaurien, c’était un remarquable juge des caractères. Il nous a souvent dit que vous feriez le mari idéal pour Tillie, et je suis enclin à le croire.

— Il vous a écrit cela ? demanda Peter, abasourdi.

Les yeux le brûlaient de nouveau. Cette fois, ce n’était plus à cause de la fumée, mais à cause du souvenir de Harry qui, dans l’un de ses rares moments de sérieux, avait arraché à Peter la promesse de prendre soin de Tillie. Jamais Peter n’avait imaginé que son ami faisait allusion à une union. Était-ce donc cela que son ami avait eu en tête depuis le début ?

— Harry vous adorait, mon garçon, dit lord Canby.

— Et je le lui rendais bien. Il était mon frère.

Le comte sourit.

— Parfait. Alors tout est bien qui finit bien, non ?

Les deux hommes se remirent en marche.

— Viendrez-vous rendre visite à Tillie demain ? demanda lord Canby alors qu’ils quittaient le pont pour rejoindre la rive nord de la Tamise.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— À la première heure, promit Peter.

1. Gretna Green, en Écosse, était célèbre pour la possibilité qu'il offrait aux mineurs de se marier sans l'autorisation de leurs parents. *(N.d.T.)*

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# 7

*La reconstitution de la bataille de Waterloo a été, selon la formule de Prinny, un « splendide succès », ce qui nous amène à nous demander si notre régent a remarqué qu'une pagode chinoise (et nous n'en avons pas beaucoup à Londres) avait été réduite en cendres.*

*Une rumeur circule, affirmant que lady Mathilda Howard et M. Peter Thompson ont tous deux été enfermés à l'intérieur. Pas en même temps, cependant, ce qui est tout à fait étonnant, de l'avis de votre dévouée chroniqueuse.*

*Aucun des deux n'a été blessé et, par un étrange concours de circonstances, lady Mathilda est repartie avec sa mère tandis que M. Thompson quittait les lieux en compagnie du père de la jeune femme.*

*Le comte et la comtesse seraient-ils prêts à accueillir M. Thompson dans le cercle familial ? Plutôt que de se livrer à de hasardeuses spéculations, votre dévouée chroniqueuse vous promet de vous dire la vérité, rien que la vérité. Dès qu'elle la connaîtra.*

*LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY WHISTLEDOWN*, 19 juin 1816

Il existait différentes façons de comprendre « la première heure », et Peter avait opté pour celle qui signifiait 3 heures du matin.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il avait accepté l’offre de lord Canby de se faire ramener chez lui par son cocher mais, une fois chez lui, il n’avait pu que tourner en rond en comptant les minutes jusqu’à ce qu’il soit l’heure de frapper à la porte des Canby pour demander la main de Tillie.

Il n’était pas inquiet. Il savait qu’elle lui dirait oui. Toutefois, il était bien trop nerveux pour dormir, manger ou faire quoi que ce soit d’autre qu’arpenter son petit logement en levant le poing en l’air et en poussant des « oui ! » victorieux.

C’était ridicule, c’était puéril, mais c’était plus fort que lui.

Et c’était pour la même raison qu’il se trouvait à présent sous les fenêtres de la jeune femme au beau milieu de la nuit, occupé à lancer de petits cailloux contre le carreau de sa chambre.

*Cling. Cling.*

Il avait toujours visé juste.

*Cling. CLONG.*

Oups. Celui-ci était peut-être un peu trop gros.

*Cl…*

— Aïe !

— Tillie ?

— Peter ?

— Vous ai-je fait mal ?

— Était-ce un caillou ? marmonna-t-elle en se frottant l’épaule.

— Rien qu’un petit gravier, rectifia-t-il.

— Que faites-vous donc ?

Il ne put retenir un sourire idiot.

— Je vous courtise.

Elle regarda autour de lui comme si elle s’attendait à voir se matérialiser des infirmiers venus le chercher pour l’interner à l’asile de Bedlam.

— Maintenant ?

— Pourquoi attendre ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Auriez-vous perdu la tête ?

Il chercha un arbre, un treillage, n'importe quel support.

— Venez m'ouvrir, demanda-t-il.

— Plus de doute, vous avez vraiment perdu la raison.

— Pas assez pour m'amuser à escalader ce mur, fit-il remarquer. Allons, passez par la porte de service et laissez-moi entrer.

— Enfin, il n'est pas question que je…

— Tillie ! insista-t-il.

— Peter, vous devez rentrer chez vous.

Il pencha la tête de côté.

— Je crois plutôt que je vais rester ici jusqu'à ce que toute la maisonnée soit réveillée.

— Vous n'oseriez pas !

— Est-ce un défi ?

Elle dut comprendre à sa voix qu'il était déterminé, car elle réfléchit quelques instants.

— Très bien, dit-elle avec des inflexions de maîtresse d'école. Je descends, mais ne vous imaginez pas que je vous laisserai entrer.

Il la regarda disparaître dans sa chambre puis, les mains dans les poches, se dirigea en sifflotant vers la porte de service.

La vie était belle. Non, c'était mieux que cela.

La vie était merveilleuse.

Tillie avait cru mourir de surprise en voyant Peter dans le jardin de derrière. Au nom du Ciel, que faisait-il ici ?

Toutefois, elle avait eu beau se composer une mine sévère et lui enjoindre de rentrer chez lui, elle n'avait pu contenir une bouffée de joie. Peter Thompson, toujours si respectueux des convenances, faisant le pied de grue dans son jardin… Ce n'était pas du tout son genre.

Sauf avec elle, apparemment. Qu'y avait-il de plus merveilleux ?

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle enfila une robe de chambre, mais resta pieds nus pour se déplacer le plus discrètement possible. Si la plupart des domestiques dormaient au dernier étage, le portier était en bas, non loin des cuisines. Sans compter qu'elle devrait également passer devant la chambre de la gouvernante.

Il lui fallut quelques minutes pour atteindre la porte de service, dont elle tourna la clé avec d'infinies précautions.

Peter se tenait sur le seuil.

— Tillie, dit-il.

Sans même lui laisser le temps de répondre, il la prit dans ses bras pour lui voler un baiser.

— Peter ! gémit-elle quand il la libéra enfin. Que faites-vous ici ?

Il l'embrassa dans le cou.

— Je suis venu vous dire que je vous aime.

Un délicieux frisson la parcourut. Il le lui avait déjà dit la veille au soir, mais c'était aussi merveilleux que la première fois.

Puis il la repoussa légèrement pour la couver d'un regard grave.

— Et que j'espère que vous m'aimez aussi.

— Oui, je vous aime, répondit-elle. Je vous aime de tout mon cœur, mais je dois savoir pourquoi…

— … pourquoi je ne vous ai rien dit au sujet de Harry, finit-il à sa place.

Ce n'était pas ce qu'elle avait voulu demander. Étrangement, elle n'avait pas pensé à Harry. Depuis qu'elle avait vu Peter dans la pagode en feu, elle n'avait pas songé à son frère un seul instant.

— J'aimerais avoir une meilleure réponse, reprit-il, mais la vérité, c'est que j'ignore pourquoi je ne vous en ai pas parlé. Cela ne me semblait jamais le bon moment.

— Nous ne pouvons pas discuter ici, dit-elle en s'avisant qu'ils se tenaient toujours sur le seuil, où n'importe qui pouvait les surprendre. Entrez.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Elle le prit par la main pour l'entraîner à l'intérieur. Elle ne pouvait pas l'emmener dans sa chambre, ce n'était vraiment pas possible, mais il y avait un petit salon à l'étage, à l'écart de toutes les chambres, où personne ne les entendrait.

Une fois dans la pièce, elle se tourna vers son compagnon pour le rassurer.

— Peu importe. Je comprends vos raisons. Ma réaction était exagérée.

— Pas du tout ! s'exclama-t-il en prenant ses mains entre les siennes.

— Si. C'était le choc, je suppose.

Il porta les doigts de sa compagne à ses lèvres pour les embrasser.

— Malgré tout, il faut que je sache, poursuivit-elle. Me l'auriez-vous dit ?

Il tressaillit et interrompit son geste.

— Je ne sais pas, répondit-il calmement. Je suppose que j'aurais dû m'y résoudre, un jour ou l'autre.

*S'y résoudre.* Ce n'étaient pas les termes qu'elle avait espérés.

— Cinquante ans, poursuivit-il, c'est long pour garder un secret.

*Cinquante ans ?* Que voulait-il dire ? Et pourquoi souriait-il ainsi ?

— Peter ? dit-elle d'une voix tremblante.

— Voulez-vous m'épouser ?

Tillie le regarda, bouche bée. Elle s'efforça de hocher la tête, mais son corps ne lui obéissait plus.

— J'ai demandé l'autorisation à votre père.

— Pardon ?

Peter l'attira à lui.

— Et je l'ai obtenue, reprit-il.

— On va vous traiter de coureur de dot, lui rappela-t-elle.

Il fallait qu'elle le dise. Elle savait que c'était important pour lui.

— Et vous ? demanda-t-il. Me prendrez-vous pour un coureur de dot ?

Elle secoua la tête.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Alors la question est réglée.

Puis, comme si le moment n’était pas déjà parfait, il posa un genou au sol sans lâcher la main de la jeune femme.

— Tillie Howard, dit-il d’une voix vibrante d’émotion. Voulez-vous m’épouser ?

Entre le rire et les larmes, elle hocha la tête.

— Oui, répondit-elle. Oh oui !

Il serra plus fortement ses mains, se redressa et la prit dans ses bras.

— Tillie, chuchota-t-il à son oreille. Je vous rendrai heureuse. Je vous le promets, je ferai tout pour vous rendre heureuse.

— Vous le faites déjà.

Elle leva les yeux vers lui en se demandant, émerveillée, comment il lui était devenu à la fois si familier et si précieux.

— Embrassez-moi, ordonna-t-elle avec fièvre.

Il pencha la tête vers elle pour déposer un chaste baiser sur ses lèvres.

— Il faut que j’y aille, à présent.

— Non ! J’ai dit : embrassez-moi. Vraiment.

Il laissa échapper un soupir nerveux.

— Vous ne savez pas ce que vous demandez.

— S’il vous plaît, insista-t-elle.

Alors il céda. Il n’était pas certain d’en avoir le droit, elle le voyait dans ses yeux, mais il ne pouvait résister. Exaltée par le pouvoir qu’elle exerçait sur lui, Tillie frissonna de plaisir. Puis elle s’abandonna à ses lèvres impatientes.

Il y eut dans ce baiser une promesse d’amour, de passion, de tout ce qu’un homme avait à offrir à une femme.

Impossible de faire marche arrière, à présent. Elle le savait. Son compagnon, comme possédé par le désir, faisait courir ses mains sur elle d’une façon si intime qu’elle en avait le souffle coupé. Seule la mince

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

barrière de sa robe de chambre et de sa chemise de nuit la séparait de lui, de ses caresses audacieuses.

— Chassez-moi, maintenant ! la supplia-t-il. Ordonnez-moi de m'en aller et de me comporter en gentleman.

Toutefois, il la serrait de plus belle. Bientôt, sa main se referma sur ses fesses en une caresse choquante.

La jeune femme secoua la tête. Elle désirait tellement cela ! Elle *le* désirait tellement ! Il avait éveillé en elle une énergie puissante, primitive, un besoin qu'elle ne savait pas expliquer et ne pouvait ignorer.

— Embrassez-moi, Peter, ordonna-t-elle. Et ne vous contentez pas de m'embrasser.

Il obéit, dans un élan de passion qui lui coupa le souffle.

Puis il s'écarta d'elle.

— Je ne vous ferai pas l'amour maintenant. Pas ici. Pas comme cela.

— Peu m'importe ! gémit-elle.

— Pas tant que vous ne serez pas mon épouse, déclara-t-il avec fermeté.

— Alors, pour l'amour du Ciel, procurez-vous une dispense de bans. Dès demain.

Il pressa un doigt sur ses lèvres, mais elle s'aperçut qu'il souriait d'un air espiègle.

— Je ne vous ferai pas l'amour, répéta-t-il tandis qu'une lueur sensuelle s'allumait dans ses yeux, mais tout ne nous est pas interdit pour autant.

— Pardon ? demanda-t-elle, intriguée.

D'un geste fluide, il la souleva dans ses bras et la déposa sur le canapé.

— Peter, que faites-vous ?

— Rien dont vous ayez déjà entendu parler, répondit-il en se penchant sur elle.

— Enfin, que… Au nom du Ciel !

Il avait posé ses lèvres sur ses genoux et remontait à présent le long de ses jambes.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

— Je fais exactement ce que vous pensez que je fais, dit-il, la bouche sur sa cuisse.

— Mais je…

Il s’interrompit un instant pour la regarder. L’absence de ses lèvres sur sa peau était un supplice.

— Quelqu’un le remarquera-t-il si je massacre cette chemise de nuit ?

— Je… Non, répondit-elle, incapable de formuler une phrase entière.

— Parfait.

Alors, d’un geste résolu, il tira sur le vêtement, ignorant le petit cri de surprise de la jeune femme quand la bretelle gauche se sépara du corsage.

— Savez-vous depuis combien de temps je rêve de cet instant ? demanda-t-il avant de refermer ses lèvres sur son sein.

— Je… oh… je… Non, répondit-elle en priant pour qu’il n’ait pas espéré de réponse cohérente.

Il venait de prendre son sein dans sa bouche, mais elle avait l’étrange impression qu’il l’embrassait en même temps entre les jambes.

Ou peut-être était-ce sa main qui la caressait de la façon la plus impudique.

— Peter ? demanda-t-elle dans un hoquet.

Il redressa la tête, juste le temps de la regarder dans les yeux et de murmurer :

— Une éternité, répondit-il enfin.

— Vous avez…

Si elle avait eu l’intention d’en dire plus, cela fut perdu quand il descendit le long de son corps pour poser sa bouche à la place de sa main. De vagues protestations vinrent à l’esprit de Tillie, mais les seuls sons qui franchirent ses lèvres furent des gémissements de surprise et de ravissement mêlés.

— Oh, Peter ! s’exclama-t-elle quand il lui donna un coup de langue particulièrement audacieux.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

Il dut percevoir l’excitation dans sa voix, car il recommença, encore et encore, jusqu’à ce qu’un étrange phénomène se produise et que Tillie ait l’impression d’exploser de plaisir. Elle gémit, se cambra… et bascula dans le néant de l’extase.

Quant à son compagnon, il se redressa et, un sourire aux lèvres, murmura :

— Oh, Tillie.

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf

# Épilogue

*Victoire !*
*Du moins, victoire pour votre dévouée chroniqueuse.*
*N'avions-nous pas pressenti dans ces pages qu'une union pourrait bien se nouer entre lady Mathilda Howard et M. Peter Thompson ?*
*Leurs fiançailles étaient annoncées dans l'édition d'hier du* Times, *et au bal Frobisher, lord et lady Canby se sont déclarés ravis de ce mariage. Lady Mathilda était radieuse. Quant à M. Thompson, votre dévouée chroniqueuse se fait un plaisir de rapporter qu'on l'a entendu marmonner : « Les fiançailles seront brèves. »*
*Et maintenant, il nous reste à résoudre le mystère du bracelet de lady Neely…*

*La Chronique mondaine de lady Whistledown*, 21 juin 1816

https://books.yossr.com/fr/livres-pdf